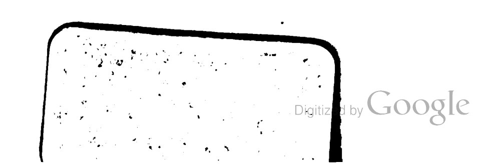



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



SUPPLÉMENT

AUX

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

TOME DIXIEME.

DÉCADE

contenant les Vies des Empereurs

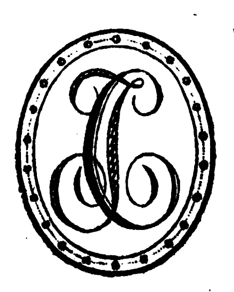
Par antonio Guevara Espagnol —

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT
AUX VIES DE PLUTARQUE,
Traduites par ANTOINE ALLEGRE;

Avec des Notes et des Observations,
PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

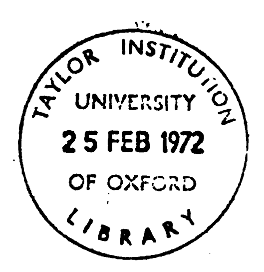
TOME DIXIEME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,
Rue Croix des Petits-Champs, n°. 33.
AN X. (1802.

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.

MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°, 1588.



A TRÈS HAULTE

ET TRÈS VERTUEUSE PRINCESSE

CATHERINE,

ROYNE DE FRANCE.

Antoine Allegre son très humble et très obëissant subject, serviteur et vassal, S.

LES deux voyes plus requises à nous conduire à l'immortalité, très vertueuse et très bonne Princesse, sont, selon l'opinion des anciens, faire actes dignes d'estre escrits, ou escrire choses dignes d'estre leuës : en quoy les historiographes meritent la premiere louange, pour nous avoir representé les faicts et prouesses héroïques de plusieurs nobles et excellens personnages, avec tel style et gravité de sentences, que non moins est nécessaire la cognoissance de l'un, que proufitable l'intelligence de l'autre : pource que le diligent lecteur rapporte fruict d'entendre les beaux et illustres

faicts, qu'il void bien entreprins et mieulx executez, et d'ailleurs prend trés grande delectation de les lire bien escrits, pour en devenir meilleur les imitant. Et devons beaucoup aux bons autheurs qui ont laissé à la posterité moyen et exemple de s'exercer à bien faire et bien dire ensemble : et qui nous ont imparty du sacraire de l'antiquité, depuis la creation du monde jusques au present, l'ordre, succez et fins de toutes choses. Dont apprenons d'ensuivre ce qui a esté en eulx honneste et louable, esmeus comme de jalousie de parvenir par labeur, à ce dont voyons nostre semblable recommandé et prisé : dont tous estats se voyent comme en un miroir representez soubs les gestes des antecesseurs. Les princes y sont endoctrinez d'humanité, clemence, justice, prudence et autres belles vertus : les capitaines et conducteurs de gens de guerre y apprennent l'experience et vray usage de l'art militaire : le soldat d'estre vaillant et obeïssant : les gouverneurs et magistrats des

provinces y peuvent voir l'ordre et police qu'il fault tenir pour les bien regir et administrer : les marchands et trafiqueurs, comme il fault garder la promesse et foy donnée pour conserver le commerce et l'humaine societé : et brief jusques au menu populaire, chacun de chacune chose necessaire à vivre heureusement, selon la vacation où il est appellé, trouve en l'histoire prompt enseignement et grande consolation. Je dy en l'histoire vraye, qui selon sa diffinition est maistresse de la vie, garde veritable du temps, et messagiere certaine de l'antiquité, ne traictant rien de fabuleux, où les esprits des lisans se peuvent mescontenter, comme de lire choses impossibles et mensongeres. Sur quoy selon mon jugement, ont grandement failly de nostre temps, ceulx qui des langues estrangieres et barbares, nous traduisent et publient je ne sçay quels romans, tant pleins de menteries, et tant mal inventées, que c'est pitié deplorable. Ce nonobstant en la plus

part de ce fleurissant royaume de France; on ne voit gueres autres livres ès maisons des grands, qu'Amadis, Philocopes et Roland, qui ne chantent qu'armes, amours et mensonges : et soubs l'escorce de quelque beau parler, incitent l'homme de sa nature menteur et voluptueux, à s'aliener du tout de verité et vertu : ne rapportant autre fruict de la longue lecture de ces fables (qui occupent la meilleure partie du peu de temps que nous vivons) que de contrefaire le beau langage. Et les esprits du jourd'huy, qu'on nomme au premier reng des plus suffisans, sont ceulx mesmes qui n'escrivent que choses lascives, folles et fabuleuses, sans avoir aucun respect au bien, que la bonne doctrine de celuy qui publie livres, doit porter à la republique, qui ne doit estimer rien, ou peu la gloire qu'il en peult recevoir, à comparaison du fruict, que chacun y peult et doit prendre. Or, Madame, pour monstrer ce estre à nostre propos, ayant leu puis un an en ça une Decade, que don Antonio de Guevara

evesque de Mondonnedo en Espagne, avoit amassée de plusieurs autheurs, contenant la vie de dix empereurs Romains, j'ay à son imitation, faict ceste cy en françois, et gardé mesme ordre, mais traicté en aucuns lieux diversement l'histoire, comme les autheurs Grecs et Latins ont faict entre eulx, que j'ay accordez au mieulx que j'ay peu, en style le plus facile qu'il m'a esté possible, sans m'asservir au nombre des paroles et clauses, et d'autre part sans m'esloigner du fil et vray sens de l'histoire, desirant que chacun y proufitast. En cest endroict les plus severes juges des œuvres d'autruy, qui ne treuvent rien à leur goust, si n'est grec ou latin, dresseront plaincte ou calumnie de ce qu'on travaille tant pour le jourd'huy à mettre toutes bonnes choses en vulgaire françois : mais pour response, je leur remonstre, que les princes et gentilshommes (pour lesquels principalement est ceste œuvre mis en lumiere) ont esté, et sont tant occupez aux guerres et maniement des grandes affaires, qu'ils n'ont

loysir, ny moyen d'employer le temps, pour apprendre les preceptes requis à l'intelligence desdites langues. Par ainsi puis qu'ils n'en sçavent autre, que la leur naturelle, c'est merite qui ne se peult assez louer, de leur traduire les bons livres des anciens, mesmement les vies de ceulx qu'ilz doivent soigneusement regarder et imiter, qui ont esté princes et gentilshommes, comme eulx, à fin qu'en lisant leurs vertus, ilz les imitent le plus qu'ilz pourront, et leurs vices, ilz les fuyent. Peu importe en quel langage soit la bonne doctrine, pourvu qu'elle soit bien entendue. Les langues grecque et latine ont esté en pris et reputation, lors que les empires ont esté grands et peuplez d'hommes sçavans. Qui trouvera donc mauvais, que soubz le fleurissant regne du grand Henry nostre roy, et de vous, Madame, on face celebre et renommée nostre langue françoise, qui a tant de doctes hommes en toutes sciences qui l'honorent? Qui gardera que ce beau langage doulx et assez copieux, ne soit

digne, comme les autres, et capable d'exprimer toutes les conceptions et inventions des autheurs estrangiers ? Nostre siecle estant fertile de gentils esprits, mesmement ce royaume, qu'il n'a dequoy porter envie aux passez : et de tant sera sa renommée plus fameuse, quand chacun s'efforcera à le faire fleurir en son propre et naturel langage. Et ne fault avoir esgard à ces superstitieux, qui empeschent sans raison, que les François ne jouissent du bien des livres, qui nous est caché par faulte de les traduire en nostre vulgaire. De ma part, Madame, j'ai bien osé entreprendre cest amas et traduction, sans crainte d'aucune calumnie, m'asseurant que vostre seul nom et adveu suffira à la rompre, et me sentiray assez defendu et satisfaict, s'il vous plaist de vostre accoustumée humanité, prendre en bonne part ce peu de mon labeur, que je vous presente, lequel vous pourra estre de tant plus aggreable, qu'il vous est dedié de vostre plus humble subject, serviteur et vassal, nay en vostre

païs d'Auvergne, en vostre baronnie et lieu de la Tour, qui vous doy pour le moins ceste recognoissance, fidelité et hommage de reverer et honorer voz grandeurs, et celebrer comme tant d'autres, vostre nom en memoire perdurable, qui vous est acquise par tant de merites, qu'il n'est à peine personne en toute la terre habitable, à qui elle soit incognue.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE TRAJAN.

Quatre grandes et fameuses villes en Espagne avant les guerres Puniques. II. *Comment elles ont été détruites.* III. *Naissance de Trajan.* IV. *Il se livre d'abord à l'étude des lettres.* V. *Ses premiers exploits militaires.* VI. *Trajan va à Rome.* VII. *Trajan nommé par Titus pour commander en Illyrie.* VIII. *Genéreuse réponse de Trajan à Domitien.* IX. *Union intime de Trajan avec Nerva.* X. *Il épouse Plotine.* XI. *Il refuse d'entrer dans une conspiration contre Domitien.* XII. *Nerva succède à Domitien.* XIII. *Nerva adopte Trajan et meurt.* XIV. *Avénement de Trajan à l'empire.* XV. *Ses premieres loix et établissemens.* XVI. *Caractère de Trajan.* XVII. *Il aimoit les sciences et la guerre.* XVIII. *Edifices construits par Trajan.* XIX. *Trajan orgueilleux et ambitieux.* XX. *Trop ami des plaisirs.* XXI. *Il part pour la guerre contre Decebale, roi des Daces.* XXII. *Fermeté de Trajan à l'approche du péril.* XXIII. *Succès de Trajan.* XXIV. *Il accorde la paix à Decebale.* XXV. *Retour de Trajan à Rome, et son triomphe.* XXVI. *Application de Trajan au gouvernement de l'état et à l'administration de la justice.* XXVII. *Prompte justice qu'il rend à une vieille et pauvre veuve.* XXVIII. *Ordonnances de Trajan par rapport à l'administration de la justice.* XXIX. *Seconde expédition de Trajan*

contre les Daces. XXX. *Decebale envoie six jeunes gens pour assassiner Trajan.* XXXI. *Decebale se tue.* XXXII. *Riches trésors de Decebale livrés à Trajan.* XXXIII. *Magnifiques ouvrages d'architectures que Trajan fait construire en Dacie.* XXXIV. *Combien Trajan se fit aimer des Germains.* XXXV. *Magnifique triomphe de Trajan.* XXXVI. *Il forme de grandes bibliothèques.* XXXVII. *Il passe en Sicile; ce qu'il y fit.* XXXVIII. *Il passe en Afrique, d'où la peste l'oblige de retourner en Espagne.* XXXIX. *Divers ouvrages qu'il y fait construire.* XL. *Il va en Asie.* XLI. *Il soumet les Arméniens et les Parthes.* XLII. *Sa discipline militaire.* XLIII. *Honneurs décernés par le senat à Trajan.* XLIV. *Tremblement de terre épouvantable à Antioche.* XLV *Trajan se jette par une fenêtre et se démet le bras.* XLVI. *Il soumet l'Assyrie.* XLVII. *Il va à Babylone.* XLVIII. *Il fait creuser un canal pour joindre l'Euphrate et le Tigre.* XLIX. *Il entreprend de s'avancer jusqu'à l'Inde.* L. *Il est obligé d'y renoncer.* LI. *Il appaise plusieurs révoltes en Asie.* LII. *Il échoue contre une ville d'Arabie.* LIII. *Les Juifs révoltés et vaincus.* LIV. *Mort de Trajan.*

Depuis l'an 807, jusqu'à l'an 870 de Rome, après J. C. 117.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES.

TRAJANUS[1].



AUPARAVANT qu'il y eust tiltre d'empereur à Rome, ny guerres en Carthage, il y avoit en quatre provinces d'Espagne, quatre belles et anti-

[1] Qui impera, selon la commune supputation, en l'an du Monde quatre mille soixante *, et de nostre Seigneur Jesus-Christ, nonante huict. *Allegre.*

* Nous ne grossirons point ce vulume de notes et d'observations inutiles, parce que nous n'aurions rien à dire qu'on ne trouve avec plus de détail et de discution dans l'histoire des Empereurs; il suffit de remarquer que cette supputation commune qui place la naissance de Jesus-Christ à l'an du

ques citez, qui se comparoient en puissance à Rome, en richesse à Tyrus, en beaulté à Helia, et en commerce et opulence à Tarentum. L'une de ces citez, et la premiere se nommoit *Numantia*, la seconde *Cantabria*, la tierce *Istobriga*, et la quarte *Italica*. Strabo, Isidorus et Pomponius Mela donnent grande admiration aux lecteurs, de la magnificence et grandeur de ces villes, en toutes choses commodes. Et d'autre part, c'est grand' passion, de veoir que au lieu où elles estoient si sumptueusement edifiées, il n'y a muraille, fondement, ny fragment, qui en donne aux regardans tant soit peu de marque. A Numance a succedé Soria : à Cantabria, Judela en Navarre : à Istobriga, Merida : à Italica, Seville. O secrets, et ineffables jugemens de la divinité ! O toutes choses humaines muables, caduques et perissantes ! avoir esté ces excellentes citez, tant superbes : et maintenant tant s'en fault qu'on y voye maisons, tours, ou edifices, qu'à peine y trouveroit on une pierre grosse comme le poing. Numance qui resista si courageusement quatorze ans contre les forces des Romains, est aujourd'huy un herbu

monde 3963, est généralement abandonnée aujourd'hui par les chronologistes, qui se sont réunis à l'an de monde 4000 au moyen de quoi la première année de Jesus-Christ, concourt avec l'an du monde 4001, et par conséquent l'an de Jesus-Christ 98, qui est le premier du règne de Trajan, avec l'an du monde 4098. Il faudra faire la même reduction pour les époques suivantes ; ce qui sera trop facile pour avoir besoin d'être répété, puisqu'il n'y aura qu'à ajouter le nombre des années de Jesus-Christ à celui de 4000, pour trouver la véritable date des années du monde.

pasturage de brebis, plein de parcs, et petites cahuettes de bergers. Cantabria qui fut la derniere ville forte, que les Romains prindrent en Espagne, est maintenant un vague territoire plein de vignes et labourages. Chacun sçait que le roy Viriatus ne trouva place plus forte à se defendre, que Istobriga, et on n'y void à ceste heure que ronces et buissons. Ceulx qui escrivent de Italica, disent qu'elle fut estimée l'une des plus fortes du royaume deVandalia, maintenant on y cueille bled et avoine.

II. Scipion l'Africain detruisit et meit à sac Numance, pource qu'à la premiere guerre Punique ne voulut donner secours aux Romains. Gracchus capitaine Romain print d'assault Istobriga, et la brusla pour les grans maulx que Viriatus luy avoit faict, s'estant fortifié dedans. L'exercite de Pompée ruina Italica, pource qu'elle avoit fidelement tenu le party de Cesar. L'empereur Auguste destruisit Cantabria, plus esmeu de promptitude de colere, que de juste raison, comme il ne sera hors de propos de le racompter briefvement. Ledict Auguste la tenant estroictement assiegée, manda aux citoyens qu'ilz rendissent la ville dans certain temps, et meissent entre ses mains tous leurs thresors, avec pacte d'estre perpetuellement serfz et tributaires des Romains. A quoy les Cantabriens feirent response par lettre en ceste sorte:
« Empereur Auguste, nous prions les dieux im-
« mortelz qu'ilz te soyent en garde, et qu'il leur
« plaise de verifier entre toy et nous par vraye

« justice, qui a plus de droict en la poursuite de
« ceste guerre. Tu sçais bien, ô très illustre prince,
« que combien que les hommes ayent les forces et
« moyens d'entreprendre la guerre, si n'ont ils
« pourtant la victoire en leur puissance: et advient
« le plus souvent, que ce que les hommes encom-
« mencent par opinion et malice, les dieux achevent
« par raison et justice. Tu peulx à peu près sçavoir
« en quelle necessité et extreme misere tu nous
« tiens assiegez, de sorte que à faulte de vivres
« nous n'avons tantost plus que tenir. Si fault il
« toutefois que tu entendes, que si noz corps es-
« languis de faim defaillent à batailler, ne font pas
« noz cueurs à mourir. Il est bon à veoir que tu as
« experimenté la petitesse de noz forces, et non la
« magnanimité de noz courages, de nous deman-
« der noz thresors, et la liberté de noz personnes.
« Les mines que nous avons en ceste cité, ne sont
« d'or pour contenter ton insatiable convoitise,
« mais de fer, pour rompre ton arrogance. Puis
« que vous autres Romains, ô seigneur Auguste,
« ne cessez de guerroyer, puis quatre cents ans,
« hors de vostre païs, pour estre seigneurs et mais-
« tres: ne te semble il raisonnable, que nous nous
« defendions dans noz maisons, pour n'estre sub-
« jectz et esclaves? Poursuy ta guerre comme il
« te plaira, et ne prens tant de peine à nous mena-
« cer et intimider. Car posé ores que noz maisons
« soyent tiennes par forces: asseure toy, que tant
« que nous vivrons, nous ne serons que aux dieux,

« et à nous mesmes ». Ouye par l'empereur ceste response, et les voyant obstinez, jura ses bons dieux, que par despit il ne prendroit personne à mercy, et que ne laisseroit pierre sur pierre : ce que depuis advint.

III. POURSUIVANT nostre propos, fault entendre que au temps que la guerre mortelle estoit le plus fort allumée entre Cesar et Pompée, ceulx de la faction de Pompée tenoient Istobriga, maintenant appellée *Lebrixa*, et les Cesariens Gades, aujourd'huy dicte *Caliz* [1]. Et servoient ces deux villes d'entretenir et recueillir les soldats des partialitez, et prisonniers d'un costé et d'autre. Peu de temps avant que la cité d'Italica fust destruicte par ceulx de Pompée, il y avoit deux nobles chevaliers extraicts de bonne et antique famille, l'un nommé *Julius Cocceius*, l'autre *Rufus Ulpius*, qui furent non seulement preux et hardis aux armes, mais aussi sçavans à tous faictz politiques et civiles; tant qu'on avoit en reputation singuliere les maisons des Coccéïes, et Ulpians. Et durant la guerre faicte en Italica, ces deux maisons, qui estoient auparavant en grand different, furent reconciliées, comme il advient quelque fois, que les cueurs qui ne se peuvent joindre par amour, s'accordent par crainte. Ces deux nobles chevaliers, après la destruction d'Italica, se retirerent à Gades. Cocceïus fut ayeul de l'empereur Nerva, et Ulpian bisayeul de Trajan et d'Adrian du costé maternel. En ceste ville de Gades dicte *Caliz*, nasquit l'empereur Trajan le

[1] Cadix.

vingt et unieme de may, le second an de l'empire de Neron [1], estans consulz Rufus et Cathinius.

IV. En ce temps ceste cité de Caliz estoit estimée la premiere d'Europe en profession de toutes bonnes lettres et disciplines liberales, de sorte qu'on y venoit à l'estude de toute l'Afrique et partie de Grece : comme nous tesmoignent Philo au livre des académies, Plutarque en la vie de Trajan, et Philostrate en la vie d'Apollonius. Ledict Trajan estudia en ceste fameuse academie de Caliz, ès langues greque, latine, et en rhetorique, jusques à l'aage de seize ans. « Il estoit de belle et haulte taille, « clair brun au visage, cheveulx clairs et deliez, barbe « rude et espesse, les narilles ouvertes, les espaules « larges, les mains longues; et les yeux doulx et « amoureux, et en le reste de la proportion mesuré, « et beau le possible ».

V. Depuis qu'il eut passé le dix septieme an de son aage, il commença d'oublier les lettres, et de s'exerciter si bien en l'art militaire, qu'en peu de temps il fut non moins adroict que vaillant, dextre et legier, à pied, et si bien instruict à mener un cheval, comme jeune homme qu'on trouvast lors. Il advint par fortune, qu'en la cité de Caliz, survindrent quelques fustes de corsaires, qui au desprouvu saccagerent la plus part de la ville, où le jeune Trajan feit tant d'effort en combatant pour la defendre, qu'à luy seul fut attribuée la conservation de la cité, et l'honneur et gloire de la victoire

[1] Nous plaçons sa naissance à la premiere année avec le P. Pétant.

toire. Entre les Mirmidons, qui sont ceulx de Merida, et les Ricines; qui sont ceulx de Trusillo, s'esmeut lors grand' guerre, pour usurpations que les uns faisoient aux autres des pasturages. Ceulx de Merida demanderent secours à la ville de Caliz, à cause qu'ilz estoient de long temps confederez, et leurs deux villes seules du païs, proconsulaires. Les citoyens dudict Caliz accorderent promptement de donner secours aux Mirmidons, et esleurent Trajan capitaine pour conduire l'armée : qu'il ne voulut accepter, disant « que à dieu ne pleust, que « si jeune il prinst l'espée pour respandre le sang de « ses proches voisins, et que pour ses amis, il offen« sast ceulx qui n'estoient declarez ses ennemis » : et disoit, « que puis que la guerre n'estoit encores com« mencée, et qu'on les pourroit appointer amiable« ment, seroit beaucoup mieulx envoyer ambassades « pour les mettre d'accord, que capitaines pour es« chaufer la guerre «. Et fut trouvée si bonne sa response, que dès lors en avant on l'estima aux affaires publiques et de conseil, autant sage, comme vaillant, combien que ces deux vertus ne se trouvent gueres ensemble : pource qu'on void beaucoup d'entrepreneurs de perilz, mais peu de sages pour les eviter.

VI. [1] Au second an de l'empire du bon Vespasian, la grand' Bretagne maintenant dicte *Angleterre*, se revolta contre l'empire de Rome, qui fut occasion que les Romains dresserent grandes forces contre eulx, desquelles estoit chef et conducteur Drusius

[1] L'an de Rome 823.

Torquatus, soubs la charge duquel alla Trajan avec un bon nombre de ses compagnons : et un jour que Torquatus prioit Trajan de prendre gages, et d'estre à la soulde du peuple Romain, Trajan luy dict : « Les marchans qui viennent de nostre païs en « cestuy-cy, y viennent pour trafiquer et s'en- « richir : mais les chevaliers de bonne part comme « nous, ne veulent autre richesse que renommée « et honneur : et te disons, que nous ferons autant « fidelement service à la republique de Rome, « comme si nous estions stipendiez, mettans toute « nostre confiance aux boutz de noz lances ». Telle bonne renommée et reputation qu'eust le jeune Jugurtha à la prinse de Numance, telle l'eut Trajan à la guerre de Bretagne, l'un et l'autre chevaliers estrangers, jeunes, avantureux et vertueux, en tant que par prouesse l'un en devint roy de Numidie, et l'autre empereur. Le jour que Drusius Torquatus entroit à Rome, triumphant de l'Angleterre, menant en pompe plusieurs grans seigneurs vaincus et vainqueurs, prioit les Romains de regarder et cognoistre Trajan au visage : car desja chascun le cognoissoit par reputation. Delà veint que par laps de temps, Marius Fabricius, et Trajanus furent en dissension sur l'estat du consulat, et se jazoit Fabricius de Trajan en plein senat, luy disant, qu'il estoit estrangier, noir et laid de visage. Auquel Trajan respondit : « Je te confesse, « Fabricius, que ton beau visage a esté plus tost « cogneu à Rome, que ta bonne vie, mais confesse « moy, qu'on y a plus tost cogneu ma bonne vie, « que mon laid visage ».

VII. En la saison que Trajan entra premierement à Rome, Titus fils de Vespasian estoit empereur [1], qui feit Trajan preteur et capitaine de dix legions, et l'envoya aux frontieres de l'Illyrique, où il demeura tout le temps que ledict Titus vesquit. Les legionaires feirent difficulté de le recevoir capitaine, pour raison de ce qu'il estoit estrangier et jeune: mais le cognoissans hardy au combatre, et prudent à la conduitte et gouvernement, chacun l'aimoit comme pere, et le craignoit comme superieur. Un jour advint que les gendarmes de Trajan ayans faict treves avec les Barbares au plus fort de l'hyver, et n'ayans logis où se retirer l'un d'entre eulx dict à Trajan: « Il ne me semble pas raisonnable, que tu « endures tant de tristesse, et nous tant de froit « et d'indigence: il seroit mieulx de rompre la treve « dissimulement, et pourveoir à noz personnes et « chevaux, qui endurent tant ». Auquel Trajan dict: « J'ay non seulement peine de ce que tu me « dis, mais aussi honte de ce que tu ozes dire: pour- « ce que les choses que nous asseurons et promet- « tons, nous ne les devons pas tant observer et « garder, pour les avoir promises aux hommes, « comme pour les avoir jurées aux dieux immortelz: « par ainsi, mon amy, nous fault souffrir pour le « devoir et serment ».

VIII. Après la mort du bon empereur Titus, succeda à l'empire Domician son frere: quoy sçachant Trajan, laissa soudain la charge qu'il avoit

[1] Il commença à régner l'an de Rome 832, et fut empoisonné par Domitien, qui lui succéda l'an de Rome 834.

pour venir à Rome. De quoy l'empereur, le senat et les gens de guerre eurent grand desplaisir, pour la longue experience en l'art militaire, et la bonne fortune que Trajan avoit en la guerre. Car les Romains avoient tousjours en observation singuliere, les capitaines qui sçavoient dissimuler à propos, et supporter patiemment les faultes legieres, comme Trajan, disans « que c'estoit peu de la dexterité « qu'on a aux armes, si on n'a de mesme cautele, « bon advis et sain jugement. « Or estant Trajan de retour à Rome, sans charge d'aucun affaire publique, Domician l'envoya querir en son palais, et entre autres propos luy dict : « Dy moy, Trajan, « l'authorité de l'empire que je tien de mon pere « Vespasian, est elle en rien diminuée : ou suis-je « de quelque chose vers toy plus ingrat, que mon « frere Titus (pour lequel tu as souvent hazardé ta « vie) que tu ne daignes pour moy prendre les ar- « mes » ? « Certes, respondit Trajan, je te con- « fesse que tu es aussi grand que ton pere, et aussi « recognoissant les services que ton frere : mais « pource que je te cognoy prompt à commander, « et subit à faire executer commandemens, pour- « roit estre, qu'ayant charge en tes armées, tu me « commanderois de colere faire tel acte, que le « faisant je contreviendroy à l'obligation, que je « doy à nature, de ne mesfaire à mon proche sans « occasion : et ne le faisant pas, je romproy le ser- « ment de fidelité, que j'ay presté entre tes mains, « par lequel je te doy perpetuelle obeïssance ».

IX. En ce temps Domician avoit banny de Rome

un consul qui se nommoit *Nerva Cocceius* [1] homme d'aage et de majesté venerable, et qui avoit en ce qu'il disoit et faisoit grand' authorité et credit. Trajan qui n'estoit lors gueres en la grace de l'empereur, se partit le plus secrettement qu'il peut de Rome, et s'en alla à Nole en Campanie où estoit Nerva (comme il advient qu'un desolé cherche vouluntiers l'autre). Ces deux excellents hommes demeurerent long temps en Campanie povres, bannis, desappoinctez, poursuivis et sans faveur, attendans de jour à autre la nouvelle que Domician les feist tuer, ou que luy mesme mourust. Car s'ilz desiroient sa mort, il ne cherchoit pas moins l'occasion de leur faire perdre la vie. Trajan estant encore jeune portoit le plus de veneration et honneur qu'il pouvoit au bon vieillard Nerva, et Nerva amour filiale à Trajan, qui se rendoit (ayant la nature debonnaire et doulce) aimable en tout ce qu'il faisoit. Estans ainsi en cest exil Nerva et Trajan, se trouverent parents, de mesme province d'Espagne, de mesme cité Italica, et que l'un estoit descendu des Cocceïes et l'autre des Ulpians, deux renommées et antiques races, comme avons dict cy devant. Quand Trajan veint en Italie, il ne trouva autres parents sinon Nerva, et Ulpius Ricinus son oncle, qui fut deux fois consul à Rome. Aucuns ont cuidé dire, que Ricinus fut pere de Trajan, mais la verité est, qu'il n'estoit que oncle. Comme tesmoigne

[1] Il avoit été consul la premiere fois l'an de Rome 824, exilé l'an de Rome 842, mais rappellé la même année, et nommé consul pour la seconde fois l'année suivante.

Plutarque en une epistre qu'il escrit à Trajan, disant : « Sceuë la bonne nouvelle à Rome, que tu « as vaincu le roy Decebalus, qui tyrannizoit ce « païs, la resjouissance du peuple a esté si grande, « que si les os de ton pere eussent esté en Italie, « comme ilz sont en Espagne, on n'eust pas faict « moins d'honneur à leur sepulture, qu'on fera à « toy le jour que tu feras à Rome ta triumphante « entrée ».

X. Cognoissant chacun Nerva ancien, et honorable, et le jeune Trajan chevalereux et de bonne nature, beaucoup des plus grands seigneurs, et des principaux du peuple de Rome, les alloient visiter à Campanie, le plus secrettement que faire se pouvoit, pour crainte de l'empereur qui estoit souspçonneux et terrible, et pource qu'on n'ose gueres faire de bon semblant à ceulx qui sont haïs des princes. Entre ceulx qui alloient souvent veoir et consoler lesdicts deux chevaliers, estoit le grand philosophe Plutarque le bien venu, lequel avec Trajan et Trajan avec luy, conceurent si grande et estroicte amitié, qu'elle dura toute leur vie. Plutarque voyant Trajan oisif, et de bonne volonté aux lettres, le persuada et enflamma de telle sorte à l'estude, qu'il commençoit à vouloir oublier les armes : quoy prevoyant Nerva, luy dict comme en mocquerie : « De « mon conseil tu lerras les lettres, et retourneras « aux armes, puis que nature t'a donné meilleures « mains pour combatre, que bonne langue pour « disputer. D'ailleurs, tu ne doibs laisser la joyeuse « conversation de gens de guerre, pour suivre le

« severe sourcil des philosophes ». Trajan durant son exil se maria avec Plotine, qui fut sa femme unique : je dy unique, pource qu'il n'en eut onques d'autre, ny devant, ny après, chose qui n'adveint à prince Romain jusques à luy. Car les autres les voyans ou vieilles, ou malgracieuses, en prenoient à leur plaisir d'autres.

XI. Une fois que certains Romains machinoient par conjuration, faire mourir l'empereur Domician, et desiroient que Trajan teinst leur party, le prians qu'il leur aidast, respondist : « Je voy bien « que Domician ne meritoit point d'estre esleu em-« pereur, et moins soustenu en cest estat : mais je « ne consentiray jamais à le faire mourir. Car j'ayme « mieulx souffrir, d'un tyran, que encourir renom « de traistre ». Ainsi que plusieurs Romains murmuroient un jour des insolences et malversations, et de la mauvaise volunté que l'empereur luy portoit, Trajan leur dict : « Il n'y a que les dieux, qui puis-« sent juger de l'affection que Domician m'a portée « jusques icy, car quant aux œuvres, je ne me sçau-« roy plaindre, puis qu'il est en partie occasion « que j'ay recouvré pour pere Nerva, pour pre-« cepteur *Plutarque*, pour femme Plotine, et sur-« tout, que j'ay par son moyen cogneu l'adverse « fortune, et appris d'obeïr, ou je souloy com-« mander ». Un an avant que Domician mourust [1], ou à mieulx dire, qu'on le tuast, et sur le commencement de la guerre de Germanie, Trajan fut esleu

[1] Trajan fut consul pour la première fois l'an de Rome 844, Domitien fut tué l'an de Rome 849.

consul par le senat, qu'il accepta en grand regret, non pour refuser honneur et peine ensemble, mais pource qu'il laissoit la bonne compagnie de Nerva.

XII. Les Romains ne pouvans plus souffrir les injures et tyrannies de Domician, delibererent de le tuer, comme ilz feirent depuis, le quatorzieme jour d'octobre [1] estant de l'aage de quarante cinq ans, ayant esté empereur quinze ans. Il y avoit long temps, qu'on n'avoit porté nouvelles à tout le peuple tant aggreables comme celles de la mort de Domician, de sorte qu'on donnoit estreines et presens à ceulx qui les disoient : et en monstroit chacun grand signe de joye. Et desiroit on autant sa mort, comme lon avoit en horreur sa vie. Petronius maistre des gardes, et Parthenius son chambelan feirent la conjuration et le tuerent, et donnerent ordre eulx mesmes que Nerva fust esleu empereur. La pluspart du peuple vouloit si grand mal à Domician, que non contens de trainer son corps mort par la ville, et le mettre en pieces, osterent les images de cuyvre et de marbre qu'on luy avoit autrefois erigées : rompirent arcs, rayerent tiltres et inscriptions, demolirent edifices, ruinerent temples ; et pour en abolir plus curieusement la memoire, bannirent de la ville tous ceulx qui portoient nom de *Domician* : à fin qu'ilz n'ouyssent nommer mort, celuy qu'ilz avoient tant haï vivant. Lendemain que Domician mourut, Nerva Cocceius fut declaré publiquement empereur, en grand'joye et contentement de tout le peuple, tant pource qu'il estoit vertueux, que

[1] Le 14 des calendes, c'est-à-dire, le 17 de Septembre.

pource qu'il estoit ennemy de Domician. Aussi tost que Nerva fut confirmé à l'empire, il envoya Trajan pour preteur en Germanie avec charge de prendre la conduite des legions, qui y estoient en garnison, et le gouvernement de ceste province. Et luy bailla la charge, pource qu'il sçavoit combien les gens de guerre desiraient Trajan, et d'autre part pour le peu de fidelité qu'il avoit à Calphurnius capitaine de Domician. Entre plusieurs mauvaises conditions de l'empereur Domician estoit l'une des pires, que tout ce qui luy sembloit bon, beau et riche, il louoit grandement, et le louant, si on failloit le luy presenter de gré, le prenoit par force. De ces presens, ou à mieulx dire pilleries, trouva Nerva en son palais beaucoup de biens d'autruy, qu'il feit par cry public restituer à qui ilz appartenoient.

XIII. Quand Nerva fut empereur, il estoit jà vieil et caduc, et subject à maladies, n'ayant rien de sain que la langue à bien parler, et le bon jugement pour bien gouverner. Les Romains le voyans si vieil et maladif, qu'il ne pouvoit gueres ne manger ny dormir, estimerent qu'il ne vivroit pas longtemps, et par ce commencerent à le mespriser. Quoy entendant Nerva, delibera d'adopter Trajan, et le prendre compagnon coadjuteur à l'empire, ce que peu après feit, et luy envoya en Germanie *le manteau* ou *chappe imperiale* avec une lettre, où n'avoit autre chose escrite, que ce verset :

Phœbe, tuis telis lachrymas ulciscere nostras :

Comme disant, « O Trajan, quelque jour ayant succ« cedé à mes estats, tu me vengeras par force d'armes, « de la desobeissance et peu d'estime que le peuple « Romain faict de moy ». Ce temps pendant Trajan estoit en Allemagne à la ville d'Agrippina, maintenant dicte *Colongne :* et adveint que la nuict avant qu'il receust la chappe imperiale, et la lettre de Nerva, il songea qu'on le vestoit d'un habillement de pourpre, qu'on luy mettoit un riche anneau au doigt, et une couronne au chef. Trois ou quatre mois après le bon Nerva mourut aagé de cent et dix ans [1].

XIV. Aussi tost que Trajan fut adverty que Nerva estoit trespassé, il partit pour s'en venir à Rome : ou arrivé, feit les exeques de son seigneur et amy Nerva, qui furent tant magnifiques et sumptueuses, qu'elles ressembloient mieulx festes de vivans, que funerailles de mortz : et n'y avoit chose en la pompe qui se monstrast tant funebre, comme la triste contenance de Trajan. La premiere chose que Trajan empereur promeit et jura au senat, fut : « que jamais « personne subjecte à l'empire, ne molesteroit en « corps, ny en biens, sans bonne et legitime occa« sion : » ce qu'il observa diligemment durant sa vie et son empire. Après ce, commanda que Æmilianus capitaine des bandes Pretorianes, fust desapoincté et banny de Rome pour avoir esté desobeissant, et ennemy à son predecesseur Nerva, et pour avoir desrobbé les payes des gens de guerre ; commanda que tous ceulx qui en general ou particulier

[1] Il avoit soixante et cinq ans dix mois et dix jours.

vouldroient faire plainte contre les consuls, senateurs, censeurs, ou autres officiers de Rome, qu'ilz le luy veinssent incontinent remonstrer, à fin de satisfaire aux grevez, et punir les coupables. Il visita personnellement la plus part des mestiers de Rome, mesmes où se vendoit le pain, vin, chair, poisson et autres denrées, où trafiquoient les marchands, où logeoient les estrangers : ce qu'il feit si diligemment, qu'en peu de jours il sceut le bien de la chose publique pour l'entretenir, et le mal pour le corriger.

XV. Il defendit qu'il n'y eust en Rome cabarets ny tavernes où lon trouvast viandes friandes apprestées, disant « Que les apprestz exquis, sont le motif « de faire plusieurs vicieux » : commanda qu'on feist une generale et sommaire description des habitans de Rome : et se trouva qu'il y avoit, CCLXXXV mille maisons de citoyens mariez : XXXXII mille jeunes hommes à marier : VII mille prestres : XXXII mille femmes publiques : XII mille hosteleries, et LXV mille marchands ou negociateurs estrangiers. Trajan aussi commanda, qu'il ne mandiast aucun povre par la ville, et qu'on secourust les plus indigens du thresor publique, pourveu que ne peussent travailler, et s'ilz se trouvoient valides et forts, qu'on les feist besongner aux reparations des murailles et chemins publiques. A tous farseurs, imposteurs, affronteurs et truands, feit commandement d'apprendre dans certain temps, mestiers et arts, pour gaigner leur vie : autrement, qu'ilz eussent à vuider Rome. Commanda d'avantage, estre faicte reformation des estats et judicature, et examen de leurs capacitez : et

en fin fut plus grand le nombre des deposés par ignorance et vice, que des confirmez par science et vertu. Voyant Trajan tant de peuple estrangier en la ville, mesmement maintes femmes povres, lesquelles estans enceinctes mouroient journellement avec leur fruict, à faulte de lieu commode pour enfanter : feit edifier une bien fort belle maison, laquelle il doua de grands meubles et rentes, et voulut par fondation, que toutes povres femmes sans aveu peussent venir faire leur enfant en ceste maison, et y demeurer deux mois, et leurs enfans, quatre ans, nourris et entretenus. Né voulut oultre consentir, que les Romains eussent plus de vingt et deux festes, en tout l'an : disant que les dieux estoient sans comparaison mieulx servis les jours qu'on travailloit, que les jours qu'on chommoit : et estoient plus grandes les dissolutions qu'on faisoit aux festes, que les sacrifices qu'on offroit aux dieux.

XVI. L'ANNÉE que Trajan veint à Rome pour estre empereur, il avoit quarante et deux ans [1], auquel aage il moderoit toutes choses avec telle prudence, que ny pour la fureur de jeunesse faisoit aucun acte leger ou precipité, ny pour vieillesse et paresse, chose mal entendue et pourveuë. Il estoit prince en parolles et œuvres tant moderé, qu'on ne luy porta oncques envie. Et une fois que le philosophe Plutarque le louoit de ceste vertu, Trajan luy dit : « Certes, mon amy, j'ay tousjours eu telle re-
« solution en mon esprit, d'entreprendre choses si
« grandes et heroïques, que j'ay incité chacun à me

[1] L'an de Rome 851.

« porter envie, sans ce que j'en aye eu de personne ». Or n'estoit Trajan malicieux, et moins souspeçonneux, combien qu'il fust de sa nature subtil et ingenieux : ce qui se trouve en peu de personnes, à cause que communement « les hommes d'esprit aigu « et prompt, n'ont les complexions arrestées et rassises ». Bien que les affaires de grand' importance donnent à l'esprit de l'homme ennuy et perturbation, et que Trajan sur toute autre eust matiere d'estre fasché de la multitude et varieté de negoces, qui accompagnent voluntiers les grands seigneurs : ce nonobstant, il avoit telle constance, qu'il monstroit presque tousjours mesme visage. Combien que beaucoup de meschans luy voulussent et procurassent mal, les uns pour malice, autres pour envie, et autres pour ce qu'il les chastioit : si est ce qu'il donnoit plus d'occasion à ses ennemis mesme de louer sa clemence, que de blasmer sa rigueur.

XVII. Trajan aimoit d'affection singuliere les doctes et sçavans, et les recompensoit de grands estats et honneurs, et faisoit conscience d'en laisser quelqu'un povre. Il estoit grand ennemy des rapporteurs, mensongiers et detracteurs : et disoit souvent, « Qu'il estoit plus seur aux princes d'escouter « ceulx qui leur disent leurs propres faultes, que « d'ouir le rapport de celles d'autruy ». Disoit aussi, « Qu'il estoit mal aysé, que le prince qui a les au- « reilles tendres, n'ayt les mains sanglantes ». Trajan estoit exempt du vice, qui regne le plus entre les hommes, à sçavoir de convoitise et avarice. Ains fut par sa liberalité, aimé et requis de plusieurs

nations estranges : et se louoit chacun de ce qu'il donnoit, et ne se plaignoit personne de ce qu'il ostoit. Naturellement Trajan aimoit la guerre : et depuis qu'il l'avoit commencée, estoit diligent à la poursuivre, et constant à l'achever. Posé ores, qu'il se delectast à guerre, si cherchoit il pourtant tous les moyens d'entretenir la paix : « Pource, (comme « il disoit) que les dieux ne permettent estre vain« cus en la guerre, sinon ceulx qui sont ennemis « de paix ». Trajan fut à la depense ordinaire de sa maison temperé, et entendant soigneusement à l'ordre des offices et serviteurs de l'espargne : et d'autre part large et liberal jusques à prodigalité envers les gens de guerre, en quoy se monstroit prince caut et prudent. « Car selon la sentence de « Platon, si aux republiques on n'a esgard à mo« derer les despenses ordinaires, il est malaysé « de pourvoir aux accidens extraordinaires des « guerres ».

XVIII. Trajan entre les plus necessaires reparations qu'il feit faire à Rome, fut une place fort spacieuse, qu'il feit environner d'un grand nombre de maisons et boutiques, de mesme façon et grandeur. Feit faire aussi un grand pavé à la voye *Salaria*, qui avoit sept ou huict miliares de long, sur lequel on alloit en esté sans poulciere, et l'hyver sans fanges. Feit edifier un temple à Apollo, un à Mars, un à Æsculapius, un autre à la deesse Ceres, un à la deesse Bellona, et un autre à la deesse Berecyntia, que les Romains nommoient *mere des dieux*. Feit reparer les ruines des murs de la ville,

et construire trois nouvelles portes. Feit faire vingt ou vingt et cinq beaux moulins sur le fleuve du Tybre, et ordonna que les prestres, vierges vestales, et anciens gendarmes moulussent avant tous autres. Il repara le colisée de diverses statues d'or et d'argent, et y meit gardes, pour la nuict et pour le jour. Feit aussi faire latrines et cloaques publiques pour evacuer les immundices de la ville, de sorte qu'on n'y sentoit mauvaise odeur n'infection quelconque. Près du temple de Serapis, il feit bastir des bains sumptueux et magnifiques, beaucoup plus amples que ceulx que Titus avoit faict faire, et plus riches que ceulx de Tyberius. Il donna aussi ordre à mettre les boucheries hors les murs de la ville. Près les jardins appellez *Vulcains* feit dresser une fort belle maison de plaisance, avec estangs et serves de poisson de toutes sortes. Jouxte le palais de Fabies trouva moyen de faire venir une fontaine de bien loing par canaux de grand artifice, et autour commanda abbatre les maisons, et faire une grande place, qu'il nomma *Dacia*. Somme qu'il estoit grand amateur d'edifices, et se delectoit naturellement à veoir bastir : tellement qu'il ordonna par edict, « Que quiconque entreprendroit dans Rome « de bastir nouvelle maison, on luy aideroit des « deniers du public, de la tierce partie de tout ce « qu'elle cousteroit ». Et fut cas merveilleux, qu'en tant de beaux bastimens, que Trajan feit faire à Rome, oncques personne ne contribua argent, ne fust contrainct travailler un jour par force, et ne reteint onques salaire de manœuvre, disant, « Qu'il

« estoit plus seur, et plus honneste aux grands sei-
« gneurs de se loger en petites et povres habitations,
« que d'en edifier de grandes et riches, au travail et
« despens d'autruy ».

XIX. Trajan ne fut exempt de beaucoup de petites imperfections et fragilitez humaines, entant que s'il fut avec raison de plusieurs choses loué, aussi fut il avec occasion de plusieurs autres vitupéré. Jusques à huy il n'y a eu prince, en qui on ayt veu toutes especes de vertu, n'en qui on trouvast toute espece de vice: pource qu'il n'y a homme tant abandonné à vice, qui n'ayt quelque cas louable, ny tant accort et vertueux, qui n'ayt à corriger quelque chose. Il estoit fort superbe, et ambitieux d'honneur, et desireux oultre mesure, qu'on meist et erigeast ses statues d'or et d'argent, de bronze et marbre, aux lieux plus eminents et publiques, et que sa renommée s'espandist par tout le monde. En tant d'edifices qu'il faisoit, commandoit mettre ses tiltres et principaux triumphes, et entretenoit poëtes et orateurs, à fin qu'ilz escrivissent en sa louange vers et oraisons, qu'il faisoit graver et entailler en cuyvre et marbre, et mettre aux temples et carrefours de la ville.

XX. Il aymoit aussi les esbatz de Venus, non toutefois qu'on sçache qu'il entreprinst pour ce faire violence à femme quelconque. Mais comme il estoit en amours grand persuadeur, et très liberal donneur, il ne jettoit gueres les yeulx en chose qu'il ne trouvast moyen la faire venir en ses mains. En matiere d'habits estoit curieux et despensier, changeant

changeant tous les jours de sorte nouvelle d'habillemens de drap d'or et d'argent, ou de soye. Et comme nous avons desjà dict, il estoit prince de jugement subtil et prudent, mais avec ce il estoit par trop subject à son propre advis, et peu au conseil d'autruy, qui luy porta de grands et infinis prejudices à l'execution de ses entreprinses. Car il n'y eut oncques empereur ne roy, qui n'ayt eu besoing de communiquer des grands affaires à autruy. Il portoit honneur aux hommes experimentez et sages, pourtant n'estoit il guères studieux et lettré. Et un jour que son grand amy Plutarque se gaudissoit de luy, Trajan luy respondit, « Les dieux immortelz « (amy Plutarque) ne m'ont faict pour feuilleter « livres, mais pour manier armes ». Quand Trajan estoit en repos, et hors du bruit de la guerre, il s'occupoit à beaucoup de petites choses vaines, et de peu de proufit, où il consommoit jours et nuictz, et dont fut grandement reprins et accusé, pource que les princes qui font profession d'estre bons, doivent avoir telle consideration, qu'en passant le temps, ne perdent jamais temps. Et combien que Trajan extirpast de Rome beaucoup de vices, et qu'il en bannist les vicieux : toutefois luy fut reproché, qu'il entretenoit par trop les escrimeurs et gladiateurs, qui estoient hommes oisifz et sedicieux, et luy remonstra lon que c'estoit mal faict de les souffrir pour le plaisir de sa personne, puis qu'ilz nuisoient à la chose publique. Fut semblablement Trajan peu sobre au manger et boire, et trop solicîteux à recouvrer vins precieux et delicats : et bien

que quelquefois il beust plus qu'il ne convenoit à sa santé, et qu'il n'estoit licite à l'authorité de sa personne, si est ce qu'on ne le veid oncques pour ce, faire ne commander chose cruelle ou mauvaise.

XXI. En l'an quarante quatre de son aage, et second de son empire, Trajan eut nouvelles que Decebalus roy de Dacie, maintenant dicte[1] *Danemarch*, se rebelloit contre l'empire de Rome : dont le senat et peuple furent fort esmeus et effrayez, tant pource que les Romains cognoissoient les gens de ce païs forts et belliqueux, que pour autant que leur roy Decebalus estoit vaillant entrepreneur, et sage executeur. Domician qui auparavant avoit esté plus amy de vices, que vray ennemy de ses ennemis, avoit enduré que les Daces et circonvoisins n'estoient en rien plus obeïssants aux Romains, en tant que ce peuple Barbare commençoit à dresser la creste, et vouloir faire teste contre l'empereur, qu'ilz mesprisoient d'une audace presque intolerable. Quoy voyant Trajan, delibera d'aller en personne à ceste guerre, et commença à dresser armée, non gueres grande, mais au reste de gens d'eslite et exercitez aux armes, faisant comparaison, « Que « tout ainsi qu'un sage maistre d'hostel ne doit « mettre sur table, que la viande qu'on doit man- « ger, aussi ne doit le capitaine mener à la guerre, « sinon ceulx qui sçavent combatre. Et disoit qu'il « avoit experimenté, que trop de metz empeschent

[1] La Dacie étoit le païs que les Romains conquirent au-delà du Danube, elle renfermoit la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie actuelles, ce qui est bien éloigné du Dannemark. C.

« aux banquetz, et trop de gens confondent et des« tourbent la guerre ».

XXII. Decebalus estant adverty, que Trajan estoit desja party de Rome, pour venir assaillir son païs, alla au devant le recueillir avec une belle et grande armée, qu'il avoit dressée, si superbe, qu'il se donnoit par opinion desja la victoire. Les exercites approchez l'un à la veuë de l'autre, les Romains voyans si grand nombre de Barbares, et si petit le leur, conseilloient à Trajan, qu'il feist paix ou treves à quelque honneste condition avec les Daces, et qu'il s'en retournast sans danger en Italie, ausquelz respondit : « Ce nous seroit, mes « amis, grande lascheté et foiblesse de cueur, et « à bon droit nous blasmeroit on à Rome, si nous « abandonnions si tost l'entreprinse de ceste guerre, « sans premierement experimenter les forces de noz « ennemis, et la destinée de nostre adventure. Car « si leur puissance est grande, peult estre que plus « forte sera nostre fortune ». Le roy Decebalus avoit fermé la plupart des dangereux passages, rompus ponts, abbatu moulins, et faict tout le gast qu'il avoit peu : qui fut occasion à Trajan de beaucoup de travail, non pourtant qu'il laissast de passer oultre, ny que le courage luy admoindrist en rien. Car il estoit si hardy, que de là où il voyoit la fortune plus doubteuse, plus en estimoit certaine la victoire.

XXIII. Trajan gaigna le hault des montagnes prochaines, et costoyant les forestz de nuict, sans que les ennemis s'en apperceussent, advança son

armée, contre l'opinion de Decebalus, qui ne pensoit que les Romains peussent passer chemins si montueux, rompus et quasi inaccessibles. Decebalus cognoissant qu'il n'avoit pas du meilleur, descendit au plain du païs, et se retira peu à peu aux villes plus fortes : dequoy Trajan conceut bonne esperance, et en peu de temps print cinq citez, et sept ou huict chasteaux des mieulx munis, avec un grand nombre de prisonniers, entre lesquelz fut prins Mirius oncle de Decebalus, homme de gravité et d'authorité. Trajan qui estoit severe et rude à ceulx qui resistoient, et debonnaire à ceulx qui se rendoient à sa mercy, avoit ou par amour, ou par crainte, pratiqué et gaigné de telle sorte la volunté des Daces, qu'ilz estoient en voye la plus part de tenir son party, pource qu'ilz voyoient chasque jour augmenter la puissance des Romains, et diminuer celle de leur roy. Ayant Trajan assiegé une cité appellée *Myrtha*, Decebalus pour cuyder faire lever le siege, envoya secours de gens de pied et de cheval, contre lequel sortit Lucius Milæus capitaine Romain, avec telle dexterité et furie, qu'en peu d'heure ne demoura personne des Barbares, qui ne fust tüée ou prise. En ceste rencontre moururent plusieurs vaillans Romains, et en furent blessez un bon nombre : au devant desquelz venant Trajan la larme à l'œil, n'ayant plus dequoy bander leurs playes, deschira sa propre chemise pour les accoustrer. Venuë la nouvelle à la cité de Myrtha, que le secours qu'on leur envoyoit, estoit desfaict, ceulx qui estoient dedans, n'ayans aucuns moyens de la plus

pouvoir defendre, et voyans leurs murs de machines belliques abbatus, se rendirent.

XXIV. Quoy sçachant Decebalus comme desesperé, envoya ambassadeurs à Trajan pour luy faire entendre, qu'il se vouloit rendre subject et obeïssant à l'empire Romain, avec pacte et condition, qu'ilz articuleroient d'un costé et d'autre honneste traicté de paix, et forme d'obeïr : car où lon les vouldroit obliger à quelque servile subjection, ilz estoient plus prestz à mourir, defendans leur liberté, que se rendre à honteuse servitude. Les articles que Trajan envoya, estoient : « Qu'ilz « desfeissent leurs armées : prestassent serment de « ne porter jamais armes contre Rome : qu'ilz ren« dissent les prisonniers : qu'ilz se declarassent amis « des amis, et ennemis des ennemis du senat : et « payassent comptant pour le payement des gens « de guerre, et frais qu'il avoit fallu faire, cent « mille pesans d'or : et que Decebalus baillast son « filz aisné pour ostage, pour faire accomplir de « poinct en poinct le contenu ausditz articles ». Ce qui fut depuis accordé et juré par Decebalus, qui vint vers Trajan, et le salua le genouil à terre, et ostée la couronne royale de son chef, la meit devant les piedz de Trajan, qui luy dict : « Roy « Decebalus, je te laisse mettre le genouil en terre, « comme vassal de l'empire de Rome, et endure « que ta couronne soit à mes piedz, pour demons« trer combien sont dignes d'estre baissez et mes« prisez ceulx qui sont rebelles contre moy : ce « nonobstant puis que tu t'es recognu et humilié,

« leve toy, reprens ta couronne, et te siedz auprès « de moy, et te souvienne pour l'advenir du bon « traictement et humanité dont j'use envers toy, « à fin que tu ne me mettes plus en travail, et toy « en danger ».

XXV. Ayant Trajan, après la victoire, laissé bonnes garnisons par toutes les plus fortes places du païs de Dacie, et payé son exercite des deniers de Decebalus, print son chemin vers Rome, menant avec soy le filz du roy pour ostage, et les principaux du païs pour ambassadeurs, faire ratifier au senat les articles passez avec Trajan. Ces ambassadeurs arriverent plus tost que Trajan, et se presenterent au senat testes nues, sans armes, et les mains haulsées au ciel, supplierent humblement, qu'il leur pleust pardonner au roy Decebalus la rebellion faicte contre eulx, et confirmer les articles de l'accord passé entre Trajan et luy : remonstrans qu'ilz estoient prestz d'amender le passé à leur discretion, et pour l'advenir vivre en subjection et fidelité. Le senat incontinent par decret solennel approuva et ratifia tout ce que par leur empereur avoit esté capitulé avec les Daces, et manda aux ambassadeurs qu'ilz reprinssent leurs armes, et allassent en liberté par toute la ville, combien qu'il y eust loy observée, que les ambassadeurs des princes et nations, qui avoient guerre contre Rome, ne peussent porter aucunes sortes d'armes, ny aller libres par la cité sans licence. Grandes et magnifiques furent les festes et entrées, que les Romains feirent à la venue de Trajan, et encore plus grandes les ri-

chesses qu'il conduisoit en triumphe : mais sur tout estoit admirable le bon recueil, que chacun faisoit au bon empereur, louant dieu de sa prosperité, et offrant journellement vœux et sacrifices pour luy aux temples. Le jour de l'entrée Trajan avoit avec soy au char triumphal, le filz de Decebalus encore jeune enfant, qu'il traicta depuis non comme prisonnier, mais comme son propre filz.

XXVI. A subjuguer les Daces, ou à policer la Germanie, employa Trajan presque deux ans, si bien que pour sa longue absence, à son retour trouva Rome difformée en maintes choses, et de ce ne se fault esmerveiller : « Car communement « quand les princes gouverneurs des citez font la » guerre en païs loingtain à leurs ennemis, lors les « citoyens font la paix avec les vices ». Entre les comœdies et jeux qu'on avoit dressé pour l'entrée de Trajan, et où il print le plus de plaisir, fut en un histrion maistre joueur de farces nommé *Pilas*, lequel pour tout salaire de ses travaux, ne demanda autre chose à l'empereur, si n'est qu'il luy fut permis d'user de son office : Auquel Trajan feit response : « Les princes doivent soigneusement regar« der avant octroyer une demande, et depuis « qu'elle est octroyée, l'observer inviolablement : « quant à toy, Pilas, je trouve ton office tant vain, « superflu et de peu de proufit, que je ne sçaurois « pour mon devoir le tolerer : mais je te donne « liberalement autant de gages annuellement de « mes deniers propres, comme ton office pourroit « valoir ». Quelque maniement d'armes, empesche-

ment d'affaires, occupation de guerre, solicitude d'edifices, importunité d'amis, fascherie d'ennemis, et desir insatiable que Trajan eust d'amplier sa renommée, et perpetuer sa memoire, jamais pourtant n'oublia il le bon gouvernement de la republique, et administration de la justice, escoutant les bas et populaires affaires, avec telle attention, et les executant avec telle diligence, comme ceulx de grande importance. Tout le temps qu'il estoit à Rome, ne faisoit faulte deux fois la sepmaine d'estre au consistoire des causes, pour rendre le devoir de justice à chacun : et si d'aventure quelcun venoit accuser autruy devant luy, il mettoit son doigt à l'une des aureilles, et disoit qu'il la gardoit pour ouyr l'accusé. Il alloit vouluntiers expedier matieres de poids aux palais d'Augustus et de Titus empereurs, et interrogé pour quoy, respondit : « Je frequente de bonne voulunté les mai- « sons, et siedz en la chaire de ces justes princes, à « fin que me souvenant d'eulx, je ne face ne pense « que choses justes ».

XXVII. Estant Trajan à cheval, et acheminé pour aller à la seconde guerre contre les Daces, veint une povre femme à son devant, et luy dict : « Sire empereur, je suis povrette, veufve et vieille, « et me plains à toy mon souverain seigneur, de « ce que je n'ay de toute ma posterité qu'une fille, « que j'aime singulierement, qu'un de tes domes- « tiques a violée ». A laquelle Trajan feit response, « Mamye, je te prie ne me sois importune pour « ceste heure, et considere, que je suis desjà à

XVII.



Quelle assurance as-tu de revenir?

« cheval pour aller en voyage : mais je te jure les « dieux immortelz, qu'à mon retour je te feray « faire bonne et briefve justice » « Helas ! seigneur, « replica la femme, quelle assurance as tu de re- « venir d'expedition si doubteuse, comme est la « guerre ? » Lors Trajan esmeu, tout à coup, et de la bonne response, et de pitié, meit pied à terre, et differa son departement, jusques à ce que la povre femme fust satisfaicte, et le ravisseur puny.

XXVIII. Trajan avoit de coustume, qu'aussi tost qu'on luy bailloit requeste, remonstrance, ou plaincte, il la faisoit soubdain escrire en un livre qu'il avoit à sa garderobe, à fin qu'en temps et lieu il en demandast raison et compte aux juges, où il les remettoit, ou qu'il ne les oubliast luy mesmes. Beaucoup de princes en aucunes choses ont esgalé Trajan, et en d'autres surmonté : mais au devoir et droicture de la justice, il n'a point eu de semblable, qui haïst tant injustice, et qui moins ayt esté subject à corruption ou affection. Il fut le premier qui ordonna advocats au senat, pour la defense des povres, et establit un jour de la sepmaine pour l'audience de leurs causes. Les censeurs avoient de coustume de vaquer deux heures du matin, et une de soir à l'expedition des procez, et Trajan en adjouxta une du matin, et une du vespre, à fin de les abbreger, et soulager les plaidans. Il ne permettoit que les juges prinssent salaire de leurs vacations de judicature, ains les recompensoit selon le long service, et selon leur preud'hommie. Pour obvier à l'immortalité des procès, ordonna par edict, que les causes de l'Italie se termineroient dans un an

et celles des autres provinces plus loingtaines en demy an. Feit d'avantage jurisdiction particuliere pour la police de la ville : commanda edifier grandes et fortes prisons pour la garde des delinquans : et pour abbreger, donna tel ordre aux estats et reformations du bien public que les bons furent ouys et entretenuz, et les mauvais chastiez.

XXIX. Vingt mois après que Trajan eut vaincu les Daces, le jeune enfant de Decebalus, dont avons parlé, mourut à Rome, dont Trajan sentit et mena aussi grand deuil, comme si c'eust esté son propre filz heritier : et disoit qu'il ne plaignoit pas tant ce jeune enfant pour la tristesse qu'en auroit Decebalus son pere, comme pour l'occasion que les Germains prendroient pour sa mort à se revolter encore un coup contre les Romains. Et peu de temps après vint la nouvelle à Trajan, que le roy Decebalus avoit rompu le traicté de paix faict avec les Romains, et commençoit à grand'diligence fortifier ses frontieres, apprester gens de guerre, et pratiquer les circonvoisins, et avoit desjà, par surprinse, prins et bruslé une belle et populeuse terre nommée *Campus Agius*. Quoy sçachant le senat, declara Decebalus ennemy, et luy feit signifier guerre ouverte par mer et par terre. Et delibera Trajan y aller encore un coup en personne, et ne voulut mener avec soy aucun consul ou capitaine notable de Rome : disant « que puis que le roy Decebalus à « luy seul avoit rompu promesse, à luy seul apparte- « noit venger ceste injure». Le roy Decebalus qui avoit de long temps experimenté les forces de Trajan, ne l'attendit, comme en la premiere guerre, en

plaine campagne : mais se retira aux plus fortes places de son païs, cuidant pour temporiser long temps, tant fascher les Romains, qu'ilz fussent contraints s'en retourner. Toutefois Trajan avoit conceu en son esprit, et juré de ne retourner jamais en Italie vif, ou mener Decebalus mort ou prisonnier. Ce pendant plusieurs Germains, qui habitent près le fleuve du Rhin, et un grand nombse de ceulx de Hongrie, qui estoient venus au secours des Daces, voyant l'armée des Romains, et le cueur de leur conducteur, tant deliberez et vouez à ruiner Decebalus, se rendirent peu à peu au camp de Trajan : qui ne changea en rien pourtant le propos de Decebalus, qui estoit de nature en ses desseings testu et opiniastre, et aux entreprinses audacieux : bien qu'il fust au demeurant prince beau, dispos, gracieux en conversation, magnanime, liberal, vaillant aux armes et vigilant, et neantmoins malheureux en victoires, qui fut principal motif de perdre ses terres et seigneuries : « Car peu « proufite la diligence, où fortune est contraire ». La plus sinistre adventure et desastre, qu'il eut onques, fut d'avoir Trajan ennemy et competiteur, qui estoit tant heureux, qu'il faisoit une partie de ce qu'il vouloit, et Decebalus tout le contraire de ce qu'il desiroit.

XXX. Cinq mois après la guerre commencée, voyans les Daces qu'il estoit presque impossible de resister aux Romains, conseillerent à leur roy de se retirer à une de ses plus fortes places avec tel nombre qu'il adviseroit des plus notables de son

païs : ce qu'il feit, et là estant, prevoyant sa prochaine destruction, une nuict envoya six jeunes gentilzhommes au camp des Romains, faignans de s'enfuyr, pour, soubz ceste faincte couleur, tuer en trahison ou empoisonner Trajan : qui ne pensant que telle meschanceté peust estre au cueur d'un roy, les recueillit fort humainement, et leur parloit des affaires de la guerre, et leur disoit, qu'il estoit esbahy comment leur roy Decebalus avoit ainsi rompu le traicté de paix, qui estoit si sainctement entre eulx juré. Ce pendant quelque Romain, qui contempla de bien près les gestes, contenances et façons de faire de ces jeunes hommes, s'apperceut que c'estoient ou larrons, ou espions, et en feit on prendre un qui descouvrit incontinent la trahison, qui fut le lendemain exemplairement vengée.

XXXI. Decebalus se voyant frustré de ceste entreprinse, et les entrepreneurs chastiez, delibera d'en essayer une autre : qui fut que soubs espece de treves, il demanda qu'on le feist parler avec Longinus l'un des capitaines legionaires de Rome fort aymé de Trajan, et de reputation grande en l'armée, qui print vouluntiers la charge d'y aller soubs fiance et saufconduit : et aussi tost qu'il fust en la forteresse où estoit Decebalus, il fut retenu prisonnier. Dequoy Trajan se trouva marry d'une part, et Longinus de l'autre pour avoir donné trop legerement foy aux promesses et sermens de Decebalus, qui escrivit à Trajan de luy pardonner tout ce qu'il avoit jusques à ceste heure contre luy

forfaict et mespris, ou autrement il ne lascheroit jamais son bien aymé Longinus. Auquel Trajan feit response, que s'il eust prins Longinus de bonne guerre, il n'eust rien espargné à le recouvrer pour grande qu'eust esté la rançon : mais puis que sur sa parolle il estoit venu à luy de bonne foy, il estoit tenu et obligé à luy conserver la vie. « Pour-« ce que les bons princes sont plus tenus d'entre-« tenir ce qu'ilz promettent, que d'accomplir ce « qu'ilz desirent ». Trajan dressoit toute la menée qu'il pouvoit pour la liberté de son Longinus, ores pour eschange de prisonnier à autre, tantost pour argent. Quoy sçachant Longinus, manda à son seigneur Trajan, que jà ne pleust aux dieux, que pour luy sauver la vie, il feit avec Decebalus accord ou treves, qui luy peussent venir à deshonneur, et à detriment à la republique de Rome : et ce pendant beut du venin voaluntairement, et mourut. Ce faict donna merveilleuse admiration à chascun, frayeur aux ennemis, releva Trajan de grand'peine, et causa eternelle memoire et renommée à Longinus. Quand Decebalus veid que la plus part de son royaume estoit prins, et que ce qui restoit ne pouvoit plus se defendre, delibera de se tuer. Les uns disent, que ce fut avec poison : les autres disent qu'il se feit suffoquer : autres, qu'il se pendit [1]. Quoy qu'il soit, on le trouva mort sans blesseure. Finablement Trajan feit descapiter le corps, et envoya la teste à Rome.

XXXII. Mort le malheureux roy Decebalus, et

[1] L'an de Rome 855.

reduit tout son païs à l'obeïssance des Romains, Trajan y abolit toute preeminence et tiltre de royaume, et voulut que desormais se nommast province, et fut gouvernée par præteurs. Et à fin de le mieulx unir avec l'empire, et oster toute occasion de se revolter, envoya la pluspart des Daces en Italie, et beaucoup d'Italiens en Dacie, pour autant que ostant les uns, il asseuroit ce royaume, et y mettant les autres, le rendoit sans comparaison plus civil et obeïssant. Q. Longinus frere de Longinus, qui mourut (comme dict est) prisonnier de Decebalus, fut fait præteur et gouverneur de ceste province par Trajan, qui luy donna la ville et chasteau où son frere mourut, recognoissant les grands services de son feu frere, et sa prouesse et vertu: et commanda cercher curieusement le corps dudict Longinus son bon capitaine, lequel trouvé feit mettre en un sepulchre fort riche et magnifique. La depouille de Decebalus fut grande en or, argent et bagues precieuses, pource que ce païs estoit de grand revenu, et leur roy en avoit long temps exigé tout ce qu'il avoit peu. Decebalus sur l'extremité de la perte de son païs et de sa vie, determina de faire une cache et secret soubz terre, soubz le cours d'une riviere nommée *Sargetia:* et pour le tenir plus secret feit tuer tous ceulx qui l'avoient massonné, et porté le thresor: mais tost après un pescheur qui lors peschoit en ceste riviere, le revela à Trajan. De sorte qu'il n'y a chose tant cachée que la convoitise humaine ne descouvre.

XXXIII. Par ce moyen venus tous ces thresors

ès mains de Trajan, en distribua partie au payement de son armée, à chascun selon qu'il avoit vertueusement deservy : du reste feit edifier un beau et riche temple à Jupiter en la capitale cité de Dacie, et le doua de singulieres richesses et rentes, et ordonna que chacun an on y sacrifiast, pour l'incolumité du peuple Romain, et pour la siene. Reedifia aussi le palais royal où se tenoient le plus communement les roys de Dacie, qui d'antiquité, de feu et de guerres, estoit presque ruiné, lequel il restaura si sumptueusement, qu'il fut reputé le plus bel edifice d'Allemagne. Repara semblablement un infiny nombre de chemins, ponts, moulins et villages bruslez et rompus durant les guerres, si bien que on n'eust scen aller deux lieuës en ce pais sans trouver reparations de Trajan : entre les plus singulieres desquelles estoit un pont, qu'il feit faire sur le fleuve de Danube, non moins industrieusement construit, qu'avecques inestimables frais edifié. Ce pont avoit vingt grands arcs, et l'entredeux de chacun, faisant la separation, estoit d'une seule pierre carrée : les arcs depuis l'eaue jusques à la cime de leur voulte, avoient cent et cinquante pieds : de largeur de pilier à autre, cent soixante : et l'espesseur quarante. Súr tout se monstroit magnifique la raison de l'architecture diligemment observée, et les molures et taille proprement faictes. Le jugement humain ne sçauroit comprendre, qu'on peust faire pont sur fleuve tant impetueux, profond et sablonneux, mesmement qui ne se pouvoit destourner, ny espuiser pour y jetter fondemens. Toutefois tant

estoit superbe l'ouvrage, ou à mieulx dire monstrueux, qu'on peult à bonne raison dire, que les plus subtilz espritz de ce temps, l'authorité des Romains, et les grands thresors de Trajan, y furent liberalement employez. Car l'œuvre monstroit la puissance, et l'ordonnance l'industrie. Pour le rendre plus croyable, on void encore aujourd'huy les piliers entiers, entre les furieuses undes, qui monstrent evident tesmoignage de la richesse et haulte entreprinse de l'empereur et de l'empire. Par la structure de ce pont, Trajan donna dequoy s'esmerveiller aux vivans, et admiration à la posterité, à fin qu'on entendist, qu'il n'estoit chose si difficile, que les hommes n'entreprinssent, et qui ne se peust avec la richesse des Romains achever. Il se glorifioit, qu'il avoit dressé ce pont pour preparer le chemin aux Barbares, qui habitoient delà le Danube, pour le venir combatre, et à fin aussi que ses gendarmes ne fussent oysifz et voluptueux, mais se tinssent prestz, voyans l'accez estre facilité à leurs ennemis, qui pouvoient venir d'heure à autre deçà le pont donner l'alarmes.

XXXIV. Trajan demeura environ trois ans à parachever les guerres de Germanie, policer la province, pourveoir aux magistratz, et à mettre fin aux encommencez edifices : qui ne fut sans grand travail d'esprit, perilz de corps, et despense inestimable. Les Barbares qui habitoient de l'autre part du Danube, advertis des victoires, liberalité, mansuetude et louables reparations, que Trajan avoit faict en Dacie, luy envoyerent ambassadeurs pour demander amitié,

amitié, confederations et perpetuelle paix avec les Romains, et promirent de porter toute la faveur qu'il leur seroit possible aux Daces, pour l'amour et bienveuillance, qu'ilz avoient à Trajan. On ne sçauroit estimer la bonne opinion que toute la Germanie avoit conçeu de luy : qui se cognoissoit evidemment en ce que partant de là, pour retourner à Rome, et passant par les villes et villages, le peuple le regrettoit, plaignoit et pleuroit, tant qu'on eust dict que tout estoit perdu : qui estoit à monstrer, combien il avoit gaigné par liberalitez et reparations, qu'il avoit faict au païs, le cueur du populaire. Ce que tant le feit aymer, et le rendit tant aggreable à chacun, fut la peine qu'il mettoit à entretenir ses amis, et à humilier ses ennemis. Ennius Priscus noble et antique Romain, demanda un jour à Trajan, pourquoy estoit-ce, qu'il estoit plus chery et requis du peuple, que ses predecesseurs empereurs : auquel soudain respondit, « Pour « ce que coustumierement, et de bonne volunté, « je pardonne à ceulx qui m'offensent, et n'oublie « ceulx qui me font service ».

XNXV. Despeschées les principales faciendes de Dacie, Trajan (comme dict est) s'en retourna à Rome : et s'il fut receu honorablement la premiere fois pour avoir vaincu Decebalus, encore plus triumphamment fut il recueilly pour l'avoir faict mourir. Les festes du triumphe durerent cent dix jours, ausquelz pour solennel spectacle, on feit combatre cent lions, et tuer plus de trois mille autres bestes sauvages, comme taureaux, leopards, onces, ty-

gres, rinocerons, loups, ours, ciclades, chameaux et autres bestes menées de l'Asie et d'Afrique, par grande singularité. Finies ces triumphantes festes, Trajan feit offrir divers sacrifices aux dieux en gratification et recognoissance des victoires qu'ilz luy avoient donné, et des dangers dont ilz l'avoient delivré: il feit faire de nouveau un temple au dieu incogneu aux Romains, et un autre au dieu Mars, pource qu'il estoit tutelaire, et peculierement invoqué des Daces. Commanda d'avantage donner grosses sommes de deniers de son thresor aux prestres des temples, pour offrir continuellement sacrifices, et entretenir en bon ordre leurs temples. Et ne fault oublier, que venant de Dacie, et ayant trouvé grand'difficulté de passer à bateau le fleuve Rubicon, estant arrivé à Rome, et se souvenant de l'incommodité, que le peuple circonvoisin en souffroit, y envoya ouvriers et argent, qui feirent en peu de jours un beau pont, qui fut autant prouffitable, comme celuy du Danube, bien qu'il ne fust si magnifique. Aux marets ou lacunes pontiques feit faire des levées et chaussées, si longues et larges, qu'on y pouvoit facilement aller, venir, et bastir petites maisons: qui fut œuvre de grands frais, et de merveilleuse commodité.

XXXVI. En ce temps mourut en Rome un medecin nommé Sura Licinus, que Trajan aymoit tant, qu'il feit mettre sa statue à la principale place de la ville, et faire son sepulchre à Campus Martius, non moins riche qu'honorable. Il honora, et promeut à grands estats Celsus et Palma doctes hom-

mes, et premiers jurisconsultes de ce temps, et leur feit eriger tiltres et statues. En oultre dressa belles bibliotheques de livres de toutes sciences et langues : et permettoit que chacun y entrast. En quelque païs que Trajan allast, fust de l'empire ou estrangier, il estoit curieux de faire perquisition de cinq choses, A savoir de chevaux de bonne race, d'armes nouvelles, d'hommes doctes, de femmes belles, et de livres antiques : et pour les recouvrer n'espargnoit labeur ny argent. A la place nommée *Dacia*, feit poser une colonne, œuvre pour estre d'une seule pierre, superbe et admirable, et pour la grandeur et grosseur espouvantable. On ne trouve par escrit dont elle fut portée, ne qu'elle fut l'intention de Trajan, de la mettre en ceste place. Les uns devinent, que c'estoit pour mettre au sommet son sepulchre, et les autres disent, que c'estoit pour en ceste pierre tant durable perpetuer sa memoire.

XXXVII. Estant Trajan occupé à la reformation de la republique, et oultre mesure empesché aux grands bastimens qu'il avoit entreprins, Rufus Galba præsteur en Afrique luy escrivit que toute la province estoit en trouble de la grand'guerre qui estoit entre ceulx de Numidie, et de Mauritanie. Ceste lettre leuë par Trajan en plein senat, fut resolu qu'on y envoyeroit armée, de laquelle l'empereur mesme voulut avoir la charge, disant, qu'il estoit desplaisant de la guerre, mais très ayse de l'occasion qui s'offroit de passer en Afrique, pour le grand desir qu'il avoit de long temps de veoir la

situation de la fameuse Carthage, dont Scipion en si peu de temps acquit immortelle renommée, et où Hannibal perdit en un jour, ce qu'il avoit gaigné en Italie en seize ans. Trajan partit de Rome, et print son chemin en Sicile, où il demoura tout l'hyver, et pour n'estre oisif, à peine laissa ville tant petite fust elle, qu'il ne visitast en personne. Les Siciliens pour n'avoir veu de memoire d'homme empereur Romain en leur païs, avoient bon besoing d'un tel reparateur de bastimens, et correcteur de meurs, comme il estoit. Trajan adverty qu'au port de Messine avoit beaucoup de nefz estrangieres sans adveu, et une grande multitude de corsaires, qui empeschoient le commerce à toute la province, y alla sur la fin de l'hyver, et y feit faire à ses despens trois grandes tours en forme de boullevars avec grosses chaines, qui enserroient le port. Il y avoit grand'dissention, et de long temps, entre les Panormitains et ceulx de Messine, que Trajan meit d'accord, non sans peine et travail inestimable. Et pour parvenir facilement à desraciner d'entre eulx l'antique haine et malvueillance, retira en sa maison, et coucha en l'estat les principaux chefz des factions et menées, qu'il faisoit ordinairement boire et manger ensemble, pour se reconcilier les uns avec les autres. A Messine, à Palermo et Catania, Trajan feit faire à chacune un beau temple, qu'il voulut estre desdiez au dieu, que les circonvoisins de ces villes nommeroient. Repara aussi en toute la Sicile la pluspart des murs abbatus ès villes, edifia nouvelles forteresses, fonda temples, meil-

leura les monnoyes, appaisa seditions, chassa les mauvais, et recompensa les bons.

XXXVIII. L'HYVER passé Trajan passa en Afrique, et print port au lieu mesmes ou souloit estre jadis Carthage : où ne voyant une seule pierre, qui donnast tesmoignage, comme elle avoit esté autrefois là fondée, dict à ceulx de sa compagnie : « Je « m'esmerveille et ne puis entendre, comment « ceste Carthage peut tant resister contre la puis- « sance des Romains, et encore m'esbahys plus, « comment les Romains prindrent la peine de la « raser et demolir jusques aux fondemens ». Il feit bastir en ce lieu un chasteau plus plaisant que fort, et feit eriger à l'entrée les statues de Scipion et d'Hannibal : toutefois ce chasteau ne dura gueres, pource que les pirates peu de temps après le meirent par terre. Aussi tost que Trajan fut en Afrique, commença une si grande et si generale peste par tout le païs, qu'il ne peut onques le visiter comme il cuidoit, et moins executer ses entreprinses : et fut contraint se retirer au port de Bona, comme lieu plus sain, et là manda venir les principaux des Numides et Mauritains, qui furent en sa presence bien tost accordez, et le feirent arbitre final de leurs querelles, qu'il pacifia avec tel contentement de chacune des parties, qu'on l'estimoit en ce païs, envoyé du ciel. Trajan avoit deliberé demeurer deux ou trois ans en Afrique, et n'y peut demeurer que quatre ou cinq mois, obstant l'empeschement de la peste : qui fut au grand dommage du païs et du peuple, pour la deliberation qu'il avoit de

laisser tel tesmoignage de sa vertu et grandeur en Afrique, comme il avoit faict en Dacie.

XXXIX. Partant donc du port de Bona, et passant par le destroict de Gibaltar, commencement de la mer Mediterranée, Trajan arriva à Cades, dicte maintenant *Caliz*, cité d'Espagne, en laquelle il avoit esté nourry, et en estoit departy bien jeune. Il donna d'entrée aux citoyens, comme à ses naturelz amis, de beaux privileges: entre autres qu'ilz usassent de droict de bourgeoisie, comme les citoyens de Rome, et que ilz ne payassent aucun tribut de toutes marchandises qu'ils porteroient par mer. Il y feit edifier un très sumptueux temple au dieu *Genius*, estimé des Romains dieu de la nativité. Feit reparations au port, et entreprint de remettre sus les colonnes d'Hercules, qui estoient d'antiquité presque perdues. Et ainsi que quelcun luy dict, pour luy complaire, que puis qu'il refaisoit l'œuvre tout neuf, il pouvoit le faire appeller les *colonnes de Trajan*, comme de Hercule, respondit: « Ce que je doy faire, est, que comme « Hercules vint depuis Grece jusques icy pour cher- « cher honneur, ainsi doy-je aller d'Espagne jus- « ques en Grece, pour acquerir vertueuse renom- « mée ». Trajan alla veoir la cité d'Italica, dont estoient nayz ses ayeuls avant qu'elle fust destruicte, et eut envie de la reedifier: ce qu'il eust faict sans la prediction d'un mathematicien qui luy dict, « Que « tant que ceste cité croistroit en maisons, d'autant « diminueroit son empire ». Il feit faire le pont d'Alcantara, œuvre qui dure encore aujourd'huy avec

marque de sumptuosité, subtilité et proufit. Feit faire aussi un autre pont sur la riviere de Tejo, près Istobriga, qu'on void encore rompu, au lieu appellé *las Barquas de Halconeta*. Commanda continuer le pavé de la voye Publia, qui est maintenant le chemin, qu'on nomme *Calzada*, qu'on va de Seville à Salmanca, et s'appelloit ceste voye *Publia*: pour ce que Publius Fabatus la feit commencer à la guerre contre Viriatus, pour discerner la province Betica dicte à ceste heure *Andelosie*, d'avec Lusitania, maintenant dicte *Portugal*. On y void encore en cent lieux les tiltres de Trajan, mesmement depuis le lieu appellé *Las Ventas de Caparra*. Sur la riviere de Gadiana Trajan feit faire un pont long à merveilles, au milieu duquel avoit une grande place, où les habitans de l'un et l'autre costé du fleuve pouvoient commodement marchander. C'est le pont de la ville de Merida, qui est tant long, et y void on encore sur le milieu les fragmens distans du pont un gect de pierre, jusques où s'estendoit la place. Ceste cité de Merida estoit de ce temps là capitale d'Andelosie, et dura sa prosperité jusques à ce que les Gotz entrerent en Espagne, lesquelz ayans guerre contre les Silingues, iceulx vaincus rompirent et ruinerent tous ces beaux edifices antiques.

XL. Depuis que Trajan eut visité en Espagne les provinces de Betica, Lusitania et Carpentania, il vint à Taragonne, où trouva extreme famine, qui fut occasion d'avancer son embarquement, de sorte que tout ainsi que la peste le jetta d'Afrique, aussi

feit la famine d'Espagne : de laquelle en partit avec deliberation de n'arrester en nulle part, qu'il ne fust en Asie, pour aller en Armenie la majeur [1], et ne voulut oncques prendre terre au long de la coste d'Italie, comme s'il eust esté estrangier : dont ses gens esbahys, luy feirent demander par Valerius Gracchus l'un de ses plus favoriz capitaines, à quoy tenoit qu'il ne refreschissoit son armée en Italie. A quoy respondit : « Si j'eusse faict la guerre en « Afrique, ou Espagne, comme en Dacie, et que « j'en eusse rapporté victoire, je n'eusse passé si « près d'Italie sans y entrer : mais puis qu'ainsi « est, je jure les dieux immortelz, que je ne met- « tray jamais pied en Italie, que je ne merite d'en- « trer encor un coup en triumphe à Rome ». Haultes, et bien haultes furent ces parolles, et dignes d'estre escrites aux cueurs des princes, voyans le premier du monde se bannir vouluntairement des ayses et plaisirs de son propre païs, pour acquerir gloire et honneur ès regions estrangieres.

XLI. Aussi tost que Trajan arriva en Armenie, le roy de ceste province encommença faire guerre, et se vantoit qu'il ne recognoistroit jamais les Romains en superieurs, pource qu'il tenoit le royaume par authorité des Parthes, presupposant que par le moyen d'eulx pourroit resister aux forces de l'empereur : qui fut occasion que Trajan par mesme moyen, et en mesme temps envahit les Armeniens et les Parthes. Le roy des Parthes avoit nom *Parthnous*, homme ancien et sage, qui n'eut jamais re-

[1] L'an de Rome 858.

pos, jusques à ce qu'il eust moyenné paix avec Trajan, et retiré les gens de guerre en son royaume, leur remonstrant qu'il ne craignoit que bien peu l'exercite des Romains : mais il estimoit la fortune et heur de leur empereur Trajan, si grande, et la conduite si prudente, qu'il valoit mieulx moyenner assurée paix, qu'essayer une doubteuse guerre. En peu de temps, et sans grands faicts d'armes furent vaincus les Armeniens, et se rendirent les Parthes à la mercy des Romains. Partamasires roy d'Armenie fut privé du royaume, qui fut baillé à son filz, et couronné de la main de Trajan, qui monstra, privant le pere, justice, et y subrogeant le filz, clemence memorable. Trajan non content, que les Parthes se fussent rendus tributaires à l'empire, et promis perpetuelle obeïssance, voulut que le roy Parthnous luy baisast la main le genouil à terre, et prinst la couronne de sa main, comme de son souverain seigneur. Suyvant de province à autre, Trajan fut bien avant en Asie, traictant humainement les rois et potentatz, qui luy prestoient fidelité et obeïssance, et les confermoit en leurs dominations et estatz, et punissoit les rebelles selon l'exigence des cas, ou les envoyoit prisonniers à Rome. Il avoit de coustume en toutes les villes capitales des royaumes et provinces, qu'il subjuguoit, de faire un fort chasteau, pour refreschir ses gens de guerre, et y laissser vivres et garnisons, et un temple sumptueux où l'on adorast les dieux des Romains. Entant que tous les princes ensemble, qui furent avant luy à Rome, ne feirent construire tant d'e-

difices en Asie, Afrique et Europe, comme luy seul.

XLII. Trajan conduisoit ses armées bien ordonnées, reglées, subjectes, et sur tout bien payées disant que la subjection de gens de guerre, provenoit de les bien souldoyer. Les habitz qu'il portoit ordinairement au camp, estoient si mediocres, et son manger et boire si sobre, qu'on ne le voyoit gueres vestu de soyes, ne prendre ses repas assis. Il estoit de temperature de corps maigre, sec et nerveux, patient à souffrir faim, froid, chault, pluyes, neiges et autres semblables travaux: premier aux escarmouches, premier à commander le guet, dernier à se retirer: et qui ne disoit jamais faictes, mais faisons: jamais allez, mais allons: jamais bataillez, mais bataillons. Il commandoit sur tout à ses soldatz de ne violer temples et filles, de ne brusler maisons et moulins, et de ne gaster les labourages et jardins, pour ne rendre en necessité de vivres le peuple après la guerre. Trajan coustumierement faisoit semer faulses nouvelles et rapportz au camp de son ennemy: assavoir que s'il avoit faulte de quelque chose, faisoit courir le bruit d'en avoir abondance, comme de gens, de munitions, de bledz, d'argent et autres choses semblables: faignoit tout le contraire de ses desseins, et surprenoit souvent par ce moyen ses ennemis. Il estoit fort liberal aux espions, et à ceulx qui luy reveloient les secretz de ses adversaires, et provident à chasser de ses compagnies, ceulx qu'il estimoit pouvoir descouvrir tant soit peu de ce qu'il

entreprenoit. Il ne permettoit qu'on allast loing au fourrage, et s'il y falloit aller, commandoit que ce fust à moins de foule qu'il seroit possible. Un jour qu'un de ses capitaines avoit tué les bœufz d'un povre laboureur sans occasion, Trajan feit bannir le capitaine, et donner pour reparation au laboureur, les armes, cheval et la soulde d'un quartier du gendarme. Trajan ne consentoit que personne fust tué pour faulte commise en la guerre, s'il n'avoit blasphemé contre les dieux, faict trahison, fuy à la bataille, forcé femmes, ou dormy en sentinelle : et en ces cas on ne pardonnoit à qui que ce fust. Il estoit soigneux et diligent à visiter son camp, jusques à tenir compte parfait des legions, et nommer par nom et surnom, la pluspart des soldatz : et ce faisoit il si curieusement, à fin que les estrangiers vagabondz ne s'entremeslassent avec les siens, de sorte qu'il n'y laissoit homme, qui ne sceust manier armes et combatre. Il entretenoit à ses gages maistres, pour instruire les jeunes hommes en l'art militaire, comme à piquer les chevaux, à escrimer, à tirer de l'arbaleste, à escheler une muraille, à faire artifices de feu, à miner un chascun, à passer nouant une riviere, et à bien dresser un esquadron. Finablement il donnoit tant de vertueuses occupations à ses gens, qu'ilz n'avoient moyen d'estre oysifz, ny en temps de paix, ny en temps de guerre.

XLIII. Les Romains furent un peu mal contens, que Trajan passant d'Espagne en Asie, ne s'estoit arresté en Italie. Mais depuis qu'ilz sçeurent les vic-

toires et prosperitez qu'il avoit eu en Asie, jamais ne fut tant de resjouissance et de feste, comme lon feit lors à Rome. On n'avoit oncques ouy dire ny leu aux antiques annales, que prince Romain eust vaincu totalement les Parthes, qui se glorifioient, disans, « qu'ilz estoient invincibles aux hommes, et que les « dieux seulement pouvoient les subjuguer ». Trajan toutefois les humilia jusques à les rendre tributaires, et contraindre leur roy à prendre la couronne de sa main, le genouil en terre. Les principaux du senat et peuple Romain, furent long temps à determiner quelles graces et congratulations ilz envoyeroient à Trajan pour avoir tant merité envers la republique, qui estoit tant honorée, augmentée, et par sa vertu crainte et redoubtée par tout le monde. Enfin, par accord et decret du senat fut ordonné, que par toutes les provinces et seigneuries de l'empire seroient faictes nouvelles monnoyes marquées de l'effigie de Trajan, et escrit autour, IMP. ULP. TRA. OPT. DAC. PARTHA. P. P. TRIB. COS. II. SEM. AUG. Qui veult dire, « l'empereur Ulpinus Trajanus, « tout bon, vainqueur des Daces, des Parthes, « pere du païs, tribun, deux fois consul, tousjours « auguste ». Grande et extreme fut la joye que Trajan eut voyant ceste monnoye, pource qu'il estoit (comme dict est) oultre mesure amateur de tiltres honorables, qui perpetuassent sa memoire : mais sur tout se reputoit heureux, de ce qu'on le nommoit empereur très bon, disant qu'il avoit acquis les autres tiltres par armes, et celuy seul par vertu.

XLIV. Sur la fin de l'automne, voyant Trajan les froidures prochaines, se retira en Antioche pour passer l'hyver, où survint tost après qu'il y fut arrivé, un si grand et terrible tremblement de terre, qu'il n'estoit memoire d'en avoir veu ne ouy parler au passé d'un si violent et impetueux. Le vingt et deuxieme jour d'octobre [1], environ le crespuscule du jour, soudainement s'esleva un grand vent si roide et furieux, qu'il abbatoit les oyseaux, arrachoit les arbres, rompoit couvertures, et faisoit trembler les maisons. En mesme instant commencerent tonnerres et esclairs, l'un n'attendant l'autre, si esclairans, qu'il sembloit qu'il fust plein jour. Les tonnerres accompagnez de fouldroyans rayons de feu, batoyent la terre de telle impetuosité, qu'il n'estoit rien qui durast devant: on ne voyoit que tomber edifices, dissiper chasteaux, brusler montagnes, et hommes mourir soudainement, tellement qu'il sembloit que le ciel et la terre s'assemblassent pour leur finale ruine. La mer ès lieux plus proches s'enfla: la rage des ventz troubla l'air et l'eau, avec telle furie qu'on oyoit braire et crier les vagues comme bestes sauvages. Tost après survint une chaleur couverte et pesante, qui enfloit les estomacs des hommes jusques à les contraindre à vomir: les uns bouchoient leurs bouches de leurs robbes, les autres estouffoient, d'autres couroient aux lieux haultz pour respirer à leur ayse, autres se jettoient en la mer pour se refreschir, selon que l'urgente necessité les conduisoit.

[1] L'an de Rome 868.

D'autre costé la force du vent enlevoit de la terre seiche une poulcieré si espesse, qu'on ne voyoit rien. C'estoit chose monstrueuse et espouvantable de voir l'air si obscur et pouldreux, que l'un ne pouvoit veoir l'autre, d'ouyr bruyre la mer, fouldroyer le ciel, mouvoir la terre, fuyr animaux, et mourir une infinité d'hommes. Toutes ces prodigieuses calamitez durerent aux environs d'Antioche, entour trois ou quatre heures : après lesquelles incontinent commença la terre à trembler, fut tant nouveau et inusité le mouvement, qu'on veid en peu de temps tomber les anciens edifices, ouvrir les murailles, fendre temples, rompre les monuments, et les pierres heurter les unes aux autres. C'estoit pitié inestimable, de contempler bastiments par terre, uns abbatus jusques aux fondements, autres entreouvertz, arbres arrachez, la terre fendue en plusieurs lieux, les bestes domestiques mortes dans les maisons, et les hommes fuytifz en la campagne, les ruines de ce que tomboit, faisoient d'une part bruit estrange, les hommes de l'autre lamentoient, les femmes plaignoient, les enfans pleuroient, les bestes crioyent, les unes demy mortes, autres demembrées, autres jambes ou bras rompus, et presque tout tant estonnées, qu'il ne restoit que mourir. Et de malheur en ceste saison il y avoit en Antioche plus grande affluence de peuple, qu'il n'avoit eu cent ans auparavant, les uns venus pour trafique et marchandise, les autres pour veoir Trajan, autres pour la guerre, autres demander justice, autres suivans la cour, et d'autres ambassadeurs de diverses nations.

XLV. La nuict de ce grand terre-tremble, Trajan estoit en une maison de plaisance hors la ville, lequel voyant le danger que la maison menaçoit, se jetta à corps perdu par une fenestre en bas, et de la cheute se delona le bras droict. Et fut tant espouventé de ce tremblement, que tout le temps qu'il demeura en Antioche, ne voulut plus entrer en edifice quelconque: mais mangeoit et couchoit aux champs soubz une tente. Quelques jours après, ainsi que quelques uns alloient veoir les ruines et dommages, ouyrent une voix d'une femme, et en diligence osterent les pierres jusques à une petite voulte qui l'avoit sauvée avec son petit enfant: et fut chose estimée miraculeuse comment elle avoit peu sans manger, si long temps alimenter l'enfant de sa mammelle. Non guerre loing de là, fut trouvée une autre femme morte et son enfant vif qui la tetoit. De ce tremble mesme, le mont Corasius trembla, et se fendit, de sorte que toutes les citez circonvoysines cuidoient estre peries, et leur sembloit que les montagnes les accabloient. Rivieres qui avoient de toute memoire leur cours ordinaire, seicherent: fontaines jamais plus veuës ny pensées, feirent nouvelles sources: autres ordinaires tarirent. Beaucoup de lieux eslevez et haulz se baisserent, et plusieurs bas, de la terre qui provenoit des lieux haults, se haulserent: tellement qu'il n'y eut gueres endroit en la ville d'Antioche, qui ne fust ou destruit, ou estrangement changé.

XLVI. Venu le printemps Trajan partit d'Antioche, et s'achemina pour aller conquester l'As-

syrie par guerre, si d'entrée on ne luy rendoit le païs avec honneste condition de paix. Advint que luy arrivé près le grand fleuve Euphrates, trouva au long les pontz rompus, et tous les bateaux bruslez, et les Barbares de l'autre part en armes, deliberez de mourir ou de defendre leur patrie. Et avoient desja coupé et bruslé les bois des environs, à fin que les Romains n'eussent dequoy faire nefz, et dresser pontz. Trajan adverty que bien loing de là, au mont Nysibin on faisoit quelque nombre de naves, y envoya pour les avoir avec telle diligence, qu'en peu de jours elles furent prestes et armées pour passer le fleuve d'Euphrates. Après lequel trouva Trajan un autre fleuve nommé *Pessin*, joignant la montagne de Cardynus, et feit desassembler les bateaux, avec lesquelz avoit passé Euphrates, et porter les pieces qu'il feit promptement remettre en estat pour passer ceste autre riviere, qui estoit de l'autre costé gardée d'une grande armée de Barbares belliqueux et appareillez (comme dict est) de combatre, qui en fin ne sçeurent que penser, si n'est que l'empereur Trajan estoit quelqu'un des dieux immortelz envoyé pour les destruire. Et sur tout les esmouvoit à ce penser, quand ils voyoient que les Romains faisoient autant porter de bateaux sur terre, comme ilz en avoient onques veu sur la mer. Ceste province est appellée *Adiabene*, laquelle avec peu de contradiction rendue à la subjection de l'empire de Rome, Trajan passa en Arbela et Gaugamela, qui sont deux provinces fertiles et opulentes le possible, et ausquelles le temps passé le roy Darius fut

vaincu

vaincu par Alexandre le grand. Trajan consuma la pluspart de l'esté à reduire ces deux provinces qui sont de mesme seigneurie, bien qu'elles soient différentes de nom : et ont esté de tous temps annexées avec le royaume d'Assyrie, que les Barbares appelloient *Atirie*, changeans *s* en *t*.

XLVII. Sur l'automne Trajan delibera d'aller passer son hyver en Babylone, et print son chemin par les deserts, où ne trouva ennemis pour resister, ne amis pour l'accompagner, et à peines eaues doulces pour la provision de son armée. Auparavant qu'entrer en Babylone, il alla veoir le lac, dont provient Asphaltus. L'eaue duquel a proprieté, que meslée avec sable, chaux, argille, ou autre terre, faict un bitume, ou ciment si glueux et fort, que la pierre ou le fer ne sont plus durs. Les murs de l'antique Babylone, qui ont duré si long temps, et durent encore, furent bastis de ceste matiere. Trajan alla veoir aussi la source dont provenoit ceste eaue, laquelle rendoit telle puanteur, qu'elle tuoit les animaux, qui passoient aux environs, et faisoit tumber les oyseaux qui voloient au dessus. Les hommes qui passent auprès, n'osent aller veoir la source pour crainte du mauvais odeur, excepté les eunuques et chastrez, qui ne craignent la veoir, et moins la sentir. Trajan ne se pouvoit saouler à contempler Babylone, et admirer ses belles antiquailles, et disoit, qu'il avoit grande compassion de tant d'illustres et renommez princes, qui avoient là consumé leurs biens et leurs vies pour perpetuer

la memoire de leurs noms, qui estoient desja oubliez, et leurs superbes pyramides tumbées et ruinées. Dequoy se souvenant, entreprint et commença à faire edifier un œuvre si grand et si magnifique, qu'il surmontoit en toutes choses, non seulement tous les bastimens, qu'il avoit faict faire en Italie, Sicile, Dacie et Espagne, mais aussi ceulx que Ninus, Belus et Semyramis et Alexandre avoient faict construire en tout ce païs d'Assyrie. Trajan avoit le cueur si hault, en faict de guerre et d'edifices, qu'il ne se contentoit, que lon pensast qu'il esgaloit tous les princes, qui avoient esté avant luy, mais vouloit qu'on eust opinion, qu'il se mettoit en devoir d'estre le prince du monde.

XLVIII. Une des plus louables reparations, qu'il feit en Asie, et en laquelle monstra plus sa grandeur, fut un canal qu'il entreprint faire pour assembler les fleuves Euphrates et Tigris, chose legiere à escrire, mais singuliere et merveilleuse à veoir, et de grande utilité aux païs circonvoisins. Ce canal estoit si large et profond, que les nefz marchandes, et galeres y voguoient facilement. Environ le milieu du canal Trajan feit construire un fort beau pont, et un chasteau fort et plaisant, entouré de jardins et de galeries pleines d'histoires et batailles, les unes peinctes après le naturel, les autres taillées à demye bosse en bronze et marbre. Et à fin qu'il fust memoire perpetuelle de Trajan, feit nommer ce beau lieu, *Trajanique Babylone*, qui ne dura gueres à cause des frequentes inundations

de Tigris. De Babylone Trajan print le chemin vers la cité Ctesiphonte, qui estoit capitale de la province, qui feit sur le commencement semblant de resister contre les Romains: mais en peu de jours fut rendue par composition. Et dict on, que Trajan y trouva tant de richesses, et en eut tant d'argent, qu'il fut suffisant à soudoyer son armée, et à subvenir aux frais des edifices, et si en resta encore beaucoup pour son thresor. Les nouvelles venoient chasque jour au senat à Rome, des merveilleuses victoires que Trajan avoit par tout le monde, et comme il augmentoit l'empire Romain plus que nul de ses predecesseurs: dont fut decerné qu'il peust faire autant de triumphe qu'il vouldroit. Pour ce que les habitans de Ctesiphonte ne sçavoient sacrifier aux dieux, ny observer aucunes festes, à ceste cause y feit faire Trajan un temple sacré à Jupiter, et leur feit apprendre la religion et forme de sacrifier des Romains, et la civilité qu'ilz devoient garder les uns envers les autres.

XLIX. Vaincues, et redigées ces provinces en la puissance de l'empire de Rome, delibera Trajan de passer oultre vers la grand'Indie, et naviguer par la mer rouge, autrement dicte *Erytrée*, du roy Erytræus qui regna en ce païs. Avant que venir à la mer rouge, la riviere Tigris faict une isle, qui a entour quarante milliares de long, et trente de large, populeuse et fertile, en laquelle regnoit Athambylus prince superbe et belliqueux: qui fut par Trajan en peu de jours dompté, et le païs rendu à volunté.

Tost après Trajan feit voile sur la mer rouge, jusques à l'Ocean. Et à cause que l'air de ceste mer est fort different de l'air des autres, joinct que c'estoit au plus fort de l'esté, la navigation estoit fascheuse et dangereuse, tant que quelqu'un de ses plus familiers luy dict, Qu'il seroit bon prendre terre pour refreschir luy et son armée : auquel Trajan dict, « Les vicieux et foibles de courage, vont « d'icy jusques à Rome, pour trouver voluptueux « repos, mais les vertueux et hardis vienent de « Rome icy, pour chercher travail. Et noz ancestres « Romains ont tousjours de grands travaux raporté « grands triumphes : par ainsi je ne cesseray de « poursuyvre mon adventure, ne pour crainte, ny « pour peril ». Au long de la coste de ceste mer habitent les Topasmes, subjectz au roy Athambylus, dont nous avons parlé, qui receurent Trajan honorablement, et luy donnerent autant de vivres, comme il voulut. Passées beaucoup de petites isles, et vaincues ou prinses par composition la pluspart des provinces et citez maritimes, Trajan s'avança jusques à l'entrée de la mer Oceane Indique, où sentant ses vaisseaux usez et gastez de la longue navigation, et l'air pesant et espez, avec ce que ses pilotz n'estoient point experimentez en ceste mer, fut contraint prendre terre pour calfreter ses navires, et remettre en poinct son armée. Où il fut adverty par les gens du païs, que le bois d'estrange terre n'estoit bon à faire vaisseaux sur ceste mer, et qu'il falloit necessairement les faire du bois d'Indie : autrement ne duroient que bien peu.

L. On ne sçauroit estimer la tristesse que Trajan eut de ne pouvoir dresser appareil pour passer oultre, et que ses navires ne pouvoient naviguer jusques aux Indes, et ne voyoit aucun moyen de recouvrer du bois pour en faire d'autres. Voyant qu'il n'y avoit ordre, et qu'il falloit rompre le voyage, dict en souspirant, « De tous les princes qui ont « esté avant moy, je n'ay matiere de porter envie « à aucun, si n'est à Alexandre, qui eut plus de « moyen que moy d'aller en Indie. Mais si les dieux « m'eussent faict la grace d'y pouvoir passer, j'avois « esperance, non seulement de subjuguer le païs, « mais aussi d'y faire une nouvelle Rome ». Pendant le temps que Trajan fut là, ne s'occupoit à autre chose qu'à demander particulierement de la situation, fertilité et commodité des Indes, et de la mode de vivre du peuple, quelz dieux adoroient, quelz temples avoient, quelz roys, loix et coustumes observoient, de quelles viandes usoient, de quelz habillemens, quelle forme gardoient à combatre à la guerre, comment faisoient forteresses, et quel courage monstroient à les defendre. Et tant plus de choses bonnes on luy disoit de ceste grande province, plus augmentoit le desplaisir de n'y pouvoir aller. Sur ces entrefaictes Trajan envoya une ambassade à Rome avec thresors inestimables, avec la description et memoire particuliere des royaumes, provinces, isles, nations et peuples, qu'il avoit vaincus, conquis et soubmis à l'empire de Rome. Grande fut la resjouissance, que les Romains eu-

rent à la reception de ces bonnes nouvelles, et s'esbahissoit chacun à ouyr lire en la description tant de peuples estrangers vaincus par l'empereur, de la plus part desquelz n'avoient jamais ouy parler. Lors le senat et peuple feirent faire un arc triumphal en la principale place, auquel furent engravez et entaillez les noms des principaux royaumes et contrées qu'il avoit conquis: qui estoient tant en nombre, que le marbre cuida faillir à la description. Or voyant Trajan que l'espoir de passer oultre vers l'Orient estoit failly, se feit conduire au lieu et maison, où lon disoit qu'Alexandre mourut: laquelle estant presque toute par antiquité ruinée, reedifia sumptueusement, et y adjouxta de nouveau plusieurs corps de maison encore plus superbes que les anciens, et commanda par l'espace de huict jours festes et sacrifices solemnelz, en l'honneur et memoire d'Alexandre.

LI. Les Assyriens, signamment ceulx de la cité de Ctesiphonte, ayans opinion, que puis que l'empereur Trajan estoit sur l'Ocean Indique, qu'à peine s'en retourneroit jamais, se revolterent, ensemble qnelques circonvoysins, et tuerent cruellement tous les Romains qu'on leur avoit laissez en garnison: dequoy adverty Trajan, y envoya en diligence Lucius et Maximus, avec partie de son exercite, qui se porterent si malheureusemens en leur charge, que Maximus fut tué en la bataille, et Lucius s'enfuit, qui depuis ayant ramassé quelque nombre de gens de guerre pour amender la faulte faicte, print

d'assault les villes de Nysibin et Edessa, et les meit à feu et sang, dont Trajan fut grandement marry pour la louable coustume, qu'il avoit de defendre qu'on ne meist jamais feu aux villes. D'un autre costé Ericius Clarus, et Alexander Severus, preteurs Romains, entrerent par force à Seleucia, qui fut saccagée et destruicte, pour ce que les habitans avoient faict bruit, que Trajan estoit pery en mer, pour animer le peuple de la province à tuer les garnisons des Romains. Trajan craignant que les Parthes ne se revoltassent, comme les autres, print chemin pour y aller, et ainsi qu'il arriva près leur païs, la nouvelle vint que le roy Parthurus estoit mort, et que le peuple commençoit à se scismer et troubler: pour à quoy obvier, il commanda que tous les gouverneurs du païs vinssent parler à luy, et leur remonstra, que s'ilz vouloient demeurer en son amitié et obeïssance, il les traicteroit comme pere doulx et humain: et au contraire s'ilz se rebelloient, les chastieroit, comme cruel ennemy. A quoy feirent response, « qu'ilz le supplioient très « humblement qu'il demeurast pere, et qu'ilz se« roient tousjours mais obeïssans filz et subjectz, « pourveu qu'il leur baillast roy, qui fust de leur « nation et cogneu: car de leur nature ilz avoient « en horreur les estrangiers, et ne pouvoient bon« nement leur obeïr ». Quoy entendant Trajan, print une couronne en sa main, et la meit sur le chef de Partamaspates, et le declara leur roy et seigneur: dont les Parthes furent grandement joyeux,

tant pource que leur roy estoit de leur nation, et que d'ailleurs il estoit belliqueux et vertueux.

LII. Confermez donc les Parthes en la confederation et obeïssance des Romains, Trajan se fust voluntiers retiré à Rome pour se reposer après tant de travaux, et pour triumpher de tant de peuples et nations subjnguées, lors que nouvelles vindrent que les Agarennes se revoltoient, et que les preteurs Romains s'en estoient fuys de nuict. Trajan feit marcher son armée vers Arabie, où est la province des Agarennes, et assiegea d'entrée leur ville principale, qui estoit petite [1], mais au demeurant autant forte qne ville de toute Arabie : et ce que plus la rendoit imprenable, estoit la situation, pource qu'elle estoit en une plaine descouverte, qui n'avoit à vingt lieuës près bois pour faire engins pour la combatre, et eaues pour boire, ny herbes, ny fruictz quelconques : et que pis est, la chaleur du soleil, qui eschaufe la terre sablonneuse, y est si vehemente mesmes aux estrangiers qui ne l'ont accoustumé, qu'il n'est homme qui le puisse souffrir. Trajan y feit donner un assault par les plus gentilz compagnons, qu'il peut choisir en sa troupe, qui furent si vivement repoulsez, que les uns, qui avoient desja eschelé les murs, furent precipitez en bas, les autres miserablement tuez. Quoy voyant l'empereur, y voulut aller luy mesmes, et la teste baissée approcha si près de la breche, qu'il combatit long temps main à main, et fut bien blessé en un bras,

[1] Nommée Atra.

et deux ou trois de ses capitaines principaux tuez auprès de luy, en tant qu'il fut contraint commander la retraicte. Estant en ce siege, se leverent en une nuict si grands esclairs et tonneres, comme on eut onques veu en ce païs: et d'avantage, il vint sur l'armée des Romains si grand' quantité de mousches, et tant importunes, que ce qu'ils mangeoient et beuvoient, et eulx mesmes en estoient tous couverts. Veu par Trajan, qu'il luy estoit presque impossible de prendre ceste ville, leva le siege et dict s'en allant: « Puis que les Agarenes ne sont vaincus « par mes armes, ne persuadez pas mes paroles « d'obeïr à l'empire de Rome, je cognoy apertement, que les destinées gardent ce triumphe à « quelque plus heureux prince qui viendra après « moy ».

LIII. Les Romains avoient lors grandes garnisons en Judée autour de Cyrene, tant de Grece, que d'Italie: contre lesquelz les Juifs de ceste province s'esmeurent avec telle furie [1], qu'en peu de jours meurtrirent toutes ces garnisons, et par brutale cruauté, non contens d'avoir occis les Romains, portoient les corps à leurs boucheries, et les detailloient en pieces, et vendoient pour manger, comme chair de bœuf ou de mouton. Et adjoustans inhumanité à felonie, les Juifz menoient les Romains prisonniers ès places publiques, et faisoient entre eulx gageures, à qui mieulx d'un coup couperoit la teste de son prisonnier: les autres leurs couppoient

[1] L'an de Rome 867.

le membre viril, et en jouoient à la pelotte, et les autres les sioyent et escorchoient miserablement: et pour faire brief, ne laisserent aucun genre de mort, qu'ilz n'experimentassent sur les povres Romains: de maniere que si grande fut la cruaulté de ces mastins, encor plus grande fut la patience des Romains. Mesme rebellion que ceulx de Cyrene, feirent les Juifz d'AEgypte, et de l'isle de Cypre, qui feirent mourir tous ceulx qui estoient en garnison en leur païs, jusques au nombre de cinquante mille Grecs ou Italiens. Quand la triste nouvelle vint à Trajan, qui estoit desja mal disposé de sa personne, il en fut extremement fasché: si ne laissa il pourtant d'y pourveoir en diligence, et envoya Lucius à Cyrene, à Cypre Marcus, et en AEgypte Severus, qui vengerent la cruaulté et oultrage, si rigoureusement, que si les Romains mortz fussent resuscitez, ilz se fussent tenus pour bien vengez. AElius Adrianus estoit demeuré lieutenant general de l'empereur en Assyrie, qui estant adverty de la cruelle mort des Romains, vint en Judée, et y fit là plus grande tuerie, qu'on eust jamais veu en ce païs. Ceulx de Cypre chastiez aigrement, commanderent par cry public, que desormais Juifz ne se trouvast en quelque occasion que ce fust, en leur isle, sur peine d'avoir incontinent la teste trenchée.

LIV. Tousjours avoit esté Trajan de bonne complexion et saine: mais ayant esté en tant de païs, suivy tant de guerres, navigué en tant de mers, et receu tant de playes, luy survint un mal d'he-

morrhoïdes et de goutte, qui luy avança fort ses jours. Toutefois à cause de ses hemorrhoïdes, il avoit souvent un flux de sang, mesmes aux mutations de temps, qui luy prolongea aucunement ses jours. Et depuis ou pour les peines passées, ou les ennuis qu'il avoit en son cueur, de n'avoir sceu passer en Indie, ou pour la vieillesse qui le chargeoit, on ne le veid onques puis sain ny joyeux, ains devint paralytique d'un bras. Il se feit conduire à la cité de Seleucia, à cause des bains qui estoient auprès, bons et de grand' renommée, cuidant là trouver remede et convalescence : mais en fin se sentant foible, et voyant qu'il ne pouvoit suer aux baings, despera de se pouvoir mettre sus : et comme prevoyant prochaine sa fin, escrivit lettres au senat et peuple de Rome, recommandant les affaires de sa maison à Lucius, et la conduite de la guerre à AElius Adrianus. Finablement mourut en Cilicie à la ville de Selemite, qui depuis en l'honneur de Trajan fut nommée *Trajanopolis*, en l'an soixante trois [1] de son

[1] Agé de soixante-trois ans, un mois et quinze jours, ayant régné dix-neuf ans et six mois ; car Nerva étoit mort le 6 des kalendes de février, c'est-à-dire, le 27 janvier, l'an de Rome 851, et Trajan mourut le 4 des ides d'août, c'est-à-dire, le 10 du mois d'août de l'an de Rome 870.

Pour rendre ceci plus clair, j'ai cru devoir ajouter le tableau du mois de janvier distribué par kalendes, nones, ides.

1, kalendes. Puis les jours des nones, appellés 4e, 3e, 2e, qui est la veille.

5, nones ; c'est-à-dire les neuf jours jusqu'aux ides qui

aage, ayant esté empereur vingt et un an et six mois.

sont le dernier, en cet ordre : le 6 du mois est le 8e des ides, puis 7e, 6e, 5e, 4e, 3e, 2e, qui est la veille.

13, ides. Puis les jours qui précèdent les kalendes de février ; le 14 du mois est le 19e des kalendes, et ainsi de suite, jusqu'au 31 qui sera le 2e ou veille des kalendes.

Dans les mois de mars, mai, juillet, octobre, où les ides sont le 15, on comptera deux jours de plus avant les nones, qui tomberont les 7 du mois, et deux jours de moins avant les kalendes.

Dans les mois qui ont moins de 31 jours, on comptera encore en proportion moins de jours avant les kalendes.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ADRIEN.

Naissance d'Adrien. II. *Son éducation.* III. *Son caractère.* IV. *Sa passion pour la chasse.* V. *Son goût pour les lettres et les arts ; et sa jalousie contre les talens de ceux qui y excelloient.* VI. *Autres vices et défauts d'Adrien.* VII. *Amitié de Trajan pour Adrien.* VIII. *Premières charges d'Adrien.* IX. *Il s'attache à Plotine, femme de Trajan.* X. *Crédit d'Adrien.* XI. *Il se distingue dans la seconde guerre des Daces.* XII. *Desir violent qu'Adrien avoit de devenir empereur.* XIII. *Trajan l'adopte et le nomme son successeur.* XIV. *Mort de Trajan.* XV. *La nomination d'Adrien est confirmée par le sénat.* XVI. *Négociations d'Adrien avec plusieurs rois.* XVII. *Clémence et rigueur d'Adrien.* XVIII. *Il fait son entrée à Rome.* XIX. *Conjuration contre Adrien découverte et punie.* XX. *Libéralité d'Adrien.* XXI. *Comment il récompensoit et punissoit.* XXII. *Il fait célébrer la fête du dieu Genius.* XXIII. *Il dispose des offices publics sans consulter le sénat.* XXIV. *Il approche de sa personne des savans et des philosophes.* XXV. *Il visite la Gaule et la Germanie.* XXVI. *Sobriété et simplicité de la vie d'Adrien.* XXVII. *Son attention à ne placer que des hommes de mérite.* XXVIII. *Il va en Angleterre.* XXIX. *Mavaise conduite de sa femme.* XXX. *Il rétablit*

la paix et le bon ordre dans la Gaule. XXXI *Il va faire la même chose en Espagne.* XXXII. *Divers voyages d'Adrien.* XXXVII. *Mort d'Antinoüs.* XXXVIII. *Inconstance et cruautés d'Adrien.* XXXIX. *Son goût pour l'astrologie judiciaire.* XL. *Libéralités d'Adrien.* XLI. *Dans les affaires publiques il étoit généralement juste.* XLII. *Loix d'Adrien.* XLIII. *Ses édifices.* XLIV. *Ses apophthegmes.* XLV. *Comment il traitoit ses serviteurs.* XLVI. *Il entretient la police des troupes en paix, et celle de l'état en guerre.* XLVII. *Il fait mourir Séverianus.* XLVIII. *Il fait empoisonner sa femme.* XLIX. *Il adopte Antonin-le-Pieux.* L. *Sa mort.*

Depuis l'an 849, jusqu'à l'an 891 de Rome, après J.C. 138.

ADRIANUS[1].



MORT le grand empereur Trajan, succeda à l'empire ÆElius Adrianus, qui estoit amy, parent et beau frere de Trajan. Le lignage d'Adrian et origine du costé de son pere fut d'Italie, d'une ville nommée *Adria*, et du costé de sa mere, d'Espagne, de la cité de Gades, dicte maintenant *Caliz*, à l'Andalousie. Son pere avoit nom *Ælius Adrianus*, qui fut marié à une espagnole appellée *Domicia Paulina*, femme belle et honeste, cousine germaine de Trajan, et nourrie dès ses jeunes ans en sa maison. Adrian avoit une sœur nommée *Pauline*, mariée à Severianus, homme de grande reputation à Rome, et deux fois consul. Le bisayeul d'Adrian Marillinus descendit de la maison des Priscenes, qui estoit tant fleurissante du temps des Scipions. Donc Adrian nasquit à Rome le neufieme

[1] Qui impera l'an du Monde quatre mille octante (4118), et de nostre Seigneur Jesus-Christ, cent dixhuict. *Allegre*.

jour de fevrier, estans Vespasianus VII. Cons. et Titus V. en l'an de la fondation de Rome, quatre cent quatre-vingt-huit [1]. Adrian estoit de stature belle, haulte et proportionnée, excepté qu'il estoit courbé, et parlant un peu enroué, comme prins du nez. Il avoit la teste grosse et ronde, et le front large, qui estoit signe de grand' memoire, le visage brun, les yeulx gros et refendus, la barbe noire et espesse, les mains longues et nerveuses, et au reste fort et robuste.

II. Il n'avoit que dix ans quand son pere mourut, qui luy laissa pour tuteurs Ulpius Trajanus, et Celius Attiantius, l'un oncle paternel, l'autre parent et grand amy: et les pria de nourrir ce jeune enfant, et l'instruire en vertu et bonnes lettres, et en la discipline militaire, pource qu'il le cognoissoit apte et de bonne nature pour apprendre l'un et l'autre. En l'aage de douze ans commença Adrian à estudier en grammaire et rhetorique, et par le conseil de ses tuteurs en langue grecque en laquelle proufita si bien en peu de temps, qu'on le nommoit par tout le *petit grec*, et parloit aussi promptement la langue attique, comme les autres latins, qui estoit lors langage vulgaire. Quand il eut dixhuict ans, luy print envie d'aller en Espagne veoir l'antique païs, dont avoient esté les parents de sa mere, et alla à Caliz pour veoir la maison originaire de Trajan: et faisant là demeure, laissa l'estude des

[1] Cela est vrai, quand aux consuls; mais pour l'an de la fondation de Rome, c'est l'an 829, après J. C. 76; le 9 des kalendes de février, c'est-à-dire, le 24 janvier.

lettres

lettres, et commença à s'exerciter aux armes, dont en ceste cité on faisoit grand' pofession: en tant qu'en peu de jours il fut des plus experts au combatre, au courir, au saulter et au luicter, et sur tout adroit à mener chevaux, qu'il aymoit à merveilles, et se delectoit à les bien cognoistre et entretenir: de sorte que sur ses vieux jours il se donnoit louange de n'estre jamais monté sur chariot, lictiere, ny mule, mais tousjours sur galans chevaux.

III. Dès l'enfance Adrian fut ennemy d'oysiveté et des oisifz: et disoit « qu'il n'estoit beau ne honeste « de veoir un jeune homme qui fust, ou sans un livre « au poing pour apprendre sapience, ou armes aux « mains pour la defendre contre les folz ignorants «. Il estoit de sa nature subtil, et d'esprit aigu et prompt, qui ne se contentoit de sçavoir ce que aucuns sçavoient, mais travailloit jour et nuict pour parvenir à sçavoir faire tout ce que les autres sçavoient faire. Il n'est office, art, ne invention, qu'il ne sceust, ou ne travaillast pour le sçavoir. Il estoit en sa jeunesse terrible et impatient, et ne pouvoit souffrir qu'aucun de ses esgaulx contemporains le precedast ou esgalast en rien : de sorte qu'il n'y avoit querelle ny contention entre ses compagnons, où il ne fust tousjours des premiers. Un jour que Attiantius son tuteur le corrigeoit de ce qu'il n'estoit doulx et pacifique, comme Emilius son parent et compagnon, le jeune Adrian luy feit response: « Mon cousin Emilius est ainsi pacifique, et se tient « quoy, pource qu'il est pusillanime et couard :

« mais nature m'a faict tempestatif et volage pour « estre hardy et courageux ». Ne jeune ne vieil Adrian fut amateur de long propos, et n'usoit de beaucoup de parolles, encore qu'on luy feist ou dist injures : et combien qu'il fust paresseux de la langue, si estoit il toutefois prompt à executer de la main. Il estoit de bonne complexion et sain, si n'est qu'il se douloit quelquefois d'une aureille, et par fois un œil luy ploroit, non pourtant qu'il eust mauvaise l'ouye ny la veuë.

IV. Adrian aymoit singulierement la chasse aux grosses bestes, mesmes aux fieres et bruyantes, qu'il alloit cercher par curiosité aux plus aspres et difficiles montagnes qu'il pouvoit trouver : et estoit si hazardeux, qu'on le veid souvent combatre l'ours, et attendre le lyon. Il portoit communement arbaleste, et aymoit tirer à toutes bestes aux passages. Il se treuve qu'il tua en une semaine deux lions, et un grand nombre d'autres bestes fieres, avec tel effort et dexterité, que chacun s'estonnoit de sa hardiesse. Un jour à la suite d'une compagnie de sangliers, à la descente d'une montagne, son cheval et luy tumberent de telle roideur, que le cheval se rompit le col, et luy se deloua une espaule, et rompit une jambe, et faisoit le sang par la bouche. Il feit edifier en la province de Misia une cité qu'il feit nommer *Adrianotheras*, chasse d'Adrian, pource qu'il tenoit là les mutes de ses chiens, et tout attirail de la chasse. Il avoit un cheval de legiere taille, qu'il appeloit *Boristhenes*, faict de telle industrie pour la chasse, qu'il demeuroit ou alloit à poinct nommé comme son maistre vouloit, et suyvoit

comme un chien. Quand ce cheval mourut, Adrian luy feit faire un beau sepulchre, et sa statue de marbre au dessus.

V. Quand il faisoit mauvais temps, et qu'on ne pouvoit aller aux champs, il s'occupoit volontiers à l'art de peinture, à contrefaire après le naturel, et à graver en marbre ou bronze, ou buriner en or ou argent quelque ouvrage subtil, ou à faire nouvelles inventions d'images en cire: et fut tant consommé en ces choses, qu'on estima l'image de Venus, qu'il feist d'albastre, le premier œuvre de son temps. Il feit aussi en plate peincture les guerres de Carthage, et la contrefaction de l'isle de Crete en cire. Il portoit envie extreme à ceulx qu'on estimoit meilleurs peinctres et tailleurs que luy, d'aussi grande volunté, comme s'il en eust gaigné sa vie. Il y avoit en Rome deux excellents ouvriers de ce temps, Dionysius et Melesius, très sçavans aux arts liberaux, et à toute industrie de taille et peincture, contre lesquelz Adrian conceut si grand' envie, que n'ayant occasion de les faire tuer, trouva le moyen de les faire bannir. Du temps que Trajan faisoit edifier le grand gymnase et maison *Methodée*, il y eut altercation entre Trajan et Adrian sur la situation d'une viz, en la presence du maistre de l'œuvre, qui dict à Adrian, voyant son opinion hors de raison, « Si tu ne sçavois plus à la peinc-
« ture, qu'à la devise des escaliers, tu n'aurois pas
« plus de credit envers les peinctres, que tu as en-
« vers les maistres massons». Adrian dissimula pour lors, comme s'il ne l'eust entendu, toutefois ne le

sceut oublier : car Trajan decedé, et venu à l'empire, la parolle injurieuse cousta la vie au povre maistre qui l'avoit dicté. Adrian sçavant aux langues grecque et latine, composa divers œuvres tant en vers qu'en prose, et prenoit delectation par trop grande à les ouyr lire et louer, tant qu'il portoit envie à ceulx qui lisoient autres livres que les siens. Et pource que lors les lettres grecques estoient en très grande recommandation à Rome, esmeu de pervers courage, feit defendre de lire les œuvres d'Homere en public et en secret, et commanda qu'on allast aux leçons d'un [1] Antimachus philosophe tragique, qui interpretoit ce que l'empereur commandoit.

VI. Adrian estoit superflu et curieux à s'enquerir de choses viles, et de petite estime jusques à demander vaines raisons par le menu : dont il fut à bonne cause blasmé, pource que les princes qui s'employent à esplucher si diligemment les choses basses et petites, oublient communement, et sont variables à pourveoir aux grandes. Il estoit aussi homme legier et indiscret, qui se proposoit souvent d'entreprendre et faire, et tout à coup se refroidissoit à l'executer : ce qui est grandement reprehensible à un prince, qui doibt estre tard à commencer entreprinses, et soigneux et diligent à les mettre à fin. Fut aussi violent oultre mesure en deux choses, en aymer et à haïr : car il donnoit tout son

[1] Antimachus, natif de Colophone, dont il s'agit ici, étoit contemporain de Platon ; il avoit fait un poëme épique sur la guerre des *Sept* contre Thèbes, qui ne nous est point parvenu. Beaucoup de gens le comparoient à Homère. C.

cueur à ceulx qu'il aymoit, et employoit toute son fasection à nuire à ceulx qu'il vouloit mal, contre la prudence d'un grand seigneur, qui doit moderement aymer, et discretement haïr. Oultre il estoit excessif en louër ou vituperer, et disoit on de luy, qu'il estoit au louër gracieux, et au blasmer moqueur et malicieux. Les belles femmes luy plaisoient en tant de moyens, qu'il fut en ce vice absolu, et dissolu jusques à pourchasser deshonneur aux maisons de ses plus grands amis par secrets adulteres. Pour conclusion, considerez d'une part et d'autre ses gestes, les historiographes ne l'ont voulu mettre au nombre et catalogue des princes debonnaires et droicturiers, ne d'autre part l'inscrire au rang des tyrans: pource qu'à la verité s'il chastioit aucuns par justice, il en faisoit mourir beaucoup d'autres par envie.

VII. Estant doncques Adrian en l'aage de dix neuf ans en Espagne, Trajan [1] adverty du bon esprit qu'il avoit aux lettres, et dexterité aux armes, l'envoya querir, et depuis l'entreteint en sa maison, comme son propre filz : et le cognoissant prompt et habile à manier tous affaires d'importance, conceut esperance de le nourrir pour l'exerciter à la conduite des estatz publiques durant sa vie, pour parvenir à l'empire après sa mort. Ceste grand' amitié que Trajan luy portoit, causa avec le temps envie à ses compagnons de mesme aage, qui se nourrissoient ensemble en la cour de l'empe-

[1] Avant d'être empereur apparemment. Car Trajan monta sur le trône l'an de Rome 851, et Adrien avoit alors vingt-deux ans accomplis.

reur, qui tascherent secretement à cuider reculer Adrian de la faveur que Trajan luy monstroit, jusques à le pourchasser de l'honneur et de la vie, et le cuider mettre en la male grace du peuple. Mais ce n'est pas nouveauté ès cours des princes, de veoir aussi tost que quelqu'un est favory et avancé, aussi tost est il regardé de près pour estre calomnié et chassé. Severianus qui avoit espousé la sœur d'Adrian, murmurant de la familiarité que Trajan monstroit à ce jeune homme, ne se peut tenir de luy dire, que tout le monde s'esmerveilloit, comment il cherissoit tant Adrian, et que chacun presumoit desjà, qu'il luy laisseroit l'estat d'empereur. A quoy Trajan respondit: « Il n'y a que les dieux qui sçachent « qui sera mon successeur à l'empire: mais posé le « cas, que les dieux le voulussent, et que j'en eusse « le moyen, j'ose bien dire, qu'Adrian ne seroit « ignorant à le gouverner, ny couart à le defendre ». Ceste response rendit confus Severianus, qui estoit et fut tousjours secret ennemy d'Adrian son beau frere, et se meit en devoir plusieurs fois de le desancrer de l'amitié de l'empereur, si bien que Adrian estoit en peine de se garder de ses malvueillans, et en solicitude de s'entretenir en la faveur de Trajan.

VIII. Le premier office qu'il eut à Rome fut le Decemvirat, estant Domician empereur [1], et Trajan consul: lequel estat exerça avec telle reputation et diligence, qu'on l'estima deslors en avant digne d'a-

[1] Cela me paroit difficile à croire. Trajan ne fut consul, du vivant de Domitien, que l'an de Rome 844. Adrien n'avoit alors que quinze ans.

voir plus grande administration en la republique : et advint que l'année après le feirent tribun de certain nombre de legions, et peu après fut preteur et gouverneur de Mesia inferieure, et de Pannonie, où il tint les barbares en bonne subjection, et les contraignoit à obeïr avec telle authorité et prudence, que durant son gouvernement n'y eut trouble ny sedition. Ce temps pendant Adrian estoit en quelque esmoy, et perturbation d'esprit, pour sçavoir s'il avoit la grace de Trajan, et se douloit sur tout de ce qu'il sentoit son ennemy Severianus avoir l'aureille de l'empereur, où il pouvoit dire beaucoup de choses dommageables à son credit et authorité. Trajan avoit un valet de chambre, nommé Gallus, grand amy d'Adrian, qui l'advertissoit de jour à autre des nouvelles de Rome : mais ce Gallus mourut, dont Adrian sentit telle tristesse et douleur, qu'il en cuida mourir. Il luy feit faire exeques et sepulchre magnifiques. Sura Licinius homme sage et experimenté, succeda à l'estat de Gallus, qui ayma aussi cordialement Adrian, pource qu'il le cognoissoit liberal, et qui ne s'espargnoit en rien pour faire plaisir à ses amis.

IX. En mesme temps meit Adrian tout son estude à complaire et servir Plotine femme à Trajan, en quoy s'employa avec telle grace, qu'en fin il en tira grand proufit, et elle peu d'honneur. Trajan avoit en sa maison une sienne cousine nommée Sabina, laquelle desjà preste à marier, estoit requise en mariage de beaucoup de jeunes hommes Romains : toutefois par le moyen de Plotine et de Sura

elle fut mariée avec Adrian. Qui un jour presentant plusieurs dons à ladicte Plotine, pour luy gratifier, et la remercier de la peine qu'elle avoit prinse à faire le mariage, elle luy dict: « Sçaches, Adrian, « que ce que j'ay faict pour toy, est peu à le con« ferer avec l'amour que je t'ay porté, et porte « avec ce, que j'ay proposé faire pour toy: car si « mes desseings ne faillent, j'espere faire tant avec « mon mary Trajan, que comme il t'a prins cousin « par alliance, il te prendra filz adoptif pour ses « biens et estatz ». Depuis qu'Adrian eut pour amie et maistresse Plotine, pour femme Sabina, et pour amy Sura, il ne feit plus estime de son malvueillant Severianus, ny de ses autres ennemis: pource qu'en la maison de Trajan chacun l'honoroit comme principal et premier en faveur, et luy obeïssoit comme à maistre.

X. Depuis qu'Adrian fut marié avec Sabina cousine de Trajan, il feit tant avec la faveur de l'impératrix Plotine, qu'il avoit le plus de la superintendance des grands affaires de l'empire. Un jour qu'il vouloit donner à entendre qu'il n'estoit moins consommé aux bonnes lettres qu'experimenté aux negoces publiques, feit jouer et representer au senat, une eclogue pastorale, tant doctement inventée, et elegamment escripte, que les orateurs et poëtes qui assistoyent, jugerent qu'il n'estoit possible de mieulx dire, dont il print telle gloire et arrogance, que depuis ne vouloit presque souffrir qu'on parlast d'autre que de luy. En la premiere guerre, que Trajan eut contre les Daces, Adrian

fut faict questeur, et eut la charge de pourveoir aux affaires du camp, et du maniement de toutes les finances, et le contrerolle du nombre et equippage des legions. Quand Trajan estoit mal disposé, ou empesché, Adrian alloit pour luy au senat (non pourtant qu'ilz endurassent qu'il y presidast, ou qu'il usast d'authorité plus qu'un autre senateur : car il n'estoit permis qu'au dictateur ou empereur). Parquoy estoit desjà notoire à Rome, qu'Adrian estoit grandement favory de Trajan, et aymé de Plotine, et avec ce homme prudent et caut : et combien qu'il ne presidast au senat, si est ce que la plus part des determinations et resolutions se conduisoient, ou par son advis, ou par ses voluntez, de sorte qu'on faisoit dedans ce qu'il vouloit, et dehors ce qu'il commandoit.

XI. Lors que la nouvelle vint à Rome, que les Daces s'estoient pour la seconde fois revoltez contre les Romains, Adrian persuada à l'empereur Trajan, qu'il entreprinst luy mesme le voyage d'Alemagne, et ne commist à autruy une si belle entreprinse : et le suyvit et servit en ceste guerre si fidelement, courageusement et vertueusement, qu'il en acquit la grace et bonne opinion de l'empereur, et louange de tout le monde. Trajan voyant le devoir qu'Adrian faisoit à la conduicte de la guerre, luy donna la charge de la seconde legion, qui estoit regie, soubz la protection et vœu de la deesse Minerve : laquelle gouvernoit et menoit à la guerre, avec telle vaillance, qu'il estoit le plus souvent des premiers à frapper et dernier à se retirer. Entre les

plus precieuses bagues que Trajan eut en son thresor, estoit un dyamant grand et beau le possible, que l'empereur Nerva luy avoit autrefois donné : et pour gratifier aux prouësses que Adrian avoit faictes en ceste guerre contre les Daces, Trajan luy donna ce dyamant, qu'il garda si soigneusement, que jamais depuis ne le tira du doigt. Finie la guerre de Germanie, et retourné Trajan à Rome, Adrian demeura preteur et gouverneur de Dacie, estans consuls Sura et Severianus [1], et peu de temps après luy vindrent nouvelles du senat, qu'il estoit besoing qu'il allast en Pannonie, avec plein pouvoir d'administrer à volunté les affaires de la justice et de la guerre. Quelques peuples ramassez aux environs du Danube, estoient entrez par force d'armes, et avoient prins plusieurs villes de Pannonie, qui furent par luy incontinent rompue et desfaitz. Depuis visita la province, reforma les estatz, et s'informa secretement, comment les magistratz Romains administroient la justice, et trouva qu'il y avoit des faultes qui furent severement corrigées. Venue la renommée à Rome du louable gouvernement d'Adrian en Pannonie, on le feit l'année ensuyvant du commun consentement du senat et peuple, consul, non toutefois sans grand' contradiction de ses adversaires pratiquez et instruictz par Severianus son ennemy.

XII. En tous les païs et provinces où Adrian avoit gouvernement et charge, il s'enqueroit soigneuse-

[1] *Je ne vois nulle part ces deux hommes consuls ensemble.*

ment s'il y avoit aucuns divinateurs, ou magiciens qui eussent cognoissance par prediction de choses futures : et si d'adventure on trouvoit quelqu'un, n'espargnoit rien à s'enquerir pour sçavoir si après la mort de Trajan, l'empire Romain viendroit en ses mains : monstrant en ce, qu'il estoit non seulement convoiteux d'y parvenir, mais aussi par trop curieux à le savoir. Estant à la province de Mesie, un mathematicien fort sçavant en la magie, luy dict, « que par le jugement de sa nativité il parvien« droit à estre empereur »: dont il eut tant et tant de joye, qu'il en fut malade. Jaçoit qu'Adrian feit residence en provinces loingtaines, il ne cessoit pourtant de s'entretenir par lettres et message au service de l'imperatrix Plotine, et en la grace de Sura, estimant que le bon Trajan jà vieil et mal sain, par leur moyen le pourroit adopter pour succeder à ses estatz. D'autre part Severianus, Palma, Celsus et autres de ses ennemis secretz pourchassoient au contraire, mais en vain, pource qu'en fin leur faction et entreprinse fut descouverte, et ne feirent rien de ce qu'ilz cuidoyent. De sorte que l'importune recommandation de l'imperatrix, la solicitation de Sura, la faveur des courtisans et domestiques de Trajan firent tant, qu'Adrian fut choisy pour estre filz adoptif de l'empereur, qui n'avoit aucune esperance d'avoir enfans naturelz.

XIII. Devant que Trajan adoptast Adrian, il se delibera et resolut de ne donner esperance à personne de luy pouvoir succeder à ses biens et estatz : disant qu'il vouloit faire comme Alexandre,

qui sur la fin de ses jours enquis à qui vouloit laisser la monarchie et administration de tant de biens, respondit. « Je laisse mon successeur celuy qui se « trouvera le plus digne ». Trajan feit catalogue, et redigea par escrit de sa main ceulx qu'il estimoit les plus capables d'estre empereurs, et par mesme escrit luy mesme declaroit par le menu la vertu, grace, condition et prudence de chacun, et le jugement qu'il en avoit, à fin qu'après sa mort le senat trouvast cest escrit, et plus facilement pourveust à eslire personnage capable. En ce temps Trajan avoit un grand amy et favory nommé Neracius Priscus consul, homme sage et sçavant, que Trajan desiroit fort estre son successeur à l'empire, et celuy seul empeschoit l'adoption d'Adrian: joint que la plus saine partie des senateurs disoient publiquement que ce Priscus en estoit autant ou plus digne, que citoyen de Rome : mais avec le temps fortune variable voulut qu'il fust tant haï de Trajan, qu'il ne peut pour chose qu'il feist, se remettre en grace : qui vint tant à poinct et à l'advantage d'Adrian, qu'il n'eut onques puis competiteur ny malvueillant qui osast bouger. Quand Trajan passa d'Espagne en Asie, pour la guerre des Parthes, Plotine et Sura meirent grand' peine à ce qu'Adrian fust preteur de Syrie : et estant en Antioche, un gentilhomme de la maison de l'imperatrix luy porta nouvelle, comment Trajan l'avoit adopté et nommé pour successeur à l'empire, dont il monstra extremes signes de joye, et feit decerner jeux et festes publiques, qu'il reïtera depuis annuellement durant sa vie, comme

estant ce jour parvenu à la chose du monde qu'il desiroit le plus. Peu de jours après qu'il fut adopté, Sura son grand et entier amy mourut : dequoy adverty, dict en pleurant, « O dieux immortelz, que « l'empereur Trajan a perdu un sage conseiller, « l'imperatrix un bon serviteur, moy un rare amy, « et toute la republique un bon zelateur de son bien « et vray citoyen ».

XIV. Environ quatorze ou quinze mois après mourut Trajan [1], après les exeques duquel, Plotine et Attiantius employerent toute la diligence qu'ilz peurent à faire entendre à Rome aussi tost l'adoption d'Adrian à l'empire, comme la mort de l'empereur. Quand Adrian sceut de sa part la mort de Trajan, il alla vers Plotine et Attiantius, et tous trois ensemble celerent et couvrirent la mort de Trajan par aucuns jours, disans qu'il estoit tant malade, qu'il ne vouloit que personne le visitast, et que le parler luy nuisoit. Ce temps pendant ilz s'asseuroient peu à peu de la volunté du senat, et des forces des gens de guerre. Adrian escrivit au senat, que Trajan estoit jà bien près de la fin de sa vie, et qu'il l'avoit de sa grace adopté pour filz, et successeur à l'empire, et les supplioit de le ratifier, et avoir agreable, promettant que si ainsi le faisoient, il ne seroit ingrat, et à l'advenir mettroit telle peine à l'administration des affaires publiques, que chacun en seroit content.

[1] En Cilicie, à Selinunte, qui fut depuis nommée Trajanopolis.

XV. Divulguée la nouvelle à Rome de la mort de Trajan, et sceu qu'il avoit adopté Adrian pour l'empire, le senat et peuple furent en trouble et altercation pour sçavoir si on confermeroit l'election et nomination de Trajan, ou si on en esliroit un autre: les amis requeroient tant d'un costé, et les ennemis contredisoient tant d'autre, qu'à peu ne s'engendra entre eulx dissension et grande guerre civile. En fin les menées de Plotine et d'Attiantius furent conduictes si heureusement, qu'en cinq ou six jours l'election d'Adrian fut confirmée en plein senat: et fut le principal motif, pource que le voyans en Syrie emparé des gens de guerre, et ayans par extreme liberalité gaigné le cueur des legions Romaines, ilz craignoient que s'ilz ne ratifioient l'election de gré, qu'il la feist trouver bonne par force. Aussi tost qu'Adrian fut asseuré qu'on l'avoit confirmé pour empereur, il escrivit lettres de congratulation au senat, le remerciant du bien et honneur, et le priant d'affection singuliere, que Trajan son predecesseur fut colloqué au nombre des dieux, puis qu'il avoit esté Prince tant divin et prudent, qu'il meritoit avoir eternelle renommée: ce que le senat accorda de bonne volunté, et institua lors qu'en memoire de la victoire, que Trajan eut contre les Parthes, on celebreroit tous les ans les jeux parthiques, qui durerent depuis long temps. Avant toutes choses, Adrian donna ordre que le corps de Trajan fust porté en Italie, et feit mettre les cendres en une precieuses casse d'ivoire, enchassée en fin or, et une belle colonne de porphyre, qu'il en-

voya sur une galere à Plotine et Attiantius à Rome, pour mettre au dessus ceste casse. Tous les estatz de la ville allerent recevoir le corps en pompe funebre magnifique, et dict on que jamais pour homme vivant les Romains ne monstrerent tant de joye, comme ilz menerent de tristesse, voyans le corps du bon Trajan mort.

XVI. Adrian demeura encore quelque temps en Antioche, capitale ville de Syrie, pour pourveoir à ses exercites, et amasser le plus qu'il pourroit de deniers pour leur soulde : aussi estoit il desja hyver, et ne pouvoit lon plus camper, ains falut retirer l'armée aux plus commodes garnisons. Où il fut lors adverty, que les Maures, Sarmates, Palestins, Ægyptiens, Anglois se revoltoient en mesmes temps, prenans occasion non à autre chose qu'à la mort de Trajan, qui apporta à toutes nations subjectes à l'empire, tel regret et mutation, qu'il sembloit, qu'il n'y eut plus seigneurie au monde. Voyant Adrian que tant de gens commençoient à pratiquer pour ne tenir plus le party des Romains, delibera non de faire la guerre, mais les entretenir avec toutes les conditions de paix qu'il pourroit, et pour ceste occasion laissa perdre les païs circonvoysins des fleuves Euphrates et Tygris, que Trajan avoit conquis avec labeur et louange inestimable. Depuis il envoya en plusieurs royaumes et provinces ambassades et lettres, pour les confederer et entretenir, et pour recapituler les anciens accordz : et pour en faire court, il accorda avec plusieurs des traictez tant infames, et au desavantage de l'empire, qu'il eust esté plus

honeste avanturer une douteuse guerre, que procurer paix si honteuse et dommageable. Partamaspathes roy des Parthes, se vint plaindre de ce que le bon Trajan l'avoit faict roy de ce païs, et couronné de sa propre main, et que depuis sa mort les Parthes ne luy vouloient en rien obeïr et ne le laissoient vivre en paix. Adrian pour lors ne voulut ou n'osa entreprendre contre eulx la guerre: mais recompensa Partamaspathes du gouvernement d'une partie de Syrie, et luy donna l'estat de preteur.

XVII. Estant Adrian parvenu à l'empire, sur le commencement chacun conceut opinion qu'il seroit prince debonnaire et amiable, et de faict en beaucoup d'actes de clemence se monstra filz de Trajan, et en autres choses si rigoureux et cruel, qu'il sembloit estre frere de Neron. Il y avoit à Rome un Bebius prefect et gouverneur de la ville, qui s'estoit tousjours monstré ennemy d'Adrian: et un jour qu'Attiantius luy conseilloit de le faire mourir, puis qu'il avoit esté si long temps son malvueillant, luy dict: « Tant s'en fault que j'aye envie de « faire ce que me persuades, que je veulx que Bebius « demeure en l'estat de prefect: et pource que son « office n'est qu'annuel, je veulx qu'il l'ait pour sa « vie ». Laberius et Frugius senateurs Romains, estoient en exil à l'isle de Pontho, qu'il revoqua et rappella à leurs biens, offices et honneurs. Mais pource que depuis ce Frugius fut querelleux, et semoit tout plein de differents entre l'empereur et le senat, Adrian le feit jetter dans le Tybre: et à la verité il eut autant d'honneur à faire tuer cestuy, comme

comme de pardonner à l'autre. Il donna de grands presens à aucuns de ses soldatz, qui disoient auparavant qu'il fust empereur, que ce bien luy viendroit, leur disant, qu'il leur donnoit, non pource qu'ilz l'eussent diviné ou presceu, mais pour le bon desir qu'ilz monstroient avoir envers luy.

XVIII. Sur le commencement du printemps Adrian partit d'Antioche pour venir à Rome, et laissa gouverneur d'Assyrie Catilius Severus. Il print son chemin par l'Illyrique, deliberé de faire guerre aux Sarmates, qui n'avoient voulu recevoir les articles de confirmation de paix, qu'il leur avoit envoyé. Lucius Turbo, preteur et gouverneur de Mauritanie, vint rencontrer l'empereur en chemin pour luy faire la reverence, lequel fut receu humainement pour l'amitié qu'Adrian luy portoit dès ses jeunes ans: et pource qu'ilz avoient esté nourris ensemble en la maison de Trajan, il fut faict lors preteur de Dacie et Pannonie. Quelque temps après, ce Turbo fut accusé au senat d'avoir acquis de grandes richesses par concussions, pilleries et tyrannie en ses gouvernemens d'Afrique, dequoy Adrian eut grand desplaisir pour l'ancienne amitié dont avons parlé: toutefois pour le devoir de justice, et pour punition de sa trop grande convoytise, feit confisquer ses biens, et le bannit de l'empire. Tant plus Adrian croissoit en puissance et pouvoir, plus augmentoit l'envie à ses ennemis, qui ne pouvoient contraindre leurs cueurs à l'aymer, ne leurs voluntez à luy obeïr.

XIX. Et advint que Celsus, Palma, Lucius et

quelques autres se meirent en deliberation de le tuer à la chasse, lors qu'il seroit le plus eschauffé à la queste de quelque beste, et au plus espez du bois. Mais estant la conjuration descouverte, plus tost furent les entrepreneurs pendus, que la chasse commencée. Il y eut à Rome grand bruit de la soudaine punition de ces personnages qui estoient consulaires, et de grandes maisons. Les uns disoient que l'empereur mesmes par faulx tesmoignage leur avoit mis sus ce delict : les autres murmuroient, que c'estoit pour vengeance de l'antique inimitié, et que c'estoit pour un commencement de regne, signe de grande cruaulté. Quoy sçachant Adrian, et craignant que la cité ne s'esmeust à quelque plus dangereuse faction, diligenta tant qu'il peut de venir à Rome, pour se purger et s'excuser au senat de ceste coulpe : et y estant arrivé, le peuple luy monstra meilleur visage qu'il n'estimoit, et le senat luy offrit l'appareil du triumphe, qui estoit apresté pour Trajan, qu'il ne voulut accepter : ains ordonna, que l'image du bon Trajan seroit portée sur le char triumphal, puis que luy vivant l'avoit merité en tant de sortes. Adrian lendemain de l'entrée alla visiter le sepulchre de son maistre, pere et predecesseur, devant lequel le genouil à terre jetta infinité de larmes, et offrit sumptueux sacrifices. Ce mesme jour en assemblée generale, où assistoient les principaulx du senat et du peuple, feit tout plein de remonstrances en forme d'oraison, en style hault et grave, par lesquelles declara au long l'estat des affaires de l'empire, et s'excusa de

la mort de Palma, Celsus et autres : leur donnant entendre, que les officiers mesmes du senat avoient informé de leur delict, et verifié qu'ilz estoient coulpables, et que faisant justice, les preteurs de l'exercite avoient executé la sentence. Le senat et peuple par commune voix offrirent tiltre de pere de la patrie à Adrian, qu'il ne voulut recevoir, disant qu'il n'en estoit encore digne, comme son bon pere Trajan.

XX. A Rome, et en toute Italie, estoit coustume, que quand les princes estoient de nouveau pourveuz de souverains et supremes estatz, les habitans des principales villes leur donnoient certaine somme d'or et d'argent, l'or pour faire une couronne, et l'argent pour survenir à la despense extraordinaire de la maison : et quelquefois le peuple donnoit de liberalité, si grosses sommes d'or, pour la couronne, qu'elle suffisoit à la pluspart des frais qu'il convenoit faire à la guerre. Adrian eut ceste grace, qu'il ne voulut onc qu'on demandast ce tribut à son nom : mais le rendoit liberalement à ceulx qui le luy presentoient, disant « Que lors seroit sa cou« ronne riche, quand sa republique seroit riche ». Les officiers des finances et deniers communs de Rome avoient inventé plusieurs nouveaux subsides et tributs sur le peuple, que l'empereur feit abolir, et destitua des offices les inventeurs de nouvelles impositions. Il y eut de ce temps extreme penurie de vivres à Rome, dont voyant Adrian le peuple se plaindre, envoya en diligence querir grande quantité de bledz en Sicile, de vins en Candie, et d'huiles

en la Gaule Narbonoise et Espagne : et meit telle police à la distribution, que riches et povres furent contents. Il promeit et jura au senat, de ne consentir qu'aucun senateur fust puny de la vie, bien qu'il fust trouvé coulpable, que premierement on ne l'eust ouy en ses justifications et innocences en plein senat. Ce serment empescha beaucoup de la vindication de l'empereur, et sauva la vie à plusieurs: mais d'autre part, il donna grande licence aux senateurs de mal faire. Adrian donnoit voluntiers aux povres necessiteux, et commanda par edict, que tous ceulx qui estoient prisonniers pour debtes du fisque, fussent eslargis et remis en leur liberté. Il derogea à la loy de ses predecesseurs, qui confisquoit les biens des condamnez au profit des princes, et voulut que de lors en avant fussent appliquez au thresor de la republique : disant « Qu'il es« toit mal aysé, que le juge ne soit facile et prompt « à condamner celuy dont il espere l'heredité ». Adrian se delectoit extremement d'estre prié et honoré, et accordoit voluntiers ce qu'on luy demandoit : et s'il ne l'avoit en sa puissance, en donnoit au moins bonne response. Dès ce qu'il fut empereur, jamais homme ne l'ouyt parler de Trajan, que par honneur ne le nommast son seigneur.

XXI. Adrian s'enqueroit voluntiers, et le plus secretement qu'il pouvoit, de la vie et conversation des senateurs, et quand par effect en cognoissoit quelqu'un vertueux et povre, augmentoit ses gages, et luy donnoit presens de son particulier bien. Au contraire s'il en trouvoit de vicieux, ne cessoit qu'il

ne les eust chassez du senat. Il estoit caut et sage à chastier ses officiers et serviteurs domestiques, et à fin que le peuple ne s'en apperceust, s'il privoit quelqu'un d'un office, il le pourvoyoit d'un autre secretement, en tant que s'il les chastioit, pourtant ne les diffamoit : et disoit souvent « Qu'il faisoit « plus de conscience de diminuer à un homme de « bien l'honneur que la vie ». Il conferma les privileges, et augmenta les rentes que Trajan avoit donné pour la nourriture des povres enfans sans adveu, femmes veuves, et autres miserables personnes. Recompensa tous les serviteurs de Trajan d'offices, possessions ou argent. Feit faire perquisition des nobles, qui par hazard et fortune estoient devenuz povres, et les secourut : et ceulx qui par nonchaloir et vice estoient souffreteux, laissa endurer. Avoit aussi en singuliere recommadation les povres femmes veuves, et marioit filles orphelines : et disoit « Que c'estoit chose raison« nable d'aider aux filles pour la fragilité du sexe, « mais non aux masles, qui ne meritent estre ma« riez, si du travail ou industrie de leurs mains « n'ont premierement gaigné leurs mariages ».

XXII. Trois jours durant feit celebrer la feste du dieu Genius, dieu des nativitez, en honneur de la sienne, auquel jour les senateurs et nobles furent invitez, et banqueterent tous ensemble au palais imperial, avec jeux et triumphes innumerables, et fut tant grande et excessive la despense des festins, que s'ilz eussent duré six jours seulement, comme ne durerent que trois, l'argent du thresor publique

n'eust esté suffisant. Six jours continuelz après representa au peuple quinze ou vingt bandes de gladiateurs differents. Les Romains le prierent de commencer les jeux *Circenses*, qu'il ne voulut permettre, à cause des insolences qu'on y faisoit, et leur dict, « Que ce n'estoit pas moins de l'estat du bon « prince, d'abolir jeux oysifz et superflus, que d'es-« tablir ordonnances pour choses bonnes ».

XXIII. Devant qu'Adrian fust empereur, avoit esté trois fois consul [1], et permit depuis que beaucoup de Romains le fussent trois fois. Et ainsi que d'aucuns se plaignoient à luy de ce qu'ilz ne le pouvoient estre si souvent, leur dict: « Je veulx que « chascun sçache, que ceulx qui me surmontent en « bienfaictz envers la republique, meritent seuls « de m'esgaler en dignité ». En Rome n'avoit eu onques que deux consulz, l'un pour le regime de la republique, et l'autre pour la conduicte des guerres: mais Adrian en erigea un troisieme, à fin que si l'un estoit malade ou empesché, et l'autre suyvoit la guerre, la ville ne fust sans chef, et que le troisieme consul y survinst. Tutinus noble Romain, estoit lors prefect du pretoire, qui fut faict par l'empereur senateur avec expectative du consulat, contre la volunté et opinion des senateurs, qui disoient que l'empereur ne le pouvoit ny devoit faire, tant pource que Tutinus ne le meritoit, que pource que le senat ne l'avoit nommé ny approuvé. Adrian print à cueur ceste response, et comme par despit à l'advenir disposa des offices à sa volunté sans en daigner communiquer au senat. Il portoit grand

[1] Je ne sais pas quand.

honneur et veneration à Severianus, qui avoit sa sœur à femme, et qui estoit homme severe, redoubté et ancien, et tant estimé de l'empereur, que quand il venoit en son palais, et entroit en sa chambre, l'empereur alloit à son devant jusques à la porte. Toutefois c'estoit par dissimulation courtisane, car ilz se entrehaïssoient mortellement, tellement que Severianus tascha tant qu'il peut de priver Adrian d'honneur et d'empire, et Adrian le priva facilement de la vie.

XXIV. Quand il estoit de sejour à Rome, ne failloit trois fois la sepmaine aller au senat, et s'il estoit malade ou empesché, n'envoyoit personne en sa place : mais commandoit qu'on vinst vers luy, en tant qu'on n'osoit resoudre au senat cas d'importance sans l'en advertir. Adrian fut de familiere compagnie et conversation avec ses amis particuliers, et familiers domestiques, et alloit souvent avec eulx s'esbatre aux champs, prendre le plaisir de pescher, chasser, voler, et autres semblables passetemps. Bien souvent visitoit les malades amis et ennemis indifferemment, et leur aidoit du secours qu'il pouvoit. Alloit aussi aux maisons des hommes vieulx et anciens, qui de vieillesse ne pouvoient gueres bouger d'un lieu, et leur demandoit curieusement et par le menu, combien d'ans avoient vescu, quel païs habité, quelles coustumes veu, quelles necessitez et dangers soufferts, de sorte que souventefois se servoit aux affaires qui s'offroient, des exemples que ces bons vieillards disoient du temps passé. Adrian aymoit les vertueux et sages,

et les sçavans philosophes, et les vouloit près de sa personne en temps de paix et de guerre, pource que comme il disoit « Les sages l'apprenoient à bien « vivre, et les philosophes à bien gouverner ». Turbo avoit un filz qui se nourrissoit page en sa maison, jeune homme, dispost et galand, qui estoit favory jusque à impetrer de grands presens et dons d'offices qu'il vendoit, et par convoitise et avarice en faisoit secret thresor. Quoy sçachant l'empereur en eut grand ennuy, et commanda qu'il fust mis en prison, ses biens saisis, partie confisquez, partie renduz à ceulx dont les avoit injustement prins, et luy finablement banny, après qu'il luy eut dict en plein senat : « Mon amy, tu t'en vas deuëment « chastié, et moy enseigné pour l'advenir, de ne « monstrer plus tant de familiarité à mes domes- « tiques, qu'ilz convertissent l'amour en superbe « arrogance, et la faveur en convoitise domma- « geable ».

XXV. Quand Adrian partit de Germanie pour venir à Rome, il ne cuidoit tant sejourner en Italie : et la cause pourquoy il y fut si long temps, estoit que Trajan son predecesseur avoit esté tant de temps empesché aux guerres de l'Europe et Asie, qu'il n'avoit eu loisir de pourvoir à la correction et reformation de la republique de Rome en Italie : parquoy fut besoing qu'il y donnast ordre. Adrian partit pour venir en la Gaule transalpine [1] pour la visiter et entretenir en la confederation des Romains, et fut receu en diverses provinces avec triumphes et

[1] L'an de Rome 873.

grande obeïssance. Aussi fut il l'un des premiers empereurs Romains, qui la vint veoir sans preparatives de guerre. Il visita personnellement la plus part des provinces et bonnes villes, où feit beaucoup de nouveaux edifices, repara les vieux, construisit temples, reforma estatz, exercea justice, et finablement feit divers actes aggreables au peuple, et profitables aux republiques. Ayant disposé des affaires de Gaule, dressa son chemin en Germanie avec intention de procurer paix avec les Alemans, et de leur confirmer toutes leurs libertez et prerogatives: car de sa nature il estoit amateur de paix, toutefois quand on la luy denioit, et qu'il falloit commencer la guerre, il y estoit opiniastre et cruel. Au temps que sa gendarmerie estoit le plus en paix, lors la faisoit plus exerciter à l'art militaire, et disoit, « Que pour ceste raison le craignoient les es-« trangiers, quand le voyoient tousjours suivy « d'hommes experimentez aux armes ».

XXVI. Il inventoit tous les jours nouveaux tournois et joustes pour exerciter sa cavalerie, faisant bastions de terre ou bois pour assaillir, places pour courir, luicter, combatre dix à dix: contraignoït les uns à escrimer, les autres à miner forteresses, autres à nager, et à telles autres exercitations militaires: mangeoit mesmes viandes que les soldats, pain noir d'avoine, quelque peu de formage, de lard, de biscuit, et s'il y avoit quelque meilleur metz apresté pour luy, le partoit aux autres, de sorte que sa part estoit la plus petite: il n'alloit jamais sans armes, et vouloit que tous ceulx de son

exercite feissent de mesmes, sur peine de privation de la soulde, et de n'estre estimez hommes de bien. Il entretenoit grande equalité entre ses gendarmes, et n'avoit que bien peu de consideration aux personnes, tant que s'il falloit travailler, tous travailloient, si veiller, tous veilloient, si combatre, tous combatoient, et ne vouloit qu'aucun en fust exempt, et luy mesmes y estoit tousjours le premier. Il ne consentoit qu'il y eust en son camp apprestz de friandises, de bon vin, ny de licts, ny d'unguentz precieux, disant « Que les vaillans hommes ne se « doyvent oindre que du sang de leurs ennemis ». Adrian estoit ordinairement vestu d'habits de peu de valeur, mais au demeurant netz et propres : car il tenoit au manger, comme au vestir grand' modestie et honnesteté, haïssoit ceulx qui en ce n'estoient curieux, et disoit, « Que coustumierement les hommes ords et sales, ont le sens « et l'esprit de mesmes ». Jamais ne portoit en la guerre drap d'or, d'argent, soye, ne dorure quelconque en armures, ny garnitures de chevaux. Quand quelqu'un faisoit par preudhommie et vaillance quelque beau faict d'armes, il estoit honoré et recompensé liberalement aussi tost comme il estoit sceu : en païs difficile et montueux descendoit tousjours à pied, et cheminoit sans remonter à cheval dix ou douze miliares, et contraignoit les autres d'en faire autant, à fin, comme il disoit, « que « s'ilz venoient à rencontrer les ennemis, que les « chevaux fussent plus frais au combat ». Il logeoit ordinairement dans le camp soubz une tente, et vi-

sitoit une fois le jour tout son camp, pour donner ordre aux blessez et malades, et encourager les sains. Et pour faire brief, la conversation quotidienne qu'il avoit avec ses gens de guerre, estoit telle, qu'il les cognoissoit presque tous, et en nommoit la plus grande partie par leurs noms, si bien que parmy les siens ne survenoit aucun estrangier, qui ne fust incontinent recogneu.

XXVII. Quand il vaquoit quelque place des mieulx appointez, et qu'il en falloit mettre un autre, luy mesmes y vouloit pourveoir et examiner celuy qui la poursuyvoit pour sçavoir s'il le meritoit. Ceulx qui vouloient estre tribuns, centeniers ou capitaines, falloit qu'ilz fussent experimentez et magnanimes, non convoiteux, d'aage meur, ne trop jeunes pour gouverner, ne trop vieux pour combatre. Il faisoit fort bien payer ses gendarmes, et commandoit sur tout à ses capitaines de ne retenir la soulde de leurs gens, et de ne prendre aucun present d'eulx; et ce faisoit pour eviter aux uns povreté, et aux autres convoytise. Prohiba par edict public, que on ne portast choses superflues à la guerre, et qu'on n'achetast ne vendist si n'est ce qu'on verroit estre necessaire. Avoit aussi grande solicitude, que son camp fust fourny et muny de vivres, et n'y espargnoit rien, avec telle police, que le soldat achepteur, et le vivandier vendeur demeuroient contents. A l'imitation de Vegece [1], Adrian

[1] Cela est assez difficile. Végèce vivoit environ 250 ans après Adrien, sous Valentinien; et dans son ouvrage, il cite lui-même Adrien entre ceux dont il a recueilli les préceptes.

escrivit un livre de l'art militaire, contenant sommairement l'estat et charge des conducteurs, tribuns, capitaines, centeniers et caporaux, et de la forme du regir et du combatre. Feit aussi plusieurs loix et statuts sur la reformation de la guerre, qui furent bien long temps après luy observez par ses successeurs empereurs : en quoy esgala, ou à mieulx dire, surmonta deux de ces predecesseurs grandement en ce louez, assavoir Auguste et Trajan. Car la pluspart des autres devant et après entretenoient les gens de guerre, plus pour destruire la republique, que pour la defendre.

XXVIII. Tout le temps qu'Adrian fut en Alemagne, ne s'occupa à autre chose qu'à corriger les imperfections, et à enseigner bonnes coustumes à ses gens de guerre : et ce faisoit il à l'exemple de bons mariniers, qui pendant que le temps et la mer sont calmes, s'employent à dresser et accoustrer cordages, voiles et ancres, pour se tenir prestz à pourvoir à la future tempeste. De la Germanie Adrian passa en la grand' Bretagne, maintenant dicte *Angleterre* [1], qu'il trouva sans guerre ne partialité aucune, mesme contre les Gaulois leurs anciens ennemis, contre lesquelz avoient continuelle guerre ouverte, depuis Jules Cesar jusques à son temps. Aussi tost qu'il fust en Angleterre, il s'informa soigneusement et par le menu de leurs loix, statuts et forme de vivre, confirma les bonnes, et derogea aux pernicieuses, specialement à celle qui

[1] L'an de Rome 875.

permettoit aux maris d'avoir plusieurs femmes et aux femmes plusieurs maris. Jules Cesar [1] après la conqueste de ceste isle, y feit venir un nombre infiny d'Italiens pour y habiter, qui onques puis ne s'entreaymerent guere, et communement les Anglois nommoient les Romains *nouveaux adventifz*, et les Romains les appelloient *Barbares*, et faisoient les uns contre les autres tous les jours nouvelles mutations: en sorte que l'empereur voyant qu'il ne les pouvoit accorder à l'amyable, fut contraint leur diviser egalement le royaume, et faire habiter les uns separez des autres, et faire une haulte et forte muraille, qui separast leurs confins, œuvre incroyable, et d'inestimable despense.

XXIX. Estant Adrian en Angleterre, eut advertissement que sa femme vivoit à Rome trop licencieusement, et peu honorablement, qui provenoit de la suite et compagnie d'un tas de jeunes Romains, qui portoient plus de prejudice à la reputation de l'imperatrix, que de proufit par leur service. Suetonius Tranquillus, et Septicius, secretaires et scribes du senat, et certains autres abuserent tant de la familiarité de l'imperatrix Sabine, qu'Adrian manda messagers d'Angleterre avec commandement au senat de les bannir incontinent de Rome, et confisquer leurs biens. Ceste Sabine femme d'Adrian fut fort legere au parler, peu sage en contenance, et moins discrete au poinct de l'honneur. Dont

[1] Jules-César ne fit point la conquête de l'Angleterre. Il ne fit, dit Tacite, que la montrer aux Romains.

Adrian estoit grandement desplaisant, et disoit en son particulier et en public, « qu'il portoit tant de « peine pour les mauvaises conditions de sa femme, « que s'il eust esté homme de petite qualité et vul- « gaire, il l'eust voluntiers repudiée : mais que ce « seroit acte de mauvais exemple, provenant d'un « empereur ». Adrian estoit curieux à merveilles de sçavoir les conditions et manieres de vivre de ses amis, jusques à s'enquerir par le menu avec leurs serviteurs, laboureurs et esclaves, comment ilz conduisoient les petits affaires domestiques. Sabine escrivit de Rome une lettre à un jeune gentilhomme Romain, qui estoit avec l'empereur en Angleterre, se complaignant de ce qu'il l'avoit oubliée, et faict nouvel amour, espris des beautez et bonnes graces des dames Angloises. Ceste lettre d'aventure tumba ès mains d'Adrian : et comme ce gentilhomme demanda son congé soubz couleur de vouloir aller pourveoir aux affaires de sa maison, Adrian luy dict, comme en se jouant, « Mon gentilhomme, « allez hardiement : car l'imperatrix vous y attend ». Quoy oyant le Romain, et voyant que l'empereur avoit descouvert le secret, la nuict après s'enfuyt en Irlande.

XXX. Or ayant Adrian pourveu aux plus grands affaires de la grand' Bretagne, fut adverty, que le populaire de la Gaule Transalpine, s'estoit partialisé, et commençoit par factions et pratiques à dresser une guerre civile dangereuse, si on n'y eust pourveu promptement, d'engendrer grandes calamitez. Le plus de leur different estoit des termes et

confins d'un lieu appelé *Apin* sur les pasturages, bois et labourage, et avoit chacune des parties faict grand amas de gendarmes pour la main forte. Adrian y alla en personne, et après avoir veu les lieux dont provenoit la controverse, les accorda en peu de jours, et borna les places pour le regard des uns et des autres, et y feit mettre marques et monjoyes de grosses pierres, de sorte qu'il les pacifia pour lors, et osta l'occasion pour l'advenir de discorde. Comme il vouloit departir de Gaule, la nouvelle vint, que Plotine femme au bon Trajan estoit morte, qui estoit son unique très honorée maistresse et amie, dont il demena si grand dueil, et conceut si extreme tristesse qu'il en perdit pour un temps le manger, et ne l'en pouvoit lon consoler. Il fut contraint de melancolie sejourner au lieu où il sceut la nouvelle, trois ou quatre mois, pendant lesquelz escrivit au senat de colloquer Plotine au nombre des deesses, et commanda qu'en ses exeques lon offrist sacrifices sumptueux et riches : et d'ailleurs feit edifier en son honneur un beau temple près Nemause, dict maintenant *Nismes* [1], où il feit porter marbres, porphyres et autres indicibles joyaux et richesses.

XXXI. Despeschées les choses de la France, print son chemin par les monts Pyrenées en Espagne, et demeura tout l'hyver subsequent à Tarragonne, qui estoit en ce temps l'une des plus fortes, riches et estimées villes d'Epagne. Quand l'empereur Oc-

[1] Dans la ville de Nismes, la même année, 875 de Rome.

tavian conquist Cantabrie, dont avons dessus parlé, il feit à Tarragone un grand et superbe palais, qui commençoit d'antiquité à menacer ruine : mais Adrian le feit reparer à ses despens avec beaucoup d'autres edifices, tellement qu'il renouvella par tout, le renom et memoire de ses predecesseurs Romains. En ce beau palais reparé Adrian tint les estats après y avoir convoqué les grands seigneurs, et la plus part des magistratz des provinces, où il establit plusieurs bonnes loix et ordonnances, et entre autres ordonna : « Que le pere qui auroit plu-« ralité de filz, le premier servist pour la guerre, « le second pour la science des bonnes lettres, et « le troisieme pour quelque office ou art, en la Re-« publique ». Les Espagnolz luy feirent plainte, de ce que les marchands Italiens emportoient de leur païs par trafique de mer, quantité de diverses sortes de marchandises, mesmement or, argent, cuyvre, soye, huiles et fromens, sans ce que l'Espagne amendast d'aucune denrée d'Italie. A quoy il pourveut si sagement, que dès lors en avant les uns avec les autres trafiquerent plus par permutation, que par ventes. Brief, Adrian voulant partir d'Espagne, donna tel ordre à ministrer l'estat de la republique, à l'exercice de la justice, à la fortification des villes, et au soulagement du peuple en particulier, et en general, que tout le païs en demeura merveilleusement content. Un jour qu'il estoit sorty de Tarragonne pour s'esbatre au long des jardins, un jeune garson esgaré de son sens veint contre luy une espée

nue

nue au poing, comme pour le tuer : lequel Adrian saisit au corps, et luy osta doulcement l'espée, et n'endura qu'aucun des siens luy feist oultrage, ains commanda expressement, qu'on le baillast à ses medecins pour veoir si on le pourroit guerir de ceste manie. Sur son departement ceulx de Catalogne avoient question et debat des confins, comme a esté ceulx de Gaule, qu'il accorda avec grand' peine, et feit eriger grosses colonnes de pierre pour bornes, à fin que les uns ne les peussent desrober, ny les autres remuer.

XXXII. Adrian partant d'Espagne, print son chemin droit en Sicile, où estant, voulut aller veoir la merveille de la montagne d'AEtna, pour admirer beaucoup de choses de nature, où avoir esté divers jours, il en revint plus espouvanté, que endoctriné. Après avoir veu en ceste isle les singularitez de nature, il visita voluntiers les edifices et autres reparations, que Trajan y avoit faict, lesquelles repara et augmenta d'edifices et amples revenus. Estant en Saragonce ville de Sicile, eut nouvelles comment Astarlique le plus grand seigneur de Germanie estoit mort : auquel subrogea promptement un roy, qu'il y envoya pour en prendre la possession et le gouvernement, dequoy le païs fut grandement aise et content, pour avoir desiré de long temps d'estre regis par roys, non par consuls Romains, se ressentans de la rudesse que les magistratz des Romains leur avoient tenu à l'exercice de la justice. Lors ceulx de Numidie et de la Mauritanie estoient divisez et partialisez ; toutefois estimans qu'Adrian

estant desjà en Sicile, passeroit tost en Afrique, par crainte ou autre consideration, s'accorderent. En ce temps les Parthes commencerent entre eulx mesmes à se mutiner contre l'empire de Rome, tenans de toutes parts gens de guerre, fortifians les places de frontiere, et jettans desjà armée en campagne, disans qu'ilz vouloient autant maistriser sur les Romains comme les Romains avoient sur eulx. Adrian sçachant ceste emotion, feit incontinent presser appareil de guerre, pour passer en Asie d'une part, de l'autre escrivit une lettre aux Parthes, par lesquelles leur mandoit qu'il les tenoit pour anciens amis, et que le senat les estimoit plus tost freres et confederez, que vassaux : de quoy les Barbares et leurs alliez se ressentirent si fiers et satisfaitz, qu'ilz en laisserent armes et entreprinse, et feirent publier la paix par toutes leurs terres.

XXXIII. Combien qu'on eust adverty Adrian, que les Parthes s'estoient retirez, ce nonobstant ne laissa son desseing, ains [1] naviga droict en Asie, et print son chemin en Achaïe, et entra en la fameuse cité d'Eleusis [2], qui est en ceste province : et pource qu'il avoit grand exercite, et peu de deniers, il print les thresors et joyaux plus riches des temples, disant qu'il ne le faisoit comme prince Romain, mais comme Grec, allegant pour toute raison, qu'Hercules et Philippe roy de Grece, l'avoient faict avant luy. Il entroit seul sans armes ès tem-

[1] L'an de Rome 876.

[2] Non, certes ; mais dans l'Attique.

ples, non sans merveille de plusieurs qui sçavoient que les prestres qui les gardoient, estoient presque tousjours en armes. Et ainsi que quelqu'un luy demanda, comment il osoit entrer desarmé et seul aux temples, mesmement que c'estoit pour les spolier, respondit, « Les hommes font la guerre les uns aux « autres, avec armes, mais ceulx qui veulent quel« que chose des dieux, le doivent avoir par prieres ». Adrian passa par Athenes, et se delecta fort à veoir l'exercice et forme de bien enseigner qu'on y gardoit, et la bonne police et façon de vivre qu'on observoit en leur republique, et singulierement print plaisir à veoir combatre Agonata excellent gladiateur, et osa dire en plein spectacle, « qu'il meritoit « autant de louange par sa dexterité à toutes armes, « comme leurs philosophes pour leurs sciences ». Ce nonobstant feit grand honneur aux professeurs des sciences liberales, et leur donna de grands biens et privileges, comme il feit pour l'entretenement des estats de la republique.

XXXIV. De là s'en retourna à Rome [1], où ne sejourna que tant qu'il luy suffit à visiter, honorer et pleurer sur le sepulchre de sa dame et amy Plotine: et incontinent après partit pour aller en Sicile, et de là en Afrique [2], où il visita beaucoup de provinces, establit nouvelles loix, et renouvella edifices, feit bannir un bon nombre de Numides et Mauritains, qui estoient autheurs des emotions populaires entre eulx. Peu après revint en Sicile, et

[1] L'an de Rome 877.

[2] L'an de Rome 878.

à Rome, et depuis repassa en Asie [1], et demeura quelque temps en Athenes [2], pour faire parachever un sumptueux temple, qu'il y avoit fait encommencer à son precedent voyage, qui fut consacré à Jupiter, en l'honneur de Trajan et de Plotine sa femme: de laquelle feit l'image de sa propre main, et la colloqua au plus eminent lieu du temple. Le plus d'occupation qu'il prenoit en Asie, estoit de faire bastir, reparer et consacrer temples, ou faisoit eriger ses trophées et tiltres, et luy mesme y paignoit, gravoit ou entailloit en cuyvre ou alebastre sa statue. Estant Adrian en necessité de deniers pour la soulde de sa gendarmerie, manda à ceulx de Cappadocie, qu'ilz luy secourussent et luy avançassent une année de tout le tribut que devoient à Rome: ce qu'ilz feirent tant à poinct, que l'empereur en fut content, et la machination d'aucuns peuples, qui se vouloient revolter, estaincte, sçachans qu'Adrian avoit eu grande somme de deniers.

XXXV. Il feit grand recueil à Cosdrous roy des Parthes, et pour present singulier, luy restitua une sienne fille, que Trajan avoit prins de luy, pour ostage, et ce roy luy donna une litiere toute ouvrée dedans et dehors d'or, d'argent et de lycorne, et de pierrerie de toutes sortes. Plusieurs autres roys, grands seigneurs et potentatz d'Asie, vindrent visiter l'empereur, lesquelz recueillit, et traicta si

[1] L'an de Rome 880.

[2] L'an de Rome 879, dans son voyage avant d'entrer en Asie.

humainement, qu'ilz s'estimoient heureux d'avoir eu sa cognnissance. Pharasmanus roy des Alanes fut prié de le venir veoir, comme les autres, pour confermer la paix capitulée et faicte avec Trajan: ce qu'il refusa presumptueusement. Dequoy Adrian indigné, donna tel ordre en peu de jours à le contraindre, qu'après avoir saisy son païs par force d'armes, le feit humilier jusques à s'agenouiller devant sa majesté, et luy baiser le pied. Allant Adrian ainsi par l'Asie, prenoit voluntiers garde aux magistratz de la justice, et y trouva de grandes malversations, qu'il chastia très aigrement, et fut tant severe à les punir, et inexorable à pardonner, que non seulement en solicitoit les juges, mais aussi incitoit et provoquoit les tesmoings pour accuser. En quoy merite d'estre reprins et blasmé: «Pour« ce que le prince bien nay et vertueux doit plus « par compassion excuser, que par rigueur accu« ser». Il avoit conceu, et de longue main hayne mortelle contre la cité d'Antioche, et ne sçait lon pourquoy, et feit separer Fenicie d'Assyrie, à fin qu'Antioche ne fust capitale de tant de provinces.

XXXVI. Après fut adverty, qu'en ce païs les Juifz avoient de coustume de se couper voluntairement les genitoires: ce qu'il leur feit defendre, remonstrant que c'estoit acte cruel, de commettre telle turpitude en leur chair contre nature. A quoy ne voulans obeïr, prindrent les armes, et disoient qu'ilz s'estoient assubjectis à l'empereur Romain, soubz le pacte exprès de ne changer en rien leurs

loix et cerimonies, toutefois en fin l'empereur s'en feit croire. Lequel estant près le mont Olympe, monta au plus hault avec intention d'y coucher, et le matin d'y offrir quelques sacrifices, et regarder de là la naissance et levant du soleil : mais environ la mynuict, se leva une si horrible et impetueuse tempeste, avec esclairs et fouldres, que les autelz et apprestz des sacrifices furent gastez et mis en pieces : de maniere que s'il fut fasché en visitant AEtna en Sicile, encor pis fut à Olympe. De là print le chemin d'Arabie, et la suyvit presque toute, non sans grand desir de veoir l'oyseau Fœnix, jusques à promettre grands dons, à qui le luy monstreroit : toutefois n'en sceut onques trouver nouvelles, ny homme qui l'eust veu. D'Arabie print son chemin vers la fameuse cité de Peluse [1], non pour autre raison, que pour veoir le sepulchre du grand Pompée, qu'il renouvela et enrichit de structures superbes, et offrit sacrifices honorables en l'honneur et memoire de luy : dequoy le peuple Romain adverty, fut très ayse, et le senat luy en decerna publique congratulation. On dict qu'Adrian donna de beaux privileges et prerogatives aux citoyens de ceste cité, pour l'amour de ce sepulchre, et y feit mettre en grosse lettre engravée en bronze,

Ossa viri magni tenui quàm clausa sepulcro !

XXXVII. Adrian avoit un jeune gentilhomme nommé Antinous, auquel portoit grand amour et faveur, jusques à luy tolerer entierement le gou-

[1] L'an de Rome 883.

vernement des affaires d'importance, et le tenir plus pour compagnon, que pour serviteur. Beaucoup de gens murmuroient de ceste tant extreme privauté, les uns disans qu'il en abusoit en ses delices, les antres conjecturoient qu'il aydoit à l'empereur à l'exercice de l'art magique, à laquelle s'adonnoit oultre mesure. Advint que navigant sur le fleuve du Nil, le mignon Antinous se noya [1], dont Adrian mena si grand dueil, que non content de luy faire superbes exeques, plus de trois mois après le pleuroit, monstrant en ce cueur plus feminin que viril. Il feit mettre sa statue en tous les temples, et les habitans de ce païs luy voulans complaire, le nombrerent entre leurs dieux. Il demeura long temps ne parlant d'autre propos, et n'escrivant que de son Antinous, tant que chacun pouvoit juger sa desordonnée affection. Il demeura tout un esté au long du Nil, communiquant tous les jours avec les anciens prestres d'AEgypte des sciences occultes, de l'astrologie et magie: autre fois prenoit plaisir aux maistres escrimeurs, qui estoient lors excellens en ce païs, entre lesquelz profita de sorte, joinct qu'il y estoit auparavant fort adroit, qu'en peu temps surmonta les plus experts, jusques à donner touche à ceulx qui tiroient contre luy, à lieu marqué, et membre nommé.

XXXVIII. Il estoit, comme j'ay dict, homme severe, alaigre, grave, courtois, moqueur, patient, furieux, avare, liberal, pitoyable et cruel:

[1] L'an de Rome 884.

finablement fut variable en vices, et inconstant en vertus: pour ce que peu de temps se contenoit de mal faire, et encore moins entretenoit vertu. A ses amis estoit recognoissant le bien faict d'une part, et ingrat de l'autre, en ce qu'il ne les soustenoit au besoing, et enduroit qu'on parlast d'eulx à leur desavantage: digne en ce de reprehension, comme est tout autre prince, qui tumbe en ce vice: « Pource que les grands seigneurs extraictz de « bonne part, et ayans la vertu en recommanda« tion, doivent le plus tard qu'ilz peuvent ouyr « mesdire de leurs ennemis, et jamais de leurs amis « s'il est possible ». Grands inconveniens advindrent à Adrian de n'estre fidele et loyal à ses amis, qui se cogneut très clairement à Attiantius, Severus et Septicius, qui furent ses amis intimes, et depuis haïs comme mortelz ennemis. Eudemius fut en telle reputation envers luy, qu'il l'estima autrefois digne de l'empire, et depuis le poursuyvit avec si grand' malvueillance, qu'il le chassa de Rome, et le feit mourir en extreme indigence. Polienus et Marcellus furent si mal traictez, qu'ilz aymerent mieulx mourir que vivre soubz son empire. Heliodorus homme sage et sçavant en toutes bonnes lettres, fut banny, et occis miserablement. Numidius Quadratus, Catilius Severus et Turbo, personnages grands et consulaires, furent contrainсts pour eviter la fureur d'Adrian, vuyder de Rome et Italie. Severianus consul Romain, qui avoit espousé Sabina sa sœur, fut tué par ses ministres en l'aage de nonante ans, non pour autre raison, que pour-

ce que ce bon vieillard comptant son aage, disoit « qu'il avoit veu treze empereurs, et que s'il voyoit « le successeur d'Adrian, seroient quatorze »: dequoy adverty Adrian, ayma mieulx luy oster la vie, que d'estre par luy un jour compté entre les morts.

XXXIX. Au reste fut docte, et ingenieux en beaucoup de choses, comme à escrire, disputer, chanter, peindre, combatre, chasser et luicter: tant y a qu'il avoit en tout une telle opinion de soy et presumption, qu'il n'estimoit point estre au monde son semblable. Il avoit lors grand' familiarité avec un poëte Florus, sçavant et facetieux: et un jour qu'Adrian estoit en Scythie, ce poëte luy escrivit, comme se jouant,

Je ne vouldrois Cesar estre,
Souffrant la moindre partie
Des froidures de Scytie,
Païs sauvage et champestre.

Auquel l'empereur feit responce,

Je ne vouldrois Florus estre,
Povre, pouilleux, chatemitte,
Caché près d'une marmite,
Dont on ne me peust cognoistre.

Adrian aymoit et imitoit en son parler et escrire locutions antiques, et presque hors d'usage, et contre le commun jugement des doctes, preferoit Cato à Cicéro, Ennius à Virgile, Celsus à Saluste et Homere à Plato, ne trouvant rien de son goust, que ce que luy mesme jugeoit estre bien apresté. Depuis qu'il vint d'AEgypte, il vaqua si diligemment

à l'estude de l'Astrologie judiciaire : que chacun en faisoit revolution et discours de ce qui luy devoit advenir par prediction : et eut ceste vertu singuliere, que ce qu'il desiroit sçavoir, il procuroit et mettoit toute solicitude à le bien sçavoir, et tourmentoit ses maistres enseigneurs de questions et disputes, jusques à ce qu'il s'estoit resolu des doutes, et qu'il avoit esclarcy la verité des choses, sur tout ne vouloit qu'on parlast à ses repas de choses severes et tristes, de quelque qualité qu'elles fussent : et disoit souvent, « Qu'il aimeroit mieulx, « que ses ennemis luy ostassent la vie, que la joye « d'esprit, et alegresse de sa personne ».

XL. Une des vertus la plus louable, que l'empereur Adrian eut, estoit qu'il exercea tousjours sa grandeur à magnificence et liberalité : à peine refusa onques chose qu'on luy demandast, pourveu que ne l'eust ailleurs promise : auquel cas promettoit et donnoit esperance à ceulx qui luy demandoient, d'en avoir d'autres aussi bonnes. Il donnoit indiferemment terres, villes, chasteaux, provinces et royaumes, et non seulement ce qui estoit du bien public, mais aussi ce qui estoit particulierement du sien, comme chevaux, harnois, armes, robbes, bagues et l'argent de son thresor, entant qu'il se mettoit en necessité pour sortir ses amis d'indigence. Ceste seule vertu effaçoit presque le surplus de ses imperfections. Les presens qu'il feit à Epithetus [1] et Heliodorus, furent de grand' valeur : mais encore furent plus magnifiques ceulx

[1] Le philosophe Epictète.

qu'il feit à Phavorinus, d'autant qu'il le feit riche, comme les autres, et oultre ce luy donna estats honorables en la republique. Quand il trouvoit quelque jeune homme adroit aux armes, de quelque nation qu'il fust, luy donnoit chevaulx, armes et argent pour le suivre. Adverty qu'il y avoit en Numidie un capitaine nommé Malachus, homme vaillant et belliqueux, l'envoya querir pour le suyvre à la guerre, et aussi tost qu'il fut venu, luy donna de grand biens, disant « La raison veult bien que je « face mon devoir envers toy, plus tost que toy « envers moy, et que je te paye avant que tu com« bates, puis que tu viens de si loing employer ta « vie pour moy, et je ne te donne que des biens ». Maintefois se louoit Adrian de ce qu'il n'avoit jamais prins son repas seul, ains avoit tousjours au tour de sa table, gens sçavans pour disputer de la philosophie, et capitaines pour parler de la guerre. Il estoit au vestir et manger propre, net et curieux : et un jour commanda qu'on luy portast les viandes, qui se mangeoient à la seconde table, et pource qu'il les veid salement apprestées, donna congé à ses cuysiniers. Une autrefois veid un povre vieil escuyer, qu'il avoit cogneu à la guerre, qui se gratoit et frottoit contre la colonne d'un temple, auquel demanda pourquoy se frottoit ainsi, et gastoit son habillement, pource, respondit l'escuyer, « que « je n'ay dequoy m'habiller ny manger, tant s'en « fault que j'aye valets pour me grater ». Adrian eût si grande compassion de veoir ce povre homme et d'ouïr sa response, que soudain luy commanda

donner biens pour vivre, et valets pour le servir. Et comme ainsi soit, que l'envie soit naturelle aux povres, comme l'arrogance aux riches, le jour après certains autres vieillarts se vindrent presenter devant Adrian, pour veoir s'il leur feroit quelque bien : et les voyans approcher, commençoient à se frotter contre les murailles : lors soubriant, leur commanda de se grater et frotter l'un l'autre, à fin que le secours fust mutuel. Environ ce temps, le roy des Parthes luy envoya entre autres dons cinquante elephans armez avec leurs tourrions de bois et trois cents hommes pour leur garde, et experimentez à combatre dessus, qu'il estima beaucoup pour la nouveauté.

XLI. Adrian subjugua divers peuples par armes, mais sans comparaison plus en appaisa par presens et dons. Combien qu'en aucuns actes particuliers de ses amis et ennemis se monstrast passionné et plein d'affection : si est ce que generalement en ce que concernoit le bien public, fut tousjours amy de police et justice. Quand luy survenoient nouvelles d'importance fascheuses, il se passionnoit et estonnoit soudain : mais peu après qu'il en falloit determiner, et y donner ordre, les examinoit sagement, et concluoit avec grand jugement. Il ne faisoit gueres despesches sans conseil, et avoit à ces fins à sa suitte, pour conseillers ordinaires Salinus et Neracius jurisconsultes, et autre grand nombre de notables personnages non moins experimentez que sçavans. De sa nature estoit si prompt et legier d'esprit, que souvent lisant quelque autheur

qui parloit des singularitez des terres loingtaines et estranges, en un instant prenoit si grand desir de les veoir, que ne le pouvant accomplir, en demeuroit triste et malade. Pour conclusion, s'il estoit grand et liberal à recompenser philosophes, capitaines et autres particuliers, encore l'estoit plus envers les preteurs, tribuns, censeurs et autres administrateurs de la justice : et interrogué un jour par Phavorinus, pourquoy estoit si liberal à l'endroit des magistrats, respondit : « Je les fais riches, « amy Phavorinus, à fin que par povreté desrobans « ne facent les autres povres ».

XLII. Adrian establit à Rome et ailleurs beaucoup de bonnes et diverses loix, qui furent approuvées par le senat, receuës de la republique, et observées un bien long temps. Une des premieres fut, qu'il ordonna, que quiconque vouldroit se remuer d'une ville à autre, peust librement vendre meubles et maison, mais non demolir aucune chose, pour employer ailleurs la matiere à bastir : estimant qu'une cité ne se doit ruiner pour embellir l'autre. Ordonna aussi que quand quelqu'un seroit par forfaict condamné à mourir, ses biens confisquez, la dixieme partie de la confisquation seroit gardée à ses enfans : à fin que pour ce qu'on leur ostoit, pleurassent la coulpe de leur pere, et pource qu'on leur laissoit, se ressentissent de la clemence de leur prince. Ordonna que les loix, qui pour cas de petite importance faisoient que les transgresseurs encouroient crime de lese Majesté, seroient abolies, comme trop severes, et peu proufitables à la repu-

blique. D'ancienne coustume les princes et empereurs succedoient à toutes les marchandises et meubles des marchans et negociateurs estrangers, qui mouroient à Rome : quoy reformant Adrian ordonna que dès lors en avant, les enfans et prochains lignagers en heritassent. En oultre ordonna, que qui trouveroit thresor en son fondz, qu'il fust tout sien : si chez autruy, qu'il en baillast la moitié au maistre du fondz : si au public, qu'il partist egalement avec le Fisque. Defendit qu'aucun maistre ne peust tuer son serf ou esclave encor qu'il meritast la mort : mais qu'il le feist chastier par justice. Il meit ordre au manger, et au vestir, que nul usast de viandes trop exquises, et d'habits trop riches. Defendit qu'on n'allast plus en lictiere, et pour exemple feist brusler la siene en place publique. Commanda que les senateurs portassent tousjours dans la ville leur toge, c'est à dire, robbe longue et honorable. Feit faire defenses de n'entrer aux baings avant midy, si n'est aux malades. Ordonna que les mineurs de vingt cinq ans, qui n'avoient pere, auroient curateurs, encore que fussent mariez. Defendit qu'aux rufians et maquereaux on ne vendist aucun serf ou esclave, pource que telz meschans oysifz ne meritent serviteurs. Aux marchans qui alienoient leur bien pour frauder leurs crediteurs, ou qui faisoient par fraude banqueroutte, ordonna qu'ilz seroient mis en lieu public, à la veuë de chacun, pour souffrir ignominie et honte, et puis bannis de Rome. Ordonna que les prisons qui au paravant estoient hors les murs de la ville, fussent

dedans : et que la justice des condamnez à mort, fust executée hors les murs, disant, que cité tant belle, antique et consacrée aux dieux, ne devoit estre maculée ny souillée du sang des mauvais. Ordonna que les estuves des hommes et des femmes fussent separées, et que les hommes n'entrassent à celles des femmes, ne au contraire, sur peine de la vie. Davantage ordonna qu'aux festes et jeux publiques lon n'iroit plus sur chars à rouës courant par les rues, à fin de ne gaster d'aventure les enfans, et de ne despaver la ville. Prohiba que le prince, consul, senateur, ou autre peust contraindre leurs laboureurs ou artisans de bas estat à louer ou achepter leurs maisons et heritages : mais qu'en libere cité lon eust liberté d'achepter ce qu'on vouldroit, et de qui on vouldroit. Commanda qu'homme ne femme fust si hardy de se mesler de guerir maladies avec conjurées parolles, et que les medecins et apothicaires n'usassent plus de composez, et se contentassent des simples.

XLIII. Adrian fut grand imitateur de son seigneur Trajan au faict d'edifices, et en feit construire de magnifiques en divers royaumes et provinces, et ne feit onques mettre son nom et tiltres en aucun, si n'est en celuy de Trajan. Il renouvela presque tout le temple nommé *Pantheon*, où la deesse Berecynte, et tous les dieux estoient honorez. *Campus Martius*, autrefois environné de muraille, qui estoit d'antiquité ruinée, fut par luy non seulement enceinct, comme auparavant, mais aussi antourné de belles maisons. Edifia pareillement le

palaïs royal, qu'il appella *de Neptune*, aggrandit la place d'Auguste, pava celle de Trajan, repara les baings de Tyberius, haulsa de beaucoup le temple de Titus, et par tout feit mettre le nom des edificateurs, et en nul lieu le sien. Feit un excellent et magnifique pont, qui se nommoit de son nom, et un riche sepulchre auprès, duquel les jaspes, porphyres et autres pierres furent portées des Indes, et les architectes menez de Grece. Translata aussi le temple de la deesse de la bonne Fortune, avec ceste tant bien faicte statue, que Detrianus premier ouvrier de son temps y avoit dediée, qui estoit de telle grandeur et pesanteur, qu'il falloit vingt et quatre elephans à la mouvoir. Ceste image estoit consacrée au soleil, et Adrian par emulation en feit faire une autre aussi grande et pesante, qu'il consacra à la lune, et la tailla le grand et ingenieux Polidorus. Edifia semblablement ce fort chasteau, qu'on nomma long temps *Moles Adriani*, dict maintenant *Castel S. Angelo*. En divers lieux divertit rivieres et fontaines, pour la commodité des villes et païs. En Grece fonda ceste belle ville dicte *Adrianopolis*. En Palestine reédifia l'antique cité de Jerusalem, qui avoit esté saccagée et destruicte par Titus et Vespasianus, et la feit nommer *AElia*, à cause qu'il avoit nom AElius Adrianus.

XLIV. L'EMPEREUR Adrian fut prince, non seulement subtil et prompt en ce qu'il faisoit, mais aussi facetieux et plaisant en ce qu'il disoit. Il advint que comme Phavorinus son amy faisoit faire et

blanchir

blanchir la porte de sa maison, qui au dedans estoit vieille, triste et mal bastie, auquel dict: « Amy « Phavorin, vostre maison est comme les pillules « qui sont dorées dehors, et ameres et fascheuses « dedans ». Un autre amy d'Adrian nommé Sylvius, homme non moins noir au visage, que mal adroit au reste du corps, vint veoir l'empereur, et pour parade estoit tout vestu de blanc, auquel en riant Adrian dict: « Ce visage tant noir soubz ce « vestement blanc, me faict souvenir d'une mous« che noyée dans une escuelle de laict ». Un jour veid de la fenestre de son palais un senateur vestu de noir avec un habillement de teste d'escarlatte pourfilé de soye: et comme Adrian luy demandast pourquoy s'estoit ainsi desguisé, respondit, « Je « porte, seigneur, cest accoustrement ainsi rouge « pour cuyder pescher et prendre quelque dame. « Plus tost pour prendre les grenouilles, dict Adrian: « les dames veulent autre appast ». Advint qu'un vieillart fort chenu luy demanda quelque don, qui luy fut refusé, et depuis pour se faire mescognoistre à l'empereur, se feit raire teste et menton et revint encore demander ce que luy avoit esté denié. Auquel Adrian dict par moquerie: « Je dis de non « à ton pere de ce que tu me demandes ». A Rome avoient faict provision d'un grand nombre de bestes sauvages pour les courir à une feste; et le jour à ce destiné les senateurs luy dirent qu'il se faisoit tard, et estoit temps d'aller courir les bestes. « Vous di« riez mieulx, dict il, allons estre courus des bestes, « que les courir: car pour dix ou douze qui les ose-

« ront attendre, il en y aura dix mille qui s'enfui-
« ront ». Une autre fois qu'on luy vint dire qu'un Enacius Romain, homme plaideur, brouilleur, entremetteur et sans repos, estoit mort, ne se peut tenir de rien disant: « Par les dieux immortels je « m'esbahis comme il a trouvé le loisir de mourir « veu qu'il estoit tant occupé ». Fabius Cato citoyen de Rome, de grande authorité et fort ancien, petit toutefois de corps, prompt à prendre colere et à la laisser, se courrouçoit au senat, en la presence d'Adrian, qui luy dict en soubriant: « Tu ne dois « pas mettre tant de bois au feu, car ta cheminée « qui est tant petite, sera dangereuse de fumer ».

XLV. L'empereur Adrian aimoit et traictoit bien ses serviteurs, sans pourtant qu'il leur monstrast faveur ou privauté, disant que leur estat estoit servir, et rien plus, et falloit que fussent moderez en leurs faictz, et courtois en parolles. Estant en Espagne à Taragonne, veid un sien serviteur se pourmener en un jardin entre deux senateurs, auquel commanda qu'on allast donner un grand soufflet, et luy dire: « L'empereur mande, qu'on te « donne ce soufflet, à fin que tu ayes honte de te « pourmener avec ceulx que tu es obligé de servir ». Au manger et boire Adrien n'estoit ne sobre ny gourmant, si n'est qu'il estoit curieux en aucunes viandes rares, et en mangeoit tant, quand en pouvoit recouvrer, qu'il excedoit les termes de santé et de vertu. Il aymoit naturellement faisans, lard, laictues, laict de vaches, amendes roties et figues vertes. Il estoit friant de bon vins et delicatz, et en-

beuvoit quelquefois jusques à prejudicier à sa personne et à sa reputation. Il se levoit matin, dormoit peu la nuict, et trop le jour.

XLVI. De son temps y eut beaucoup de pestilence, famine et tremblemens de terre, et autres plusieurs calamitez, ausquelles se monstra prince tant debonnaire et magnanime, qu'il ayda volontairement à chascun à supporter tant de maulx. A beaucoup de citez osta les daces et tributs, à d'autres les diminua : de sorte qu'il n'y avoit ville en l'empire, qui n'eust receu quelque gratuité et bienfaict de luy. Au cinquieme an de son empire, le fleuve du Tybre inunda si bien, que le dommage qu'il feit en trois jours, ne se peut reparer en six ans. Il fut craint de gens de guerre, pource qu'il les chastioit : et aymé, pource qu'il les payoit bien. Ce que plus le feit aimer des Romains, et louer des historiographes, fut, qu'en temps de paix entretint pacifiques les gens de ses armées, et en temps de guerre policée et reformée la republique. Quand les senateurs le venoient visiter en sa maison, ou autres magistrats publiques, tousjours se levoit pour les recevoir : et si c'estoient consuls, alloit au devant, et monstroit à tous grand' humanité. Il mangeoit en compagnie, et ne laissoit aux repas sa grand' robbe, et avoit au dessoubz ceincte son espée. Sur tout ne permettoit qu'on luy parlast d'affaires durant le repas, ne qu'on luy feist requestes, autrement d'indignation laissoit la table. Au demeurant print tousjours grand soing à l'entretenement des temples, prestres et sacrifices, et avec ce n'ayma

onques qu'on inventast choses nouvelles, ne qu'on introduist nouvelles coustumes.

XLVII. Depuis que l'empereur Adrian eut peragré la plus part des provinces et terres subjectes à l'empire, enduré par mer et par terre plusieurs dangereuses et perilleuses adversitez, commença par aage et fatigues à devenir maladif et fasché, et en pensement, à qui laisseroit ses estats, mesmes l'empire : pource qu'il voyoit beaucoup de poursuivans qui le desiroient, et peu qui le meritoient. Environ ce temps feit mourir Severian de crainte qu'il avoit, qu'il n'aspirast à l'empire, et racompte Dion qu'il mourut, comme s'ensuit. Un jour qu'Adrian souppoit avec bonne compagnie de senateurs qu'il avoit invitez, entre autres propos les pria de luy nommer dix hommes sages, sçavans, experimentez et de bonne vie, ausquels pour la descharge de son devoir, peust après sa mort, qu'il estimoit prochaine, laisser ses estats, et la charge de la republique, disant : « Je vous prie des dix ne « m'en dire que neuf : car j'en ay desjà un en ma « memoire, que vous jugerez en estre digne à mon « advis, qui est Severianus mon beau frere, qui a « comme chacun sçait, science, gravité et aage ». Peu de jours après, ainsi qu'Adrian estoit malade d'un flux de sang, tant grand qu'il cuidoit que la vie luy faillist avec le sang, pria le senat d'eslire pour empereur Lucius Commodus, et depuis commençant de venir en convalescence, et oyant dire que Severianus et Fuscus murmuroient contre le successeur qu'il avoit nommé, et qu'eulx mesmes dressoient brigues et factions pour estre esleus,

leur porta mauvaise volunté. Severianus fut tué par le commandement de l'empereur en l'aage de quatre vingts et dix ans, pource qu'on luy improperoit de s'estre assis en la chaire imperiale, en la salle du palais d'Adrian, et avoit faict menées secretes avec les senateurs et capitaines des gens de guerre, pour estre nommé à l'administration de l'empire. Adrian peu après determina d'adopter le consul Fuscus son parent, mais à l'occasion de ce qu'il avoit recours aux devins et magiciens, pour sçavoir d'eulx s'il seroit empereur, il luy feit perdre l'esperance et la vie ensemble.

XLVIII. Pletorius vint visiter Adrian estant malade, qui n'en feit aucun compte, et à peine daigna le regarder, disant qu'il le venoit veoir plus pour succeder à ses estats que pour le consoler. Il poursuivit lors aussi par tous les moyens qu'il peut, Gentianus consul, homme vertueux, de noble et antique maison, non pour autre raison, que pource que le peuple l'aymoit autant ou plus qu'autre Romain : et presumoit par là Adrian, qu'après sa mort pourroit estre esleu. Brief il exercea plus de tyrannie et cruaulté peu de temps avant mourir, à faire chasser, bannir et occire miserablement ceulx qu'il pensoit luy pouvoir succeder à l'empire, qu'il n'avoit faict tout le reste de sa vie au paravant. L'imperatrix Sabine sa femme et luy ne se portoient gueres bien ensemble, pour le souspeçon qu'il avoit dès long temps d'elle. Finablement il tumba en telle rage, que luy mesmes l'empoisonna, et luy feit perdre la vie, pour perdre le souspeçon.

XLIX. Voyant qu'il n'y avoit ordre, et que par necessité falloit mourir, delibera de nommer un successeur à ses estats, qui fut Ceionius Commodus, gendre de Nigrinus, contre l'opinion et volunté de ses amis, du senat et de la republique, pource qu'il en y avoit bon nombre d'autres, ausquels Adrian estoit plus tenu, et qui avoient plus de dexterité et d'experience au maniement des affaires de l'empire. Il voulut qu'on nommast ce Ceionius, Ælius Verus Cæsar : et à fin que le peuple le prinst en bonne part, et que le senat le confirmast, leur octroya les jeux Circenses, qui estoit chose fort aggreable : et d'abundant distribua à Rome quatre mille Sexterces. Aussi tost qu'il eut adopté Ceionius, le feit preteur, et luy donna le gouvernement de la Pannonie, où estoient la plus part des gens de guerre : le feit deux fois consul, et par privaulté le faisoit asseoir près de soy à la table, le traictoit comme fils, et chacun luy obeïssoit desja, comme à seigneur : toutefois avant qu'il fust confirmé, et qu'il eust loysir d'aller remercier le senat, surprins d'une griefve maladie, mourut le jour des calendes de janvier. Adrian se voyant privé de ce successeur, et d'ailleurs prochain de sa fin, adopta et declara empereur Antoninus Pius, avec charge et pacte, qu'il adopteroit pour successeurs Annius Verus, et Marcus Antoninus [1]. Ceste adoption despleut à d'aucuns, mesmes à Attilius Severus, qui s'estoit preparé de longue main et avec grand' solicitude pour y avoir part : et lors ayant l'office de prefect

[1] Connu sous le nom de Marc-Aurèle, qui fut depuis empereur.

et gouverneur de la ville, pour tenir son party, corrompoit les uns avec argent et les autres avec promesses : dequoy Adrian adverty, ne le pouvant prendre pour le faire mourir, le feit bannir de toute Italie, ses biens appliquez au fisque.

L. Le jour qu'Adrian commanda qu'on feist mourir le vieil Severianus, peu avant que l'executeur de justice le decolast, se feit porter du feu en un reschau, et mettant de l'encens dessus, et haulsant les yeux au ciel : dict, « Vous dieux immortels j'invoque à « tesmoings, si je suis coulpable de ce dont lon m'ac- « cuse : et pource que contre toute raison je suis « aujourd'huy condamné à mourir, je vous prie et « requiers en tesmoignage de mon innocence, que « ne me donniez autre vengeance contre le cruel « Adrian, si n'est que quand il desirera mourir, « qu'il n'en puisse trouver le moyen. Advint que depuis Adrian n'eut jamais une heure de santé, et desiroit et cherchoit toutes les occasions pour se faire mourir. Quoy prevoyant Antoninus Pius, le faisoit garder le jour et veiller la nuict : augmentant le mal, et ne pouvant manger ne dormir, demandoit à ses serviteurs tantost le venin, tantost le cousteau pour mettre fin à ses passions : laquelle chose sceuë par le senat, luy envoyerent deux senateurs des plus notables pour le consoler : et le prier de prendre patiemment le sort de sa maladie : dequoy fut tant fasché, qu'il commanda promptement tuer celuy qui luy porta la parole. Il avoit un sien barbier nommé Mascor, fort favory et grand amy, qu'il pria en secret, et depuis menaça, afin qu'il le

tuast ; mais le barbier espouvanté d'un si estrange ces, vuida soudain la chambre, et s'enfuit. De fortune il recouvra un couteau avec lequel se vouloit frapper sur la poictrine, sans les gardes, qui de violence le luy osterent des mains. Il avoit un fidele medecin du païs d'Afrique, qu'il pria de luy donner un peu de venin, pour mettre fin à sa miserable vie, et sortir de ceste si grande peine et douleur: mais ce medecin fut tant loyal à son seigneur et maistre, qu'il ayma mieulx luy mesmes boire le poison et mourir, que donner occasion à son seigneur de ne vivre plus. Pour malheureux et defortuné se tenoit Adrian de ne pouvoir mourir, qui fut pour accomplir ce que Severianus mourant avoit requis aux dieux. En fin voyant Adrian, qu'Antoninus estoit declaré et confirmé empereur, et que son mal empiroit de jour à autre, sortit de Rome, et se feist mener au port de Bayes, où il experimenta diverses medecines, qui luy prouffiterent peu à la santé. Et mourut en ce lieu le sixieme jour de juillet, et fut son corps mis en un village nommé *Villa Ciceroniana*. Il vesquit soixante et deux ans, et fut empereur vingt et un, et six mois. Peu avant mourir, commanda qu'on meist en escrit sur son sepulchre:

Turba medicorum regem interfecit.

C'est à dire, que la diversité des medecins et medicamens avoient advancé la fin de l'empereur. Son corps fut enterré au bout du pont nommé *Ælius*, aux fondemens du chasteau, qu'il y avoit faict edifier.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ANTONIN-LE-PIEUX.

Naissance d'Antonin. II. *Son éducation.* III. *Ses dispositions corporelles.* IV. *Ses talens et ses vertus.* V. *Son goût pour l'agriculture.* VI. *Combien il se fit aimer et estimer.* VII. *Bonté d'Antonin.* VIII. *Paroles et actions qui le prouvent.* IX. *Sa conduite relativement à Adrien, avant et après sa mort.* X. *Discours d'Adrien au sénat, en déclarant Antonin son successeur.* XI. *Il met son anneau au doigt d'Antonin.* XII. *Dignités dont Antonin fut revêtu avant d'être empereur.* XIII. *Sa libéralité.* XIV. *Sagesse de son gouvernement.* XV. *Il contraint et fait rentrer dans le devoir les peuples révoltés par la force des armes.* XVI. *Et plus encore par sa bonté et sa prudence.* XVII. *Vertus qu'il recherchoit dans ceux qu'il mettoit en place.* XVIII. *Son désintéressement.* XIX. *Son habileté dans les affaires.* XX. *Son plaisir étoit d'être aimé.* XXI. *Comment il employoit son temps.* XXII. *Il supprime l'office des quadruplateurs.* XXIII. *Édifices qu'il fit construire.* XXIV. *Il défend qu'on demande au sénat des offices de judicature.* XXV. *Sages ordonnances d'Antonin.* XXVI. *Fléaux et prodiges pendant son regne.* XXVII. *Comment il se fit respecter et obéir par les nations étrangères, presque sans faire la guerre.* XXVIII. *Il marie sa fille à Marc-Aurèle.* XXIX. *Sensibilité d'Antonin.* XXX. *Sa constance dans ses amitiés.* XXXI. *An-*

tonin s'amuse à la pêche. XXXII. *Réponse que lui fait un bossu.* XXXIII. *Antonin passe ses dernieres années dans la compagnie des sages.* XXXIV. *Il meurt.*

Depuis l'an 859, jusqu'à l'an 914 de Rome, après J.C. 161.

ANTONINUS PIUS[1].



Les ancestres d'Antoninus Pius furent de la Gaule Narbonoise de la cité de Nemause maintenant dicte *Nisme*, qui estoit depuis le temps de Jules Cesar, faicte colonie des Romains. Son bisayeul se nommoit *Titus Fulvius*, homme de reputation, et qui feit de grandes prouesses avec Jule Cesar, à la conqueste des Gaules, et en fin pour avoir tousjours tenu le party des Romains, et avoir faict beaucoup de grands services, fut faict citoyen Romain, et deux fois consul, et prefect de la cité. Le pere d'Antoninus Pius fut Fulvius Aurelius, homme vertueux et docte, senateur, et deux fois consul : de complexion triste, solitaire et maladifve. Son ayeule maternelle avoit nom *Bobinia*, et le pere de sa mere Arrius Antoninus, dont porterent le nom les *Antonins*. Cest Arrius Antoninus estoit tant es-

[1] Qui impera l'an du Monde quatre mille cent un (4139): et de nostre Seigneur Jesus-Christ, cent trente-neuf. *Allegro*

timé en l'empire Romain, qu'il fut censeur, tribun du peuple, maistre de la cavalerie, et sur ses vieux jours deux fois consul. Il fut haï et poursuivy de Domitian, et grand amy de Nerva, et familier de Trajan. Ainsi qu'il veid qu'on faisoit Nerva empereur, et qu'il l'acceptoit estant si vieil, en eut grande compassion, et luy dict ces paroles: « Il « me semble, amy Nerva, que ce t'est sinistre « fortune, ou que les dieux se veulent venger de « toy, de te plonger au gouffre des affaires, lors qu'ilz « te devoient le plus de liberté et repos ». Le bon vieillard Nerva se ressentit tant de ceste parolle, qu'à peu qu'il ne renonçast à l'empire, sans la persuasion et instance que Trajan luy en faisoit. Antoninus avoit pour beau pere Julius Lupus, homme pacifique, qui ne voulut onques office ne charge en la republique, et se contentoit de son patrimoine. Il maria Antoninus avec la fille de Annius Verus, qui s'appeloit *Faustina*, femme au grand Marcus Aurelius. Antoninus et Faustina eurent deux filz, qui mourdrent jeunes, et deux filles, dont l'une mariée à Silanus, mourut jeune, et l'autre, comme dict est, fut femme à Marcus Aurelius, dont il parvint à la succession de l'empire. Antoninus n'eut que une sœur, qui avoit nom *Fadilla*, qu'il aymoit fort, pource que luy et elle estoit naiz de mesme ventrée. L'empereur Antoninus nasquit le treizieme jour du mois d'octobre à Lanuvina près de Rome [1]

[1] L'an de Rome 839. Il monta sur le trône l'an de Rome 891.

qui estoit un village, qu'il augmenta depuis de territoire, d'edifices et de beaux privileges.

II. Le plus du temps de son enfance fut nourry chez son ayeul maternel, qui en print telle sollicitude, qu'il le feit instruire par les plus excellens precepteurs qu'on peut trouver, tant en bonnes meurs comme en langue grecque et latine, de sorte que son ayeul se prisoit plus de ce qu'il estoit docte et vertueux, que de ce qu'il estoit son nepveu. Sur tout ayma l'estude de la cosmographie, et se delectoit à entendre la situation des païs par ceulx qui y avoient esté, et s'enqueroit diligemment des singularitez de chacune province, pour sçavoir si les autheurs qui ont escrit en ceste science, avoient obmis quelque chose. Ses ayeuls cognoissans son bon esprit, le tenoient en la compagnie des philosophes, et luy de son naturel aymoit les hommes vertueux, tant qu'en peu de jours chascun eut opinion, qu'il seroit amy des bons, et ennemy des mauvais : qui est exemple pour la nourriture des jeunes princes, qui coustumierement sont imitateurs des coustumes et façons de vivre de ceulx qu'ilz frequentent en leur jeunesse.

III. Antoninus estoit hault de corps, deslié, droict, les yeulx un peu gros, et hors la teste, cheveux noirs, barbe espesse, les dens blancs et rares, les mains fort pelues : au demourant le geste alaigre, dispost et beau, tel qu'il incitoit chacun à plus l'aymer que craindre. Pour la faulte que les dens luy faisoient, un excellent ouvrier entreprint de luy en faire d'artificiels pour manger et parler,

auquel Antoninus dict : « Puis que de ma bouche ne « sortit onques parolle contre-faicte ne faincte, « jamais ne permettray qu'il y entre dens contre-« faicts ». Ceste perte de dens luy causa qu'il mangeoit avec difficulté, et begueyoit au parler. Un senateur nommé Taurinus, avantageux en paroles de gaudisserie, et non moins gourmant au boire et manger, dict un jour à Antoninus, que c'estoit pitié de luy, en ce qu'il n'avoit dens ny pour parler, ny pour manger, auquel respondit : « Il est « vray que nature m'a osté le moyen d'estre gour-« mant et parleur : mais n'a pas à toy la volunté de « mesdire et trop manger, et semble qu'elle t'aye « muny de dens pour parler assez pour quatre.

IV. Beaucoup de princes ses predecesseurs furent plus estimez en science : mais nul l'esgala en eloquence, pource qu'au parler proprement, et disputer de toutes choses en Grec et Latin fut des premiers de son temps. De sa nature estoit de bonne et belle complexion, sanguin, cholere, qui le demonstroit estre subit et prompt à s'esmouvoir : mais il domina de telle sorte son naturel, qu'il fut toute sa vie constant aux adversitez, et patient aux injures. Quand on luy disoit parolles qui le faschoient, ou qu'on luy portoit tristes nouvelles, dissimuloit si bien, qu'on n'en cognoissoit jamais signe à son visage. Au paravant qu'il fut empereur, estoit estimé l'un des plus riches hommes de l'empire, pource qu'il avoit succedé à deux ayeuls, et deux oncles, qui estoient des plus riches de son temps, qui le feirent unique heritier. Avec ce qu'il estoit pru-

dent et mesnager à conserver son bien, et curieux à l'augmenter, sans que pour raison de ce il feist onques tort à personne, et estoit ennemy de ceulx qui usurpoient quelque chose de l'autruy. De sorte qu'estant parvenu à l'empire, parlant de la convoitise des hommes, disoit souvent : « Je donne graces « aux dieux immortels, de ce que depuis que fus « empereur, je n'ay rien prins des biens de mes « subjects, ny au paravant me couchay onques, « que fusse debiteur à personne quelconque ».

V. Antoninus fut fort affectionné à l'entretenement de la vie rustique, jusques à faire instruments du labourage luy mesmes, et semer, planter, couper, enter et labourer en ses héritages. En autres actes, il ayma tant la mediocrité, en tout et par tout, tant à la conduicte de sa personne, que de ses estats, que ny pour superflue despense fut estimé prodigue et superbe, ny pour serrer et mesnager son bien, noté d'estre avaricieux et chetif. Souvent que le ciel estoit serain, et le temps disposé en beau, disoit les jours et heures qu'il changeroit en vent ou pluye, et ne failloit point, se ventant qu'il ne sçavoit ceste science par autre philosophie que celle qu'il avoit apprinse des laboureurs. Un jour comme il coupoit un sauvageon en un sien jardin pour enter, quelque sénateur son familier luy dict, qu'il laissast l'office de laboureur qui estoit indecent à l'estat d'empereur, auquel feit response : « Plus honorable est, et mieulx convenant à l'empereur, estre en son jardin coupant « un arbre, qu'estre oysif parmy la ville, et perdre

« temps ». Il estoit ententif à ce qu'on disoit, et curieux à veoir ce qu'on faisoit, avec grand desir d'apprendre l'un et l'autre, et y meit avec le temps telle diligence, lisant, estudiant, disputant ou faisant quelque besongne de ses mains, qu'il devint des plus parfaicts ès arts et sciences. Il alloit la pluspart du temps teste descouverte, pour la grand' chaleur qu'il y sentoit. Et comme quelqu'un luy remonstrast, que ce luy estoit dommageable, et que pour le serein, qui est dangereux à Rome, devoit couvrir la teste, respondit : « Mon amy, as-« seure moy que les hommes qui sont en la terre « ne me portent nuysance : car je m'asseure que « chose qui provienne du ciel, ne m'endom-« magera ».

VI. Antoninus estoit musicien et amateur de musique, toutefois le senat la luy feit defendre sur ses vieux ans, pour le trop de temps qu'il y consommoit, et pource que trop ouyr, et se delecter à la doulceur et harmonie des instruments, qui deploroient quelquefois choses tristes en voix lugubres, se contristoit et provoquoit à plorer. Il fut tant doulx, debonnaire et aymable, que tous les cœurs l'aymoient, les langues le louoient, tous ceulx qui le cognoissoient le servoient, et ceulx qui ne l'avoient veu, le cherissoient pour en avoir ouy dire tant de bien. Finablement toute Rome et Italie le comparoient à Numa Pompilius, pource qu'on ne pouvoit penser vertu, dont ne fust louable, ne vice aucun dont on le peust reprendre.

VII. Annius Verus pere de la premiere Faustine,

et

et beaupere d'Antoninus Pius, vint à estre tant vieil, qu'il ne se pouvoit tenir ny à cheval, ny à pied, et le portoit on à bras au senat, pour dire son advis ès choses d'importance, pource que communement des vieulx decrepitez proviennent les conseils sains et meurs. Antoninus Pius estoit l'un de ceulx qui ordinairement le portoient en ses bras, et que pour le passer en lieu net se mettoit souvent en la bouë jusques au genouil : et pource que pour monter au senat, y avoit de grands degrez fort haults, luy mesmes le montoit sur ses espaules. Passant un jour Antoninus devant les prisons, et voyant mener prisonnier un povre homme vieil, nommé Julianus, adverty que ce n'estoit que pour debte, paya incontinent tous les creanciers : et qui fut de plus grand'pitié, non seulement paya pour luy, mais aussi luy donna de quoy vivre pour l'advenir en sa maison. A Rome estoit peine capitale de respandre sang par justice, ou autrement dans le circuit des murailles : à ceste cause y avoit hors la ville vers *Via Salaria*, lieu destiné pour l'execution de la justice, et auquel les seigneurs chastioient leurs serviteurs. Advint qu'Antoninus passant par là, et voyant un grand nombre d'esclaves et autres povres personnes de servile condition, qu'on fouetoit et batoit cruellement, esmeu de compassion et naturelle pitié, les achepta tous, et ce mesme jour leur donna liberté civile. Dès sa jeunesse eut inclination et volonté de visiter les malades, et conforter les desolez, et les secouroit tant qu'il pouvoit de conseil et de biens. Une povre

femme Romaine, vefve, avoit un jeune filz unique, qui tua un autre jeune enfant, et en fut condamné à mourir : dont pour cuider avoir remission, alla plorant vers l'empereur, qui sçachant la fortune pleura tant avec la triste mere, que ses domestiques furent contraints luy dire, que ceste contenance estoit indigne de luy. Ausquels dict : « Ceste « povre femme me demande moyen de sauver « la vie à son filz, et pource que ne luy peux « ayder à ce qu'elle demande, je luy ayde à « pleurer ».

VIII. Antoninus reforma la coustume qu'on avoit à Rome, de laisser les corps des executez par justice sur la terre sans sepulture, et ordonna qu'on les enterrast, disant « Que c'estoit assez que les « hommes perdissent la vie, et qu'il estoit inhumain « de laisser manger les corps aux bestes sauvages ». Depuis Tarquinius Superbus les Romains avoient excogité divers et nouveaux tourmens à la punition des criminels et malfaicteurs, que le bon Antoninus osta. « Car comme il disoit, c'est assez que les « tourmens chastient, sans inventer cruautez, qui « donnent plus de compassion que d'exemple ». Ordonna par mesme moyen, que le condamné à mourir choisiroit le genre de mort, qu'il vouldroit, disant pour raison, que la pluspart des sentenciez à mort sentoient plus de mal à l'appareil du supplice, qu'à la perte de la propre vie. Fabatus, Dioscorus, Lipulus, Macrinus, Fulvius, Torquatus, Encenius, Bruscus et AEmilius, consuls et preteurs, avoient esté bannis par l'empereur Adrian :

mais Antoninus les feit incontinent rappeller, non sans contradiction d'aucuns leurs malveuillans, qui disoient que c'estoit au prejudice de la renommée d'Adrian. A quoy respondant disoit : « Adrian mon « seigneur avoir paraventure lors occasion de faire « ainsi : mais je ne cuide faillir maintenant, pour- « ce que s'il ayma à leur endroit la rigueur de jus- « tice, je me veulx exerciter à la clemence ». En quelque lieu qu'il fust dans Rome, ou dehors, ne failloit chasque semaine d'aller visiter les prisonniers : et les povres qu'il trouvoit detenus pour debtes faisoit eslargir, et commandoit payer leurs crediteurs, ou donnoit asseurance de ce qu'ils devoient.

IX. Lors qu'Adrian estoit en sa derniere maladie (comme dessus est dict) et tant forcené, qu'il commandoit indifferemment prendre, bannir et tuer beaucoup d'honnestes hommes, Antoninus Pius qui estoit desjà adopté à l'empire, et avoit le maniement des affaires, voyant la desordonnée volonté d'Adrian, n'executoit que bien peu de ses commandemens, et mandoit secrettement à ceulx que l'empereur commandoit occire, qu'ilz s'absentassent pour un temps. Entre toutes les œuvres de pieté qu'il exercea onques, fut la plus louable, en ce qu'il feit si diligemment et soigneusement veiller et garder Adrian qu'il ne se tuast, comme il avoit proposé : combien que selon le monde il deust plustost procurer et desirer sa fin, pour parvenir à l'estat supreme qu'il se voyoit preparé. Le senat et peuple voulurent abolir tout ce qu'Adrian avoit

faict et ordonné : mais Antoninus y resista si virilement, que non seulement feit confirmer ce qu'il avoit institué, mais aussi le feit mettre au nombre des dieux. Et luy feit edifier un sumptueux temple à Puzol, où fonda annuel service et prestres, qui se nommerent depuis *Adriani*. Il institua en l'honneur de Trajan certains jeux, qui se jouoient de cinq ans en cinq ans, et se nommoient *Lustres*, pour lesquelz donna de grands biens et revenus. Peu avant qu'Adrian mourust, Antoninus luy avoit faict construire son sepulchre à la rive du Tybre, et impetra des Romains, qu'on feroit autant d'honneur au corps mort quand entreroit en Rome, comme on faisoit durant sa vie. Il n'y eut onques en Rome prince ou empereur qui ne fust noté d'estre cruel ou au moins peu pitoyable, excepté Antoninus Pius : lequel jamais de sa bouche ne commanda sentencier homme à mort, ne de ses yeulx veid tuer aucun criminel : Car si grande estoit sa clemence, qu'elle ne pouvoit supporter de veoir espandre le sang humain.

X. Un jour Adrian en la convalescence d'une grande maladie, sur la fin de son disner eut une toux si violente, qu'elle luy engendra un flux de sang par le nez, qui continua si longuement, que chacun en estimoit sa fin prochaine. Quoy sentant Adrian, et prevoyant qu'avant mourir falloit pourveoir au commun bien de la republique, envoya querir le senat, les consuls et autres plus notables officiers de Rome, ausquelz assemblez autour de son lict feit la remonstrance digne de memoire,

qui s'ensuit. « Vous pouvez veoir (peres conscripts) « comment sans y penser m'est venue assaillir la « mort, et de combien de petite occasion je vay « perdre la vie : prenez exemple à moy, et vous « asseurez qu'il n'y a en la vie saison plus dange- « reuse, que celle qu'on estime la plus seure et « durable. Or avant laisser le monde, et vostre « tant doulce et honorable compagnie, j'ay à vous « dire, que nature ne m'a concedé aucuns filz na- « turelz, dont je rendz graces aux dieux, qui me « privans d'enfans, m'ont paraventure osté beau- « coup d'ennuys et de pensemens. Il y a bien fort « grande difference entre engendrer un filz et le « choisir : pource que celuy que on engendre se « prend par necessité, et celuy qu'on choisit par « volunté. Les filz que nature nous donne, sont « souvent mal adroictz, imbecilles, ou ignorans : « mais ceulx que nous eslisons, si nostre jugement « est bon, sont habilles, sains et discrets : et com- « munement on n'est pas si imprudent quand on a « le choix, qu'on ne choisisse le meilleur. J'avois « puis nagueres receu pour filz et successeur Lu- « cius Commodus, qui fut assez de vous cogneu : « mais la destinée luy fut si contraire, qu'il gousta « plustost l'amertume de la sepulture, que la doul- « ceur des biens où je l'avois constitué : maintenant « j'ay choisi et adopté pour vostre empereur An- « toninus, qui est et sera comme je puis promettre, « prudent, bening et misericordieux. Il prent l'em- « pire en aage meur et competant, hors crainte, « que la jeunesse luy face entreprendre choses te-

« meraires, ou que la vieillesse l'empesche à bien « gouverner et conduire ce qui est de sa charge. « Il est nourry en ceste province, et a vescu en « l'observation de noz loix, qui sera cause qu'il en- « tretiendra noz coustumes et ordonnances, et ne « nous portera estranges statuts qui faict bien à « considerer : car il n'y a chose plus prejudiciable « aux republiques, que d'introduire coustumes es- « tranges et peregrines. Antoninus scait et entend « très bien le faict de la guerre, gouverner exer- « cites, souffrir passions communes aux gens de « guerre, mener prattiques, entretenir le peuple, « user de clemence aux uns, chastier les autres, de « sorte que le gouvernement de la republique luy « apartient, d'autant qu'il a experience de tant de « bonnes choses. Vous le cognoissez, et il vous « cognoit. J'ay conceu telle opinion de luy, qu'il « ne vous mesprisera, et ne m'oublira : ains obeïra « à moy, comme à pere, et vous aymera comme « ses freres. Je veulx d'avantage que vous sçachez « que je luy laisse l'estat d'estre empereur avec pacte « et condition expresse, que sur ses derniers jours, « s'il meurt sans enfans, il le laisse à Marcus Au- « relius, nostre fidele et grand amy. Ces deux elec- « tions seront à mon advis aggreables aux dieux, « et proufitables aux hommes. Marcus Aurelius est « le plus grand en faveur, credit et science humaine, « mais Antoninus a plus d'experience pour ceste « heure aux grands affaires, qui est le motif que je « l'ay preferé, ayant entendu et cogneu, qu'à la « generale conduite et entretenement de la repu-

« blique, plus vault un an d'experience, que dix de « science. Il fault que je confesse, que j'ay esté negli- » gent et mal prevoyant beaucoup de choses durant « mon empire, qui m'a causé beaucoup de maulx « et d'ennemis: mais je tiens la republique recom- « pensée de ce que je laisse deux princes l'un après « l'autre, qui en bonté, vertu et science egaleront « pour le moins tous leurs predecesseurs, et servi- « ront d'exemple aux successeurs ».

XI. Ayant Adrian mis fin à son propos en la presence des assistans, tira un anneau de son doigt, et le meit à celuy d'Antoninus Pius, qui fut dès lors tenu, servy et obeï comme vray empereur: combien qu'Adrian ne mourust encor de long temps. Digne de grand louange fut Nerva, d'adopter le bon Trajan, et non moins Trajan d'adopter Adrian, mais encor plus Adrian, de nommer deux telz successeurs. Par resolution les cinq empereurs surnommez, les uns après les autres, furent si sages, bons et grands, qu'il sembloit estre prediction, qu'en eulx prendroit fin la felicité et gloire des empereurs Romains.

XII. Auparavant qu'Antoninus parvint à l'empire, trafiquoit grand' somme de deniers en forme de banque, et employoit le proufit à secourir les povres, et rachepter les captifz. Adrian l'envoya une fois pour visiter l'isle de Sicile, en laquelle reforma l'estat politique, changea plusieurs officiers, bannit beaucoup de tyrans, appoincta discordes particulieres, meilleura les monnoyes, repara edifices, et gouverna si bien, qu'il n'y eut

oncques contre luy plaincte. Il fut quatre ans consecutifz preteur dans Rome, censeur trois fois, et consul avec Catilius Severus [1]. Ausquels estatz se comporta tant honnestement, qu'on ne le nota onc d'estre trop prompt au commander, ny rigoureux au chastier. Adrian divisa toute l'Italie en quatre Jurisdictions, à chascune desquelles feit un consul, et Antoninus eut superintendance sur tous, dont luy provint tel credit et auctorité, qu'on determinoit tous affaires par son conseil à Rome et en Italie. Pour loing qu'il fust de Rome ne touchoit aux choses ardues et d'importance sans l'advis et conseil d'Adrian, et non seulement d'Adrian, mais de tout le senat: afin qu'on ne luy peust imputer d'entreprendre temerairement acte, duquel s'en peust ensuyvre repentance. Estant proconsul en Asie, fut si accort au regime, et peu convoiteux à s'enrichir, qu'on le nommoit le sanctissime proconsul, qui estoit beau tiltre en païs estrange, ou communement gouverneurs estrangiers sont haïs des gens du païs. Durant ce gouvernement en Asie advint, comme pour augure qu'il seroit empereur, qu'une sanctimoniale voulant saluër, cuidant dire, « Je te saluë, proconsul », dict: « Je te saluë, empereur ».

XIII. Au retour d'Asie à Rome, en la ville d'Antioche mourut sa fille aisnée, qui estoit si subjecte à ses plaisirs durant sa vie, que la memoire n'en fut gueres bonne après sa mort. Nous avons desjà dict, que sa femme avoit nom Faustina, qui es-

[1] L'an de Rome 873.

toit mere de la belle Faustine femme à Marcus Aurelius. Toutes deux furent dames de grande liberté et de peu de vertu : qui fut deplorable en ces deux tant bons et honnestes princes, de rencontrer deux femmes tant dissoluës. Avant qu'Antoninus Pius fust adopté d'Adrian, il estoit (comme dict est) tenant un peu de l'avare et mesnager, et depuis vint grand donneur et liberal : et une fois que sa femme le luy reprochoit, Antoninus luy dict : « Il semble « que tu ne sçaches pas (Faustine) que depuis que « sommes empereurs nous perdons tout ce qu'a-« vions, pour avoir mieulx, et avons obligation à « donner, et defense de prendre ». De liberalité il remeit aux villes d'Italie la moitié du tribut coronaire, qui se payoit au couronnement des empereurs, et commandast qu'on l'employast aux reparations de leurs murailles. Il faisoit et commandoit faire tout honneur qu'on pouvoit à sa femme, et impetra du senat qu'on la nommeroit *Faustina Augusta*, en signe et memoire dequoy feit forger monnoye portant ce tiltre qu'on voit encor aujourd'huy. Chose qui ne fut jamais plus permise à femme Romaine. Antoninus fut tant aymé et chery du senat, que sans qu'il le demandast, on erigea statues à ses pere, mere et ayeulx. Les jeux Circenses, qui n'estoïent celebrez, que de cinq ans en cinq ans, furent ordonnez tous les ans le jour de sa nativité. Mais après avoir remercié le senat, le pria de les remettre au jour qu'Adrian mourut.

XIV. Antoninus fut loué entre tous les princes Romains de constance : la raison estoit, pour ce

qu'avant commander ou entreprendre, il examinoit diligemment le commencement, poursuite et fin de ses entreprinses : depuis qu'il estoit dedans, ne varioit ne revoquoit jamais sa volunté pour faveur, amitié ou importunité que ce fust. Gaius Rufus, senateur de grande authorité, luy demanda un jour comment ses desseings alloient tant à propos, qu'il ne se repentoit de chose qu'il feist, qu'on ne luy nyoit chose qu'il demandast, et qu'il ne commandoit rien, qu'il ne fust obeï. « C'est pource, res« pondit Antoninus, que je fais mes entreprinses « conformes à raison, que je ne demande que choses « justes, et ne commande rien qui ne redunde plus « au proufit de la republique qu'au mien propre ». Les Romains avoient ancienne coustume sur la residence des officiers en leurs charges limitée à certain temps, comme le dictateur six mois, le consul un an, le preteur deux, les censeurs trois, le maistre de la cavalerie an et demy, ainsi des autres. Antoninus rompit ceste ordonnance, et ne permeit qu'elle fust observée, si bien que ceulx qui devoient demeurer trois ans demeuroient sept ou huict, et autres qui devoient resider deux ans, ne residoient deux mois, disant « qu'on devoit conti« nuer un bon officier toute sa vie, et non tolerer « le mauvais une heure ». Il envoya pour preteur en Mauritanie Fulvius Tusculanus, qu'il priva bien tost après de l'estat, pource qu'il estoit convoiteux et impatient : dequoy se plaignant ce Fulvius, rememorant qu'il avoit esté autrefois familier amy d'Antoninus, et qu'il ne devoit si tost estre mecog-

nu: « Tu ne te dois (luy dict Antoninus) plaindre « de moy. Car puis que tu as eu cest estat de l'empe« reur, non d'Antoninus, et que tu as failly, non « comme Fulvius, mais comme preteur, je t'ay osté « l'administration comme empereur, non comme « amy ».

XV. Antoninus n'aymoit gueres les guerres: et quand on luy racomptoit les victorieuses batailles de Jule Cesar, Pompée, Scipion, Annibal et autres, disoit: « Aye chacun telle opinion qu'il voul« dra, et louë ce que luy plaira, que quant à moy, « je me prise plus d'avoir entretenu longuement la « paix et la republique fleurissante, que d'avoir « gaigné beaucoup de batailles ». Au second an de son empire, les Anglois se revolterent, contre lesquelz envoya Lolius Urbicus consul, qui meit presque toute l'isle à feu et sang, et peu après par defortune y perdit la vie. L'an ensuivant, qui fut le tiers de son empire, la Mauritanie et partie de l'Afrique s'esleva contre les Romains, où envoya M. Cespicius, qui donna si bon ordre à la conduite de ceste guerre, qu'il contraignit en peu de jours les Barbares à venir demander paix.

XVI. En ce temps ceulx de Dannemarc et de la Germanie avoient grandes guerres et differents entre eulx, qu'ilz accorderent en fin, en pacte que les uns et les autres dresseroient toutes leurs forces contre les Romains, faisans leur estat, qu'ilz ne despendroient tant à se defendre contre eulx, comme au payement des tributs excessifz, que les Romains indisoient à leur volunté. Après qu'An-

toninus fut adverty de ceste tant grande rebellion, ne dressa pour lors armée, ains y envoya un censeur pour composer des controverses à l'amiable, qui avec lettres, parolles, diminutions de subsides et tributs, feit tant que les Barbares volontairement laisserent les armes, et se reduirent comme auparavant en l'obeissance de l'empire Romain : qui est exemple à tous princes et seigneurs, de ne chastier tousjours de furie le peuple furieux : pource que les cœurs offensez s'appaisent plus souvent par doulces paroles, que par cruelles armes. Les Juifz de la province de Pentapolis qui s'estoient mutinez, furent aussi appaisez par le moyen du gouverneur de Syrie, auquel manda, qu'il leur offroit premier la paix que la guerre. En Achaïe et en Egypte, s'esleverent aussi quelques peuples. Mais aussi tost qu'il sceut que l'arrogance et avarice des preteurs Romains estoit cause de la rebellion, donna promptement ordre que les officiers fussent corrigez ; et le peuple pardonné. Les preteurs et questeurs qui avoient charge du païs des Alanes [1], manderent au senat, que le peuple de leurs gouvernemens les traictoit mal, et les menaçoit journellement de tuer, non pour autre raison, que pource qu'on leur demandoit le tribut. Ausquelz Antoninus respondit en ces termes : « Nous avons receu voz « lettres, et eu compassion et marrisson de voz « travaux et perilz. Si les peuples de vostre charge « payent le tribut qu'ilz doivent, souffrez patiem- « ment leurs menaces : vous souvenant que per-

[1] Peuple de la Scythie.

« sonne tributaire ne vit jamais contente. Au reste, « ne soyez si osez de leur dire ne faire injure, ne « mettre sus aucunes nouvelletez, autrement se- « rions contraincts pour notre devoir ouïr leurs « plainctes et punir vos faultes. Les dieux soyent « avec vous, et guydent vostre fortune ».

XVII. Quand Antoninus envoyoit les gouverneurs aux provinces, ne se contentoit qu'ilz fussent sages, magnanimes et expérimentez, s'ilz n'estoient exempts de superbe et de convoitise, estimant qu'il estoit impossible que l'homme gouvernast bien estant entaché de ces vices. Avant qu'il donnast charge de province à aucun consul, censeur, ou preteur, faisoit faire inventaire de tout son bien, à fin que quand reviendroit de son gouvernement, on sceust ce qu'il y auroit proufité : et les admonestoit, que sur tout eussent en recommandation l'administration de la justice, et le soulagement des subjectz. Il estoit en ce qu'il commandoit, traictoit et disposoit, plein de pitié, excepté envers ceulx qui failloient en la justice : si bien qu'en autres delicts pardonnoit griefves coulpes, et en cestuy punissoit les legieres.

XVIII. Il vouloit que le revenu de son fisque fust bien payé, non pourtant que les particuliers en fussent molestez. Un jour vindrent vers luy quelques officiers du thresor avec memoires et advertissemens portans les moyens, comment il pourroit augmenter ses finances de grandes sommes, et accroitre ses revenus chacun an. Veuës et leuës ces memoires, Antoninus print soudain une plume,

et escrivit au doz : « L'ordre et forme qu'il fault « chercher pour m'aggrandir est meilleurer la repu-« blique, non mes rentes, et inventer moyens non « d'imposer nouveaux tributs, mais de diminuer « ma despense extraordinaire, et user de parsimo-« nie, qui est certain revenu ». Antoninus seul des princes Romains, ne permeit que le revenu de ses estats augmentast, quelques affaires qui luy survinssent, ains remit et donna beaucoup de debtes à diverses republiques, Ne prenoit aucuns presens d'or, d'argent, pierreries, ou autres choses precieuses, si n'est des rois et princes subjects à l'empire, desquelz prenoit quelque present, comme pour tesmoignage et arre de leur fidélité. Ce qu'il recevoit à don, le plus souvent estoit livres, chevaux, armes, ou quelque viande de bouche, qu'il prenoit humainement, et le recompensoit au double.

XIX. Il avoit grande experience et dexterité au maniement des affaires, et les savoit conduire à bonne fin. Chacun an vouloit entendre l'ordre par le menu, et les comptes de la despense de sa maison, pour sçavoir qui le servoit, en quel estat, si chascun estoit salarié selon sa peine, si chacun estoit fidel, et si tous ensemble faisoient leur devoir. Depuis le temps de Domician, les officiers de la chancellerie et secretaires avoient de coustume prendre de grands deniers pour l'expedition des lettres de graces, octroys, creations d'offices et autres semblables, qui fut aboly par Antoninus, qui voulut et ordonna, que desormais toutes graces seroient

gracieusement et gratuitement expediées. La haulteur et presumption de l'empire furent par sa providence reduictes à telle mediocrité et humilité, qu'on negocioit si briefvement, et avec telle facilité avec l'empereur, comme avec un autre citadin Romain. Ce fut chose exemplaire et merveilleuse, voir au temps de ce prince la cour Romaine, tant reformée et correcte, que ceulx qui y avoient affaire, ny osoient venir temerairement, et depuis qu'ilz y estoient, on les expedioit et ne s'en alloient jamais mal contents. A la plus part des magistrats doubla ou tripla les salaires, à fin qu'ilz n'eussent occasion de faire concussions et pilleries. Quand vaquoit offices, ne vouloit que les uns les demandassent pour les autres, mais faisoit venir en sa presence celuy qu'il vouloit estre pourveu, pour cognoistre celuy à qui il faisoit le bien, et pour en estre gratifié de lui-mesmes.

XX. Tout son plaisir estoit d'estre en la grace de la republique : et à ceste fin usoit envers les bons de largesse, et envers les mauvais de clemence, pour estre aymé et loué de tous, tant pource qu'il donnoit aux uns, que pour ce qu'il pardonnoit aux autres. En somme il s'estudioit avec diligence extreme de faire introduire toutes coustumes vertueuses, et mettre hors toute espece de mal. Au troisieme an de son empire, mourut sa tant aymée Faustine sa femme, mere de l'autre tant belle Faustine, dont mena si grande tristesse et si longuement, qu'on jugea le deuil exceder l'authorité de son estat, et la gravité de sa personne. En me-

moire de ceste Faustine, furent jouez les jeux Circenses, et erigées ses statues et tiltres ès temples, et mises au nombre des deesses, par authorité du senat, qui l'accorda pour complaire à l'empereur, et non pour les merites d'elle.

XXI. Combien qu'Antoninus Pius ne fust guere curieux à porter riches vestemens, si est ce qu'il estoit propre le possible. L'appareil de sa table estoit plus abondant que riche, et n'y apprestoit on rien, que ce qui se pouvoit à peu près manger. Il estoit grand mangeur, et faisoit ordinairement deux bons repas, et ne buvoit point de vin, ne d'eau qui fust sucrée ou cuyte, mais comme venoit de la fontaine. La venaison et le poisson qui se mangeoit à sa maison falloit que fust prins par ses serviteurs mesmes, autrement n'en permettoit entrer en sa cuisine, Par coustume dormoit un peu sur le jour, et non plus de demye heure, se levoit une ou deux heures devant jour, et employoit partie de la matinée à estudier, et partie à despescher affaires. Jamais n'estoit oysif si n'estoit en conseil ou au senat, tousjours visitant papiers, armes, ou chevaux, et ne le voyoit on gueres les mains vuydes. Quand marioit parent ou parentes, c'estoit à leurs egaux, et donnoit de son bien propre, et non du public, Lors qu'il maria sa fille Faustine à Marcus Aurelius, ne luy constitua en dot autre bien, que celuy de son patrimoine. Les edifices qu'il feit pour perpetuer sa memoire, et les temples qu'il feit bastir en l'honneur d'Adrian et de Faustine, furent faicts de son bien particulier, et faisoit conscience d'employer le bien public ailleurs qu'au

qu'au proufit de la republique. Souvent sortoit de Rome et s'en alloit esbatre jusques à Campanie, ou estoient la pluspart des terres de son patrimoine, et là demeuroit quelques jours jardinant, labourant et rusticant en diverses sortes. Et se prisoit de mettre la main à ces choses basses, disant, « Que les « princes qui ne se veulent humilier à estre hommes, « viennent souvent à estre moins qu'hommes » : qui est parolle notable.

XXII. Antoninus donna en general et particulier tout ce que ses predecesseurs avoient coustumé donner au peuple, et creut la soulde des gendarmes veterains, et ordonna une somme d'argent estre gardée pour faire presens à ceulx qui feroient quelque acte magnanime aux guerres. Les ambassadeurs et procureurs des provinces qui estoient en sa court, falloit que parlassent à luy une fois le mois, pour sçavoir s'il y avoit rien de nouveau aux provinces, qui meritast d'en advertir les preteurs, pour y donner ordre : qui estoit la cause qu'il estoit tant reveré et aymé en toutes nations, qu'en tous les temples, en toutes les murailles, et toutes les portes, on mettoit ces quatre lettres. V. A. C. R. qui veult dire, *Vitâ Antonini conservatur respublica*[1]. Jamais ne fut moins de confiscations, que de son temps, et ne lit on qu'il en y ayt eu autre, que celle de *Attilius Ticianus*, qui fut condamné pour avoir esté ambicieux et sedicieux. Après que cest Attilius fut condamné, et ses biens confisquez, Antoninus manda

[1] A la lettre, la république est conservée par la vie d'Antonin.

aux juges, qu'on ne le questionnast pour sçavoir les complices du forfaict, craignant cest humain prince, qu'il y eust autres biens à confisquer, et personnes à executer. Il y avoit à Rome une espece d'hommes qu'on nommoit *Quadriplateurs*, qui secretement s'enqueroient des crimes : et si d'adventure raportoient cas duquel provinst confiscation, la quatrieme partie leur estoit donnée. Antoninus adverty que ceste sorte d'espions dissimuloient beaucoup de delicts, et faisoient condamner les innocens, les feit tous tuer ou banir, et dès lors defendit qu'il n'y eust plus de tels offices.

XXIII. Les edifices que feit faire Antoninus Pius, ne furent guères en nombre : mais au demeurant furent tant magnifiques et accomplis, qu'ils monstroient evidemment sa grandeur et liberalité. Le temple qu'il feit construire en l'honneur de son seigneur Adrian, fut l'un des plus superbes, mesmes en ce qu'il y feit mettre au lieu plus eminent sa statue d'argent de la hauteur de douze ou treize pieds, ayant sur sa teste un cabacet d'or, enrichy de pierrerie, et le piedestal sur lequel estoit ceste statue, estoit de nacre, qui fut œuvre non moins curieuse, que de grand coust. Il reedifia un antique palais, nommé *Græcostadium*, qui estoit pour loger les grands seigneurs et ambassadeurs estrangers. Augmenta et enrichit le sepulchre de son seigneur Adrian, et y faisoit porter tel honneur, qu'on n'en osoit approcher que de genoux. Le plus bel amphitheatre qui fust à Rome, qui se brusla du temps de Domician fut depuis les fondements refaict par An-

toninus : feit aussi faire le temple d'Agrippa, et le dedia à la deesse Ceres. Sur le fleuve de Rubicon feit construire un fort beau et ample pont, avec maisons et boutiques autour, qui porta indicible commodité au peuple circumvoisin. Près le port d'Ostia feit deux grosses tours, et une forte muraille entredeux, pour tenir en asseurance les nefz de Rome, de peur des coursaires. Feit davantage reparer le port de Gayette, qui estoit oublié et ruiné, et y donna de beaux privileges, si bien qu'il le feit le plus renommé d'Italie. Autant en feit en Espagne au port de Ragone, qui tesmoigne encor aujourd'huy la magnificence de la structure. A deux milles d'Ostie dressa un sumptueux bain, où alloit souvent se baigner; et estoit l'architecture de si grand artifice, qu'on estimoit ce bastiment de sa grandeur le premier d'Europe. Hors les murs de Rome edifia les temples *Laureanes*, ainsi nommez pour la quantité des lauriers qui estoyent autour. En un quartier de Rome que lon appelloit *Via Antioiana*, n'avoit ne fontaine ne puis, à cause dequoy les voisins avoyent grand'peine d'aller querir l'eaue : et le bon empereur leur feit venir de bien quinze mille, une belle fontaine, qui proufita à toute la ville. Et pour faire court, à tous les temples qu'on faisoit, à tous les chasteaux qu'on dressoit, à toutes murailles que on reparoit, et à tous autres edifices publiques, dans Rome, et dehors, il y aydoit, et contribuoit du sien propre liberalement.

XXIV. On observoit à Rome par disposition de droict, que le condamné à mourir par justice ne

pouvoit tester ne disposer de ses biens, et qui perdoit la vie, perdoit le bien. Dequoy ayant compassion le bon Antoninus, ordonna que des lors en avant, aucun Romain ne perdroit le bien et la vie ensemble, pour quelque crime qu'il eust commis : et s'il advenoit qu'on jugeast quelqu'un à mourir, qu'il peust librement par testament ou autre volunté disposer de ses facultez. Ordonna que nul fust si hardy de demander office de judicature au senat, quand il y en auroit de vacans, sur peine d'estre declaré inhabile de tenir estat civil, et banny de Rome. Antoninus aymoit et portoit grand'faveur à Gavius Maximus, qui avoit esté juge vingt ans : et disoit de luy, « qu'il n'avoit onques veu, ouy, ne leu « d'homme qui fust plus honneste et gentil en con« versation, et droicturier en la justice ». A ce Gavius succeda en l'office Tatius Maximus, homme meur d'aage et de bonnes lettres, mais pource que l'office estoit subject à grand travail, et luy vieil, ne dura gueres. Mort Tatius, Antoninus adverty que ce bon vieillart estoit mort de trop travailler, divisa cest office en deux, et en pourveut Repentinus et Cornelius. Peu de jours après Antoninus sceut que le senat avoit donné cest office à Repentinus, non pource qu'il le meritast, mais pource qu'une jeune fille aymée de l'empereur avoit faict requeste pour luy. Dont commanda que sans delay ce Repentinus fut publiquement à son de trompe banny : qui fut le premier officier chastié du temps de son empire, et causa que dès lors il fut autant craint des mauvais, comme aymé des bons.

XXV. Il feit publier plusieurs belles ordonnances sur la vente des bleds et huiles. Et voyant que le peuple de Rome s'addonnoit à boire vin sans mesure, commanda que nul fust si osé d'en vendre; si n'est en certains lieux pour l'usage des malades seulement : pource que les Romains estoient excessifz aux despenses des nopces, ordonna qu'en joyaux, habillemens, et toute autre despense de nopces, on ne pourroit despendre que la dixieme partie de ce que la constitution de la dot vault. Ordonna pour luy et pour ses successeurs que l'empereur sortiroit trois fois la sepmaine en place publique, ou si par legitime empeschement ne pouvoit sortir, que les portes de son palais seroient ouvertes sans aucun portier, à fin que les povres peussent librement y entrer pour leurs remonstrances et affaires. Commanda qu'aux années steriles, en toute Italie on ne cultivast aucun jardin de plaisance, et que toutes terres gardées pour plaisir fussent semées de bled pour la subvention des povres. Statua par edict universel, que tous ayans charge et gouvernement du peuple, n'employassent le bien de la republique à choses inutiles et superflues, mais qu'on meist annuellement quelque somme de deniers d'espargne à part, pour survenir aux chertez et guerres futures. On avoit de coustume de donner grands presens et estrenes à ceulx qui portoient quelques bonnes nouvelles, qu'Antoninus feit moderer pour employer le surplus à l'entretenement des moulins publiques. Il y avoit à Rome truchemens et interpretes de toutes langues, qui prenoient grands salaires, et

servoient pour les ambassadeurs, qui venoient de loingtaines et estranges nations, lesquels Antoninus cassa, disant, « Qu'il estoit convenable à « la grandeur de Rome, que toutes nations ap- « prinssent à parler sa langue, et au contraire in- « decent, que Rome apprinst aucun langage es- « trangier ».

XXVI. Beaucoup d'infortunes et miseres advindrent durant l'empire de ce bon prince, mesmes en provinces de son obeïssance, non pour sa faulte, mais pour estre la fortune tant instable et pleine de mutabilité. L'an second qu'il fut empereur, y eut une si generale famine en toute Italie, qu'il mourut autant de gens, comme en une bien grande pestilence. En Asie eut un tremblement de terre tant cruel et horrible, qu'il rompit et ruina une infinité d'edifices, tua un nombre indicible de personnes, despeupla citez, et gasta tout le païs. Pour la reparation dequoy Antoninus envoya de Rome grandes sommes de deniers du thresor publique et du sien. Au mois de janvier le feu se print à Rome si violent, qu'il brusla plus de dix mille maisons, et y moururent plus de douze mille personnes. Au mois d'aoust ensuivant, les eauës furent tant grandes et impetueuses aux environs de Rome, qu'elles emporterent presque toutes les moissons, et s'enfla tellement le Tybre, que le dommage qu'il donna en un jour, ne se peut reparer de trois ans. Le quatrieme jour de may, s'apparut sur Rome une estoile de la grandeur d'une roue de moulin, qui jettoit continues et espesses scintilles de feu, comme

une fournaise. Le sixieme an de son empise, nasquit un enfant aux faulxbourgs de Rome, qui avoit deux testes, une d'enfant, l'autre de chien, et qui plus estoit espouvantable, abbayoit de l'une comme chien, et de l'autre pleuroit comme enfant. En la cité de Capue une femme feit cinq enfans masles, et en mesme temps fut veu en Arabie un serpent de grandeur inestimable, qui sur une petite montagne avoit desjà mangé la moitié de sa queuë : et cest an fut grand'pestilence par toute l'Arabie. Le neufieme an de son empire, en la grand'cité de Mesia, on veid naistre et croistre l'avoine au plus hault des arbres, de sorte qu'il n'y eut autre fruit en tous les arbres de ce païs ceste année, si n'est espics d'avoine. La mesme année advint au royaume des Artemies en Arabie, en une cité nommé *Triponia*, que quatre grands et fiers lyons entrerent dedans jusques à la grand'place, qui estoient et furent depuis tant traictables et apprivoisez, qu'on leur faisoit porter la farine du moulin, et les petits enfans montoient dessus sans danger. M. Rufus senateur Romain, homme honorable, et de credit, mourut en ce temps, lequel après sa mort fut veu plusieurs fois venir au senat, vestu comme souloit, et se seoir au lieu qu'il avoit accoustumé, mais ne parla onques: et dura ceste estrange vision l'espace de deux ans.

XXVII. Antoninus fut si heureux durant son empire, que sans sortir des confins d'Italie, les peuples et roys estrangers l'aymerent et craignirent autant comme s'il les eust conquis et visitez tous les ans. Au quatrieme an de son empire, le roy Pha-

rasmanes vint d'Asie à Rome, exprès pour veoir Antoninus, et luy porta tant de choses riches, rares et merveilleuses, qu'il seroit presque incroyable à le dire. Le roy des Parthes avoit dressé guerre au roy d'Armenie, et prins plusieurs terres et places fortes sur luy : et pource que de long temps les roys d'Armenie estoient amis et confederez des Romains, envoyerent lettres au senat, se plaignans de l'usurpation, que ce roy des Parthes faisoit sur eulx : sur quoy Antoninus luy escrivit lettres tant doulces, et pleines de courtoisie, que sans autre delay rendit ce qu'il avoit prins sur les Armeniens. Le roy des Agabares, qui estoit l'un des plus riches et redoutez princes d'Orient, vint au mandement de l'empereur Antoninus à Rome, respondre devant le senat, sur ce qu'il denioit payer une somme de deniers à un vassal de l'empire. Le bon empereur Trajan avoit contrainct les roys des Parthes à venir prendre le sceptre et couronne royaux de sa main. Le roy qui estoit pour lors, cuida entreprendre d'abolir ceste subjection, mais en peu de temps fut dompté si aigrement, qu'il en perdit le royaume et la vie. Rymetalcus roy des Pindares, fut accusé en plein senat de n'avoir tenu loyauté aux Romains en la guerre contre les Rhodiens, lequel venant à Rome pour dire ses causes d'excuse et descharge, fut receu humainement d'Antoninus, qui non seulement le confirma en son royaume, mais luy donna le gouvernement de la plus part de la Grece. Les Olbiopolites avoient la guerre contre les Tauroscythes peuples d'Asie : dequoy sçachant l'empereur envoya par mer grand secours aux Tauroscythes

subjects de l'empire, moyennant lequel vainquirent leurs ennemis, rembourserent de tous frais les Romains, et leur envoyerent ostages pour asseurance de fidelité et confederation. Antoninus n'entreprenoit pas de guerre, et faisoit tous ses efforts de maintenir la paix : disant comme Scipion, « Qu'il valoit mieulx entretenir en tranquillité la « vie d'un bon citoyen, que tuer mille ennemis ».

XXVIII. Le senat luy accorda de muer le nom des mois de septembre et octobre, et les nommer *Antonin* et *Faustin*, l'un de son nom, l'autre de celuy de sa femme : mais ne le voulut consentir, disant que les noms des mois proprement devoient estre attribuez aux dieux. Quand il maria sa fille Faustine à M. Aurelius, feit grands festes, triumphes et largesses au peuple et gens de guerre. Il portoit grand honnneur à M. Aurelius son gendre, et le voulut faire consul, mais il luy respondit, « que « pour encore, valoit mieulx qu'il s'adonnast aux « livres, qu'aux affaires ». Ouye la nouvelle des miraculeux faicts d'Apollonius Thianeus [1], l'envoya querir jusques en Chalcedoine, et luy donna maison près le Tybre, où vivoit retiré et en solitude. Et un jour qu'Antonius l'envoya querir pour parler à luy, respondit à celuy qui le venoit querir : « Al- « lez dire à vostre empereur que je ne viendray pas,

[1] D'habiles chronologistes placent la mort d'Appollonius à l'an de Rome 850, Antonin n'ayant alors que douze ans ; et quarante-un ans avant qu'il fut empereur. Mais il y avoit sous le regne d'Antonin un autre Apollonius de Chalcide, philosophe stoïcien, de grande reputation, que notre auteur aura peut-être pris pour celui de Tyane.

« et que le disciple doit venir vers le maistre, et « non le maistre vers le disciple ». « Vrayement, « dict Antonius, sçachant la response, il n'est pas « mauvais que ce philosophastre soit venu à mon « mandement de si loing, et que maintenant re- « fuse venir de sa maison jusques à mon palais ».

XXIX. Antoninus estoit non seulement debonnaire, mais aussi malvueillant aux cruels, et ne se delectoit qu'en la familiarité et conversation des bons ses semblables. Il advint que le precepteur de son gendre M. Aurelius mourut, qui fut tant plainct et regretté de Marcus son disciple, qu'il ne se pouvoit contenir de le pleurer. Et ainsi que quelques uns prioient Antoninus de luy remonstrer qu'il ne pleurast plus, il leur feit response, « *Permittite*, « *inquit, illi ut sit homo : neque enim vel philoso-* « *phia, vel imperium tollit affectus hominis* ». Comme s'il vouloit dire, laissez le sentir les affections des hommes, comme homme, pource que l'amour qui a jetté fondement en un bon cueur, ne peult estre osté par la philosophie, ny arraché par l'empire. Quand Antoninus donnoit offices, avoit de coustume de donner par mesme moyen aux nouveaux officiers de beaux et riches vestemens : « Pource que, comme disoit, il est malseant de « veoir les ministres de justice dissolus au vivre, « et dechirez aux habits ». Il estoit très aise que le peuple se resjouist à temps deu, et se resjouissoit avec eulx aux festes de leurs dieux, et hors ce temps ne permettoit qu'aucun fust oisif, « Et disoit qu'il « n'y avoit republique mal gouvernée, que celle « qui permettoit vivre les personnes sans rien

« faire ». Il entreprit une année de celebrer la feste de la deesse Berecyntia, en laquelle donna au peuple superbes et sumptueux banquets, et divers animaulx pour spectacle, comme elephans, tygres, rinocerons, crocodiles, hippopotames et autres semblables bestes incognues, qu'il feit mener des Indes et cent lyons d'AEgypte.

XXX. Les amis et familiers qu'il avoit avant estre emperour, ne le trouverent en rien changé estant parvenu à l'estat, ains leur parloit, rioit et communiquoit comme au paravant : pas ne souffroit qu'ilz le priassent de chose injuste, ne qu'ilz vendissent à autruy sa faveur et privauté : disant plusieurs fois, « que les favoris des princes se per« dent le plus souvent, pour ce que non contens « de proufiter à eulx mesmes, abusent de la faveur « et credit endommageant autruy ». Aucunefois prenoit plaisir à ouyr jaser plaisans et badins, mesmes ceulx qui rencontroient soudain et à propos : et comme un luy dist un jour, pourquoy ne luy donnoit quelque chose, puis qu'il luy donnoit passetemps. « Pource, dict Antoninus, que s'il te « falloit payer, ce ne seroit plus plaisir et passe« temps : car où il fault donner contre sa voulunté, « ne peult estre parfaicte joye et plaisir ».

XXXI. Autrefois prenoit delectation à veoir pescher, ou peschoit luy mesmes aux rets, ou à la ligne, et si tost qu'avoit pris un poisson, le remettoit en l'eauë. Et un jour qu'il en avoit pris quantité, et tout remis en la riviere, un senateur luy demanda la raison pourquoy. A qui respondit : « Tant naturelle doit estre la clemence au bon

« prince, que ny par son commandement doivent
« mourir les hommes, ny de ses mains estre tuez
« les animaulx ». Prenoit semblablement plaisir à se pourmener presque tousjours à pied, deux ou trois heures le jour sans se reposer, et aymoit que ce fust en lieu long et large et descouvert, et le plus souvent au long de quelque riviere, ou à la campagne. Frequentoit aussi les temples et ne vouloit faire sacrifice par les mains des prestres, mais les faisoit luy mesmes, s'il n'estoit bien fort empesché. Quand ses amis faisoient banquets, festes ou nopces en leurs maisons, il y alloit en personne pour leur faire honneur, et le plus souvent sans estre invité.

XXXII. Passant par la ville entra un jour à la maison d'un bossu, bien fort petit de corps, où il trouva un grand portique construict de marbre, jaspe et porphyre : et comme l'empereur luy demanda dont avoit recouvré tant de belles pierres, le bossu luy dict : « Seigneur empereur, les sages
« qui vont chez autruy, ne doivent avoir aureilles
« pour ouyr, ne langue pour parler : mais se doi-
« vent contenter de regarder ce que y est ». Antoninus fut si aise et content de ceste hardie response, qu'il envoya depuis querir souvent ce petit homme, et l'aymoit de ce qu'un si petit corps avoit si grand esprit et jugement, et qu'il parloit de si bonne grace.

XXXIII. Antoninus Pius avoit tant aymé la prudence et la compagnie des sages, dès ses jeunes ans, que sur sa vieillesse il avoit constitué son dernier bien à la conversation des vertueux, si-

gnamment philosophes et jurisconsultes, desquels estoient Vindius, Vocus, Sylvius Valens, Volusius, Metianus, Jabolenus, et autres plusieurs, qui par le commandement de l'empereur, feirent de beaux livres concernant les decisions des procès et controverses, et maints beaux preceptes politiques. Un an avant que mourir, Antoninus ordonna et manda par toute l'Italie, que dès lors en avant on n'enterrast plus les corps des morts dans les villes, pource que au paravant on enterroit chascun en sa maison. Il abolit certains gladiateurs et autres, qui couroient par la ville de Rome sur des chars, et soubz le pretexte de plaisanter, affrontoient le peuple, et escornifloient de grands deniers. Il feit diverses autres loix fondées sur si bons motifz et raisons, qu'on n'eut depuis moyen de les revoquer, ne d'y desobeïr. Comme nous avons dict, Antoninus estoient bel homme, hault de corps et droict, toutefois après septante ans, commença à baisser un peu la teste et devint courbe: pour à quoy remedier portoit devant l'estomac, et au dernier des espaules, des pieces de papier fort, qui le faisoient tenir aucunement droict, mais non pourtant que le naturel ne surmontast l'artifice.

XXXIV. L'occasion de sa mort fut, comme on racompte, que luy ayant esté envoyé de la Gaule transalpine des formages par singularité bons et savoureux, en mangea un jour à son soupper plus qu'il ne devoit, dont luy provint la mesme nuict si grand devoyement d'estomac, qu'il vomit, non seulement ce qu'il avoit mangé, mais aussi grande

quantité de sang, dont s'ensuyvit une furieuse fiebvre continue. Et depuis voyant que plus ne pouvoit dormir ne manger, envoya querir tous les senateurs et gouverneurs, et devant tous recommanda la republique à M. Aurelius son gendre, et à sa fille Faustine. Il feit un fort beau testament par lequel ordonna estre donnez de grands biens à ses domestiques, serviteurs, tant meubles que immeubles, et institua heritiere sa fille Faustine, de tous les biens qu'il avoit auparavant qu'estre empereur. Depuis croissant la violence de la fiebvre, et diminuant la vertu naturelle, le quatrieme jour de sa maladie entour l'heure de midy, regardant doulcement la compagnie qui estoit autour de luy, et fermant les yeulx, rendit l'esprit [1]. S'il fut aymé en la vie, il fut bien autant pleuré en la mort. Le senat et peuple luy donnerent en ses exeques tiltre de sainct. On le plaignoit et pleuroit par toutes les rues, louant à haulte voix sa bonté, clemence et benignité, sa largesse, justice, magnanimité et providence. On luy dressa funerailles, et tous les grands honneurs et tiltres, qu'on avoit accoustumé donner aux bons princes, avec un riche temple, qui fut consacré à sa memoire, et les prestres dediez au service, se nommerent *Antonians*. Il fut à bonne occasion comparé à Numa Pompilius, pourcé qu'il fut amateur de la republique, de bonnes meurs, de saincte vie et de religion.

[1] L'an de Rome 914. Il eut pour successeurs Marc-Aurèle Antonin et Lucius Annius Verus, que Marc-Aurèle s'associa par un excès d'amitié, dont il eut dans la suite grand sujet de se repentir.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE COMMODUS.

Naissance de Commode. II. *Soins de son père pour son éducation.* III. *Mauvaises inclinations de Commode.* IV. *Honneurs rendus à Commode dans sa jeunesse.* V. *La beauté de son corps étoit aussi parfaite que la laideur de son ame étoit extrême.* VI. *Il succède à Marc-Aurèle.* VII. *Sa harengue aux sénateurs et aux principaux officiers de l'armée.* VIII. *Il se décide à abandonner la guerre de Pannonie.* IX. *Représentation que lui fait Pompeianus.* X. *Commode conclut un traité honteux avec les Barbares.* XI. *Il retourne à Rome.* XII. *Comment il visite l'Italie.* XIII. *Cruautés horribles de Commode.* XIV. *Il combat lui même avec des gladiateurs, et en tue un très-grand nombre.* XV. *Conjuration contre Commode échouée.* XVI. *Tous les conjurés mis à mort avec tous leurs parens.* XVII. *Perennius forme le dessein de tuer Commode.* XVIII. *Manière singulière dont le premier indice en est donné à Commode.* XIX. *Perennius est mis à mort.* XX. *Elévation subite d'un nommé Maternus.* XXI. *Il va à Rome pour tuer Commode.* XXII. *Il est tué.* XXIII. *Inquiétudes de Commode.* XXIV. *Commencement de la fortune de Cléander.* XXV. *Il projette de tuer Commode pour lui succéder.* XXVI. *Famine et sédition dans Rome.* XXVII. *Mort de Cléander.* XXVIII. *Commode s'enferme dans son palais.*

XXIX. *Le feu du ciel brûle plusieurs temples à Rome.* XXX. *Bisarre conduite de Commode.* XXXI. *Il voyage en Campanie.* XXXIII. *Extravagances et cruautés de Commode.* XXXV. *Révolte de plusieurs peuples.* XXXVI. *Commode se met en tête de brûler Rome.* XXXVII. *Prodiges qui précèdent sa mort.* XXXVIII. *La liste de tous ceux que Commode devoit faire mourir est portée à Martia, qui s'y trouve inscrite la première.* XXXIX. *Elle l'empoisonne, et le fait étrangler par Narcisse.*

Depuis l'an 914 jusqu'à l'an 945 de Rome, après J. C. 192.

COMMODUS.

COMMODUS[1].



L'EMPEREUR Commodus Antoninus eut pour ayeul Annius Verus, et fut son pere le bon empereur M. Aurelius, et sa mere la belle Faustine, de la part de laquelle estoit nepveu d'Antoninus Pius. Il nasquit en un lieu nommé *Lodi*, le huictieme jour de septembre [2], estans consuls Marcus son pere et Drusius son oncle, desquels l'un estoit en la guerre de Dacie, et l'autre gouvernoit à Rome la republique. Estant l'imperatrix Faustine enceinte de Commodus, et près d'enfanter, songea qu'elle engendroit serpens, et entre autres un qui estoit de grandeur et fierté espouvantable: et comme elle racomptast ce songe à son mary M. Aurelius, on dict qu'il commença à dire en souspirant: « Je

[1] Qui impera l'an du Monde quatre mille cent quarante deux (quatre mille cent quatre-vingt), et de nostre Seigneur Jesus-Christ cent octante.

[2] L'an de Rome 914.

« crains, Faustine, que le filz que tu engendreras « de ceste ventrée soit si cruel et horrible serpent, « qu'il morde et tue ma renommée, et empoisonne « toute la republique Romaine ». Les astrologues judiciaires et magiciens, qui residoient lors à Rome, dirent et pronostiquerent beaucoup de choses sinistres à la naissance de cest enfant, mais non tant qu'il n'en advinst encor d'avantage : pource que ce mal fortuné prince, en complexions et inclinations mauvaises, ressembla mieulx une furie infernale, qu'une creature raisonnable.

II. Dès sa plus tendre jeunesse son pere M. Aurelius print peine à le faire endoctriner en bonnes meurs et lettres, et à ces fins feit chercher par tout l'empire, personnages sçavans aux sciences, et vertueux en la vie. Les premiers precepteurs, qu'il eut, furent Onesicritus pour apprendre grec, Capella Antistius pour le latin, Teius pour la rhetorique, Pulio pour la musique, Calphurnius pour les armes et cavalerie, et Marcius pour l'instruire à bonnes meurs et civilité. Le bon pere n'espargnoit rien à cuider faire un bon filz, mesmes qui estoit unique. Mais (ô malheur)! tant de notables hommes ne le sceurent persuader à estre vertueux, ny le peurent retirer de ses enormes vices. Bienheureux se peuvent dire les peres, qui ont enfans d'inclination naturelle, bons et sages : et au contraire desfortunez ceulx, à qui la nature et l'astre produit generation mauvaise et incorrigible. Quand Faustine estoit enceincte de Commodus, tousjours se plaignoit comme malade, et sur l'enfanter tra-

vailla tant, qu'elle en cuida mourir : ses nourrices d'autres costé se plaignoient, qu'en tettant leur mordoit les mammelles : de sorte que dès le temps qu'il fut engendré au ventre de sa mere jusques à la mort, il donna continuellement peine.

III. Depuis qu'il fut grandet et commença à manger et parler, on le cognut proterve en conditions, et insuportable au service, ingrat, gourmant, malicieux, impatient et superbe, et sur tout ord et sale en toutes choses. A peine avoit six ans complets, qu'il faisoit estat d'estre jaseur, mocqueur, rapporteur, diffamateur et grand menteur, tant que c'estoit chose monstrueuse de le veoir en si bas aage mesdire si elegamment, et blasmer chacun si hardiement. Onques jeune gentilhomme ne travailla tant à estre expert aux armes, et docte aux lettres, comme ce meschant Commodus à estre truhan et imposteur parfaict : et à ces fins s'accompagnoit tousjours de garsons semblables, parleurs et menteurs eshontez. Estant en un lieu nommé *Centumcelle*, sur le quatorzieme an de son aage, pour visiter un baing artificiel, qu'on y avoit faict, le maistre du baing luy cuida dire quelque parolle de mocquerie joyeuse, dont il conceut soudain telle colere, qu'il commanda ce povre homme estre jetté au feu : et pource que ses gouverneurs n'y voulurent obtemperer, cuida promptement crever de despit, et mourir sur la place. Peu de jours après que ses maistres se baignoient en ce baing, print d'emblée leurs robbes et les meit au feu dans un four, qui estoit là auprès : et comme ses gou-

verneurs luy cuiderent remonstrer, qu'il avoit mal faict, leur dict : « J'ay maintenant bruslé voz vestemens, mais le temps viendra que j'en feray autant de vos personnes ». Il estoit de bon et aigu esprit, de grande memoire, fort et dispost de corps, temeraire et hardy, et qui ne craignoit eauë, feu, ny fer, ny beste sauvage, tant brave fust. Nature le doua tant bien de forces et dexteritez corporelles, que s'il les eust employées aux guerres, comme à la meschanceté, il eut esté un autre Alexandre : s'il eust addonné son esprit aux vertus, veu sa promptitude et memoire, c'eust esté un second Trajan : mais il le convertit en mal : en maniere qu'il representa mieulx un Nero ou un Catilina, qu'un Alexandre ou un Trajan.

IV. Commodus, combien qu'il fust jeune, estoit malin, impatient et haï du peuple. En l'aage de quatorze ans, le senat luy donna tiltre de Cæsar, ayant esgard non aux merites du filz, mais pour en ce remunerer la vertu du pere. Voyant M. Aurelius que son filz Commodus croissoit de jour à autre en corpulence et aage, et diminuoit en vertus, delibera de le mettre en un college de prestres, où lon nourrissoit un grand nombre d'enfans nobles : mais en fin si peu luy proufita la compagnie des prestres, comme la doctrine de ses precepteurs : pource qu'il estoit ennemy du conseil d'autruy, et trop amy de sa propre volunté. Quand son pere revint de la guerre contre les Parthes, les Romains en recognoissance des benefices du pere envers la republique, donnerent à Commodus tiltre de prince, qui

auparavant n'avoit esté onques donné à filz d'empereur. Le jour qu'on luy bailla la robbe de principaulté qui estoit un manteau de drap d'or et de pourpre, et qui pour la grande hastiveté estoit demourée un peu descousue, un mathematicien lors present dict à un senateur à l'oreille: « Vous donnez à ce jeune homme la robbe de prince descousue, mais je vous jure, qu'un jour il la vous rendra toute rompue ». Les princes Romains avoient de coustume de donner chacun an au menu peuple, quelques quantitez de bledz, vins et huyles, et autres telles denrées, et faisoit on ce jour là grande feste par toute la ville de Rome: et pource qu'en l'absence de son pere, Commodus en feit une année le departement au temple de Trajan, le senat le gratifia avec tel triumphe, comme quand son pere entra premierement empereur à Rome. Quand M. Aurelius arriva en Italie, venant de subjuguer les Argonautes [1], il fut receu en grand honneur et magnificence, et pour plus luy gratifier, le senat ordonna que Commodus son filz seroit avec luy sur le char triumphal, vestu de robbe imperiale, signifians tacitement qu'on subrogeoit le filz à l'empire après la mort du pere. Ce jour mesme par augure un sçavant astrologien, dict au senateur Fabatus: « Ce jourdhuy sont les nones de juillet, auquel jour mourut ou disparut nostre pere fondateur Romulus, et est jour critique et mal fortuné: et à ceste cause je dy, si l'inclination des

[1] Il n'y avoit point de peuple de ce nom, je crois qu'il faut lire les Marcomans. C.

« astres ne me ment, que le pere ne jouyra gueres « de temps du bien de ce triumphe, et que le filz « sera malheureux en l'empire ». M. Aurelius allant visiter l'AEgypte et la Syrie [1], mena avec soy Commodus son filz, et comme le senat eut entendu le bon ordre et police, qu'il entretenoit en ces provinces, luy envoya dispense de la loy Annaria, qui prohiboit qu'aucun jeune enfant fust consul, à fin qu'il en peust pourveoir son filz encore jeune, à son ayse. Par ainsi n'ayant encor dix et sept ans, fut nommé prince consul, gouverneur du peuple, et eut tant d'honneur que d'estre assis au char triumphal avec l'empereur son pere.

V. Commodus estoit de la disposition de sa personne hault de corps et delié, le visage large, blanc et bien barbu, la cheveleure espesse et blonde, les mains grandes et nerveuses, et le reste du corps tant beau et proportionné, qu'il n'y avoit que redire en sa personne, ne que louer en sa vie. C'estoit chose monstrueuse et pitoyable ensemble, veoir ce prince tant bien doué de nature, dispost et de hault esprit : au reste contre son nom, Commode, si incommode en tous actes, que par le jugement de chacun on l'estima indigne, non de tant de biens de nature seulement, mais de vivre entre les hommes. Il fut peu favory de son pere M. Aurelius, et fort aymé de sa mere Faustine : et à la verité le filz proufita peu aux bons enseignemens du pere, et suyvit beaucoup des libertez de la mere. Il eut un frere nommé Verissimus, que son pere aymoit grandement, pour l'esperance qu'il concevoit de

[1] L'an de Rome 929.

sa vertueuse adolescence, et avoit desjà proposé l'advancer aux estats de l'empire, si la trop dure fortune n'eust permis, que celuy qui devoit vivre, mourust, et celuy qui devoit mourir, vesquit. Comme quelques senateurs graves et doctes eussent propos après le soupper des princes du passé, honorables, heureux et de eternelle memoire, et les uns nommassent Alexandre, pour avoir vaincu Darius: autres Scipion, pour avoir vaincu Hannibal: autres Jules Cesar, pource qu'il vainquit Pompée: autres Auguste, pour la victoire qu'il eut contre M. Antonius: l'empereur M. Aurelius leur dict: « Je ne tiens et n'estime aucun de ceulx qu'a- « vez parlé et loué, tant heureux et bien adven- « turé, comme l'empereur Nerva, non pour au- « tre fin, que pour avoir esleu pour filz Trajan, « qu'il adopta comme il voulut: et moy miserable « suis contraint par le devoir de nature, laisser « successeur celuy qu'il a pleu aux dieux me don- « ner ». Commodus avoit les cheveulx tant blonds, que quand le soleil y donnoit, et le vent les esmouvoit, ilz ressembloient à filz d'or, et cuidoit chacun le voyant tant parfaitement beau; qu'il fust à l'equipolent bon. Quand il alloit par ville, hommes et femmes laissoient affaires et besongnes, pour accourir aux fenestres et lieux eminents pour le veoir, louans autant sa beaulté lors, comme depuis vitupererent et eurent horreur de sa vie abominable.

VI. En l'an seizieme de l'empire de M. Aurelius, et soixante et troisieme de son aage, s'esmeut guerre en la Pannonie et Hongrie, en laquelle le bon em-

pereur voulut aller en personne, et y mena son filz Commodus, pour l'instruire en l'art militaire, et luy faire accoustumer les travaux de la guerre: et advint qu'au fort des entreprises et executions, le bon empereur fut surprins d'une si soudaine et griefve maladie, qu'en peu de jours mourut[1], laissant son filz Commodus tant jeune et mal experimenté, qu'il ne sentit la perte qu'il faisoit, ne le danger où il entroit. Desja Commodus estoit esleu prince, comme dict est, salué des gens de guerre Cesar, et tenu de chacun pour empereur, et luy obeïssoit on pour l'amour, de son feu pere, combien qu'on commençast à conjecturer qu'il ne vauldroit gueres, et qu'il ruineroit un jour la republique. Un peu avant que Marcus mourust, recommanda d'affection singuliere à certains capitaines vieux et sages la conduicte de son filz en ses affaires, et signamment en ceste guerre qu'il laissoit encommencée, les priant qu'ilz luy donnassent bon advis et conseil, et surtout le gardassent de tomber aux vices, ausquelz le prevoyoit enclin.

VII. Faictes les honorables exeques du bon empereur, les gouverneurs de Commodus adviserent ensemble, qu'il seroit bon que le nouvel empereur feist une harengue aux senateurs et principaux chefz de l'exercite par forme d'oraison gratificative, pour quoy faire fut dressé un grand eschafault tapissé sumptueusement, sur lequel monté commença à dire ainsi: « La perte et calamité uni-« verselle, et la tristesse particuliere conceuë ces « jours pour la mort de mon pere, mes amis, est

[1] L'an de Rome 933.

« commune à vous comme à moy, pource que j'ai
« perdu un pere, que je doy par nature plaindre,
« et vous un prince honorable, juste et prudent,
« que devez par raison regretter. J'ay perdu beau-
« coup, perdant un tel pere, mais beaucoup plus
« vous autres, perdans un si bon chef: car la perte
« d'un est tolerable, mais le dommage de plusieurs
« est perpetuellement lamentable. L'experience
« nous enseigne, que de cent peres à peine en
« trouverez deux qui soient mauvais à leurs en-
« fans, et au contraire de cent princes à peine en
« void on deux qui soient bons pour leurs subjects.
« S'il est ainsi n'est il pas raisonnable, que si les
« filz plaignent leurs peres avec larmes, que les
« subjects pleurent leur prince avec souspirs proce-
« dans du cueur? Quelle conscience mon pere a eu
« envers les dieux, quelle severité contre les mau-
« vais, quelle douceur et liberalité vers les bons,
« combien patient aux injures, combien recognois-
« sant les services, combien zelateur du bien pu-
« blic, pour oublier le sien particulier, vous l'avez
« peu cognoistre, et mieulx le sentirez, cognoissans
« la faulte que sa presence vous fera. Chacun sçait
« quelle sapience et hardiesse il avoit à la conduicte
« des guerres, quelle providence aux negoces par-
« ticuliers, quelle honnesteté en sa vie, et quel
« amour et sincerité de cueur envers le commun
« peuple: de sorte que les morts pouvoient porter
« envie aux vivants, non de la vie, mais du bon
« prince qu'ilz avoient. Il ne se peult nyer, que
« l'empire romain ne doyve beaucoup à beaucoup

« d'illustres princes, qui l'ont regi aux siecles pas-
« sez : mais j'ose affermer, que Rome doit plus à mon
« pere, qu'à tous autres : pource que si aucuns d'eulx
« l'ont faicte riche, mon pere l'a faicte vertueuse : si
quelcuns ont reparé les murailles, mon pere a restauré
« les bonnes et sainctes coustumes : et si plusieurs ont
« mis peine, que Rome fust des estrangiers crainte,
« plus a faict mon pere, la faisant servir et aymer
« aux Barbares. Vous sçavez, messieurs et amis,
« qui l'avez veu mourant, quelle amour cordiale
« il vous portoit en general et particulier, et en
« quelle recommendation singuliere il meit moy
« son filz entre voz mains, et comme son intention
« estoit, que je vous fussse plus serviteur que
« maistre, que vous traictasse comme compagnons
« et freres, et que vous m'aymissiez et donnissiez
« conseil, comme bons peres, et me commanda
« expressement, que l'estat de l'empire fust exercé
« plus à vostre utilité, qu'à mon particulier proufit.
« Je prie aux dieux immortelz qu'ilz me donnent
« grace d'estre tel, comme il commanda, et que
« vous desirez que je soye, à fin que mon devoir
« et voz voluntez ne soient frustrées. Mon pere
« vous aymoit de l'amour que les dieux ayment
« les hommes, tant general et uny, comme si tous
« ensemble n'eussiez esté qu'un, tant estoient ses
« pensées et actes asservies à voz commoditez. Il
« me souvient, quant de plaisir prenoit à me veoir
« sur mes plus jeunes ans, en vostre compagnie
« embrassé des uns et baisé des autres, estimant
« que me prenans en voz bras, par mesme moyen

« me joindriez à voz cueurs, et que trouvant voz
« bras ouverts, je vous ouvrirois quelque jour mes
« entrailles d'amour. Les dieux me font la grace, que
« mon empire ne prend commencement vicieux,
« comme certains autres, par achepts, impostures,
« pactes illicites et violence d'armes, et moins par
« fortune ou sort, mais de loyale et naturelle suc-
« cession, si bien que le jour que je nasquy, le so-
« leil me veid ensemblement faict homme et em-
« pereur. Grande apparence de raison est, que voz
« voluntez demeurent satisfaictes, et voz cueurs
« contents d'avoir prince, non donné ou esleu par
« mains estrangieres, ains nay parmy vous et en
« voz maisons. Je sçay et confesse que pour estre
« bon, beaucoup sert le desirer et efforcer de l'es-
« tre, si est ce qu'avec la voulunté, il fault au
« prince amour et faveur de ses subjects : autre-
« ment, si les estrangiers luy contredisent, et les
« siens ne luy aydent, il ne perd pour ce à estre
« bon, mais pour tant n'est il bon prince. Mon
« pere fut vostre empereur estant vieil, et je le suis
« estant jeune : plus de gloire vous sera d'obeïr à
« moy qu'à luy, pource que l'obeïssance faicte à
« luy, procedoit de son merite et authorité, et
« celle que vous me presterez, ne peult provenir
« que de vostre pure bonté. Quoy esperant, toutes
« les graces, honneurs, prerogatives et offices,
« que mon feu pere vous donna, desapresent je
« ratifie et confirme tout. Au faict des dignitez du
« senat, des exercites des gouverneurs de provin-
« ces, des magistrats politiques et officiers de nos-

« tre maison, n'y a que redire, et moins occasion
« de les destituer: reste seulement de mon pere et
« moy à vous dire, qu'il fault que je confirme ses
« vertus et bonnes œuvres, et que je me conforme
« selon icelles. Efforceons nous, mes peres et
« amis, à donner heureuse fin à ceste guerre, à
« laquelle mon pere donna juste commencement,
« pour retourner au plus tost à Rome, jouyr de
« l'honneste et asseuré plaisir et repos, qu'on nous
« y appreste. Il ne me reste autre chose à vous
« dire, mes freres et compagnons, si n'est que je
« vous prie d'avoir tousjours en vostre memoire les
« biensfaicts de mon pere, et bons traictemens
« que vous et vostre republique en avez receus, à
« fin que ceste recordation, mon bon zele et vos-
« tre singuliere vertu m'incite à estre bon et
« equitable prince ». Ceste oraison finie, suyvant la coustume ancienne des Romains, on commença par largesse à jetter de toutes parts, or et argent en grande abondance, et proclamer à haulte voix les tiltres et gratifications du nouvel empereur.

VIII. Tous les senateurs et capitaines de l'armée appaiserent grandement la douleur qu'ilz avoient de la mort du bon M. Aurelius, après avoir ouy parler si haultement et pertinemment son filz Commodus, tant pour veoir confermer et approuver ce que son pere avoit faict, que pour l'esperance qu'il leur donnoit d'estre imitateur des vertus de son pere. Dieu sçait quelle fut la difference de ce qu'il dist lors, à ce que depuis il feit. Car pour cer-

tain ce furent les dernieres bonnes parolles et operations qu'il feit, et dès lors en avant ne profera, desira, n'executa chose digne d'un homme, non que d'un empereur. Aucun temps après avoir faict ceste harengue à son exercite, il s'oublia tant tout à un coup, qu'il ne faisoit plus compte de l'admonition de ses gouverneurs, ny du conseil de ses amis, et perdit honte et vergongne. Quand il parvint à l'empire, estoit encore fort jeune et delicat, qui donna occasion à ses gouverneurs de luy laisser beaucoup de liberté au parler, jouer et passer le temps : mais il usa si très mal de ceste licence, que peu luy proufita à la santé de sa personne, et moins à la reformation de son esprit. Quoy voyans les gouverneurs voulurent changer style, et luy diminuer ceste trop grande liberté, et l'advertir en secret de ce qu'il devoit faire : mais il estoit de si perverse condition, qu'il haïssoit ceulx qui luy remonstroient le bien qu'il falloit faire. Depuis qu'il perdit publiquement la crainte de ses maistres, l'obeïssance de ses gouverneurs et la reverence de ses amis, ne les vouloit veoir ne ouyr, et avoit familiarité et conversation avec gens jeunes, vicieux comme luy, avec lesquelz communiquoit en vices, et leur descouvroit partie de ses secrets. Ces jeunes hommes mal experimentez, commencerent à luy mettre en teste de laisser la guerre pour se retirer à Rome, et pour le luy plus facilement persuader, luy mettoient en memoire la beaulté et opulence d'Italie, et au contraire les incommoditez et povretez de Pannonie, entant qu'il se persuada aysement de

laisser l'entreprise de la guerre : et pour ce faire un matin envoya querir ses capitaines et gouverneurs, et par faincte leur dict, qu'il se craignoit, que quelqu'un ne s'impatronisast de Rome, pendant qu'il en estoit absent, et que pour obvier à ce, vouloit aller premierement confirmer en son amitié les terres propres, que d'en acquerir d'estrangeres.

IX. Les senateurs et capitaines qui assistoient à ce conseil, furent tant marris et scandalisez, que baissans les yeulx en terre, ne peurent dire un seul mot. Pompeianus senateur ancien et de grande authorité, qui avoit à femme Lucilla, fille de M. Aurelius, et sœur aisnée de Commodus, voyant que nul des assistans osoit remonstrer la faulte que seroit de laisser ceste guerre, et l'opinion sinistre, que les estrangers en pourroient concevoir, prit la parolle, et luy dict : « Si tu as desir (ô mon filz et « mon seigneur) d'aller en Italie et veoir Rome, je « ne m'en merveille point, sçachant que nous mes- « mes de long temps le desirons comme toy : toute- « fois tenant le party de la raison, ne nous laissons « vaincre à la sensualité. Je t'ay ozé appeller filz, « pource que dès ton enfance t'ay nourry, et sei- « gneur pource que tu es souverain moderateur de « ma mere Rome. Pour l'un je suis obligé à te suyvre, « comme fidele vassal : pour l'autre tu es tenu de « me croire, comme pere et bon conseiller. Que « plaise aux dieux immortels, que tu ayes le cueur « autant prompt et docile à escouter mes remons- « trances, comme je l'ai sincere et loyal à obeïr à tes

« commandemens. Long temps y a que j'ay aymé, « suyvy et servy ton bon pere, et monstra que mes « services luy furent aggreables en ce qu'il me porta « faveur, et me donna beaucoup de biens, dont me « sentiray redevable toute ma vie à luy et à sa mai- « son. Ce que je veulx dire maintenant, ne procede « d'aucune affection particuliere, et ne suivray que « la pure verité : par protestation, que si je dy chose « avec moins de reverence, que doit le vassal à son « seigneur, je devray estre excusé, que je le dy « comme pere au filz. Venant à propos, illustrissime « prince, tu vois qu'en ce bon nombre d'assistans « aucun ne te regarde, ny te respond : qui leur pro- « cede, ou de ne sçavoir parler, ou de crainte de « n'estre escoutez : qui est consequence mauvaise, « d'autant que c'est chose dommageable au prince, « de demander conseil à qui ne le sçait donner : « encor pire, à qui n'ose le dire : et surtout est « mauvais, de ne se sçavoir aider du bon con- « seil. S'il te souvenoit tant soit peu de ce que « ton pere te mandoit faire, il seroit aujourd'huy « superflu de t'admonester : et crains, que comme « tu as faict peu de cas de ses commandemens, que « ne faces grand compte de mes prieres : mais le de- « voir me contraint de dire que j'en pense, et tu en « escouteras ce qu'il te plaira. Il te doit souvenir « que tu es filz d'un bon pere, qui par nature t'o- « blige à estre bon filz : tu as herité de luy ses « biens, estats et renommée sempiternelle, qui est « peu, si par mesme moyen n'as herité aux vertus, « qui seules te peuvent rendre honoré et obeï, et

« oultre lesquelles n'est rien, qui ne prenne fin. Tu « veulx (mon filz) laisser la guerre, que ton pere a « commencée pour aller prendre tes plaisirs à Rome : « je proteste devant les immortels dieux, et ne puis « penser qui t'a mis ceste fantasie en la pensée : mais « je t'asseure, que non seulement dois poursuyvre « ceste guerre, mais quand commencée ne seroit, « l'encommencer. Tu ne peulx nyer que ton pere ne « fust sage, provident et magnanime : mon advis est, « que puis qu'il y adventura ses biens et sa vie, tu y « doibs employer le temps et tes facultez. L'estat « d'Italie est pacifique, et n'y a à Rome, pour le « jourd'huy, personne qui soit desobeïssant ou mu- « tin. En Asie et Afrique n'y a changement aucun, « qu'on sçache, et demeurent noz provinces à l'ac- « coustumée subjection, pour le grand amour qu'elles « portoient à ton pere, et pour l'indicible puissance, « que chacun sçait qu'il t'a laissé maintenant. Si tu « perds par nonchaloir une telle reputation, on « dira que tu laisses les Barbares en paix, et vas faire « la guerre à toy mesmes. Si te veulx aquitter de ta « charge à ton honneur, conserve diligemment ce « que ton pere a acquis, gaigné, recouvré et appro- « prié à l'empire. Que veux tu aller chercher hors ce « païs de Pannonie que tu n'ayes en Pannonie « mesmes ? Si desir te prend d'aller veoir Rome, je « te fais assavoir, que la veritable Rome est où « l'empereur habite, et ne se doit dire Rome tant « renommée et crainte, pour estre environnée de « superbes murs, comme pour estre regie d'hommes « prudents et heroïques. Si tu demandes richesses,
« il

« il est tant de finances en ce camp : si tu demandes « conseil, icy est presque tout le senat : si hommes « courageux et magnanimes, ton exercite en est le « choix de tout le monde ; si tu desires la conversa- « tion de jeunes hommes, galans, tes semblables, « icy est la fleur de la jeunesse romaine : si te delec- « tes à la chasse, ce païs n'est il tout plein de monta- « gnes et forestz et bestes sauvages ? Si tu aymes la « pesche, ne sommes nous prochains du Danube ? « Si la compagnie des femmes te delecte, ne voys « tu tous les jours tant de belles romaines et alle- « mandes ? Si doncques il y a ici si grande commo- « dité de toutes choses, mesmes de plaisir, pour- « quoy veulx tu laisser Rome pour aller chercher « Rome ? Si tu laisses si soubdain ceste guerre, tu « mects une macule de pusillanimité en ta renom- « mée, et un evident peril en la republique : pource « que les Barbares penseront que t'en vas pour ne « les pouvoir vaincre, et que n'as osé les assaillir. « Ton pere t'a laissé grandes forces tant de gens que « d'argent, et une immortelle reputation à l'empire, « et doibs selon mon advis avoir l'œil plus à la repu- « tation qu'à la puissance : d'autant que la puissance « proufite seulement à resister aux ennemis, et la « reputation sert à vaincre les ennemis, et à con- « server les amis. Ne te persuade point sur tout que « le pouvoir des princes romains soit si grand qu'ilz « aient en leur main et à leur volunté les moyens de « paix et de guerre contre les Barbares, car il n'y a « en tous les faictz de fortune rien plus douteux que « l'yssue de la guerre. Un bon prince doit bien pen-

« ser, travailler et ruminer toutes choses devant
« que entreprendre guerre, mais depuis qu'il s'est
« resolu de la faire, doit oublier et postposer quel-
« que chose que ce soit, pour la conduire et mettre
« à fin. Ce n'est pas sagesse de se mettre en peril
« pour l'esperance du remede, mais plus grande fo-
« lie est, de s'estre mis en danger, et n'avoir aucun
« remede pour en sortir ».

X. Après que Pompeianus eut ainsi parlé, Commodus fut fasché de ce que luy avoit esté dict en si bonne compagnie : et pour toute resolution de ceste affaire respondit, « qu'il differeroit son partement « jusques à un autre conseil, qu'on en determineroit « plus amplement ». Combien qu'il fust jeune, il estoit tant dissimulé en ce que pensoit, et tant double en ce qu'il disoit, qu'on n'entendoit souvent rien de ce qu'il vouloit dire. Ce que Pompeianus luy avoit dit, fut divulgué par tout le camp, et comme le retour en Italie estoit rompu jusques après la guerre, dont les gensdarmes eurent plaisir pour la recommandation extreme qu'ilz avoient de leur honneur et patrie. Quoy que ce fust Commodus ne changea onc de desseing, et continua secretement son propos : pour auquel parvenir escrivit lettres à Rome, qu'on luy apprestast son logis et preparast son entrée, et qu'on meist sus deniers pour satisfaire à la grande despense qu'il avoit faicte en ceste guerre. Ces lettres despeschées, feit convoquer tous les plus anciens et vaillans capitaines, et leur demanda les moyens, comment pourroit faire une espece de treves ou accord avec les Barbares : et quoy que

ses capitaines remonstrassent au contraire, resolut d'achepter paix, et à ce envoya à ses ennemis ambassadeurs et articles, et ses ennemis à luy, et finablement fut conclu, qu'on rendroit aux Barbares ce qu'on avoit prins sur eulx, et pour les frais de la guerre on leur payeroit une grosse somme de deniers, et par ce moyen demeureroient amis et confederez des Romains. La nouvelle de ceste menée fut tant scandaleuse par tout l'exercite, et tant indigne des aureilles des bons, que beaucoup de gens de bien s'en allerent par despit sans congé, et la plus part ne voulut demourer en garnison aux frontieres, ains ayma mieulx chacun se retirer à sa maison, que servir prince qui eust commis telle lascheté. Et par ainsi infamement finit la guerre, et demeura le païs circonvoisin sans garde.

XI. L'EMPEREUR Commodus partit de Pannonie[1] pour aller en Italie le neufieme jour de Fevrier, et estoit tant grande la haste qu'il avoit d'y arriver, que passant par plusieurs villes estans au chemin, n'avoit loysir d'estre recueilly, ne d'ouyr les requestes qu'on luy faisoit. Les Romains furent joyeux incroyablement des lettres qu'il leur escrivoit de son partement de Pannonie, et encore plus aises quand sçeurent qu'il estoit près de la ville, ayans opinion que puis qu'il estoit Romain, nay à Rome, nourry parmy eulx, filz d'un si bon et sage pere, que leur republique fleuriroit soubz sa conduicte, plus que jamais, et que chacun en general et par-

1 L'an de Rome 934.

ticulier en vauldroit mieulx. Le pere avoit esté tant chery et veneré, et le filz estoit tant beau, que celuy s'estimoit plus heureux, qui plus loing luy pouvoit aller au devant. Il arriva entour la my Mars, lors que les arbres boutonnent et jettent leurs premieres fleurs, et que la terre commence avec la verdeur produire odeurs bons et suaves, auquel jour le senat, les estatz et le peuple de Rome se meirent en tel de le recueillir, comme s'il eust faict entrée sur un char de triumphe, venant de conquerre la moitié de l'Asie. Depuis qu'il fut arrivé, la premiere visite que feit, furent les temples, singulierement celuy de Jupiter, auquel offrit grands dons et sacrifices, en la presence des principaulx de toute la ville. Après fut veoir les sepulchres antiques, specialement ceulx de Trajan, Adrian et Antoninus, puis de son ayeul et des deux Faustines ses mere et ayeule, et y feit faire de belles et magnifiques reparations. Joignant le sepulchre d'Adrian feit dresser un riche tombeau pour y translater les os de M. Aurelius son pere, où les Romains records du bon traictement qu'il leur avoit faict, portoient veux et veneroient sa statue comme de leurs autres dieux. Ce faict, un autre jour alla visiter le senat, et en pleine assistence leur remonstra mainte bonne chose, et les pria qu'en tout et par tout observassent les ordonnances et statutz de son feu pere, les persuadant que par là l'estat imperial se conserveroit, et la republique en seroit mieulx gouvernée. Manda semblablement venir les censeurs, juges et autres officiers de la justice, et

leur donna charge expresse de deuëment administrer justice sans acception de personne, à peine de s'en prendre sur les defaillans à la plus severe rigueur et coërtion qu'on pourroit adviser. Grand fut le contentement que les Romains eurent de veoir leur nouvel empereur tant devot envers les dieux et leurs temples, tant amy aux hommes, et tant zelateur du bien public. Mais (ô douleur)! si peu d'ans, de moys, de jours dura ceste splendeur de vertu, qu'il sembloit qu'il eust plustost songé ce bien, que mis veritablement à execution.

XII. Au dixneufieme an de son aage, et troisieme de son empire, remonstra au senat qu'il vouloit aller visiter toutes les citez d'Italie, et sur le commencement de son voyage print chemin vers les montagnes, où consomma beaucoup de temps et de biens, au passetemps de la chasse et de la pesche, sans qu'il entrast de sept ou huict moys en ville quelconque, et qu'il s'employast à autre chose qu'à desordonnées voluptez : puis manda au senat qu'on luy apprestast entrée à Rome, qu'il y vouloit venir en triomphe, disant qu'il meritoit plus de louange d'avoir faict la guerre aux bestes sauvages, ennemies de nature, que les autres empereurs, d'avoir espandu le sang humain. Le senat contre sa volunté le receut en triomphe, où l'abominable Commodus avoit avec luy au char triomphal un jeune garson, nommé *Antherus*, qu'il baisoit et embrassoit voluptueusement devant tout le peuple, sans honte aucune. Il adjousta à ceste chasse, tuant les bestes fieres et sauvages, une telle ferocité à sa maligne na-

ture, que venu à Rome, commença à faire mourir un grand nombre d'honorables personnes. Et fut de ses premieres inhumanitez, que sans occasion feit banir vingt quatre consulz [1], et confisquer leurs biens, et les donna à ses bardaches et macquereaux : et à cinq des dessusdictz banis, que par grandes prieres rapella, peu de jours après feit trencher les testes.

XIII. Il y avoit lors à Rome un senateur nommé Birrius, qui fut tant estimé du temps de M. Aurelius, qu'il merita d'avoir pour femme une propre sœur de Commodus, lequel ne pouvant plus supporter les insolences de ce jeune empereur, s'adventura de luy faire les plus doulces remonstrances, dont se peut adviser : mais il perdit sa peine : car tost après Commodus le feit tuer, et tous ceulx qu'il peut cognoistre estre ses amis, jusques à ne laisser un seul serviteur à sa sœur, qui ne fust occis. Ebucianus, prefect et gouverneur de la cité, homme sage et ancien, fut aussi tué, non pour autre raison, que pour avoir pleuré le pauvre Birrius. Apolaustus autre senateur, pour avoir faict quelque semblant de se douloir de l'adventure d'Ebucianus, fut miserablement tué. Quelques jeunes hommes serviteurs domestiques de Commodus, voyans qu'on avoit faict mourir Apolaustus, pour avoir plaint Ebucianus, monstrerent semblant de se resjouir de la mort d'Apolaustus, pour ne tomber en tel inconvenient comme luy : dequoy adverty Commodus, les feit promptement decoler, « disant « que pour chose que le prince feist, ne devoient ses « serviteurs pleurer ne rire, mais seulement ouyr, « veoir et taire ». Feit aussi mettre à mort Servilius et

[1] Ou plutôt consulaires. C.

Dulius, avec toute leur parentele qui descendoit du linage de Sylla : et d'autre part commanda pendre Anitius Lupus, Petronius et Mammertus, et descendans d'eulx, qui descendoient de la race de Marius : et disoit qu'il faisoit desfaire ceulx qui tenoient le party de Sylla, pour venger ceulx qui tenoient la partialité de Marius : et les Marians, pour venger les Syllaians des injures receuës par ceulx de Marius. Un jour que quelqu'un luy dict que Mammertus Antonianus, son cousin germain, luy ressembloit en beauté de corps, magnanimité d'esprit, feit incontinent occire celuy qui luy dict ce propos, et son povre cousin Antonianus, allegant pour raison, qu'il n'appartenoit à homme du monde de le comparer à autruy, et moins de luy ressembler. Il y avoit lors à Rome six vieux hommes consulaires, et de reputation grande, à sçavoir Elius Fuscus, Acelius, Lucius Torquatus, Lucius Ropianus, Valerius Bassianus et Patulius Magnus, lesquelz de vieillesse ne pouvoyent plus aller au senat, et à ceste occasion les feit mourir, allegant « qu'il vouloit faire à « Rome, comme les bons jardiniers aux champs, qui « ne pouvans plus tirer de plaisir et fruit d'un arbre « viel et sec, le coupent pour le mettre au feu ». Le senat avoit donné le gouvernement et superintendence des affaires de l'Asie à Sulpicius Crassus, proconsul, à Julius Proculus et à Claudius Lucanus. Qui furent par deliberation de Commodus, eulx et leurs familles empoisonnez, pour une envie qu'il conceut, d'ouïr dire que ces gens de bien gouvernoient ce païs si justement et prudemment. Lors

que le bon empereur M. Aurelius alloit visitant le royaume d'Achaïe, luy nasquit une niepce fille à sa sœur, qui fut nommée Annia Faustina, que Commodus feit mourir, et l'accusa, non d'autre chose que de s'estre mariée sans sa licence. Une fois que quatorze ou quinze gentilzhommes Romains s'esbatoient passans le temps sur le pont du Tybre, advint que Commodus passant près d'eulx, leur demanda dequoy confabuloient ensemble: et comme ilz respondissent que leur propos estoit des vertus du bon empereur Marcus Aurelius, et qu'ilz le regrettoient grandement, les feit incontinent par ses satellites precipiter du pont en la riviere, voyant qu'on ne pouvoit bien dire de M. Aurelius son pere, qu'on ne mesdit du filz.

XIV. Il alloit bien souvent combatre avec les gladiateurs, et en diverses fois moytié furie, moytié passetemps en tua plus de cinq cents. Il estoit de nature si perverse et cruelle, qu'il ne craignoit tuer, ny estre tué. Voyant Commodus que tous les Romains fuyoient à le veoir, ouyr et parler, et ce principalement à fin qu'il ne les feist mettre à mort, inventa de faire une conjuration, faignant qu'on conspiroit contre luy pour le tuer, et soubz ceste meschante couverture feit mettre en pieces un grand nombre des principaulx Romains, qui ne luy avoient oncques mesfaict.

XV. Entre autres sœur Commodus en avoit une qui se nommoit Lucilla, qui fut mariée du vivant de son pere M. Aurelius à Lucius Verus, lors consul, qui gouvernoit comme frere et compagnon, partie

des affaires de l'empire, si bien qu'on appeloit souvent Lucilla imperatrice, et son mary empereur. Ce Lucius Verus, ainsi associé à l'empire, ne vesquit que quinze moys, estant jeune, et demeura Lucilla vefve fort jeune. Depuis le bon M. Aurelius la maria avec Pompeianus, Romain de grand'vertu et authorité, non moins sçavant aux lettres qu'en l'art militaire, d'aage, toutefois plus advancé, que la verte jeunesse de Lucilla ne requeroit. Après la mort de M. Aurelius, que Commodus eut succedé à l'empire, Lucilla se ressentoit tousjours d'avoir esté femme d'empereur, et en aymoit le tiltre, comme la corrompue nature, encore qu'on ait perdu l'estat et la puissance, retient l'ambition et vain desir. Advint que Commodus se maria avec Crispine Romaine, à laquelle feit et commanda faire tout l'honneur qu'on faisoit auparavant à Lucilla, et qu'elle precedast aux temples, theatres et autres lieux d'honneur, dequoy la convoiteuse Lucilla conceut telle envie et tristesse, que dès lors en avant ne practiquoit et pensoit autre chose, sinon le moyen comment pourroit oster la vie à l'empereur, et l'honneur à Crispine sa femme. Or estoit il quelque bruit qu'un jeune gentilhomme Romain de bonne maison, beau et galant, abusoit de la privaulté de Lucilla : et avoit nom ce jeune seigneur Quadratus, filz du plus riche senateur de Rome, auquel ceste mal advisée descouvrit son secret [1], comme elle avoit intention de faire tuer son frere Commodus, à raison de ce qu'il poursuyvoit son mary Pompeianus, et aussi pource que l'impe-

[1] L'an de Rome 938.

ratrice Crispine luy vouloit mal. Quadratus ayant desir de luy complaire, accorda et conspira à la mort de Commodus : et le moyen qu'ilz inventerent, fut, qu'un jeune gendarme, filz d'un senateur, participant de l'entreprinse, hardy homme et de grand courage, devoit inopineement entrer en la chambre de l'empereur, l'espée nue au poing, et luy dire, Ce present t'envoye le senat, et en l'instant le tuer. Quincianus accepta voluntiers ceste charge, et l'exploicta jusques à entrer en la chambre de Commodus, l'espée traicte: mais il faillit à frapper promptement, entant que la trahison fut descouverte, et Quincianus prins, qui confessa l'entreprinse de Lucilla et Quadratus : et pource que ce Quincianus estoit filz de senateur, Commodus print le senat en telle hayne, que quiconque après ce faict se nommoit senateur, le tenoit pour traistre.

XVI. Un de ses gouverneurs qui avoit nom Perennius, homme maling, et pervers, et incompatible pour son arrogance, ne cessoit de soliciter l'empereur de prendre vengeance de ceste trahison, non pour envie qu'il eust que justice fust administrée, mais pour chasser ceulx qui empeschoient son credit, et avoir leurs confiscations, mesmes des bagues et joyaux precieux de Lucilla, qui estoient de pris inestimable. Finablement incita de telle sorte le cœur de Commodus, avec la volunté qu'il en avoit d'executer vindication, que Pompeianus, Lucilla, Quadratus et Quincianus, et toutes les familles et parents furent mis à mort, et leurs biens confisquez : dont Perennius en eut la plus part, et

commença des lors de gouverner et manier les plus grands affaires de l'empire à sa volunté, jusques à ouyr les ambassadeurs des nations, et leur rendre response sans le sçeu de Commodus, de sorte que Commodus avoit l'honneur, et Perennius le proufit : mais avec ce il estoit tant orgueilleux et convoiteux, qu'on ne pouvoit jouyr de luy, que par force de l'honorer et luy donner argent. Il avoit le catalogue de tous les plus riches d'Italie : et s'ilz ne luy envoyoient souvent presens, trouvoit moyen de leur faire avoir des offices, et inventer calumnies en leurs charges pour les faire punir, et avoir leurs biens.

XVII. En peu de temps Perennius se feit riche, mais comparée sa presumption avec sa richesse, sans comparaison plus grande fut la presumption qu'il monstroit, que les thresors qu'il possedoit. Commodus avoit telle confiance en luy, que non seulement luy commettoit le gouvernement de la republique, mais l'honneur, police et garde de sa maison, et fut en l'un et en l'autre tant asseuré dissimulateur, que non seulement desrobba les richesses de Commodus, mais osa bien abuser des concubines plus belles de son maistre, desquelles eut plusieurs enfans. Perennius avoit deux filz desja grands qui suivoient les armes, et estoient à la guerre, et s'il advenoit que il s'y feist quelque acte de renommée et memorable, faisoit entendre à table à Commodus et aux assistans, que c'estoit par l'entreprinse, conduicte ou effort de ses filz, de maniere que ce meschant desrobboit les biens de ceulx qui estoient

en paix, et l'honneur et reputation de ceulx qui estoient à la guerre. Le cinquieme an de l'empire de Commodus, le senat envoya une grosse armée en Britannie, dicte *Angleterre*, de laquelle fut principal conducteur Perennius, avec telle superbe, qu'il se faisoit et obeïr et adorer comme dieu. Les affaires de la guerre et de la republique luy succederent tant à poinct, qu'il ne luy restoit que moyen de pouvoir parvenir à l'estat de l'empire, et pour ce faire delibera et se resolut de faire mourir Commodus [1], après avoir faict ses deux filz preteurs et gouverneurs des gens de guerre, pour luy tenir la main forte, le cas advenant, avec ce qu'il entretenoit par presens beaucoup de senateurs et citoyens Romains, mesmes ceulx qu'il sçavoit estre secretz annemis de Commodus.

XVIII. Le quatrieme jour du moy de may, qu'on celebroit à Rome la grand'feste de Jupiter Capitolinus, où s'assembloit infinité de peuple de Rome et toute Italie, et communement l'empereur s'y trouvoit, pour de sa presence authoriser la feste, advint que l'empereur estant assis en son siege preparé, l'imperatrice Crispine assise à dextre, et son grand gouverneur Perennius à senestre, veirent venir un chariot trainé par hommes vestus d'une parure, qui couroient de furie, et crioient à haulte voix qu'on leur feist place. Ainsi que le chariot fut arresté devant l'eschafault de l'empereur, et que chacun eut faict silence, comme pour cuyder ouïr une farse, au hault du chariot se leva sur piedz un

[1] L'an de Rome 940.

homme ayant la barbe longue et grise, tenant en une main un peu de parchemin escrit, et en l'autre une fonde, nud de la ceincture en hault, et au demeurant mal accoustré, et representant un philosophe, qui commença à dire, dressant ses paroles à Commodus : « Il est bon à veoir, ô Commodus, « que tu es prince, et prince bien jeune, puis que « tu es spectateur de ces jeux et passetemps, sans « regarder au loing, à l'opinion que les bons et « graves peuvent avoir de toy, qui diront que les « princes de ta condition et aage doivent plus ay- « mer l'honeste travail aux choses veritables, que le « voluptueux plaisir aux jeux et exercitations fainctes. « Tu te doibs tenir certain, estant rigoureux et « cruel (comme tu es) que tu as des ennemis se- « cretz : car qui est craint de plusieurs, plusieurs « fault que craigne. Le plus rare et grand thresor « que les princes ayent, est verité, de laquelle tu « es le plus povre du monde ; pour avoir voluntiers « jusques icy presté l'aureille à mensongers et fla- « teurs, qui ont chassé verité de ta cour. Toy, « Commodus, et autres princes tes semblables, ne « gouvernez mal les republiques, tant pour l'effect « que les voulez destruire, comme pour ne vouloir « ouyr verité, et ne faire compte des plaintes, que « les povres affligez vous font, ne les bons et saincts « admonestemens que les bons et sages vous don- « nent, ains de cueur endurcy et obstiné, avez « pour favoris et officiers, larrons, qui visiblement » desrobbent voz honneurs et le plus espuré de vostre « bien. Grande est votre coulpe pour les vices que

« commettez, mais encore plus grande, pour les « dissimulations que souffrez à voz privez et fa« voris : pource que vous n'offensez que les dieux, « mais ilz irritent les dieux, perturbent les hom» mes, et sont traistres à vous mesmes : et com« bien que tu soys de ton inclination voluntaire, « mal avisé et mal prevoyant aux actes de ta gran« deur, si est ce que si sçavois les larcins et con« cussions que les plus mignons font journellement, « il n'est possible que par nature tu n'en feisses « punition exemplaire, et que tu n'y voulusses bien « remedier : car en fin n'y a prince tant mauvais, « qui ne desire le bien et utilité de son peuple. « Helas ! nue verité, tu es tant aujourdhuy odieuse « en la maison des grands, que qui s'advance tant « soit peu de te dire, fault qu'il delibere de mou« rir : et si aucun la disant eschappe, c'est pource « qu'on cuyde que celuy qui la dict, soit insensé. « Ce que je te veulx maintenant dire et descouvrir, « je proteste devant les dieux immortelz, que je ne « le dy comme fol privé de sens, ny estant hors « mon jugement naturel, et moins pour malice ou « envie que j'aye de me venger de personne : mais « pour reformer ta vie, et icelle mettre hors de dan« ger de mort, et delivrer Rome de la servitude d'un « tyran. Je sçay très bien, que pource que je diray « maintenant, je perdray la vie : mais je te certifie, « ô Commodus, que si veulx adjouster foy à mes « parolles, le temps viendra que cognoistra la ve« rité que je te dis, lors par adventure que ne se « pourra remedier à tes maulx. Tu es assis entre ta

« femme et ton grand gouverneur et mignon Pe-« rennius, lequel si cognoissois interieurement, et « sçavois ce qu'il t'appareille, incontinent de tes « propres mains l'enterrerois tout vif. Il ne s'est « contenté, il ne s'est contenté ce mignon, de « faire mourir presque tous les bons et honorables « hommes de Rome, destruire les meilleures mai-« sons d'Italie, et desrobber les thresors de l'em-« pire, et veult maintenant t'oster l'empire et la « vie. Sçaches, si ne le sçais, que ses deux filz ont « desjà suborné et tiré à leur party contre toy l'exer-« cite qui est en l'Illyrique : et le mesme Perennius « t'a blasmé au senat, et de jour en jour brigue et « gaigne le peuple corrompu des deniers prins en a tes coffres, attendant l'heure qu'on t'aye occis, « pour facilement et sans contradiction s'emparer « de tes estatz. Et ne penses que Perennius com-« mence à ceste heure à conduire ceste trahison : « car il y a si long temps qu'il couve ceste malice, « pour trouver le poinct de la mettre en œuvre, « qu'une heure n'attend l'autre, et cuyde que ce « jour mesme estoit destiné à y mettre fin ». Pendant que ce povre homme parla, le peuple l'escouta sans interruption : et si tost qu'il eut dict, Perennius se leva de son siege avec grande furie, et commanda aux gladiateurs qu'ilz prinssent ce tant hardy fol et le meissent en pieces : ce que fut soudain faict, et les pieces mises au feu.

XIX. Les assistans qui vouloient mal à Perennius, commencerent à augmenter la sinistre opinion qu'ilz avoient de luy, ayans ouy ce povre homme, et

Commodus mesme conceut scrupule contre luy: mais pour lors n'en demeura que le souspeçon, tant estoit grande son authorité. Depuis croissant la conjecture et indices de la trahison, vindrent certains gensdarmes de l'Illyrique, qui porterent nouvelle monnoye forgée en ce païs, où estoit figurée l'image de Perennius, et ses tiltres escritz, et l'avoit on faicte forger par le commandement des filz de Perennius, comme fut descouvert à Commodus depuis par plusieurs, après qu'eurent ouy parler ce povre homme du chariot. Verifiée et ouverte la trahison, les amis et conseillers de Commodus furent d'advis avant que publier autre chose du faict, de luy faire trencher la teste, à fin que luy, qui estoit vindicatif et bien appuyé, n'eust loysir de penser à se defendre: et fut telle l'entreprinse, que Commodus entour la minuict l'envoya querir à grand' haste par un gentilhomme, donnant à entendre qu'il estoit arrivé message et lettres d'Asie, ausquelles falloit promptement faire response, et ainsi que Perennius y alloit, à l'entrée du palais on luy coupa la teste: et en mesme instant departit un courrier pour aller en Illyrique, par lequel Commodus mandoit aux deux filz de Perennius, qu'ilz veinssent incontinent à Rome veoir leur pere, qui estoit en extremité de maladie, et en cas qu'il mourust, recueillir son bien. Quoy croyans, et ne cuidans la trahison estre decouverte, s'acheminerent en toute diligence vers Rome: mais en la premiere ville qu'ilz entrerent en Italie, on leur coupa les testes. Voilà quelle fut la fin du tyran Perennius, qui

qui perdit les biens, ses enfans, son honneur et sa vie. De cest exemple facent leur proufit les princes, qui font leurs serviteurs puissans et riches, et notent en ce, « que puissance engendre envie, et richesse « orgueil ».

XX. Grand fut le plaisir que les Romains eurent de la mort de Perennius et de ses filz. Leurs estatz furent divisez à plusieurs, et fut tant grand le meuble, qu'on trouva à Perennius, mesmes les deniers et vaisselle d'or et d'argent, qu'on n'avoit oncques auparavant ouy parler à Rome du semblable. Au demeurant tout ce bien fut si mal departy et employé, qu'en peu de jours ce que Perennius avoit acquis injustement, fut par Commodus pirement despendu. Il y avoit lors en Rome, un nommé *Maternus* [1], qui de ses jeunes ans avoit esté nourry avec l'exercite des Romains en Illyrique et ailleurs, homme ingenieux, laborieux, superbe et sedicieux, et qui avoit la main à executer plus prompte, que la langue à dire. En tous les debats et seditions qui provenoient au camp, ou aux citez, il estoit des premiers à les exciter, ou luy mesme en estoit le motif, et disoit communement, « que le jour qu'il « ne voyoit espandre sang humain, ne trouvoit bon « le vin ». Les capitaines principaux d'une part dissimuloient avec luy, pource qu'il estoit brusque et temeraire, et d'autre part ne le pouvoient souffrir, pource qu'il estoit mutin et querelleux, et enfin ne le pouvans plus endurer, le chasserent et bannirent de toute l'Italie, et beaucoup de jeunes hommes folz

[1] Soldat déserteur.

et perdus comme luy, le suivirent en exil, pour n'estre plus obligez à bien vivre, et avoir liberté de mal faire. Dans quatre mois après, ou de ceulx qui le suyvirent, ou d'autres qui vindrent à sa soulde, il feit nombre de trente mille hommes de pied, et dix mille chevaulx, qui feirent en peu de temps tant de larrecins, pilleries, rançonnemens et saccagemens aux citez et païs d'Italie, que chascun disoit qu'Hannibal estoit ressuscité pour tourmenter les Romains. Ayant gasté toute Italie, Maternus passa en Lombardie, et de là en Gaule et Espagne [1], où mesnagea encore pis, et de jour à autre croissoient ses forces, tant que nul luy osoit faire teste. L'ordre qu'il gardoit, estoit par tout spolier temples, mettre à sac villes, brusler, violer femmes, courir les champs, couper moissons avant heure : et que pis est, non content de vivre en ceste brutale liberté, rompoit toutes les prisons, et delivroit tous prisonniers, malfaicteurs, et mettoit les innocens en leur place. A un mauvais la supreme malice, et à un tyran la plus grande tyrannie est, puis qu'il ne veult vivre selon raison et justice, de ne permettre que les vicieux soient puniz.

XXI. Estant Maternus en Espagne, Commodus escrivit à tous les preteurs et gouverneurs des provinces, qu'ilz dressassent incontinent une puissante armée pour courir sus à ce tyran : et qu'on feist publier par tout, que quiconque porteroit la teste de Maternus, ou le prendroit en vie, on luy donneroit pour preme toute sa despouille qui estoit inesti-

[1] L'an de Rome 941.

mable, et oultre luy erigeroit lors une statue à Rome. La premiere proclamation fut faicte en Saragosse, Maternus estant en Taragonne, lequel estant adverty que l'Espagne prenoit les armes, et que les capitaines faisoient tous apprests de guerre, delibera retourner en Italie, avec propos de faire mourir l'empereur Commodus, par quelque sorte qu'il peust : et pour ce faire, commença la menée avec ses plus secretz amiz, qui estoient les plus insignes larrons de tout le monde, qui fut que lors on rompist l'exercite, et que chacun d'eulx se retirast en sa maison, jusques à un jour determiné que tous se rassembleroient à Rome pour mettre fin à l'entreprinse. Aussi tost que Maternus et ses capitaines furent departis secretement de nuict, l'armée dressée contre luy s'avança, et rencontrant ces larrons sans chef, donna de telle furie sur eulx, qu'ilz furent tous taillez en pieces, prins, penduz ou empalez. Peu de temps après Maternus et ses compagnons ne faillirent se trouver au jour termé à Rome, où demeurerent quelque temps faignans de ne s'entrecognoistre de jour, et s'assemblans toutes les nuictz pour consulter de leur affaire : et ne vivoient ce pendant d'autre chose que de desrober et voler, et avoient telle astuce qu'ilz n'alloient jamais plus de deux ensemble par Rome. Commodus pensoit ce pendant que Maternus fust mort, et que sur la desfaicte de son armée, on l'auroit tué ou pendu comme les autres : mais le renard Maternus, en recompense d'avoir perdu son exercite et son honneur, songeoit comme pourroit faire perdre la

vie à Commodus. Les Romains avoient de coustume de celebrer la feste de la deesse Berecynte, le dixieme jour de Mars, et alloit ce jour l'empereur et le senat offrir solennels sacrifices à son temple, et après le sacrifice, le peuple se masquoit et desguysoit, et faisoit infinité des jeux et passetemps, ne cognoissant l'un l'autre. Maternus et ses compagnons avoient proposé de s'armer d'armes secrettes et se masquer, et lors que Commodus seroit plus attentif à regarder les jeux, faire une emotion subite, faignant de s'entrebatre, et soubz ceste couleur tuer l'empereur.

XXII. Encore que Maternus eust perdu sa puissance, son bien et son honneur : si n'avoit il pourtant de rien diminué sa superbe presumption : et à ceste cause vouloit tousjours estre des siens prisé, reveré et obeï, non comme amy et compagnon, mais comme prince et maistre. Qui causa que d'aucuns de ses compagnons ennuyez d'aller ainsi mescognuz et solitaires, et ne pouvans plus souffrir d'estre si servilement traitez, et pour gaigner le devant de n'estre descouverts, se retirerent vers Commodus, luy descouvrans le secret, comment le tyran Maternus vivoit encore contre son opinion, et avoit resolu de le tuer en ces festes de Berecynte, dont Commodus eut tel effroy qu'à peine ne perdit le parler. Depuis advenu le jour de la feste, Commodus donna le mesme ordre à prendre ou tuer Maternus, comme Maternus avoit deliberé à tuer Commodus, assavoir que venu le jour de la feste, quand ceulx de Maternus sortirent en place, mas-

quez et armez, de l'autre costé vindrent ceulx de Commodus en mesme equipage, et plus en nombre: et si tost que la mutinerie fut dressée, en un instant fut tué Maternus [1], et les siens mis en pieces, ou prins: et fut le plus grand passetemps de ceste feste, de veoir pendre, trainer, escarteler et brusler les corps de ces larrons, suyvant l'antique destinée des voleurs tyrans, qui les dommages, larcins, morts et violences qu'ilz font en plusieurs jours, le paient tout en un.

XXIII. Depuis que le tyran Maternus fut tué, Commodus fut deslors en avant pensif, et vivoit en crainte, imaginant tousjours à part soy, que quelque jour on le tueroit en mangeant, dormant, ou allant par ville: et cognoissoit que ce pouvoit facilement advenir, pource que comme luy mesme disoit, grand estoit le nombre de ceulx qui desiroient sa mort, et peu de gens prioient dieu pour son incolumité de vie. Et ce fut occasion que jusques à sa mort vesquit craintif, et doubla le nombre de gens de ses gardes tant de nuict que de jour, et prenoit soing extreme à qui le frequentoit, à ce qu'il vestoit et mangeoit, et commença estre en vivant miserable. Il alloit peu au senat, et moins à cheval par Rome, et ne souffroit que les estrangers parlassent à luy que par lettres, et les Romains que par personnes interposées: et que fut plus digne d'admiration, plusieurs fois ne perdoit seulement l'escrire, le respondre, le negocier et l'ouïr, mais demeuroit souvent cinq et six jours sans dire une seule parolle.

[1] La même année de Rome 941.

L'unzieme an de son empire fut grande pestilence et generale famine en toute Italie, où mourut plus de la tierce partie du peuple. Commodus, pour la peste qui s'embrasoit fort à Rome, se retira au lieu de *Laurentum*, et demeuroit là pour la grande multitude des lauriers dont ceste terre abonde : et les medecins luy conseilloient de faire là sa demeure, pource que l'odeur et umbre de ces arbres est bonne contre la pestilence.

XXIV. La premiere et principale occasion de ceste grande famine fut, que quand le bon empereur M. Aurelius triumpha des Argonautes, mena entre autres captifz un jeune garson nommé Cleander, qui fut vendu publiquement en la place de Rome, et acheté par un despensier de l'empereur pour servir en la despense du palais. Ce povre esclave meit telle peine à servir diligemment et contenter son maistre, que non content de luy donner liberté, luy bailla sa fille unique en mariage, et luy resigna son office de despensier. Cleander se voyant libre, marié et despensier du palais, travailla tant qu'il peut à se faire cognoistre, et entrer en la grace de M. Aurelius, où il parvint pour estre soingneux en service et diligent en son estat, et estoit en ce cas tant prompt et sage, qu'on ne le sceut oncques noter de negligence, ny de menterie en ses comptes. Après la mort de M. Aurelius, Commodus print pour despensier Cleander, et le feit capitaine de ses gardes, et premier gentilhomme de sa chambre. Et luy dict Commodus, qu'il ne luy donnoit cest estat, pour l'avoir merité, mais pource qu'estant despen-

sier de son feu pere, luy donnoit volontiers à desjeuner.

XXV. Commodus n'avoit oncques auparavant porté tant de faveur à serviteur qu'il eust : mais il eust mieulx valu à Cleander de n'avoir acheté si cherement la privaulté qui luy cousta la vie. Combien que le credit de ce Cleander commençast comme pour mocquerie, si est ce qu'en fin ce fut à bon escient : et luy succeda la fortune si heureusement, que l'empereur estant mutin, souspçonneux, et ne pensant plus aux affaires publiques, Cleander s'advança de telle audace au regime des plus grands maniemens d'importance, que desja tout passoit par ses mains : et ne concedoit ny accordoit chose aucune Commodus, que premierement ne fust signé et approuvé par Cleander, entant qu'il ne songeoit, imaginoit, ne faisoit acte qui ne fust selon la volunté de son maistre : et avec telles mensonges et dissimulations gaigna le cueur de Commodus, tant qu'il se laissoit gouverner à luy, et permettoit que chacun luy obeïst. Après que Cleander se veid tant grand, devint facilement et en peu de temps riche, tant pour avoir la superintendence de toutes les finances de l'empire, que pour avoir la clef des particuliers thresors et joyaux de l'empereur. Or si bien s'enyvra Cleander de sa grandeur et richesses, qu'il n'estimoit plus Commodus que son vassal : et pour donner plein contentement à sa convoitise, pourpensa comment pourroit mettre fin à la vie de son maistre pour s'emparer de l'empire. Sur ces entrefaictes feit bastir à la voye *Salaria* des baings

sumptueux et delectables, et feit publier par toute Rome que chacun s'y vinst baigner gratuitement sans rien payer : qui fut occasion qu'en peu de jours on y faisoit beaucoup d'assemblées et bonnes cheres, où voluptueusement se nettoyoient les corps, et se souilloient les espritz. Souvent Cleander invitoit aux pasts le senat, et envoyoit presens magnifiques à plusieurs Romains, magistratz et autres, et entretenoit tant qu'il pouvoit les gens de guerre, et donnoit ordre à les bien faire payer, gaignant par ce moyen tant qu'il pouvoit d'amis.

XXVI. L'année que la famine pressoit tant Rome [1], il achepta tous les bledz des environs, et contraignoit les Romains à venir querir leur provision en sa maison, non tant pour le proufit qu'il en esperast, comme pour exercer liberalité envers le peuple, à fin qu'il fust aggreable, le cas advenant que l'empire vacquast. Toutefois la famine pressa tant le peuple, que ne sçachant le motif de Cleander, pourquoy resserroit tant de bledz, en un instant toute Rome s'esleva, et crioit le peuple à haulte voix, *meure, meure Cleander usurpateur du bien public.* Quoy voyant Cleander, commanda soudain toutes les gardes et gens de guerre estre en armes autour de sa maison, pour resister à ceste emotion civile, craignant plus qu'on saccageast ses thresors que sa vie. Le combat du populaire et gens de guerre fut si furieux de premiere rencontre, qu'on demeura grande piece sans sçavoir qui avoit du meilleur : mais en fin les gens de guerre, pour estre

[1] L'an de Rome 941.

plus duictz et mieulx armez feirent telle boucherie de ce populas, que les rues estoient pleines de sang, et les places de peuple occis. Le peuple contraint de se retirer aux maisons, portes fermées combatoit des fenestres et dessus des maisons, à jetter aux ennemis ce que plus promptement leur venoit ès mains et non moins les femmes que les hommes : et furent tant poursuyvis ceulx du party de Cleander, qu'à peine en eschapperent cinquante qui ne fussent tuez ou blecez. Durant ce conflict Commodus estoit en une maison de plaisance à se recreer parmy les jardins, et n'osoit personne l'en advertir, de crainte que Cleander ne le sceust, et qu'il n'en prinst vengeance, et pour n'offenser l'empereur Commodus, qui n'aymoit autre chose que son mignon Cleander.

XXVII. Il y avoit au palais de Commodus une sienne sœur, nommée Fadilla [1], laquelle la larme à l'œil, et les cheveulx par commiseration espars, bien troublée commença à dire à l'empereur : « Très « heureux prince et bien aymé frere, si tu sçavois ce « qui est advenu puis nagueres à Rome, tu ne de- « meurerois ainsi passant ton temps sans soucy en « ce jardin de plaisance. Car je te fais sçavoir, que « les gens de guerre, tes gardes, en faveur de Clean- « der, et le commun peuple de ceste ville, ont à « ceste heure entre eulx tel debat, dissension et ba- « terie, que si promptement tu n'y metz remede, « asseure toy que ta maison et la republique reçoy-

[1] D'autres attribuent ceci à Marcia, concubine de Commode, dont il va bientôt être question.

« vent ce jourd'huy perte et dommage indicibles. Le « demesuré credit et trop grande privaulté qu'as « donné à Cleander en ta maison, sont le motif « qu'il a tant erigé la creste et dressé tant d'orgueil, « dont tu es l'occasion en partie, qui as contre rai- « son faict les esclaves seigneurs, qui maintenant « te font de seigneur esclave. Le peuple est emeu « contre Cleander de telle furie, et Cleander et tes « gens de guerre contre le peuple tant acharné, qu'il « ne reste que d'esperer, ou que desadvoues Clean- « der, ou que toy et nous endurions les mains vio- « lentes de ce peuple emeu ». Ouye ceste parolle de l'infante Fadille, les assistans prindrent hardiesse à parler, et concordablement dirent à l'empereur, « qu'il n'y avoit moyen d'appaiser le peuple que « pour desappointer et chasser Cleander, et qu'il « devoit plus cher estimer le bien public, que l'ami- « tié d'un seul homme ». Commodus ayant pensé par le menu à ces parolles, adjousta crainte sur crainte, et conjecture sur conjecture, et commanda qu'on luy feist venir Cleander, lequel comme venoit, ne souspçonnant aucune chose sinistre, ainsi qu'il entra en la chambre de Commodus, on luy coupa la teste [1], qui fut mise sur une lance et portée par toute Rome, qui fut cause d'amodier l'emeute de la republique. Le jour après la punition de Cleander, on executa en dernier supplice ses filz et ses parents et amis, et furent leurs corps par ignominie trainez par les rues, et depuis jettez au plus immundes lieux de la ville. Voilà quelle fut la

[1] La même année de Rome 941.

fin de Cleander et de sa famille, biens et honneurs, qui ne fut oncques loué d'autre chose, que d'avoir combatu pour s'entretenir grand, et pour ne tomber ès mains de ses ennemis : ou toutefois parvint, et y mourut miserablement.

XXVIII. Notable exemple fut de l'inconstance de fortune la soudaine cheute de Cleander et de sa maison, qui en peu de temps fut de serf libre, de libre despensier, puis preteur, chambellan et gouverneur de l'empire le premier du monde, et en un jour en une heure perdit tout : qui est pour donner à cognoistre aux sages, qu'il n'y a si mal asseuré repos, ny tant subject à trebucher, comme celuy des tyrans. Le mesme jour que Cleander fut tué, Commodus se retira en son royal palais, et depuis n'alloit se pourmener n'esbatre ès jardins comme avoit de coustume, ains plus souspçonneux et cruel qu'auparavant, se meit en la teste, que ceste emeute de peuple ne s'estoit levée pour se venger de Cleander, mais pour le tuer luy mesme. Et par ainsi haïssoit amis, parens, domestiques et estrangers, et luy sembloit que tous ceulx qui venoient parler à luy, venoient pour le tromper ou pour le tuer en trahison.

XXIX. L'an douzieme de son empire, environ la my mars [1], on veid à Rome à plein midy le ciel autant apparemment estoilé, comme si eust esté minuict, et se veid le soleil sur son coucher luyre en orient contre la nature de son cours. Au moys de juillet ensuyvant, apparut une comete au ciel, long

[1] L'an de Rome 944.

et large, et estincelant feu par ses rayons, qui s'eslançoient comme sur Rome. Le vingt d'aoust après, estant le jour clair, serain et sans nuée aucune, fut ouy en l'air un grand et espouvantable tonnerre, avec lequel tomba un grand globe de feu sur le temple de Paix, et le brusla. Et fût le dommage de tant plus grand, que ce temple estoit le plus superbe, antique, riche, honoré et devot qui fust en toute Italie, et auquel beaucoup de Romains avoient mis pour seureté, le meilleur de leurs joyaux, thresors et biens precieux. La perte fut inestimable, et non moins la plainte et commiseration du peuple, qui à haulte et lamentable voix, se plaignoit chascun endroict soy de sa jacture particuliere, et tous ensemble regrettoient ce tant magnifique temple. Ainsi que le feu eut presque consumé le temple de Paix, on apperceut visiblement certains brandons allumez passer jusques au temple des vierges vestales, qui fut semblablement bruslé jusques aux fondemens, mais non si promptement, qu'on n'eust assez temps pour sauver partie des richesses, et specialement le Palladium qui estoit l'image de la deesse Pallas, que les anciens disoient estre descendue des cieulx sur les murs de Troye, et avoit depuis esté transportée à Rome. Les Romains la gardoient et tenoient en telle veneration en ce temple, que depuis sa translation ne l'avoient bougée de sa place, et trouvoient par prophetie, que l'année qu'elle seroit remuée, ou prendroit quelque accident, la republique romaine lors devoit avoir trouble et mutation grande. Ce temple bruslé le peuple porta le

Palladium, et mena les vierges vestales au palais de Commodus, et furent les pleurs et plainctes des Romains si grands à veoir les vestales hors leur temple, et le Palladium transporté, que non moins monstroient de tristesse qu'à la perte de leurs richesses au temple de Paix. Ce mesme feu brusla plusieurs autres sumptueux edifices, et ne suivoit les maisons à reng, mais (comme par miracle) choisissoit les unes entre les autres: qui faisoit presumer à chacun, que c'estoit punition divine envoyée des dieux pour chastier les faultes que les hommes pardonnoient sans raison. Ayant veu le commun peuple ce tant grand feu et espouvantables prodiges, si jusques lors avoit haï Commodus, encor pis creut la haine, et ne vouloit le veoir, ny ouïr parler de luy, estimant que ce malheur et infelicité provenoit à la republique pour sa meschante vie. Le feu dura unze jours, durant lesquelz brusla beaucoup de temples et maisons de marque. Le douzieme jour Commodus monta à cheval pour s'aller esbattre hors de Rome, et si tost qu'il fut hors la porte de la ville, en l'instant le feu cessa, qui fut occasion aux Romains d'augmenter leurs precedentes conjectures, assavoir que durant la vie de Commodus, le peuple seroit tousjours par permission divine affligé.

XXX. Depuis que Commodus veit que tant de personnes machinoient à le faire mourir, et que tant de signes du ciel et de nature prognostiquoient sa future ruine, il en demeura un temps passionné, solitaire et craintif, toutefois bien tost après oublia tout, ne se souvenant de dieux ny d'hommes, et

recommença pis que devant à exercer ses cruaultez. Cleander mort, comme dict est, feit son grand gouverneur Pescennius Niger, et le mesme jour qu'il le pourveut de l'estat, le cassa, et le bannit de l'empire, et subrogea en sa place Galba Rufus, qui ne fut chambellan que six heures, puis soudain desmis et banny : et comme ces deux honnestes hommes se plaignoient d'estre sans cause si mal traictez, Commodus leur feit dire, qu'il ne les chassoit pour chose qu'ilz eussent encore mal faicte, mais pour crainte qu'ilz ne versassent mal en leurs charges. Il eut après pour gouverneur M. Dulius, noble romain, et d'ancienne maison, qu'il desappoincta dans trois ou quatre jours, et luy bailla sa maison pour prison, avec inhibition de n'en sortir sur sa vie, disans pour excuse à ceulx qui luy en parloient, que Dulius estoit vieil et caduque, et n'estoit besoing qu'il fust plus importuné et fasché des crieries du peuple, et que mieulx luy estoit vivre en repos en sa maison avec sa famille.

XXXI. Il feit entendre au senat, qu'il vouloit faire expedition en Afrique, et falloit lever une grosse armée par mer et par terre, qui ne se pouvoit dresser sans grand' somme de deniers : à quoy le senat n'osant contredire, feit ouverture des thresors publiques, dont print ce que bon luy sembla, et n'y osa aucun dire un seul mot, craignant qu'il ne mist à mort les contredisans, et qu'il n'emportast tout le thresor. Comme il se veit saisy de ce que demandoit, s'achemina vers Campanie, soubz la couleur d'aller faire levée de gens de guerre, et y demoura partie de

l'esté et de l'hyver, n'employant à autre chose le temps et l'argent qu'à chasser, joüer, gourmander et paillarder. Le senat et le peuple eut grand desplaisir de veoir ainsi mal employer l'argent destiné aux affaires d'Afrique.

XXXII. Un temps après arrivé à Rome, et adverty que Mutilenus gouverneur des thresors murmuroit contre luy sur tous les autres, et pleuroit de compassion, le feit convier à soupper, et empoisonner en mangeant des figues, dont mourut trois jours après. Un jour s'habilla en prestre le plus richement qu'il peut, et monta sur un char conduict par quatre grands chevaux legiers et furieux, et monta ainsi au plus haut lieu de Rome, comme pour sacrifier, et voyant le peuple qui accouroit de toutes parts pour le veoir, donna course aux chevaux contre bas en la plus grand' roideur qu'il peut contre le peuple, tant que le char rompit, les chevaux se tuerent, et luy mesme se bleça en la teste, et se desloua un pied, et ne s'en fallut gueres que en recompense de sa folie ne perdist la vie. Un autre jour commanda au senat, que Rome changeast de nom, et qu'on l'appellast *Commodiane*, et tous les actes autentiques, publiques et d'importance, qui s'expedierent dès lors en avant, se nommoient faictz à *Commodiané*, et le senat *Commodian* : et si quelcun par inadvertance ou autrement la nommoit Rome, le commandoit soudain banir, disant qu'ilz allassent chercher Rome où ilz vouldroient, que ceste là avoit nom *Commodiane*.

XXXIII. Il envoya querir les prestres de la deesse

Isis, et leur dict qu'elle luy avoit revelé, qu'ilz devoient estre tondus par ses mains, comme pontife et supreme ministre de ses sacrifices : et avec un rasoir mal coupant, et eauë froide, les rasoit si rudement que toute la peau s'en levoit. Il feit rompre les bras droicts à ceulx qui avoient la garde du temple de la deesse Bellone, « disant que puis qu'on peignoit ces-« te deesse manque d'un bras, n'estoit raison que ses « prestres les eusent sains». Les Romains peignoient la deesse Isis, la poictrine descouverte : quoy voyant Commodus feit en sa presence escorcher le devant de l'estomac à ses prestres, disant que puis que leurs dieux avoyent la poictrine descouverte, il n'estoit honneste qu'ilz eussent les entrailles cachées. Commanda aussi et feit publier par toute Italie, qu'on ne l'appelast plus qu'*Hercules*, et comme tel se feit offrir sacrifices : et pour luy mieulx ressembler, s'habilla de peaux de lyon, et portoit une grosse massue au col, avec laquelle alloit de jour et de nuict par ville, enfonçant portes, brisant colomnes, et tuant ce qui venoit à son devant, plus feroce et dommageable que n'eust esté un lyon ou tygre deschainé.

XXXIV. Pour son plaisir faisoit venir à son palais les nains et les plus petitz hommes de Rome, et les faisoit marcher sur des eschasses de bois, tant haultes qu'ilz ressembloient geantz : puis tiroit à visée coup de flesches contre eulx, comme si eussent esté oyseaux, et en tuoit la plus part, estimant faire grand bien à la republique de la vuyder de ce menu peuple. Une autre fois se feit servir à table dans un bassin d'argent un petit bossu couvert de moustarde,

tarde, comme pour le manger, et depuis luy donna offices et l'enrichit. Les Romains avoyent en grand' veneration aux jeux Mitrides, et ne faysoient ce jour aucun œuvre manuel, mais se rejouïssoit chacun à festoyer le plus qu'il pouvoit en une place publique: où le meschant Commodus survint, et de sa propre main tua celuy qui conduisoit la feste: par la mort duquel le peuple feit plaintes et acclamations extremes, non tant pour la mort de l'innocent, comme pour le sacre de la feste violé. Quand Commodus voyoit rire quelcun, le faisoit en l'instant jetter dans le parc des bestes sauvages, disant « que puis qu'il « avoit apprins de rire entre les hommes, le vouloit « apprendre de pleurer entre les bestes ». Le mesme jour que nasquit Caligula, nasquit Commodus: et un jour qu'un sien secretaire lisoit devant luy la vie de Caligula, le louant de mansuetude et de continence, Commodus feit mettre à mort ce secretaire, disant qu'il mentoit. Car puis qu'ilz estoyent nez en mesmes jour, falloit qu'ilz fussent de mesme temperature et instinct, et pource qu'il n'estoit de soy continent, aussi ne devoit estre l'autre. Pour dire court, Commodus estoit tant desfortuné et malheureux, que se jouant, ou faisant à bon escient, n'avoit jamais armes ès mains, qu'il ne bleçast ou tuast quelqu'un.

XXXV. Au temps de Commodus se revolterent les Maures, les Sarmates et les Germains, qui furent vaincus et reduict en obeïssance par les lieutenans et capitaines des exercites Romains, et non par Commodus, qui employoit le temps à Rome, plus

à entretenir vices, qu'à resister à ses ennemis. Quand on luy escrivoit des provinces de la conduicte des affaires, il estoit ou s'en monstroit si peu soigneux, qu'il faisoit responses de mocqueries et jaseries, et quelquefois pour toute response, plyoit une feuille de papier, et la cachetoit, et n'y avoit autre chose escrit que ce mot, *Vale* [1]. Combien que le temps de son empire fust l'un des plus infelices et desfortunez qui fust depuis l'establissement de Rome, toutefois il le feit appeler *siecle doré*, de sorte qu'en lieu qu'on pouvoit exclamer, O malheureux temps! ô despité siecle! il falloit dire par force, *O felice et doré siecle*, auquel nasquit le bon empereur Commodus! D'ailleurs il fut tant corrompu par presens et argent, qu'il osa bien delivrer un grand nombre de prisonniers malfaicteurs, et les uns jà condamnez à mourir, tant à Rome qu'ailleurs: dont amassa une somme de deniers incroyable. Si quelque riche vouloit mal à un austre riche ou povre, et qu'il ne se peut venger de son ennemy, n'y avoit remede prompt que d'aller marchander avec l'empereur, pour combien trouveroit l'occasion de le faire mourir.

XXXVI. En tous les actes meschans, vilains et cruels que il faisoit, ne se contentoit que ce fust en sa maison, mais se delectoit qu'il se sceut par tout: et par ainsi n'estoit seulement mauvais, ains de ce se jactoit publiquement. Finablement parvint à telle insipience et folie, que tout ce qu'il disoit et faisoit, fust bon ou mauvais, commandoit que sou-

[1] Bon-jour, à la lettre, portez-vous bien.

dain fust redigé par escrit aux livres du Capitole pour en estre eternelle memoire. En une feste generale que les Romains celebroyent, Commodus feit spectacles de diverses bestes sauvages, et tua de sa main dix lyons, huict ours, trois onces et cinq elephans [1]: et ainsi que quelques uns le louoient d'estre fort et hardy, cuidant qu'ilz le flatassent et se mocquassent de luy, commanda par soudaine colere qu'on occist autant d'assistans comme il avoit vaincu de bestes. Uu autre fois se delibera de faire brusler toute Rome, et resolu de mettre le feu en plusieurs parts, veint vers luy un Lætus consul, ancien et sage, qui luy remonstra tant d'inconveniens et dangers qui luy en pouvoient advenir, que par crainte laissa l'entreprinse. Interrogué depuis pourquoy vouloit brusler sa mere Rome, respondit que chacun pouvoit faire du sien à son plaisir, et que ce n'estoit plus Rome, mais sa *Commodiane* seulement.

XXXVII. Avant sa mort on veid plusieurs prodiges et signes, entre autres grand nombre d'oyseaux de la couleur et grandeur d'estourneaux, telz qu'on n'en avoit onques veu de semblables, qui demeurerent trois ou quatre jours sur sa maison sans voler sur autre, avec chant triste et mal plaisant. La porte du temple de Janus s'ouvrit. L'image de Mercure faicte de bronze, sua. La statue de Hercules sans qu'on la touchast, se remua. Veid on aussi sur son palais voler et chanter le funeste chat-huan. Quoy voyant Commodus changea de

[1] L'an de Rome 944.

logis et se remua au mont Celius. Et comme les capitaines de ses gardes luy demanderent en une feste, quelle livrée prendroient pour luy faire honneur, respondit sans y penser, « Prenez, prenez, « hardiment manteaux noirs et longs », entant que lendemain ses gens ressembloient mieulx aller aux exeques qu'à la joyeuse feste.

XXXVIII. ADVENU le temps que les folies et cruaultez de l'empereur Commodus devoient prendre fin, et que la miserable Rome devoit estre delivrée de misere, servitude et tyrannie, le premier jour du mois de janvier, qu'on celébroit la feste du dieu Janus, determina Commodus de sortir en public en habit de gladiateur. Quoy sçachant sa jeune concubine Martia, le pria d'affection singuliere, la larme à l'œil, qu'il ne bougeast de sa maison, tant pour le danger où il se mettoit, que pour l'authorité de prince qu'il diminuoit. Or estoit Martia tant aymée et cherie de luy, que combien que ne luy servist que de chambriere, vouloit neantmoins qu'on luy obeïst comme à imperatrix. Peu proufiterent les prieres et larmes de Martia à empescher que Commodus n'allast en public, comme avoit proposé : quoy voyant, pensa de luy faire persuader par autres ses domestiques, ayant Martia en sa fantaisie, comme disoit depuis, que Commodus estoit ce jour en danger de sa vie. En ceste saison Lætus estoit chambellan, et Electus capitaine des gardes, tous deux favoris de l'empereur et amis de Martia, qui les pria de dire à Commo-

dus ce qu'elle luy avoit dict: ce qu'ils feirent. Mais luy obstiné, tant s'en fault que les voulust ouïr, qu'il les menaça de batre, s'ilz en parloient plus. La veille de la feste manda aux capitaines des gladiateurs de dresser habitz, armes et enseignes pour honorer ceste bonne feste en triumphe de gladiateur. Ce faict commanda à Lætus et Electus de se retirer pour s'aller coucher. Et ainsi qu'il se veid seul en sa chambre, print papier et ancre, et la porte fermée par derriere, se meit à escrire le roole de ceulx que lendemain devoit faire tuer par les gladiateurs : car la fin où il tendoit, n'estoit pour celebrer la feste, sinon pour soubz ce pretexte faire mourir beaucoup d'honnestes personnes. Ayant escrit son roole, et vaincu le sommeil, pource que l'heure estoit tarde, meit son escript sous le chevet de son lict, pensant que personne ne le trouveroit, et s'endormit. Il couchoit en sa chambre un jeune page, qui estoit aymé de Commodus oultre mesure, non sans souspeçon qu'il en abusoit en ses delices. Ce jeune garson se levant matin avant que son maistre, et venant près le lict veoir s'il dormoit encore, veid le bout de ce papier, et le tira, et (ainsi le permettans les dieux) le porta en la salle, où estoit Martia, et commença à se jouër avec elle. Comme Martia veid ce papier, et se trouva escripte la premiere de ceulx qui devoient mourir lendemain, et que Lætus et Electus estoient du nombre, et autres plusieurs nobles et anciens Romains, espouvantée et effroyée de la



nouvelle, disoit pleurant et souspirant : « Helas ! « est-il possible que je soye ceste Martia escripte « de la main de Commodus, pour estre executée de « mort demain ou aujourdhuy ? Resjouys, resjouys « toy, Commodus, tu cuydois ce jourdhuy te ven- « ger de ceulx qui se vengeront de toy par telle ven- « geance que les hommes la loueront, les dieux « l'approuveront, et sera exemplaire à tous tyrans. « Si onques, ô trop cruel Commodus, tu me feis « bien, c'est à ceste heure que m'en as plus faict de « me mettre au nombre de ceulx qui doivent estre « desfaictz ce jourdhuy, pour autant que femme ne « le merita onques mieulx que moy, pour m'estre « entretenue si long temps au service d'un si mes- « chant homme. Puis que les dieux et ma bonne « adventure ont permis que ton envenimée volunté « me soit descouverte, asseure toy qu'il t'adviendra « le rebours de ce que tu penses, et verra lon en « toy, si je puis, la desirée fin de ta mort, et par « ce moyen restituée la commune liberté de nostre « mere Rome ».

XXXIX. Ces paroles dictes, elle envoya querir secretement Lætus et Electus, et leur communiqua l'escrit : lequel si tost qu'ilz veirent, practiquerent et delibererent ensemble de faire mourir ceste nuict l'empereur, et furent en assez longue dispute, de quel genre de mort ce seroit. Ce fut la veille de la feste de Janus sur le tard, qu'ilz conclurent de le faire mourir par poison, craignans que si on l'assailloit avec glaive, se pourroit defendre, ou que l'opportunité se

pourroit differer, et que le terme de leurs vies estoit court. En fin Martia s'offrit de luy donner le poison de sa main, et sur le soir monstrant par asseurée dissimulation meilleur visage que de coustume, pria Commodus de se baigner celle nuict avec elle : ce qu'il accorda voluntiers : peu après au sortir du baing, elle luy dit qu'il estoit blesme au visage, et qu'il feroit bien de manger et boire un peu pour substanter nature, et elle mesme luy donna la viande empoisonnée qui estoit apprestée. Trois ou quatre heures après, la teste commença à luy faire grand mal, dont fut contrainct se mettre au lict soudain. Martia commanda qu'on feist vuider de sa salle et chambre ceulx qui y estoient, pource que l'empereur se trouvoit un peu fasché, et que le bruit le garderoit de reposer. Commodus qui sentit la fureur du mal au cueur, meit le doigt à la bouche pour vomir : mais ainsi que Martia et Lætus et Electus veirent qu'il vomissoit beaucoup, et que leur entreprinse pourroit estre frustrée, Martia de courage viril, voyant les autres estonnez de frayeur et crainte, appela Narcisus jeune Romain, fort et robuste, qui estoit à la salle, et luy promeit merveilles, s'il vouloit luy prester la main à faire mourir Commodus : qu'il accorda voluntiers. Lors entrez secretement en la chambre, voyant Commodus qui retournoit encore vomir, Narcisus l'empoigna de telle force à la gorge qu'il fut estranglé avant que de jetter le poison [1]. Voilà quelle fut la fin de la cruelle

[1] Le dernier du mois de décembre, l'an de Rome 945.

et impudique vie de Commodus, qui est coustumierement telle aux mauvais princes. Le peuple sçachant la nonvelle, feist requeste au senat que son corps fust trainé par toute Rome, et jetté au Tybre : que ses honneurs, tiltres et statues fussent arrachez des lieux publiques, comme d'un violateur des choses sacrées, parricide, tyran, adultere, gladiateur ennemy de la patrie, et perturbateur de toutes choses divines et humaines.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE PERTINAX.

Naissance et jeunesse de Pertinax. II. *Ses premieres campagnes.* III. *Estime qu'en fait Marc-Aurèle. Charges qu'il lui donne.* IV. *Disgrace et rétablissement de Pertinax.* V. *Il est fait gouverneur de la Rhétie et de la Norique.* VI. *L'empereur fait son éloge dans le sénat.* VII. *Après la mort de Marc-Aurèle, le crédit de Pertinax diminue.* VIII. *Il se retire au lieu de sa naissance.* IX. *Il est envoyé préteur en Bretagne.* X. *Les meurtriers de Commode entrent chez Pertinax pour lui offrir l'empire.* XI. *Discours de Pertinax qui croit qu'ils viennent pour le tuer.* XII. *Leur réponse.* XIII. *Ils insistent et lui montrent la liste de ceux qui devoient être tués par l'ordre de Commode, où son nom étoit le quatrième.* XIV. *Discours de Lætus aux soldats prétoriens, pour les engager à élire Pertinax empereur.* XV. *Pertinax nommé par les acclamations du peuple et des soldats.* XVI. *Le senat confirme son élection.* XVII. *Discours de Pertinax au sénat.* XVIII. *Sage reponse de Pertinax à un jeune homme.* XIX *Joie des provinces en apprenant la promotïon de Pertinax à l'empire.* XX. *Pertinax fait plusieurs bonnes*

loix. XXI. *Il supprime plusieurs impôts.* XXII. *On l'accuse d'avarice.* XXIII. *Emeute de quelques esclaves réprimée et punie.* XXIV. *Vices reprochés à Pertinax.* XXV. *Prodiges et présages de sa mort.* XXVI. *Les soldats prétoriens prennent la résolution de le tuer.* XXVII. *Ils vont au palais.* XXVIII. *Discours que leur tient Pertinax.* XXIX. *Il est tué.*

Depuis l'an 880 jusqu'à l'an 946 de Rome, après J. C. 193.

PERTINAX[1].



L'EMPEREUR P. Helvius Pertinax naquit près les monts Apennins, en une ville nommée *Mars*, au second [2] an de l'empire de Trajan, ou selon l'opinion des autres, en Libye, de la ville d'Alba Pompeia: et avoit nom son pere, Helvius Successus, povre païsan, qui vivoit du labeur de ses mains. Pertinax encore fort jeune servoit à son pere de porter vendre du bois sur une asne, aux villes circonvoisines: en quoy estoit tant resolu et opiniastre, que s'il avoit donné parolle du prix aux achepteurs, plus tost demeuroit sans vendre, que dimi-

[1] Qui impéra l'an du Monde quatre mille cent cinquante-cinq, (4193), et de nostre Seigneur Jesus-Christ, cent nonante et trois. *Allegre*.

[2] Il avoit soixante-six ans, dit M. Crevier, lorsqu'il parvint à l'empire, l'an de J. C. 193. Au calcul de notre auteur, qui le fait naître l'an de J. C. 99, il en auroit eu quatre-vingt-quatorze, lorsqu'on l'éleva sur le trône. Cela est difficile à croire.

nuer un seul denier de la parolle dicte. Entant que cogneu et tenu chacun vendeur cher, et se tenant pertinacement à son mot, fut surnommé de chacun *Pertinax*, qui vault autant dire comme, obstiné à son opinion. Se voyant ainsi mal nommé, et par sa cherté mesprisé de plusieurs, commença d'apprendre à lire et escrire, et en peu de temps proufita tant à l'intelligence des langues grecques et latine, qu'il esgala et surpassa tous ses condisciples. Depuis voyant la peine et assidu travail, qu'il falloit prendre pour parvenir à la cognoissance des sciences, et le peu de richesses temporelles qui en provient, delibera de s'adonner à l'art militaire, et à la suite des armes.

II. En ce temps les Romains avoient guerre contre les Assyriens soubz la conduicte du consul Lollianus [1], capitaine general de l'armée; où Pertinax alla à son adventure, et fut pour son commencement despensier d'un capitaine Romain, qu'il servit diligemment et fidelement, et alloit tous les jours à la guerre avec son maistre: qui le cognoissant hardy et vaillant, le feit mettre en la soulde des mieulx appoinctez, et depuis avoir charge en sa compagnie de centenier, auquel estat exploictant tous les jours actes de prudent et vaillant conducteur, fut tant estimé, que son capitaine tué en une escarmouche, Lollianus consul donna l'estat à

[1] Il fut consul l'an de J. C. 144. Pertinax auroit eu, suivant le calcul de l'auteur, quarante-six ans. C'est un peu tard commencer l'apprentissage. Suivant l'autre calcul, il auroit eu environ dix-huit ans.

Pertinax, auquel se comporta tant honnestement, qu'en peu de temps fut aymé et reveré des Romains, et craint des estrangers. Finie la guerre en la province d'Assyrie, Pertinax y demeura preteur et gouverneur, et fut autant aymé des Assyriens durant la paix, comme avoit esté craint durant la guerre.

III. Au second an de l'empire du bon empereur M. Aurelius, les Parthes feirent emeute et rebellion contre les garnisons Romaines, qui estoient en leur païs. Pour y quoy pourveoir, entre autres capitaines esleuz pour la conduicte de l'armée qu'on dressoit, fut nommé Pertinax, qu'on envoya querir en Assyrie: et dès lors M. Aurelius luy porta amour et faveur, qui fut telle, qu'il ne despeschoit affaire d'importance sans l'advis et conseil de Pertinax, qui s'efforçoit par tous moyens d'entretenir la bonne volunté de l'empereur. En ceste guerre contre les Parthes Pertinax se monstra tant caut et provident à pourveoir aux dangers, tant courageux au combatre, tant sage en conseil, et tant magnanime aux entreprinses, qu'au dire de chacun, mesmes de ses ennemis, il emportoit la premiere gloire et louange de l'armée. Ceste guerre mise à fin, M. Aurelius l'envoya gouverneur en la grand' Bretagne, où demeura deux ans en grande tranquillité. Depuis par le commandement de l'empereur passa en Dacie, dicte *Dannemarc* où eut charge de porter l'aigle, qui estoit la principale banniere de l'empire. Estant en ceste guerre, sa mere vint d'Italie jusques en Germanie pour le veoir, pource qu'il y

avoit dix ans qu'elle ne l'avoit veu. Huit jours après qu'elle eut visité son bien aymé filz, la bonne vieille mourut, et fut mise en sepulture avec pompes et exeques tant magnifiques, et en un tombeau si superbe, qu'on tira de ce conjecture et augure, que ceste femme estoit mere d'un futur empereur, et que l'estat de l'empire parviendroit un jour ès mains de Pertinax.

IV. Durant ce discours des guerres de Germanie, l'opinion de la vertu de Pertinax crut de telle sorte à l'endroit de M. Aurelius empereur, que du commun consens du senat et de luy, on luy envoya en augmentation de sa soulde ordinaire, cinquante mille sexterces, qui sont entour six mil escus de nostre monnoye : dequoy beaucoup de gens conceurent envie, voyans l'honneur et le salaire si grand, et commencerent à murmurer contre luy, denigrans et effaçans secretement tout ce qu'ilz pouvoient de sa bonne renommée. Mais c'est la coustume de la malice humaine, de ne trouver rien bon, que ce qu'elle ayme, encore qu'il ne soit bon : ny rien mauvais, que ce qu'elle hait, encore qu'il soit bon. Certains ses hayneux et envieux partirent du camp pour aller à Rome exprès pour porter des informations, tant sinistres et à son desadvantage, que soudain l'empereur le desappoincta de salaire et d'estat, et le condamna à militer un an à ses despens en Illyrique, comme là relegué. Ce mandement imperial notifié à Pertinax, comme très obeïssant se retira où l'empereur commandoit, avec patience et constance merveilleuse. On ra-

compte que sur le poinct de son depart de Dacie, dict à ceulx de l'armée : « Je ne suis de rien fasché « que de laisser vos doulces compagnies : peu me « poise de perdre mes estatz et mes biens, et moins « que suis relegué : mais suis marry qu'un si bon « prince me condamne sans m'ouyr, et sans estre « plainement informé de la verité. Je me tien tout « asseuré que mon innocence sera en brief cognue, « et que tout le monde notera mon seigneur l'em- « pereur de croire trop de leger, et me louera « d'avoir esté homme de bien et patient aux adver- « sitez ». Ce que depuis advint, comme il avoit dict : car le senat feit faire diligente inquisition sur ce qu'on l'accusoit, et trouva qu'il n'avoit faict acte digne que de louange : et par sentence le restitua en son honneur, et le declara digne de toutes functions publiques, et furent ses accusateurs constituez prisonniers et bannis de toute Italie, et depuis par les prieres de Pertinax rappellez, pour monstrer qu'il estoit humain, et point vindicatif envers ceulx qui l'avoient offensé.

V. Comme desjà a esté dict, l'empereur M. Aurelius avoit en bonne reputation Pertinax, pour l'avoir cognu courageux, subtil, caut et prudent, et mesmement depuis qu'il se fut justifié des calumnies de ses malveillans, ausquelz avoit pardonné si constamment, et prié pour eulx au retablissement de leurs biens. En recompense du tort que M. Aurelius luy avoit faict, le promeut à diverses dignitez, luy rendit le gouvernement de Dacie, luy doubla la soulde, le feit conducteur de la premiere legion

et avant-garde, et maistre general du camp, de sorte que la crimination de ses ennemis le haulsa d'autant qu'ilz le cuydoient abbaisser. Les provinces de Rhetia [1] et Norico [2] monstrerent quelque signe d'hostilité contre les Romains, pour quoy pacifier furent mandées les garnisons qui estoient en l'Illyrique, mais ilz manderent aux Romains, qu'ilz se reduiroient à la subjection accoustumée, si on leur envoyoit pour gouverneur Pertinax, disans qu'ilz ne se vouloient revolter, pour estre exempts de l'obeïssance de l'empire, sinon pour estre mal traictez de ceulx qui avoient charge de leur gouvernement. L'empereur M. Aurelius, eut grand plaisir, tant de la reduction de ces provinces que du desir qu'ilz avoient que Pertinax fust leur gouverneur. Et manda incontinent messagers à Pertinax, le priant d'accepter ceste charge, pour recompense de laquelle luy envoya lettres d'estat du consulat.

VI. Long temps après par commandement de l'empereur, Pertinax vint à Rome, après avoir demeuré seize ans continus sans y venir. Par merveille, le peuple qui estoit adverty de sa prudence et magnanimité, accouroit de toutes parts aux fenestres et carrefours pour le veoir, comme une chose rare et nouvelle. Lendemain l'empereur M. Aurelius le mena au senat, et le loua publiquement en une belle et elegante oraison, qu'il dict à sa

[1] Elle comprenoit le Tirol, le Trentin, le pays des Grisons, une partie de la Bavière et de la Souabe.

[2] C'est aujourd'hui la Styrie et la Carinthie.

louange:

louange : chose qu'on n'avoit onques auparavant veu faire à empereur. Les calendes de janvier ensuyvant, fut faict pour la seconde fois consul et prefect du pretoire, qui estoit estat d'homme entendu aux negoces publiques, et sage en l'exercice de la justice. Les peuples habitans aux environs du Danube, escrivirent au senat, comment estoient mal gouvernez et tourmentez par exactions, et que si on ne leur renvoyoit Pertinax pour preteur, le peuple estoit en voye de se revolter en brief. Quoy entendant l'empereur, le pria d'y retourner, avec tel appoinctement et salaire, qu'il demanda. Un an après fut gouverneur de Dacie, par la mort de Cassius, puis de Pannonie, de sorte qu'il demeura seul lieutenant d'empereur, et gouverneur de la haulte et basse Germanie.

VII. Entour deux ans après le trespas de M. Aurelius, Pertinax fut deposé du gouvernement d'Alemagne, et renvoyé en Syrie : qui estoit la province la plus honorable que les Romains peussent donner aux consulz anciens, mais non de si grand proufit que la Germanie. Ayant perdu l'empereur son souverain appuy, et le meilleur de ses ans passé, son authorité diminua peu à peu, et conceut on de luy sinistre opinion, en ce que comme avare et convoiteux, lascha la main aux affaires publiques pour la tenir roide à remplir ses coffres. De ce tant notable exemple se peult inferer, que tous les jours on voit de mauvais serviteurs devenir bons au services des bons princes : et au contraire, beaucoup de bons serviteurs devenir mau-

vais comme leurs mauvais maistres. Car n'est possible, que le mauvais serviteur voyant son maistre bon, ne face bons actes pour luy complaire, ne que le bon ne s'oublie, voyant tant continuer le mal en la maison où il sert. Desjà estoit Commodus empereur à Rome, lorsque Pertinax faisoit profession en Asie de cumuler bien et amasser deniers, à raison dequoy le peuple commença à murmurer, et se plaindre de luy si avant qu'il fut contrainct de se retirer à Rome; autrement on avoit deliberé de luy faire perdre la vie. Commodus fut très aise de ceste mauvaise reputation pour envie qu'il avoit de confisquer tant de bien qu'il avoit acquis.

VIII. Quand Pertinax vint à Rome, trouva que le tyran Perennius gouvernoit tout, pour la faveur desmesurée que l'empereur Commodus luy portoit, qui luy feit assez mauvais recueil, et pire traictement, cuydant par là le chasser de Rome, à fin que le senat ne le meist en la grace de l'empereur par son experience et sagesse, et que luy mesme ne fut chassé. Après que Pertinax eut consideré quelques jours la malversation de Commodus, et l'insupportable audace de Perennius, ne le pouvant plus souffrir, delibera de partir de Rome, pour aller en Ligurie pour habiter en un village où son pere avoit autrefois demeuré, ce qu'il feit : et y estant, achepta la maison et boutique mesmes, en laquelle son pere avoit au temps passé vendu du pain, vin, huile et autres denrées, et feit construire en ce lieu un magnifique et sumptueux logis, laissant au milieu, pour memoire la cahuette et boutique en-

tiere de son feu pere, sans en mouvoir une seule pierre. Il se delectoit à merveilles à estre en ce païs où il avoit esté nourry jeune, et par curiosité adverty que l'asne filz à celuy avec lequel portoit vendre le bois, vivoit encores, l'achepta et luy feit faire traictement, comme si c'eust esté un sien amy capable de raison, commandant qu'il mangeast son soul, et ne travaillast point. Feit aussi edifier un grand nombre d'autres bastimens en ce village, et y acquit beaucoup de fonds et rentes, et donna de grands presens à ses parens et anciens amis et voisins : et prenoit tant de plaisir et contentement à se veoir riche, où avoit esté povre, et en repos de tant de travaulx, qu'il disoit et escrivoit à ses amis, « que si les princes sçavoient et avoient gousté tant « soit peu de l'honneste repos qu'on prend aux mai« sons des champs, laisseroient les honneurs, estatz « et villes, pour s'y retirer ».

IX. Estant Pertinax en ce repos, Commodus luy manda qu'il s'en allast preteur en Bretagne : à quoy obeït plus de crainte que de volunté, et y estant arrivé donna ordre à corriger ceulx des exercites, qui par faulte de bonne conduicte estoient devenuz vicieux et dissoluz, entant que ceulx de la dixieme legion se mutinerent contre luy, et prindrent les armes pour le cuyder mettre à mort : et fut la fortune telle, que s'entrebatans ceulx de ceste legion avec les gens de sa garde, cuydans qu'il fust desjà tué, eschappa d'entre les morts, vif, bien blecé toutefois. Depuis que ceste sedition fut appaisée, et luy guery de ses playes, il chastia les au-

theurs de ceste trahison si aigrement, qu'il en fut nouvelle par toute l'Europe. Le senat emeu de la nouvelle de ceste cruelle vengeance faicte sans son authorité, le suspendit de l'office de preteur, et luy bailla l'estat de superintendence des edifices, qu'il ne voulut accepter: mais les pria qu'ilz luy donnassent licence de se retirer, pource qu'il estoit malaysé de s'accorder avec les gens de guerre qui avoient desjà conceu inimitié contre luy. Parquoy s'en alla à Rome, et trouva que le mauvais Perennius estoit mort: qui fut occasion que Commodus cognoissant la gravité et authorité de Pertinax, le print en grace, et luy donna la prefecture de la cité, qui vacqua par la mort de Fuscianus, qui avoit exercé cest estat avec rigueur extreme; parquoy Pertinax qui les traictoit plus doulcement, fut le très bien receu du peuple et aymé cherement. Commodus estima que ceste faveur populaire et devotion que chacun avoit à Pertinax, luy pourroit estre à grand detriment, et ne trouvant promptement moyen de le faire mourir ny le bannir, pensa de luy monstrer severe et mauvais visage, cuydant que ce fust moyen de l'en faire aller de Rome: ce qu'il feit: et resignant l'office de prefecture ès mains du senat, se retira en sa maison aux champs, avec resolution de finir le reste de ses jours sans retourner à Rome, pource qu'il voyoit que l'empereur cherchoit occasion de le faire mourir, et pourtant qu'il estoit desjà bien vieil, et ne demandoit que repos.

X. Depuis que Martia, Lætus, Electus et Nar-

cisus, eurent tué l'empereur Commodus, estant jà grande partie de la nuict passée, et les gardes du palais endormies, Martia et les autres enveloppe-rent le corps de Commodus d'une vieille toile, et par deux garsons d'estable le feirent porter secrettement hors le palais, et depuis en un tumbereau conduire aux thermes et baings, où Commodus avoit de coustume de prendre le plus de ses menus plaisirs. Le matin que les Romains sceurent la nouvelle de sa mort, entrerent de furie au lieu où estoit le corps, et luy couperent la teste, puis le trainerent ignominieusement parmy les rues. Martia et les interfecteurs ayans pourveu au corps de l'occis, commencerent à briguer et practiquer pour faire nouvel empereur, avant le poinct du jour, à fin de gaigner le gré, et que ce faict mené chauld, succedast mieulx à leur advantage : de sorte que lendemain la nouvelle de la mort de Commodus, et la creation du nouvel empereur, aussi tost l'un que l'autre, vindrent aux aureilles du peuple. Le faict de l'election fut tel, que Lætus et Electus, avec certains autres de leurs plus fideles amis, allerent à la maison de Pertinax, grand matin, bloquans à grand'haste à la porte : et comme un des filz de Pertinax les veid armez, et à heure indeuë, bloquer avec si grande presse, fut surprins de telle peur, que venant à la chambre de son pere, ne peut oncques dire un seul mot. Pertinax entendant que c'estoit Lætus er Electus, et qu'il y avoit gens armez, commanda qu'on les feit entrer, de magnanimité de cueur, estimant que Commodus son ennemy

n'envoyoit ces gens armez à telle heure, à autre fin que pour le tuer et saccager sa maison.

XI. Or estant toute ceste compagnie entrée, Pertinax ne bougea d'une place, et ne s'emeut en rien, et faisant estat de mourir bien tost, dict à Lætus et Electus, « J'entends bien, mes amis, que l'empereur « mon seigneur vous a cy envoyez pour me tuer, de « quoy je ne m'esmerveille, le cognoissant mon « malvueillant, et ne m'esbahis si n'est de ce qu'il « m'a tant laissé vivre : car de tous les bons servi-« teurs de M. Aurelius son pere n'y a plus que « moy qui vive, et ont esté la plus part des autres « occis par son commandement. Je prevoyois de « longue main la mauvaise volonté qu'il m'a tous-« jours portée, et ne pouvois esperer de luy que « tyrannie, cruaulté et la mort que me voy prepa-« rée. J'appelle Dieu à tesmoing, que je n'ay au-« cun regret à mourir, mais il me desplaist que je « meure avant que veoir la republique romaine de-« livrée de la servitude de ce brutal tyran, et ma « mere Rome restituée à ses premieres arres de li-« berté. J'ay esté toute ma vie tant zelateur du bien « public, que j'espere que le peuple cognoistra « quelque jour la malice de Commodus, et mon « innocence. Vous Lætus et Electus, despeschez « d'executer ce pour quoy avez esté envoyez, et « m'ostez de ce tant ennuyeux monde. Car puis que « mourir nous fault, peu importe que soit par « glayve ou par maladie ».

XII. Laetus et Electus espouvantez de veoir une si grande constance, luy dirent : « O quant occul-

« tes sont les jugemens des dieux, et variables les
« pensemens des hommes ! tu cuydes, Pertinax,
« que nous soyons venus icy pour t'oster la vie, et
« nous te la demandons, et te prions de prendre en
« ta protection la miserable Rome. Nous ne te pou-
« vons user de plus longues parolles, pource que
« le temps est court, et s'en va estre bien tost jour.
« Les nouvelles sont que le tyran Commodus est
« mort, et a esté la cause de sa mort un papier es-
« crit de sa main, qui luy a esté desrobé secrete-
« ment, auquel estions escrits par roolle avec plu-
« sieurs autres, pour estre ce jourd'huy occis : quoy
« sçachans, pour sauver nos vies, et mettre fin à
« ses meschancetez, nous avons prevenu. Et ne
« pensons en ce avoir offensé les dieux, ne commis
« trahison envers les hommes, pource que la vie
« de ce tyran devoit estre odieuse aux dieux, et es-
« toit perilleuse aux hommes. Temps estoit que
« perdist la vie, celuy qui la feit perdre à tant
« d'innocens. Nous ses favoris et domestiques en-
« tendions ses desseings, et cognoissions ses amis
« et ennemis, et sçavons quel desir avoit de te faire
« mourir, si les dieux l'eussent permis : mais il est
« vray-semblable qu'ilz te garderent pour delivrer
« Rome, et restaurer l'estat de la republique. Per-
« sonne ne sçait encore que Commodus soit mort,
« fors Martia et nous deux qui l'avons tué : et n'a-
« vons si tost mis les mains sur luy, comme noz
« yeulx vers ta personne pour te faire empereur.
« Croy hardiment que si un plus sage que toy en
« sçavions, nous le desirerions : car telz sont les

« dommages, que ce cruel Commodus a portez à
« l'empire, qu'il ne s'y peult remedier que par la
« subrogation de quelque prince clement et très
« vertueux. La premiere et principale occasion,
« qui nous a incitez à te nommer pour empereur,
« est, que nous et tout le peuple te cognoissions
« ancien, sage, courageux, experimenté et riche,
« et surtout aymé du peuple Romain ». Pertinax oyant ces parolles, pensa que ce fust faincte, et leur respondit : « Mes amis, vous vous deussiez
« contenter d'accomplir le commandement injuste
« de vostre maistre, sans vous mocquer de ce povre
« vieillard, qui ne merita onques d'estre blasonné
« Je vous ay jà dict une autre fois que faciez promp-
« tement ce pour quoy estiez envoyez, que tant
« plus tost executerez, plus donnerez d'ayse à Com-
« modus vostre maistre, et me delivrerez d'une
« grande peine. Je pense que Commodus ne dort
« point, et attend qu'on luy annonce ma mort,
« mais la posterité entendra que ce ne sera sans
« souspeçon de son inhumanité, et sans preuve evi-
« dente de mon innocence ».

XIII. Voyans Lætus et Electus que Pertinax avoit sinistre opinion de eulx, et qu'il estoit incredule, luy redirent : « Nous te prions d'entendre,
« que le peu de temps qui nous reste à faire nostre
« ambassade, est court, pour te faire certain que
« nous parlons à escient, et ne mentons de rien : et
« à fin que le presumes ainsi, voy et ly cest escrit
« que Commodus feit de sa main, et verras la re-
« solution qu'il avoit prinse de nous faire occire, et

« jugeras facilement le motif qu'avons eu de le faire « mourir ». Lors Pertinax print l'escrit, et recogneut incontinent la lettre de Commodus, et se trouva le quatrieme en rang de ceulx qui devoient mourir lendemain, avec grand nombre d'autres senateurs et citoyens de Rome : dont espouvanté, leur demanda de rechef s'il estoit possible que Commodus fust mort : et pleurant tendrement, dit en souspirant, « Je ne me puis tenir de plaindre, non « Commodus qui ne merite qu'on le plaigne, mais « que la ligne et memoire du bon Marcus Aurelius « prenne quasi fin en la mort de ce mauvais suc« cesseur » : et haulsant les yeulx au ciel, disoit, « O infelice M. Aurelius, et trois fois infelice et « desfortuné, d'avoir eu femme, filles et filz tant « contraires à tes complexions, et dissemblables à « ta nature ».

XIV. Après que Pertinax eut cognu et entendu que pour vray Commodus estoit mort, et avoir deploré sa fortune, dict à Lætus et Electus que pour chose du monde ne vouldroit entendre à l'estat d'empereur sans en avoir le gré du senat, et le consentement des gens de guerre, pource que, comme il disoit, « pour tenir un si grand bien en asseurance, « et n'avoir renom d'usurpateur, convenoit que le se« nat en feist election, et l'exercite la confirmation ». Lætus print en charge de promptement executer l'un et l'autre, se confiant que le bon nombre des parens et alliez qu'il avoit au senat et en l'exercite, luy aideroient beaucoup à mettre son entreprinse à fin. Lors s'en alla au lieu où sçavoit estre la pluspart

des principaulx capitaines assemblez, et en presence de tous avec voix et geste convenable, commença à dire: « Ce dont maintenant vous veulx tenir propos, « très excellens et très magnanimes capitaines et « soldatz, mes très chers compagnons et bons amis, « sera nouveau à voz aureilles, et paradventure « non pas trop desaggreable à voz cueurs et volun- « tez. Chacun peult avoir cognu en vous par le « passé, quel estoit vostre desir à la liberté et con- « servation des affaires publiques: j'estime que les « dieux immortelz ne se rendirent onques tant pro- « pices à voz vœux et desirs que maintenant. Car « estans (comme estes) nobles, genereux, vaillans « et naturelz Romains, il est à penser que ne sçau- « riez desirer que l'augmentation, gloire et liberté « de vostre mere Rome, et de son bien public. Vous « avez veu et senty en general et particulier, quel « a esté l'empereur Commodus, combien superbe « à commander, cruel à executer vengeances, quant « negligent aux bons affaires, vigilant aux volup- « tez, et imparfaict en la vie: qui a esté cause que « miserablement avons perdu, non noz maisons « et familles qu'il a ruinées à volunté, non noz « personnes cruellement mises à mort, mais l'an- « tique renom et memoire des Romains, qui ont « esté souillez en la tyrannie de ce mauvais prince. « Qui non content d'estre dissolu et infame, puis « peu de temps en çà (comme verrez par ce char- « tel escrit de sa main, que je vous exhibe) avoit « deliberé de faire meurtrir ignominieusement les « principaulx de ceste cité, et s'il luy eust esté loy-

« sible, presque tous les hommes de marque de « l'empire. Or est il advenu par la providence di- « vine, que ce tyran, monstre en nature, est mort, « comme je pense, au gré de chacun : pource qu'il « est tout certain, que qui a vescu en prejudice du « peuple, meurt communement à la joye de tous. « Puis qu'il a pleu aux dieux nous delivrer de la ty- « rannie de Commodus, je suis d'advis et vous con- « seille de promptement eslire et nommer empereur « nouveau, et à ceste heure mesme : autrement « (pource que la dignité est grande, et de plusieurs « desirée, et meritée de peu) pourroit estre que « lors que nous y vouldrions pourveoir de per- « sonne capable et vertueuse, la trouverions par « force occupée et usurpée par quelque tyran es- « tranger. Je m'asseure très bien que si on vouloit « pourvoir un chacun de vous autres, qui estes icy « presens, d'estat qui vinst au respect de voz meri- « tes, les empires, royaumes et potentatz de tout « le monde n'y suffiroient. Mais puis que cest em- « pire le prime des autres, ne peult avoir qu'un « moderateur et souveraine personne à ce destinée, « nous devons avec l'ayde et permission des dieux, « penser à nous constituer un bon prince. Mon ad- « vis (soubs voz corrections) seroit de prendre « empereur nay et nourry en noz terres : car com- « munement advient, que le prince estranger pre- « mier finit ses jours, que bien au vray cognoistre « sa republique. Devez aussi prendre seigneur, qui « ayt aage et gravité pareilz : pource qu'en la re- « putation envers le peuple, beaucoup sert la ma-

« jesté de la personne, et la contemplation de la
« blancheur de la barbe. Est semblablement neces-
« saire, que celui qui sera esleu, ne soit ignorant
« ny couart, ains sçavant, courageux et magna-
« nime : pource qu'en la science et longue expe-
« rience consiste le but du gouvernement de la re-
« publique. Plus avant descouvrant mon intention,
« j'ose dire (vostre jugement sauve) que nous de-
« vrions diriger unanimement noz yeulx à Publius
« Pertinax, auquel trouverons concurrence des
« bonnes conditions devant dictes, à sçavoir, na-
« turalité, aage, gravité, science et experience :
« et qu'il soit vray, n'y a preuve plus evidente et
« claire, que de ce que Commodus le tenoit pour
« ennemy. Ce n'est en vain que les dieux ont con-
« servé la vie à Pertinax jusques à present, luy ayant
« Commodus procuré tant de moyens de la perdre,
« et qu'il est demeuré seul des anciens serviteurs de
« son pere M. Aurelius. Comme nous sçavons tous
« et avons veu, Pertinax a esté l'homme le plus af-
« fligé, maltraicté, banny, travaillé et persecuté,
« qui soit aujourd'huy vivant : qui est argument
« pour penser, que pour luy, et non pour autre
« estoit gardé l'empire : car voluntiers la fortune
« ne conserve un homme entre tant de perilz, si
« n'est pour luy donner après la conduicte de quel-
« que grande chose. C'est grand'merveille, mes-
« sieurs et compagnons, consideré le grand nom-
« bre des principaux senateurs, et autres hommes
« de dignité, que Commodus a faict mourir, que
« maintenant trouvions un tel prince et modera-

« teur de nostre mere Rome : qui ne peult estre « mesprisé, pource qu'il est ancien : qui ne sera « craintif, pource qu'il est courageux et magnanime : « ne croira de legier, car il est sage et experi- « menté : ne sera surprins, car il est caut et vigi- « lant : ny voluptueux, car point n'est oysif : et « moins meschant et sanguinaire, pource qu'il est « sur tout autre vertueux et clement. Et pour en « faire bref, je ne saurois dire autre chose, si « n'est que si tous ensemble vous accordez à eslire « Pertinax, nonseulement constituerez un bon em- « pereur à vostre republique, mais aussi un chacun « en particulier fera un bon pere pour sa maison : « et estans tous par luy nourris, ne se peult faire, « qu'il ne nous traicte comme ses filz ».

XV. Pendant le temps que Lætus parla ainsi à l'exercite, les capitaines et autres gens de guerre, estonnez de la trahison brassée par Commodus, et contenue au chartel, et merveillez de la nouvelle de sa soudaine mort, et d'ailleurs ravis de l'elegante oraison de Lætus, sans se pouvoir plus contenir, se meirent à crier : *Vive, vive Pertinax Auguste : Vive à longs ans nostre Pertinax empereur romain.* Lors dresserent leur chemin vers la maison de Pertinax, où ne le trouverent, et l'allerent prendre au temple de Victoire : et trois ou quatre soldats le chargeans sur leurs espaules, le porterent parmy Rome, crians, *Vive Pertinax Cesar Auguste.* Le peuple oyant ce bruict sur le poinct du jour, et entendant que Commodus estoit mort, et qu'on avoit desjà nommé empereur Pertinax, conceut telle joye

et allegresse, qu'on ne voyoit que feux de joye par les rues, et congratulations publiques par les carrefours.

XVI. Grande et presque indicible fut la joye du senat et peuple de Rome, de veoir Pertinax creé leur seigneur et empereur : mais non moindre estoit sa tristesse, de se sentir pourveu d'une tant extreme charge. Car, comme il disoit, l'estat de l'empire estoit chose que chacun desiroit pour soy, comme bonne : et la voyant à autruy fascheuse, on la meprisoit comme mauvaise. Pertinax ne voulut onques prendre habit ny enseigne d'empereur, que premierement ceulx du senat et luy n'eussent parlé ensemble : pour quoy faire fut conduict au Capitole, accompagné des senateurs et autres magistrats politiques, où voyant le siege imperial preparé et richement tapissé, ne s'y voulut asseoir, ains prenant le consul Glabrius par le bras, comme par force, le contraignoit de se mettre en ce siege, disant qu'il le meritoit mieulx que luy. Ce Glabrius estoit Romain sage et ancien, et reputé prudent en tous actes, avec ce qu'il estoit de sang et famille fort illustre et antique, jusques à tirer origine d'AEneas Trojan. Se voyant ainsi ce bon Glabrius pressé de se mettre en la chaire imperiale, dict devant tout le senat : L'humilité que monstres, ô Pertinax, « en te disant indigne de l'empire, t'en rend tant « digne, que ce senat et tout le peuple ne confirme « seulement l'election, mais te prie de l'accepter, « comme il t'est offert de bon cueur ». Ilz furent long temps à luy persuader de se mettre en la pos-

session de l'empire, et le falut par force asseoir au siege : et pour monstrer que ce n'estoit faincte, il se complaignoit avec telle abondance de larmes, qu'il n'estoit personne des presens qui n'en eust pitié.

XVII. Depuis estant assis au siege preparé, après avoir reprins ses espritz, parla à ceulx du senat en ceste sorte : « Le propos que je vais maintenant tenir « devant voz reverences (peres conscriptz) tes- « moing m'en soit le dieu Jupiter, en la maison « duquel sommes, ne sera pour dissimuler, ne « vous paistre de parolles fainctes : car estant ce « lieu consacré aux dieux, grand sacrilege seroit y « ouyr mentir les hommes. Vous avez entendu, « messseigneurs, comment nostre empereur Com- « modus est mort : par adventure pourrez vous « penser, que d'autant qu'il me portoit mauvaise « volunté, et que ses œuvres ne me pleurent on- « ques, que j'aye sçeu des premiers la maniere de « sa mort, ou qu'en quelque sorte j'y aye presté « faveur. Sur quoy, pour preuve de mon innocence, « je jure les dieux immortelz, que j'en suis du tout « sans coulpe : et quand aucuns de ses ministres « me vindrent annoncer sa mort, je cuydois fer- « mement qu'ilz fussent envoyez pour me tuer. « Posé le cas que luy et nous n'ayons rien de plus « certain que la certitude du mourir, si est ce qu'il « me desplaist de sa tant inopinée mort : non qu'il « ne la meritast plus estrange, mais pour la grand' « obligation et reverence, que ceste ville Rome et « tout l'empire doit à son pere Marcus, qui pour-

« roit faire compensation des malversations du filz
« avec les merites du pere. Je fus nourry et institué
« en la maison de ce bon prince M. Aurelius, qui
« est un des plus grands biens qui me sceust adve-
« nir au monde. Et ne sçauroit supporter mon
« cueur, qu'en ma presence on dist, ou en ab-
« sence on feist chose mauvaise contre son filz Com-
« modus mort: me sentant plus obligé des graces
« et faveurs, que receu de mon seigneur et maistre
« M. Aurelius, que de venger les injures endurées
« par moy de Commodus son filz. Je cognois en
« ceste mutation d'estatz la providence des dieux
« estre fort differente des desirs des hommes : et
« ce qui m'emeut de le dire est, que sur mes jeunes
« ans, que la fureur de jeunesse et ambition me
« tourmentoient, je desirois estre empereur, et ne
« le pouvois estre : et maintenant que suis vieil et
« inutile, et que ne desire rien moins, on me le
« faict prendre par force. Quand je commençay à
« porter offices en l'administration de la republi-
« que, aveuglé ou d'honneur ou d'ambition, j'esti-
« mois la dignité imperiale de Rome estre chose
« plus divine que humaine. Mais depuis que le
« temps et l'experience me firent entendre le peril
« et travail, et les gouffres de tribulations, où sont
« plongez ceulx qui ont l'administration de l'em-
« pire, je jugeay clairement qu'entre tous travaulx
« humains, estre empereur, est le plus grand. Je
« vous supplie (peres conscriptz) ne vous merveil-
« ler ny scandalizer de me veoir avec alarmes tant
« severement repugner à accepter ceste honorable
« charge.

« charge. L'occasion est que me deliberant de con-
« duire les affaires de cest empire, que chacun sçait
« estre de grand' estendue, au proufit du bien pu-
« blic, et au detriment du mien privé, je prevoy,
« que me mettant au plus près du devoir, la reste
« de mes ans ne sera que fascherie et inquietude.
« Je sçay et cognois de long temps les dangers et
« peines qui sont en ceste charge : qui oste le motif
« de penser que j'y adspirasse. Car fol est, qui
« soubz esperance de remede se mect en peril. Jus-
« ques à present on m'estimoit riche, maintenant
« estant empereur me sera force d'estre povre,
« pource qu'un prince a plus de moyens de despen-
« dre, faisant son devoir, que d'acquerir. Jusques
« à ce jourd'huy j'estois tout mien et en repos :
« doresenavant me sera force d'estre inquieté et
« tourmenté, pource que les inquietudes et passions
« honnestes des princes, sont le repos et soulage-
« ment du peuple : et au contraire la recreation ex-
« cessive et passetemps immoderé, la ruine de la
« republique. De mes plus jeunes ans, je n'ay pris
« gueres autre occupation que veoir, ouïr, lire,
« manier affaires, et souffrir et experimenter ne-
« goces et travaulx, desquelz la plus part regar-
« dois de loing : mais, ô moy miserable, je les voy
« et sents à ceste heure tout autour de moy. Las!
« les voluntez et appetits du peuple vulgaire sont
« tant variables, que si aujourd'huy ont esleu un
« bon prince, demain auront envie de gouster du
« gouvernement d'un autre. Les hommes desirent
« naturellement à toutes heures nouveautez, et

« mesmement en leurs superieurs et moderateurs.
« Car onques n'en essayerent de si bons, qu'ilz
« n'en desirent encore de meilleurs. Jusques à
« ceste heure fus-je bien traicté, servy et honoré,
« et d'icy en avant tous où plusieurs me porteront
« haine et envie : car il est escrit des princes, que
« l'areine de la mer ne basteroit à compter leurs
« ennemis, et les cinq doigts d'une main souffi-
« roient à nombrer leurs amis. Je ne vous puis dire
« ces choses (peres conscripts) sans vehemente
« perturbation de moymesmes, pour faire enten-
« dre à chacun de vous, combien ceste charge m'est
« dommageable et odieuse. Toutefois puis qu'il a
« pleu aux dieux et à vous, de me constituer vostre
« empereur, je l'accepte pour l'envie que j'ay de
« tout temps d'entretenir et augmenter la repu-
« blique, combien que je sçache qu'en fin me cous-
« tera la vie : mais mieulx ne la sçaurois-je em-
« ployer ». Ces parolles dictes par Pertinax, le senat avec grand'joie le remercia, puis avec triumphe et honorable compagnie, le conduisirent en divers temples, où lon feit sacrifices sumptueux, et largesses inestimables au peuple : qui le cognoissant homme d'authorité et ancien, et si concordablement esleu et confirmé par l'exercite et senat, accouroit de toutes parts pour le veoir et saluër, non contens de l'honorer comme empereur, mais de l'aymer comme bon pere.

XVIII. Pertinax confirmé empereur commanda, en premier lieu, que les gens de guerre fussent bien payez, et qu'ilz vesquissent de leur part reglement,

et autrement qu'on n'avoit faict soubz Commodus, qui les laissoit vivre à mercy: et en estoit la cause, pource que Commodus consommoit tant de deniers à ses vices et voluptez, qu'il n'avoit de quoy payer son exercite : dont s'ensuivoit que les soldats estoient voleurs, larrons, brigans qui ne craignoient rien. Peu de temps après que Pertinax fut empereur, ainsi que parloit un jour familierement et en secret avec Lætus et Electus, un consul nommé Falco, ne se peut tenir de luy dire : « Tes œuvres, « ô Pertinax, nous monstrent desjà quel empereur « tu doibs estre, puis que tu entretiens et mons-« tres familiarité à ces deux traistres, qui misera-« blement occirent leur maistre : faisant ainsi que « fais, moins ne peult estre qu'on ne die de toy par « Rome, et qu'on ne mette ceste macule en ta re-« nommée, que combien que tu ne sois autheur « de la mort de Commodus, si l'as tu pourtant « celée, et entretenu les meurtriers ». « Tu mons-« tres bien, respondit lors Pertinax à ce consul, « que tu es encore jeune, puis que ne sçais mettre « difference de temps à temps. Il n'est pas dict, « que quelquefois je ne face avec Electus et Lætus « comme ils ont faict à leur maistre, à sçavoir que « ils le servoient et obeïssoient, et dissimuloient ce « que plus avoient en leur desir, jusques à ce que « l'opportunité s'offrit ».

XIX. Le mesme jour que Pertinax fut declaré *Auguste*, on le nomma *pere de la patrie*, qui estoit le supreme tiltre d'honneur qu'on donnoit aux bons empereurs, et sa femme Flavia Ticiana fut

saluée *Auguste*. L'empereur Pertinax taschoit tant qu'il pouvoit, à suyvre la forme de vivre au faict de l'empire du bon M. Aurelius, principalement d'entretenir ce qu'il avoit estably, d'achever ce qu'il avoit commencé, et de cherir ceulx qu'il avoit aymé. Dans le mois premier de l'empire de Pertinax furent dressées festes et banquetz, suyvant l'antique ceremonie, où assista le senat, et plusieurs autres honorables hommes de Rome et des autres païs de l'empire. Ces festins avoient esté interrompus par Commodus, qui n'appelloit personne pour manger avec soy, de peur qu'on ne l'empoisonnast. Divulguée la nouvelle par tout l'empire, que Commodus estoit mort, et Pertinax esleu empereur, les provinces, les roys et les citez en eurent si grand' joye, que les messagers qui porterent les nouvelles, furent enrichis de presens et d'estrenes. Pource que Pertinax qui avoit esté tant de temps et en tant de parts preteur, consul, censeur, proconsul et gouverneur, estoit des plus famez et estimez Romains de tout l'empire, entant que les Barbares le cognoissans vaillant et instruict à l'art militaire, envoyerent vers luy pour faire divers traictez de paix et treves. Pertinax avoit un filz que les Romains vouloient creer Auguste avec intention de succeder à l'empire, mais il ne le voulut onques ouïr, ny consentir, disant, « Ne plaise aux dieux, que soubz « ceste esperance, mon filz vive oysif et vicieux ». Commodus avoit vexé inestimablement le peuple de tributz extraordinaires, que Pertinax abolit, disant, « que depuis que les princes imposent tri- « butz injustes sur leurs subjectz, il advient en fin

« qu'ilz ne veulent payer les accoustumez et rai-
« sonnables ». Pertinax fut visiter les prisons de Rome, et commanda qu'on punist briefvement les coulpables, et qu'on eslargist les innocens.

XX. Ordonna plusieurs belles loix sur les dots et pactes matrimoniaux : feit edict que ceulx qui mourroient intestatz, auroient heritiers les plus proches lignagers, et n'y succederoit plus le fisque : et estoit la raison de la loy, que pour faulte de pouvoir parler, on ne devoit perdre son bien. Les questeurs et maistres du fisque luy en feirent plainte, remonstrans que le bien public et thresor commun en amoindrissoit : à quoy feist response, « Je sçay, « messieurs, que plus grand est le nombre de ceulx « qui approuvent et louent ceste loy, que de ceulx « qui s'en plaignent et la blasment. Mais j'ose dire « platement, qu'enrichir la republique de rapines, « mortailles et jacture d'autruy, sont actes, non « de Romains illustres, mais de barbares tyrans ». Il feit plusieurs autres loix sur la reformation du fisque. Commanda que ce que Commodus auroit exigé contre raison, fust restitué. Et comme le greffier luy monstrast la minute de l'ediqt, Pertinax lisant trouva à la premiere ligne : « On faict à « sçavoir que ce que Commodus aura desrobé, etc. » « Ostez, dict il, greffier, ce mot desrobé, et en « mettez un autre mieulx sonnant : car suffit que la « loy soit en faveur des vivans, sans dire injure « aux princes morts ». Tout ce que Commodus avoit emprunté, fut payé, et ce qu'il avoit promis, tenu. Puis feit present au peuple par maniere de largition,

de bledz, vins et huyles en plus grand' abondance que ses predecesseurs. Après avoir osté pour complaire au peuple plusieurs tributz et daces, advint qu'il eut extreme nécessité d'argent pour la soulde de gens de guerre, qui pour lors estoient en Afrique : dont fut contrainct imposer nouveaux subsides sur Rome : et comme le consul Gellianus luy remonstrast, qu'il contrevenoit à ce qu'il avoit promis au senat : « Quand j'estois consul comme tu es, « respondit Pertinax, je m'esmerveillois de ce que « les princes faisoient, et à ceste heure que je suis « prince, je m'esbahys de ce que vous autres con- « sulz dictes. Je te le dy, Gellianus, à fin que tu « entendes, que nous autres empereurs faisons au- « cunefois les loix conformes à ce que devons, au- « trefois comme pouvons, et comme la nécessité « nous conduict ». Commodus comme dict est, avoit en delices plusieurs garses et jeunes hommes, que Pertinax ne voulut faire tuer, comme le senat luy persuadoit, ne un grand tas d'autres flateurs, macquereaux et serviteurs oysifz, mais les feit vendre en la place publique, et confisquer leurs biens : qui vint à grand proufit à la republique. Quelques uns de ses jeunes pages vendus eurent telle fortune depuis, qu'il en y eut de censeurs, tribuns et consulz de Rome, qui commanderent et furent maistres à ceulx mesmes qui les avoient acheptez pour esclaves. Vendit aussi Pertinax les meubles de la maison de Commodus, vaisselle d'or, d'argent, pierres precieuses et divers joyaux, dont provint grands deniers : mais sans comparaison plus

se vendirent les instrumens, dont il usoit en ses vices, pource que Commodus estoit plus vicieux que convoiteux.

XXI. Il y avoit aus environs de Rome un grand païs, desert et vacquant, qui toutefois diligemment cultivé, pouvoit porter grandes quantitez de bleds : parquoy Pertinax feit crier publiquement, que quiconque le prendroit à labourer, ne payeroit de dix ans aucun tribut des fruicts y provenans. Au paravant qu'il feist ceste ouverture en Italie, on estoit contrainct d'aller querir les bledz en AEgypte, en Espagne et en Sicile, et n'avoient eu les predecesseurs moyen de se nourrir de bled sans l'ayde des provinces estrangeres. Il y avoit aussi à Rome et ès environs beaucoup de fonds particuliers, qui se nommoient de l'empereur, comme montagnes, terres, jardins, estangs, maisons et autres possessions, que Pertinax commanda n'estre plus dictes de l'empereur, sinon de la republique, et disoit que depuis qu'on est esleu en la dignité imperiale, on ne peult posseder aucun fonds particulier, comme sien, et que ce tiltre ne donne autre dignité à celuy qui l'a, que la defension, protection et procuration des biens de la republique. Au temps de ses predecesseurs, on avoit inventé nouvelles impositions sur les ports de mer, portes et entrées de villes, sur les chemins, et aux ports des rivieres : qui estoit de grand detriment aux commerces, et à l'antique liberté Romaine : qui fut par luy aboly. Le consul Tortellius luy demanda pourquoy il avoit osté ces tributs tant proufitables. « Pource, respon-

« dit il, que sans comparaison plus est grand l'en-
« nuy que j'en reçoy, que les deniers qui en pro-
« viennent ». Commanda aussi que aux jugemens des procez criminelz, les coulpables fussent curieusement ouys et examinez, et que les condamnez à mort ne fussent executez plus tost que vingt jours après la sentence.

XXII. En la maison de Commodus y avoit beaucoup d'esclaves fugitifz de leurs maistres, car tous malfaicteurs y estoient recueillis, que Pertinax commanda estre chastiez, et restituez à leurs maistres. C'estoit chose merveillable de ce que Commodus despendoit profusement : à quoy Pertinax pourveut tellement, que non moins fut estimé avare, que Commodus prodigue. On mesprisa grandement Pertinax de parsimonie, ou à mieulx dire d'avarice, jusques à contrerooller, qu'on ne servoit à sa table que demy plat, et qu'on gardoit souvent les restes du souper au lendemain. Les princes doivent bien penser à ne se monstrer pour peu de chose miserables et chetifz : car peu est ce qu'ilz peuvent espargner, à le conferer avec le mauvais bruit qu'ilz acquierent envers le peuple. Il y avoit en Rome plusieurs habitans yvrongnes, gourmans et devorateurs de biens, qui à l'exemple de l'empereur, reformerent leurs tables, et feirent bonnes maisons. Il sortoit souvent à *Campus Martius*, où faisoit exerciter les gens de guerre à diverses armes et escrimes, et donnoit presens aux mieulx adroicts et industrieux, et reprenoit les couarts et lourds. Beaucoup de Romains et autres

des lieux circonvoisins devoient de grosses sommes de deniers au fisque et thresor public : et pour n'estre aisez de le promptement payer, le leur feit remettre pour un temps. Entre autres vertus il fut fort loué de deux, à sçavoir d'estre pitoyable, et recognoistre les bienfaicts : et mettoit voluntiers peine, et avoit compassion des affligez, recompensoit liberalement ceulx qui luy faisoient plaisir. Pertinax avoit un filz, qu'il ne voulut permettre estre nourry en sa maison ny venir à Rome, ains le laissoit en sa maison paternelle mesnager et vivre de son bien. Et comme Fulvius Turbo dist un jour à Pertinax, que son filz ressembloit mieulx un filz de laboureur que d'empereur : « Ha, respondit il souspirant, « contenter se doit Rome, que je luy offre et mette « en peril ma vie, sans plonger au danger mon filz « et ma maison ». Combien que Pertinax fust vieil, et constitué en lieu de supreme gravité, si est ce qu'il retint tousjours une honneste familiarité et urbanité, si bien que personne ne le salua onques que ne fust par luy resalué selon son estat et dignité.

XXIIII. Une nuict cinquante ou soixante serfs se mutinerent à Rome, et par intelligence secrete, et en une mesme heure tuerent leurs maistres, qui furent recherchez si promptement par le commandement de l'empereur, prins, et peu de jours après les corps des maistres tuez desjà corrompus et puants, furent attachez chacun à chacun serf, qui ainsi liez à un arbre, de puanteur finirent miserablement leurs vies. Pertinax aymoit très chere-

ment un Valerius qui estoit de son aage, et avoient estudié ensemble long temps. Le plus souvent il mangeoit avec l'empereur, et ne tenoient autre propos durant le repas que de sciences, de l'art militaire, des affaires de l'empire, ou de la reformation de la republique. Au reste Pertinax ne au manger, ne au vestir, ny au parler, portoit contenance et geste de grave empereur, de sorte qu'il ne taschoit de representer ce qu'il estoit, mais d'apparoistre ce qu'avoit esté. Souventefois disoit qu'il ne feit jamais si grand' faulte, comme d'avoir accepté l'estat d'empereur, et cherchoit tous honnestes moyens qu'il pouvoit pour s'en desmettre et retourner en sa maison, se consolant au penser, que selon son aage bien advancé, la prochaine mort l'exempteroit de ceste si grand' charge.

XXIV. La vieillesse et les maladies chargeoient desjà Pertinax, mesmement celles qui sont peculieres à gens vieux, convoitise et avarice, et mesnageoit si exactement le bien de sa maison, comme s'il eust deu vivre encore cent ans, jusques à estre inculpé d'usure. Fut aussi noté d'estre mol et flexible à la conduite des affaires, et ce que les uns luy conseilloient, les autres luy persuadoient facilement le contraire. Fut aussi mal estimé de ce qu'onques ne desnia chose qu'on luy demandast, combien que souventefois n'accomplist celles qu'il promettoit: « pour ce que qui legierement promet, « tard satisfaict aux promesses ». La grandeur des princes consiste en pouvoir donner beaucoup: mais si leur fault il considerer ceulx à qui donnent, et

ce qu'ilz donnent : et si les subjectz sont inverecundes et effrontez au demander, qu'ilz soient d'autant tardifz et graves au promettre. Pertinax fut marié deux fois, et estoit sa seconde femme fille du jurisconsulte Ulpianus, qu'il feit prefect de Rome aussi tost que fut empereur. A l'endroict de la chasteté de sa femme fut noté Pertinax, d'estre peu soigneux à la garder, et froid à la reprendre : aussi à la verité estoit elle jeune, belle et dissolue, et souspeçonnée d'aymer un jeune musicien plus que l'empereur son mary. Aussi estoit Pertinax de sa part diffamé d'entretenir Cornificia sa cousine, qu'il avoit nourrie dès ses jeunes ans qui fut vice non moins scandaleux, que mauvais à un personnage vieil et prince.

XXV. Il advint avant qu'il mourust aucuns prodiges, par especial, ainsi qu'il offroit sacrifices à ses dieux Penates, lors que les charbons du feu estoient plus allumez, on les veid soudain estaindre : qui estoit signe, qu'estant au plus seur de sa vie, subitement le viendroit assaillir la mort. Six jours avant sa mort sacrifiant un paon à Jupiter Capitolin, fut trouvé que ce paon ouvert n'avoit point de cueur, et sa teste se partit du corps, et ne sceut on qu'elle devint. On veid aussi le lendemain en plein midy, une claire estoile près le soleil. Trois jours avant qu'on le tuast, songea qu'il tumboit en une piscine, au bout de laquelle estoit un homme avec un glayve nud en la main pour le tuer. Julianus qui luy succeda à l'empire, avoit un nepveu qui se marioit : et comme le jour des nopces

vint faire la reverence à Pertinax, envoyé de la part de son oncle Julianus, Pertinax luy dict: » Mon filz, soyez homme de bien, et servez dili-« gemment vostre oncle, mon compagnon et suc-« cesseur ». Or entendoit il ce mot successeur, pource que Julianus fut proconsul après luy: mais pourtant fut averé en la succession de l'empire. Pertinax fut adverty que le consul Falconius aspiroit desjà à l'empire, et à ces fins dressoit practiques et menées secrettes pour faire tuer l'empereur: dequoy Pertinax se plaignist griefvement au senat, qui feit bonne et sommaire inquisition. En fin la trahison verifiée, Pertinax pria le senat de luy pardonner, disant, « que pour le peu de temps « qu'il devoit regner, aymoit mieulx exercer, voire « contre ses ennemis, clemence que vengeance ». Falconius à sa requisition fut pardonné, et remis en sa maison en liberté. Toutefois estant homme de grand cueur et de reputation non vulgaire entre les plus grands Romains, ayant par ceste trahison diminué son honneur, mourut de pure tristesse.

XXVI. Les officiers de la maison de Commodus, maistres d'hostelz, secretaires, despensiers, chambellans et autres n'avoient encore esté changez par Pertinax, esperant faire nouveaux estatz à la prochaine feste qu'on faisoit du jour de la fondation de Rome, et deliberoit faire le semblable de gens de guerre, et autres magistratz politiques: qui pour s'estre entretenus longuement à une façon de vivre trop licencieuse, meritoient punition non moindre que de

perdre la vie. Quant vint au jour qu'on determinoit des negoces plus ardus, les officiers s'apperceurent au plus près de la mauvaise volunté que leur portoit l'empereur : parquoy delibererent entre eulx de le tuer. Les gens de l'exercite d'autre part commençoient à le haïr, et les magistratz de le mespriser, pour ce qu'il ne leur souffroit leurs mal versations, comme souvente fois les mauvais se passionnent contre les bons, non que les bons cessent de leur procurer bien, mais pource qu'ilz ne consentent à leur mal faire : tant est perverse la malice d'aucuns meschans, que plus de goust trouvent à faire mal à autruy, que recevoir eulx mesmes le bien. Pertinax commandoit que les capitaines et soldatz fussent entierement payez de leurs souldes, les magistrats de leurs gages, et les serviteurs et officiers de leurs salaires : et non seulement les traictoit comme bons vassaulx, mais honoroit les grands comme freres, et les petits aymoit comme filz : mais avec tout cela ces ingrats et mescognoissans le haïssoient en leurs cueurs. Quelque jours certain capitaines, juges et serviteurs domestiques de Pertinax soupans ensemble, après avoir bien bu confabuloient du regne de Commodus, comme ilz estoyent libres, honorez et riches, et maintenant soubz Pertinax povres, chetifz et mesprisez, et qu'ilz avoient le cueur bien failly de le souffrir. En fin advençans le propos, vindrent à conclurre qu'il falloit tuer l'empereur, et en eslire un autre à leur volunté, qui renouvelast la memoire de leur bon maistre Commodus, et desfeit tout ce que ce bon vieillard radoté avoit faict.

XXVII. Ayans ainsi le cerveau et le cueur troublé de vin, et de sinistre volunté, se leverent de table, et mutinez par conjuration faicte, chacun alla à sa maison prendre armes, avec resolution de faire mourir ce jour mesmes Pertinax. Sur le midy ainsi que Pertinax reposoit en sa chambre, bien fort fasché de ce qu'il ne pouvoit mitiguer et reduire à poinct les cueurs de ses subjects, voicy les pretorians et capitaines des gens de guerre, et plusieurs du peuple parmy eulx, qui arrivent aux portes du palais de l'empereur; et de forie les espées traictes au poing, crians à haulte voix, Vive la memoire de Commodus, et meure ce faulx et avare Pertinax, s'efforçoyent d'enfoncer les portes. Les gens de Pertinax scandalisez de ceste soudaine emotion, ne sçavoient que faire : les uns conseilloient à l'empereur d'envoyer au senat et peuple pour avoir secours : autres luy disoient qu'il se mussast en quelque lieu secret du palais, les autres disoient qu'il estoit mieulx de combatre, attendant secours de la ville. Finablement la chose fut tant confuse, que les plus hardis craignoient de perdre la vie, et estoit pitié voir ces povres courtisans sans armes. Il sembla tard à Pertinax d'envoyer querir secours au peuple, follie d'aller au combat ayant si peu de gens, couardise de se musser : d'ailleurs voyant qu'il n'y avoit moyen de se sauver, le bon prince se resolut de sortir pour parler aux pretorians et gens de guerre, pour voir si par parolles et raisons les pourroit appaiser.

XXVIII. En si grande et soudaine calamité Pertinax monstra la grandeur de son courage, pour ne

changer onques de visage, ny de parolle : et n'estimant que bien peu l'empire, le monde et sa propre vie, il commanda qu'on ouvrist toutes les portes de son palais : et sortant de sa chambre sans armes aucunes, de parolle haulte et forte commença à dire à ceulx qui estoient apprestez pour rompre les portes : « Si vous faictes ceste tant grande emotion contre « moy (ô mes compagnons et amis) par opinion « qu'ayez que je ne merite estre vostre empereur, « il vous peult assez souvenir, que ne suis parvenu « à cest estat par ambition, prieres, ny argent, et « que vous autres mesmes me le feistes prendre par « force, quelque resistence que je feisse lors. Si vous « estes esmeus, pource que je n'entens si diligem- « ment à la conduicte des affaires de la republique, « comme un autre plus sçavant et diligent pourroit « faire, vous sçavez combien de fois je vous ay re- « quis et supplié de me remettre en ma maison, des- « nué de toute charge. Maintenant je ne puis en- « tendre, pourquoy me contraignez par force « d'armes, à quitter ce que de gré j'ai tant voulu « laisser. Si pour avoir esté ingrat en quelque en- « droit à nostre mere Rome, me voulez oster la vie, « mieulx ne pouvez faire, combien que sur moy « demeure la peine et infamie, mais qu'on entende « à l'advenir, que plus honorable m'a esté de souf- « frir la mort, que de la meriter. Si vous me repro- « chez, que ne suis prince de si hault lignage, « comme les Fabies, Metelles, Fabricies et autres « notables Romains, en ce cas faictes coulpables les « dieux et nature qui tel me feirent, et vous autres

« mesmes, qui tel pour empereur m'eslites. Toute-
« fois en cela se doit rendre respect, non en la race,
« mais à la seule vertu : car à bien gouverner la re-
« publique, que sert la noblesse et gentillesse du
« sang, si les conditions de l'esprit sont villaines et
« mauvaises? Si vous estes animez pour vous estre
« deuë quelque partie de vostre soulde, je vous prie
« de me le dire promptement pour y estre satisfaict,
« vous asseurant que si faulte y a, j'en suis incoul-
« pable, pour n'estre venu à ma notice. Si d'ailleurs
« m'avez cogneu en qnelque chose concernant la
« police ou l'administration de justice, rude, severe
« et inexorable envers le peuple, je vous prie de
« penser (comme je cuyde que pensez) que chacun
« est prompt et enclin à demander justice, mais
« depuis faschez d'en veoir l'execution. Si me vou-
« liez inculper de la mort de Commodus vostre sei-
« gneur mon precesseur, vous avez veu par expe-
« rience, que j'en suis sans coulpe aucune, et sça-
« vez combien me despleut sa tant inopinée mort,
« et qu'il soit vray, souvienne vous du jour qu'il fut
« tué, que vous chantiez tous de joye, et de tristesse
« je pleurois. Vous ne sçauriez nyer, (ô mes com-
« pagnons et amis) que la mort de Commodus ne
« fust par vous desirée, et que l'election qu'on feit
« de moy, ne fust à chacun aggreable. Puis donc
« qu'ainsi est, je m'esbahis comment hommes de
« gravité et authorité, comme vous estes, en si peu
« de temps, et sans juste occasion voulez ruiner ce
« qu'avez edifié, et edifier ce qu'avez ruiné. Je sens
« en moy la conscience des choses passées si bonne,
« que

« que par les dieux immortels, je ne pense avoir « commis chose en la republique indigne d'homme « de bien, ne pourquoy la republique me doyve mal « traicter. Si vous avez armé tant de gens pour me « faire mourir seulement, c'est chose superflue et « vaine. Car estant vieil, maladif, foible et fasché « du fais insupportable de l'empire, peu me soucie « de vivre, et moins encor de mourir. Il me poise, « non de perdre la vie, sinon de l'infamie que faic- « tes encourir à vostre mere Rome : et diront les « estrangers, que les Romains, qui sur tout autre « peuple avoient renom d'estre loyaulx à leurs sei- « gneurs, meurtrissent à ceste heure miserablement « leurs empereurs. Vous sçavez que vous autres gens « de guerre, estes ordonnez, tant bien payez, et « relevez de tout tribut, pour la main forte de ce « fleurissant empire, pour chastier ceulx qui alterent « la republique, et pour la seureté et garde de la « personne et maison imperiale. Donc mes amis, « d'où provient ce felon courage et volunté scanda- « leuse, que ceulx qui sont destinez à ma garde, et « ausquelz je n'ai onques mesfaict, viennent avec si « grande furie pour me tuer ? Puis que vous faictes « profession de gens de guerre, vous estes obligez « aux loix de la guerre, qui defendent, voire contre « les ennemis, de ne faire violence aux petits en- « fans et aux personnes vieilles. Je suis vieil et ci- « toyen de Rome : pourquoy voulez faire à moy, ce « que ne feriez à un estranger ennemy ? Il se cog- « noist ayseement à voz parolles, au desordre et à « l'heure indeuë qu'estes venus, que vous n'avez

« gueres pensé à l'execution de ceste folle entre-
« prinse : car si vous y eussiez tant soit peu pensé,
« facilement eussiez entendu que de ma mort ne
« proviendra autre fruict qu'une nouvelle marque
« d'infamie à vous et à vostre cité : à vous, d'avoir
« meurtry l'innocent : et à vostre cité, de le vous
« avoir souffert. A vostre empire ne peult succeder
« qu'une personne : quelle rage vous prend (Ro-
« mains) de maculer voz reputations pour aggrandir
« un autre, qui peult estre ne sera gueres meilleur ?
« Je ne puis fuyr à ce que la volunté des dieux a
« ordonné de moy, ny à ce que vous avez determiné :
« mais si c'est mon dernier jour et fatale destinée,
« je prie et invoque les dieux immortels, que la
« vengeance du sang innocent, dont vous souillerez
« voz mains, ne redonde sur ma mere Rome, mais
« que chacun de vous la sente particulierement en
« sa personne et biens ».

XXIX. Sur le point que Pertinax eut parlé, la plus part des conjurateurs mesmes commencerent à pleurer et tourner visage, honteux de vouloir offenser ce bon vieillard, qui avoit si bien dict. Toutefois un soldat nommé *Thausius*, de nation theutonique, autheur principal de ceste sedition voyant que ses compagnons s'en alloient à la file, et que l'entreprinse ne s'executoit à son plaisir, comme forcené, d'un coup de lance, transperça le corps au bon Pertinax : qui se voyant blessé, s'enveloppa la teste de son manteau imperial, et en l'instant tumbant, rendit l'esprit. Le traistre de Thausius non content d'avoir tué son seigneur, luy

couppa la teste : et mise sur une lance par luy et ses complices, fut portée par toute Rome. Pertinax mourut le cinquieme jour d'apvril, estans consulz Falconius et Clarus, après avoir esté empereur quatorze moys[1] et vingt jours. Sa teste fut jettée dans le Tybre par ses ennemis, et le corps enterré secrettement et sans pompe, pource que les conjurateurs enteus mettoient à mort ceulx qui monstroient semblant de l'aymer ou le plaindre.

[1] Il ne régna que deux mois et 18 jours, à compter du 1 janvier, lendemain de la mort de Commode, tué le dernier décembre, l'an de Rome 945.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE DIDIUS JULIANUS.

Ancêtres de Didius Julianus. II. *Diverses choses exercées par Didius.* III. *Il vit dans le loisir et les plaisirs de la vie privée.* IV. *Les soldats prétoriens mettent l'empire à l'enchère.* V. *Didius l'achète.* VI. *Conditions de la vente, qu'il accorde avec les soldats.* VII. *Haine que le peuple conçoit contre lui.* VIII. *Il empêche les sénateurs d'aller le visiter.* IX. *Reproches qu'on fait à Didius.* X. *Sa lâche complaisance pour les prétoriens.* XI. *Pescennius Niger et Sévère se révoltent.* XII. *Sévère s'avance vers Rome.* XIII. *Didius se fortifie dans Rome.* XIV. *Sage réponse de Crispinus à un ordre tyrannique de Didius.* XV. *Didius envoie contre Sévère des troupes qui sont battues.* XVI. *Il va demander conseil au sénat.* XVII. *Il est tué par ordre du sénat.*

Depuis l'an 890, ou, *selon d'autres*, jusqu'à l'an 946 de Rome, après J. C. 193.

DIDIUS JULIANUS[1].



L'EMPEREUR Didius Julianus eut pour bisayeul Salvius Julianus, jurisconsulte très renommé, qui fut preteur, et deux fois consul, qui mourut en l'an second de l'empire de Nero, de pure tristesse de veoir la republique romaine estre en puissance d'un si cruel tyran. Son ayeul avoit nom aussi *Salvius Julianus*, qui s'adonna plus aux armes qu'aux lettres, et estoit en toutes les guerres de Dannemarc avec l'empereur Trajan, conducteur et capitaine de la seconde legion, et y mourut sur la fin de la guerre. Son pere se nommoit *Didius Petronius*, qui ne feit profession d'armes ny de lettres, mais se contenta de vivre à Rome de son bien et de ses estatz, et fut familier amy d'Antoninus Pius,

[1] Aussi surnommé Salvius, qui impera l'an du Monde quatre mille cinquante, six (4193, et de J. C. 193), et de nostre Seigneur Jesus-Christ, cent nonante et quatre. *Allegre.*

et mourut en l'empire du bon M. Aurelius. Sa mere avoit nom *Clara Æmylia*, noble et genereuse romaine, parente et compagne de Domicia Lucilla, mere de M. Aurelius.

II. Le premier office que Didius Julianus eut en la republique fut d'estre du decemvirat, qu'il obtint par la faveur et prieres de ceste Domicia Lucilla, combien qu'il fust lors beaucoup plus jeune que cest office ne requeroit. Après fut questeur deux années de rang contre la loy, par tolerance de M. Aurelius, qui le dispensa de l'aage au decemvirat, et de deux ans consecutifz à l'estat de questeur. Depuis qu'il parvint au trentieme an de son aage, il fut constitué en divers magistrats de justice et de la police en divers temps: mais l'estat qu'il exerça le plus longuement, fut de presteur, dont rapporta louange immortelle, pour s'y estre comporté sagement et au gré du peuple. Il estoit naturellement amy de guerre, et pour satisfaire à son desir, alla une fois avec l'armée en Allemagne: dont ne rapporta honneur ny richesses, et se resolut pour l'advenir, qu'il estoit mieulx pour soy et plus seur de gouverner à la ville, que d'aller aux champs pour combattre. Il gouverna trois ans la Gaule [1] Belgique tant dextrement et prudemment, qu'il recouvra facillement la renommée qu'avoit perdue en Allemagne. Depuis et au second an de l'empire de Marcus Aurelius, on l'envoya au païs de Boheme, qui s'estoit revolté contre les Romains: où exploita actes de magnanimité et prudence telle, qu'en peu

[1] Les Pays-Bas.

de jours reduisit le pays à la premiere obeissance des Romains. De quoy adverty le senat, luy decerna gratulation publique, et luy envoya jusques en Boheme le present du consulat, sans qu'il fust demandé ne sollicité pour luy de personne aucune. Après l'an de son consulat fut envoyé en la basse Germanie et Flandres pour gouverneur, où feit residence deux ans : puis revenant à Rome, eut charge des bastimens, qui estoit office plus pour se soudain enrichir, que pour en rapporter grand honneur.

III. Mort l'empereur Marcus Aurelius, et sur le premier an de l'empire de Commodus son filz, Julian fut accusé de trahison, le chargeant, et son oncle Silvius, d'avoir conspiré à faire perdre la vie à Commodus. Severus estoit accusateur et denonçant, mais ne le pouvant prouver fut Julian absouls, et luy deboté. Julian demeura quelque temps en la grace de Commodus, avant ladicte accusation, mais tousjours depuis en haine mortelle. Quoy sentant ne bougeoit gueres de sa maison, et ne vouloit accepter functions publiques, craignant que soubs ce pretexte Commodus trouvast moyen de le faire mourir. Julian estoit jurisconsulte et orateur très docte, et fecond en parler, jusques à obtenir en patrocinations tout ce qu'il demandoit aux juges. Il estoit doulx en parolles, aigu à l'invention, et severe, et sage à se resouldre, petit en stature de corps, visage rond et rouge, les cheveulx espers, et qui vindrent en son jeune aage chanus, et se monstroit nature en luy presque monstrueuse, de

n'avoir poil aucun blanc en la barbe, ny cheveulx noir en la teste. Sa femme se nommoit *M. Scandilla*, de laquelle Julian eut une fille unique, qui eut nom *Didia Clara*, l'une des plus belles filles de Rome, combien que sa mere fust l'une des plus laides. Julian ayant gouverné provinces, exercé beaucoup d'offices politiques et autres, se retrouva aysé riche et opulent, mesmes en thresor et meuble, autant ou plus qu'autre de Rome, en tant que les principaulx Romains desiroient d'estre ses alliez, tant pour le regard de la belle fille, que pour les grandes richesses. Julian estoit delié de corps, sec en complexion, colere, aduste, ne beuvant point de vin, mangeant beaucoup, curieux et despensier à se faire preparer eaux composées pour son visage des plus precieuses drogues qu'on pouvoit trouver. Ainsi estant vieil et riche, et n'ayant qu'une fille desjà mariée, prenoit le temps comme il venoit, n'ayant autre plus grande occupation que de se pourmener aux champs et à la ville avec ses amis, deviser du temps passé, et imaginer viandes et plaisirs exquis pour sa nourriture, confabulant tousjours de choses joyeuses, et fuyant ce que luy pouvoit donner trouble et ennuy. Et teint long temps ceste forme de vivre sans avoir acquis amis intimes, ne ennemis mortelz : pource que ceulx qui l'aymoient, ne le caressoient sinon pour les banquetz et richesses, et ceulx qui le haïssoient, n'avoient autre grief, que de ce qu'ilz n'en avoient leur part.

IV. Aussi tost que les compagnies pretorianes et

gens de guerre veirent Pertinax mort, ilz s'emparerent des forteresses et ronde des murs de la ville de Rome, craignans une soudaine emotion de peuple, et d'autre part deliberans par la main forte d'eslire un empereur à leur devotion. Le peuple voyant le palais imperial environné de tant de soldats, ne sçavoit encore que Pertinax fust tué, et cuydoit que par doulces parolles eust mitigué le cueur des pretorians et eschappé de ceste fureur. Mais depuis qu'on sceut certainement qu'il estoit mort, toute Rome print les armes, et s'emeut tellement, que confusion merveilleuse s'ensuyvit estant chacun prest à combatre: mais on ne sçavoit à qui, pource que les gens de guerre nioient l'avoir faict, craignans (comme il estoit à craindre) que le peuple ne fust superieur, ayant juste querelle de venger la traistreuse mort de leur prince. Les principaulx du senat, et autres des plus antiques et riches maisons, et beaucoup d'honnestes matrones, voyans les forteresses et murs occupez, et les rues de Rome pleines de tous costez de gens en armes, se retirerent de nuict en leurs domaines, hors la ville, et autres lieux circonvoisins, attendans quelle fin prendroit ceste perilleuse emotion et scandale; joinct qu'on n'esperoit aucune seureté à la ville, qu'il n'y eust un nouveau empereur. Les pretorians se ressentans de ce que le peuple, mesmes les principaulx s'estoient retirez de crainte, et qu'il n'y avoit personne qui osast plus parler de venger le meurtre de Pertinax, et moins resister à leurs forces, practiquerent entre eulx de faire nouvel empereur

à leur poste, celuy qui plus leur donneroit d'argent. Et oserent bien faire monter un gendarme au plus hault de la tour de la porte *Salaria*, qui disoit à haulte voix, en forme de cry public : « Y a il homme « qui veuille mettre à pris et achepter l'empire Ro- « main, on vous declare qu'il est en vente, et sera « esleu par nous, celuy qui plus en donnera ».

V. Pensez quelle calamité, honte, injure et infamie ce fut, de mettre à criées publiques, et preconnisser la majesté de ce grand et triumphant empire Romain, auquel tout le monde avoit esté subject et tributaire. De cest exemple peuvent noter les princes et republiques, la mutabilité et inconstance de fortune, qui changea l'estat de ceste fleurissante et prime cité du monde, jusques à mettre en vente publique sa seigneurie, qui avoit dominé sur tant d'autres. Les anciens citoyens, amateurs d'honneur et bien public, pleuroient en leurs maisons, prevoyans que puis que l'empire estoit ainsi venal, viendroit ès mains de quelque tyran. Les plus vertueux, qui l'eussent voluntiers achepté pour le remettre à la devotion du senat et peuple, n'avoient pas l'argent : ceulx qui le pouvoient faire, avoient honte de l'injure qu'on faisoit à leur ville de Rome, et de l'infamie que ce seroit. Ainsi demeurerent les choses sans qu'on trouvast aucun qui voulust entendre à si meschant acte, et souiller sa reputation d'un tant illicite achept. Le quatrieme jour après Didius Julianus à la persuasion de sa femme, fille et gendre, en souppant commença à songer profundement, s'il oseroit prendre la hardiesse d'achepter ce que si

honteusement se vendoit. En fin luy remonstrans ses parents, qu'il estoit plus licite d'acquerir l'empire de ses propres thresors, que par effusion de sang d'hommes, comme beaucoup d'empereurs avoient faict, joinct qu'il se voyoit des plus riches de toute l'Italie, émeu partie de l'importune instance de ses amis, et partie vaincu du desordonné appetit de convoitise, sortit de sa maison, et alla au pied de la muraille, où les gens de guerre crioient en vente l'empire: et parlant à haulte voix à ceulx qui avoient la principale surintendance de ceste vente, leur dict, comment il estoit de la consanguinité et race des Patrices, de bonne et antique maison, et que s'ilz vouloient entendre à luy faire venir l'empire, leur bailleroit telle somme de deniers, qu'ilz seroient estonnez à la veoir, et empeschez à la compter. D'autre costé le consul Sulpicianus practiquoit avec les principaux de l'exercite pour estre esleu empereur: mais obstant qu'il estoit proche parent de Pertinax, et qu'un jour pourroient se ressentir à leur desadvantage de la mort cruelle de son parent, n'y oserent entendre. Ce Sulpicianus estoit homme sage, experimenté et digne d'une telle charge, desiré du senat et du peuple, et à qui on eust baillé l'estat d'empereur plus tost pour neant, qu'à un autre pour argent. Or les pretorians et gens de guerre desjà faschez de ce que personne n'encherissoit leurs subhastations et criées, fors Julianus, les plus dehontez le prindrent comme dernier encherisseur, et avec eschelles le monterent sur la muraille, comme pour luy donner tiltre d'empereur.

VI. Dès ce que Julianus se veid haulsé et en grace des pretorians, l'ambition l'aveugla, de sorte que liberalement il leur donna tous les thresors et biens qu'il avoit. Sur quoy les gens de guerre et luy capitulerent quatre choses ensemble, desquelles nulle fut honorable et proufitable à la chose publique romaine. La premiere chose qu'ilz capitulerent, fut qu'il bailleroit comptant trois cents mille sexterces, qui monterent pour chacun pretorian à la reduction de nostre monnoie deux cents cinquante escus. La seconde, qu'il ne parlast onques de venger la mort de Pertinax, par soy ny par autruy. La tierce, qu'il relevast les statues, et renouvelast la memoire de Commodus. La quarte, que les gens de l'exercite peussent faire librement et sans crainte tout ce qu'ilz faisoient durant l'empire d'iceluy Commodus. Dont resulta que Julianus non seulement achepta l'empire, mais aussi donna licence aux mauvais de vivre meschamment. Ce faict et capitulé entre eulx, Julianus fut porté par les pretorians par toute Rome, qui crioient à haulte voix: *Vive, vive l'empereur Julianus Commodus Augustus.* Julianus fut content d'avoir le nom de *Commodus* pour complaire à ces satellites electeurs, qui aimoient la memoire de leur maistre Commodus, non moins que les perverses et vicieuses coustumes qu'ilz retenoient encore.

VII. Julianus confirmé empereur, commanda par toute Italie nouvelles supplications, et feit offrir à Rome sumptueux sacrifices, pource que c'estoit la coustume des nouveaux empereurs. Peu de

jours après feit conduire en magnificence, sa femme et fille au palais, et les feit nommer et jouir du privilege d'*Augustes* : et deslors se feirent servir et honorer, non comme imperatrices, mais comme deesses. Le consul Sulpicianus adverty que Julianus avoit acheptè l'empire, se retira à une maison qu'il avoit aux champs, et par despit Julianus donna ses estatz à un Cornelius Repentinus son allié, homme qui avoit reputation de ressembler en beaucoup de choses à l'empereur Commodus, mesmes en disposition de corps, et corruption de coustumes. Julianus feit grands et riches presens aux gens de guerre, tant pour l'avoir creé empereur, que pour avoir donné à sa femme et fille tiltres d'*Augustes*. Le jour après l'offre des sacrifices, on trouva escript à la porte de son palais ces quatre lettres, P. V. E. P. Qui furent interpretées, *Perditor* [1], *Venditor*, *Emptor Patriæ*. Grande et incredible fut l'emotion du peuple, et la fureur secrette qu'il conceut contre Julianus pour avoir premier par vente maculé le renom de l'empire romain entant que chacun le voyant aller par Rome, non seulement blasphemoit contre luy, mais s'efforçoit de luy jetter des pierres par les fenestres. A peine se trouvoient trois ou quatre personnes ensemble, qui ne tinssent propos de la lascheté des pretorians, et de la meschante entreprinse de Julianus.

VIII. Allans ceulx du senat au Capitole pour visiter le nouvel empereur, furent empeschez par le peuple, qui les blasmoit et mesdisoit, jusques à

[1] Destructeur, vendeur, acheteur de la patrie.

leur vouloir jetter des pierres : parquoy furent contraincts eulx retirer en leurs maisons. Le peuple faisoit querimonie de toutes parts : les uns desploroient la mauvaise adventure, autres maudissoient l'avarice, et les autres prioient les dieux, que la vie de Julianus fust briefve, et qu'il luy survinst successeur, qui vengeast la traistreuse mort de Pertinax. En ces troubles, comme on celebroit la feste des jeux *Circenses*, quelques uns du menu peuple osterent le siege imperial, qui estoit dressé au plus hault du theatre, et le meirent en pieces. Ce que Julianus dissimula pour lors, comme discret et sage : et depuis se voyant haï et mesprisé, supporta tant cautement ceste sinistre reputation, qu'on eust tousjours jugé qu'il n'en sçavoit rien. Combien qu'il fust de sa nature homme civil, facetieux, joyeux et liberal pour attirer chacun à soy, si est-ce qu'il ne peut onques gaigner amis, ny addoulcir ses ennemis. Ny Catilina, ny Sylla, ny Nero, ny Commodus avec leurs tyrannies, seditions, cruaultez et vices, furent tant mal voulus et haïs des estats de Rome, comme ce Didius Julianus, de sorte qu'on fermoit les yeulx pour ne le veoir, et les aureilles pour ne l'ouïr nommer : bref il n'estoit petit ny grand qui ne detestast sa vie, et qui ne desirast sa mort.

IX. Quelques uns du senat luy meirent sus, que le jour que Pertinax fut tué, sçachans l'entreprinse, feit dresser en sa maison un festin et banquet sumptueux et de viandes exquises, jusques à servir par curiosité huitres de diverses mers, chapons de Ca-

poue et de Grece, vins de Crete, et eauë de Cantabrie, avec musique de toute sorte pour baler après le banquet. Autres disoient qu'il n'estoit vray semblable : car bien qu'il fust joyeux, courtois et plaisant, il ne se desbauchoit pourtant jusques à faire si magnifique convive, cognoissant qu'il aymoit trop parsimonie, tesmoing qu'en ses jeunes ans avoit espargné si miserablement, qu'on dict, que de crainte de despendre, n'osoit manger chair, et vivoit le plus souvent d'herbes et de seul pain.

X. Pertinax avoit donné ordre d'abolir beaucoup de mauvaises ordonnances et coustumes introduictes par Commodus, que cestuy Julianus renouvela pour complaire aux pretorians, et pour ne les rendre ses ennemis. Quand on parloit de Pertinax en sa presence, n'en disoit ne bien ne mal, et dissimulant trouvoit moyen de changer de propos. Et quelquefois enquis, pourquoy ne vouloit ouïr parler de son predecesseur Pertinax, respondit : « D'un costé, il est certain que Pertinax fut tant « fainct et bon, qu'il n'y a en luy que redire : d'ail- « leurs, fut tant mal voulu des pretorians, que je « n'en ose parler devant eulx ».

XI. Au temps que Julianus obtint l'empire, Pescennius Niger estoit presteur et gouverneur en Assyrie. Ce Pescennius estoit Romain, de famille antique, non tant aysé en argent et possessions comme Julianus, mais beaucoup plus riche en vertus, homme au demourant gros, robuste et vaillant, plus heureux à la conduicte de la guerre, qu'au

gouvernement des affaires politiques. A la premiere lettre qu'il receut portant commandement de Julianus, feit response, que l'empire Romain ne se devoit gouverner par achepteurs mercenaires, et que ce que l'empereur commanderoit, seroit accomply de son pouvoir, mais ce que Julianus diroit, ne seroit aucunement faict. Et deslors tous les mandemens qu'on envoyoit en Assyrie, parloient de par l'empereur de Rome sans nommer Julianus. Depuis le senat et peuple romain voyant le grand cueur de Pescennius, et la grand' tolerance de Julianus, ne sçavoit qui plus louër, ou l'un d'entreprinse haulte, ou l'autre de patience et dissimulation. Il y avoit en l'Illyrique un autre gouverneur qui avoit nom *Septimius Severus*, natif d'Afrique, et nourry en Rome, homme fort droicturier aux actes de justice, sage et experimenté aux affaires, et très fortuné à la guerre. Qui dès qu'il sceut que Pertinax avoit esté tué, et que Julianus avoit achepté l'empire, ne voulut depuis recevoir lettre ny mandement de l'empereur ny du senat, disant, « Que « l'empereur estoit inhabile à commander et tenir « tel estat, puis qu'il l'avoit par ambition achepté : « et plus capable le senat d'estre obeï, pour avoir « confirmé acte tant et tant detestable ». Il advint que peu à peu Pescennius en Assyrie, et Septimius Severus en l'Illyrique, avec leurs exercites, commencerent à se mutiner contre Julianus, et se declarer par beaucoup de moyens ses ennemis.

XII. Quoy voyant Julianus, dissimulant à sa coustume, feignoit n'en tenir grand compte : toutefois

tefois il feit tant avec le senat, que Severus fut par edict public declaré ennemy de la republique romaine, et tous ceulx qui prenoient soulde en son exercite. Le senat, à la requisition de Julianus, donna le gouvernement et estat de preteur ès provinces d'Assyrie et Illyrique à Vespronius Candidus, romain vieil et consulaire : qui en print la charge et y alla : mais se voyant à peine regardé, tant s'en fault qu'obeï, des legions qui estoient pardelà, s'en retourna honteusement à Rome, au lieu duquel envoyerent Valerius Catulinus, qui fut encore plus mal receu, et chassé à force d'armes. Dequoy passionné Julianus, en feit complaincte au senat, qui accorda, que Aquilius Centurio iroit à ces contrées, avec commandement de tuer Severus en quelque maniere qu'il peust, ou par armes, ou par venin. Severus adverty de ceste nouvelle, delibera de rassembler toutes ses compagnies de gens de guerre, qu'il avoit en toute la province, et avec toutes ses forces aller droict à Rome veoir Julianus : ce qu'il executa avec telle diligence, qu'auparavant que Aquilius sortist de Rome, Severus fut aux confins d'Italie. Les Romains furent espouvantez d'entendre que Severus venoit contre eulx avec leurs forces mesmes, et trouvoient estrange le soudain changement, ayant veu tousjours Severus grand amateur et protecteur de leur republique. Ainsi que Severus s'approchoit de la cité, les capitaines Romains luy envoyerent une solenne ambassade, pour sçavoir de luy où il alloit, et à quelle fin ramenoit les exercites en Italie : ausquelz feit response avec

« prier les dieux pour la paix, et qu'il convenoit
« que l'empereur defendist par armes ses subjectz
« et soy mesmes ; autrement n'estoit digne de l'es-
« tat ». Ceste parolle fut autant aymée de ceulx
qui l'ouyrent, comme desplaisante à l'empereur.
Qui par despit et emeu de colere, commanda à certains capitaines ses plus favoris, d'aller lendemain en armes au senat, et dire à tous les senateurs qu'ilz choysissent, où de perdre tous la vie, ou d'obeir à ce qu'il commanderoit à l'advenir. Entre ces capitaines y en avoit un nommé Crispinus, qui dict à l'empereur ; « Celuy qui t'a donné ce conseil,
« devoit estre ton grand amy : pource que s'il te
« souvient, le senat pour te complaire, declara
« Severus ennemy public, sans grande occasion :
« maintenant les menaçant de tuer, ilz te tien-
« dront pour ennemy toy mesmes, et pour amy
« Severus, qui ne cherche autre chose que la grace
« du senat. Et si te dy d'avantage, que pour tout
« le bien de l'empire, je ne ferois ce que me com-
« mandes de faire, sçachant que non moins est
« digne de reprehension celuy qui execute chose
« indigne, que celuy qui la conseille, ou com-
« mande ».

XV. Peu après Julianus changea d'advis, et demanda au senat que voluntiers à leur adveu prendroit un coadjuteur à l'empire, on le partiroit avec celuy qu'ilz adviseroient. A quoy ne voulurent entendre, voyans Severus si près de Rome, et avec telle puissance, qu'il luy estoit plus loysible d'obtenir l'empire à sa volunté, que de le prendre par

leurs mains. Julianus se resolut d'envoyer le capitaine Crispinus pour faire teste à Severus, avec le plus de gens qu'il pourroit : contre lequel Severus de sa part envoya Julius Lætus, qui vainquit à peu d'effort Crispinus, qui fut tué à la bataille.

XVI. Le miserable empereur voyant tous ses ennemis aggrandis de faveur et de victoires, eut recours à certains magiciens et devins, pour sçavoir quelle fin auroit le discours de sa vie. Plusieurs de ces magiciens cogneurent et monstrerent en un miroir mathematique que Severus entroit en armes à Rome, requis de tous, et que Julianus estoit delaissé et mesprisé de tout le peuple. Sur quoy Julianus esperdu, alla aux senateurs, et les pria de luy donner advis sur ce qu'il devoit faire, pource que Severus s'approchoit. A quoy personne ne respondit parolle aucune, si n'est Geminius consul, qui luy dict d'une hardiesse nompareille : « Tu n'es digne d'estre aydé ne conseillé, puis que tu as mesprisé les senateurs, jusques à les menacer de faire mourir, et as eu recours aux augures et divinations, qui ne te peuvent que tromper. Si tes affaires estoient reduictz en telle extremité que les hommes n'y puissent remedier, il estoit plus decent de te recommander aux dieux, que te tourmenter en impostures et mensonges ». Julianus envoya tous les soldatz de ses gardes, et les gladiateurs de Rome à Capue, et leur bailla pour conducteur Lollianus Tatianus, se pensant, que puis qu'il envoyoit gens au devant de Severus, l'opinion de Severus seroit, qu'il auroit assez cueur et

hardiesse pour l'attendre. Il voulut bailler la moitié de l'empire à un sien allié, nommé Claudius Pompeianus, qui ne le voulut accepter, s'excusant qu'il estoit à demy aveugle, foible, vieil, et pour ne jouir gueres de tel bien, et que desormais il devoit plus penser à faire paix avec les dieux, que la guerre aux hommes. La plus part de gens de guerre qui estoient ès confins de Germanie et Hongrie, vindrent au service de Severus : qu'il receut tres humainement.

XVII. Un matin ceulx du senat sentans Severus à deux lieuës près de Rome, avec son exercite, s'assemblerent au Capitole, et determinerent concordablement, qu'il estoit necessaire de priver Julianus de l'empire et de la vie, et faire empereur Severus : et incontinent la resolution prinse, une trompette alla publier par toute Rome, que par authorité du senat Julianus avoit esté privé des estats de l'empire, et que Severus avoit esté esleu empereur. A ceste soudaine nouvelle le peuple accourut de toutes parts au devant du nouvel empereur, et passant par devant la maison de Julianus, tiroit mille coups de pierres aux fenestres et portes, et par ignominie crachoit contre les murailles de sa maison. Les senateurs allans au devant de Severus, donnerent charge à un pretorian d'aller incontinent tuer Julianus, qui arrivé en son logis, et luy disant la triste ambassade, Julianus le pria les larmes aux yeulx qu'il n'executast son mandement jusques qu'il auroit veu Severus : mais le pretorian s'excusant qu'il n'oseroit exceder sa charge, luy coupa la teste. Tous

les senateurs qui avoient juré ne sortir hors la porte *Salaria*, sans avoir response de la mort de Julianus, comme sceurent la verité passerent oultre pour recevoir Severus. Mort le malheureux Julianus, sa femme et fille donnerent ordre que son corps fust enterré au sepulchre de son bisayeul près le Vatican. Ce Julianus fut noté durant sa vie d'estre gourmant, joueur, convoiteux, ambicieux: et d'autre part loué d'estre amoureux, debonnaire, facetieux, eloquent et caut. Il vesquit cinquante six ans et quatre moys, et fut empereur unze moys [1] et cinq jours. On ne luy feit aucunes funerailles, ne sepulchre de marque. Voylà quelle fut la fin de celuy qui pour avoir achepté l'empire, en perdit la bonne renommée, et enfin la vie.

[1] Il ne régna en tout que deux mois et huit jours.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE SEVÈRE.

Naissance et premiere jeunesse de Sevère. II. *Présages de sa future grandeur.* III. *Sa jeunesse licentieuse.* IV. *Charges qu'il occupa successivement.* V. *Son mariage avec Julie, et les dépenses qu'il fit à ce sujet.* VI. *Il est accusé, absous, et nommé consul.* VII. *Grande possessions de Sevère.* VIII. *Il est nommé empereur par l'armée de Germanie.* IX. *Il est reçu à Rome.* X. *Discours de Sevère aux prétoriens qui avoient tué Pertinax, et leur punition.* XI. *Entrée de Sevère dans Rome.* XII. *Promesses de Sevére au senat. Comment il dissimule son caractère.* XIII. *Il appaise l'emeute de ses troupes.* XIV. *Il fait rendre à Pertinax les honneurs divins.* XV. *Pescennius Niger nommé empereur par l'armée d'Asie.* XVI. *Sevère marche contre lui.* XVII. *Préparatifs et dispositions de Pescennius.* XVIII. *Sevère prend la ville de Cyzique.* XIX. *Combat dans lequel Sevère a l'avantage.* XX. *Pescennius fait saccager les villes de Laodicée et de Tyr.* XXI. *Les troupes de Sevère s'emparent du mont Taurus.* XXII. *Défaite et mort de Pescennius.* XXIII. *Cruautés de Sevère après sa victoire.* XXIV. *Ce que c'étoit qu'Albinus.* XXV. *Par quelle fourberie Sevère se l'attache.* XXVI. *Il envoie des gens pour le tuer.* XXVII. *Discours de Sevère à ses troupes pour justifier la guerre qu'il entreprenoit contre Albinus.* XXVIII. *Prise de By-*

sance. XXIX. *Sevère marche contre Albin.* XXX. *Défaite et mort d'Albin.* XXXI. *Retour de Sevère à Rome.* XXXII. *Il fait mettre Commode au rang des dieux.* XXXIII. *Cruautés de Sevère.* XXXIV. *Il se met en marche pour aller faire la guerre aux Parthes.* XXXV. *Il est obligé de lever le siege d'Athra.* XXXVI. *Il prend la ville de Ctésiphonte, et soumet tout le pays.* XXXVII. *Le mauvais état de la santé de Sevère l'empêche de triompher.* XXXVIII. *Il nomme son fils Bassianus empereur, et lui fait prendre le nom d'Antonin Aurèle.* XXXIX. *Il envoie Bassianus et son frère Géta, l'un en Germanie, l'autre en Pannonie.* XL. *Enorme crédit de Plautianus.* XLI. *Sa disgrace.* XLII. *Plautianus engage Saturninus à tuer Sevère et Bassianus.* XLIII. *Saturninus va le déclarer à Sevère.* XLIV. *Bassianus tue Plautianus.* XLV. *Efforts inutiles de Sevère pour ramener ses deux fils à la vertu.* XLVI. *Bonnes et mauvaises qualités de Sevère.* XLVII. *Sevère va faire la guerre aux Anglois.* XLVIII. *Manière dont ces peuples faisoient la guerre.* XLIX. *Mort de Sevère.*

Depuis l'an 899, jusqu'à l'an 964 de Rome, après J. C. 211.

SEVERUS[1].



Comme nous avons desja dict, l'origine des parens de Severus estoit d'Afrique, et fut son ayeul Fulvius Pius, et son ayeule Agripa, qui demeuroient en Lepa cité de Mauritanie, qui fut destruicte du temps des guerres de Jugurta. Son pere avoit nom *Geta*, et sa mere *Fulvia Pia*, gens de commun estat, qui ne furent oncques gueres advancez par noblesse de sang, ny par possession de richesses. Severus nasquit estans consuls Clarus et Severus, le quatrieme jour d'avril [2], et comme sa mere disoit, elle eut grand'peine durant le temps qu'elle en fut enceincte, et extreme travail à l'enfanter, encore plus d'ennuy à le nourrir jeune. En l'aage de dix ou douze ans commença à estudier aux let-

[1] Qui impera l'an du Monde quatre mille cent cinquante sept, (4193, après J. C. 193), et de nostre Seigneur Jesus-Christ, cent nonante cinq. *Allegre.*

[2] D'autre disent le 11 avril, l'an de Rome 899, après J. C. 146.

tres grecques et latines, avec telle dexterité et promptitude, qu'au parler, disputer et escrire, on l'eust jugé Grec de nature. Sur les dixhuict ans estoit advocat très fecond, et patrocinoit publiquement, et defendoit causes d'importance, de sorte que s'il eust suivy les lettres comme feit depuis les armes, non moins eust esté famé en l'un, qu'il fut redouté en l'autre.

II. Il avoit entour vingt ans la premiere fois qu'il vint à Rome, auquel temps imperoit le bon M. Aurelius, et par intercession de Septimius Severus son parent, luy fut donné l'office de faire catalogue et mettre par escrit tous ceulx qui naisçoient et mouroient en Rome. Le premier jour qu'il arriva à Rome, l'hoste où il estoit logé, lisoit l'après-soupée la vie de l'empereur Adrian, comme par divers perils et estranges fortunes estoit parvenu à l'empire, auquel hoste Severus dict par facetie se mocquant: « Je voys en perils et travaulx imitant Adrian, « pour estre un jour à son imitation empereur « comme luy ». Advint aussi autre passage, qu'une nuict que M. Aurelius faisoit un solennel festin, que les sieges estoient preparez pour se mettre à table, Severus sans y penser s'assit à la chaire imperiale, qui estoit au lieu plus eminent : et ainsi que les pages et autres ses compagnons se mocquoient de luy: « Taisez vous, leur dict il, et ne « vous mocquez plus, il est possible que telles se- » ront mes destinées et adventures, que comme « sans y penser me suis assis au siege imperial, par « adventure quelque jour y adviendray à bon es-

« cient ». Une autre fois songea qu'il tenoit une louve comme Remus et Romulus, qui furent presages de son futur empire.

III. Sur ses premiers ans fut fort dissolu à l'amour des femmes, et à beaucoup d'autres jeunesses : pourquoy fut souvent emprisonné, molesté et travaillé. Quelque fois pource qu'il abusoit de l'amour d'une Romaine mariée, fut en justice poursuivy du mary jusques à cuyder en perdre la vie. Il eut plusieurs offices en la guerre : puis fut questeur long temps, avec reputation d'honnestement lever les deniers, et fidelement en rendre compte. Au mois de janvier en l'an cinquieme de l'empire de Marcus Aurelius, fut consul, et envoyé à la province Betica, partie d'Espagne, dicte maintenant *Andelousie*, où demeura an et demy, autant aymé que craint, et craint qu'aymé. Estant là, entendit nouvelles que son pere estoit mort en Afrique : qui fut motif qu'il y alla, tant pour faire les honneurs funeraulx de son pere, que pour recueillir la succession, et donner conduicte à une sœur qu'il y avoit. Le gouverneur des Romains qui estoit pour lors en Afrique, envoya Severus en ambassade en Sardinie, qui pour quelque mutination avoit laissé le party des Romains. Et comme Severus entroit en la ville capitale, et torches allumées devant luy, suivant la coustume des ambassadeurs, un citadin contrefaisant le plaisant et familier, le vint estroictement embrasser, lequel Severus feit incontinent fouetter : remonstrant qu'en acte de telle gravité, ne falloit trencher du fol plaisant. En souvenance

dequoy les Romains ordonnerent, que depuis les ambassadeurs feroient leurs entrées à cheval, combien qu'au paravant on les feist tousjours à pied.

IV. Quelque temps après Severus estant proconsul en Afrique, fut curieux de sçavoir d'un docte mathematicien quel seroit le discours de ses fortunes : et après avoir trouvé l'horoscope et ascendant de sa nativité, le mathematicien luy dict, que c'estoit une nativité supposée : ou que si c'estoit la sienne, les aspects favorables luy promettoient une monarchie. Severus racomptoit depuis, qu'il avoit trouvé veritable, et luy estoit advenu la pluspart de ce que cest astrologien judiciaire luy avoit predict. En l'aage de trente trois ans, il fut faict tribun du peuple, plus pour gratifier à M. Aurelius, que pour services qu'il eust encore faict à la republique. Toutesfois il executa sa charge si virilement, que ny la republique se repentit de luy avoir adonné cest office, ny M. Aurelius de l'avoir procuré. Achevé le temps du tribunat, fut faict preteur, avec telle solennité, que l'empereur le mena en parade avec soy par toute la ville en la mesme lictiere : qui fut trouvé mauvais des uns et bon des autres. En ce temps les nations d'Espagne avoient de grands differents et particularitez entre eulx, où le senat envoya Severus pour les pacifier : et arrivé à la cité de Turdilana, dicte maintenant *Tortosa*, songea que le fameux temple que l'empereur Augustus avoit faict edifier, alloit en ruine, et que la volonté des dieux estoit, qu'il le feist repa-

rer. Lendemain allant visiter ce temple, et le voyant en decadence, le feit reedifier de telle sorte, que ce qu'il y adjousta et feit de nouveau, estoit plus sumptueux et superbe, que ce qu'Augustus y avoit autrefois faict. Quelque sien domestique luy dict, que ce n'estoit bien faict de despendre tant pour un songe. Auquel respondit, « Que les choses des « hommes ne se doivent mesurer et entendre comme « celles des dieux : car les hommes veulent estre « entendus par choses apparentes et manifestes, et « les dieux par choses latentes et incognues, comme « propheties, vaticinations et songes ». Il se feit conduire au plus hault du mont Hispus en Aragon, où demeura cinq jours, regardant la situation du païs, et passant temps avec musiciens et joueurs d'instrumens, ausquelz prenoit singulier plaisir.

V. Ayant remis l'estat des choses d'Espagne en repos et tranquillité, Severus naviga, et print son chemin vers Asie, et print terre en Grece pour visiter Athenes, et veoir le gouvernement politique de leur republique, et entendre la doctrine de tant de sçavans philosophes, qui enseignoient lors toutes bonnes lettres : Car de ce temps ne se parloit d'autre chose, que de la fortune et domination des Romains, et de l'eloquence et sciences liberales de Grece. Il demeura là long temps, n'employant le temps à autres choses qu'à ouyr leçons, à communiquer avec les senateurs et gouverneurs, à visiter temples et palais, et à chercher monumens antiques, dequoy estoit curieusement curieux. Combien que Severus fut honorable de sa personne, et

un des premiers capitaines Romains, facond et eloquent, si est ce que les Atheniens ne luy feirent aucun recueil on traitement digne de luy : à cause dequoy quand fut empereur, les traicta un peu durement, et leur diminua leurs anciens privileges, jusques à les abolir. Revenu d'Asie en Rome, fut envoyé en ambassade en Gaule, à Lyon : et pource qu'il estoit vefve, on proparla de le marier avec une dame Gauloise d'antique et bonne maison, et fort belle, qu'on nommoit *Julia* : de l'amour de laquelle esprins oultre mesure, luy voulut faire quelque honneste present ; mais ne trouvant dorures façonnées comme il vouloit, ny ouvrier pour ce faire, envoya à grands frais jusques en Syrie querir un excellent orfevre, et attendit bien long temps sa venue. Dequoy le senat luy envoya lettres de mescontentement, non de ce qu'il s'estoit marié, mais du temps trop long, qu'il employoit à ses amours, et la despense qu'il faisoit pour une femme, chose indigne d'un citoyen Romain, qui ne devoit avoir rien que l'honneur devant les yeulx. A quoy feit response par lettres, « Que pour aucune des « choses dont on le tansoit, ne devoit estre dict « coulpable, puis que la noblesse, le bon esprit et « la grace de la dame qu'il avoit espousée, meritoit « à bon droict, qu'on employast temps et richesses « pour son service ». Et escrivoit d'avantage en ces termes : « Il me semble, peres conscripts, que de « ce faict je doy estre honoré, non accusé, puis « qu'il en vient honnenr à Rome, de ce que ce « royaume estranger voit et peult entendre com-

« bien un capitaine Romain a de moyens d'acquerir « thresors et richesses, et le cueur grand et liberal « à les despendre ». Severus demeura trois ans et plus en France, redouté, obeï et aymé de toutes sortes de gens; pource qu'il estoit zelateur de justice, fort liberal, et courtois et traictable. Il luy nasquit à Lyon de sa nouvelle femme une fille: qu'il feit nommer Julia comme sa femme: et fut chose merveilleuse, que Severus n'ayant point d'ongle au gros arteil du pied droict, ceste fille nasquit sans ongle au mesme arteil de mesme pied.

VI. Venues les calendes de janvier, qu'on departoit les offices à Rome, le proconsulat de Sicile vint par sort à Severus, qu'il fut contraint d'accepter depuis à grand regret et desplaisir, pource qu'il se portoit très bien en France, et pource que d'autre part craignoit la perverse nature des Siciliens. Tant y a qu'il y alla, et après y avoir demeuré quelque temps, ses ennemis et envieux qui estoient à Rome l'accuserent en plein senat de n'avoir le faict de son gouvernement en la recommandation qu'il devoit, et d'occuper le plus du temps à chercher magiciens et devins, pour s'enquerir d'eulx, qui devoit estre empereur après Commodus qui imperoit lors, sçachant qu'il ne pouvoit guères durer estant tyran et violent. Commodus conceut telle rage, d'entendre que ce jeune homme parloit desja du successeur de l'empire, que par decret du senat fut envoyé querir en Sicile pour se justifier, ou estre condamné de la crimination, dont il alloit de

sa

sa vie et honneur. Aussi tost que Severus fut à Rome, se vint presenter à la prison Mamortine, de laquelle ne voulut estre eslargy sans se veoir absouls, et ses accusateurs puniz. Bien tost après aux calendes de janvier Severus fut faict consul avec Apuleius Ruffinus. On dict, que le jour de la publication du consulat, il dict en la presence de tous les senateurs : « Je cognoy ce jourd'huy en moy, « que les hommes n'entendent gueres les adven-« tures de leurs prosperitez ou adversitez. Je le dy, « pour autant que je fus accusé de mes malvueil-« lans de crime d'importance, et constitué prison-« nier, comme chacun sçait : qui m'est venu à si grand « bien, qu'ayant laissé Sicile, je suis venu à Rome, « asseurer ma vie, augmenter mon bien, recouvrer « ma renommée, me venger de mes ennemis, et « estre consul en si fleurissante repnblique ».

VII. Après l'an de son consulat, demeura un an entier sans office ny charge aucune, et disoit depuis, « Qu'onques n'avoit eu tant de joye et con-« tentement, comme durant ceste année qu'il n'a-« voit charge aucune ». En ce temps l'empereur Commodus avoit un sien grand mignon, nommé Lætus, capitaine de ses gardes, qui feit bailler à Severus la charge de la superintendance des munitions pour les gens de guerre, qui estoient en Germanie : en quoy fut si sage et diligent, durant deux ans qu'il y vacqua, que venant à Rome, en rapporta proufit et honneur. Il acquit grand nombre de terres de labeur, de pasturages et de plaisir aux environs de Rome et du Tybre, où feit dresser maisons et

jardins magnifiques, qui long temps depuis furent nommées *Severianes*. Un jour comme il souppoit en l'un de ses jardins, où avoit force verdure et peu viande, un sien petit filz de l'aage de cinq ans, departoit tout ce qu'estoit sur la table à ceulx qui estoient autour de soy. Auquel le pere dict, « Tout « beau, mon filz, ne soyez si liberal, que vous « n'avez pas le dequoy ». « Si je ne l'ay maintenant « que suis petit (respondit l'enfant) je l'auray quel- « que jour quand seray homme ». Les assistans furent merveillez de la prompte et bonne response de cest enfant, et prindrent conjecture qu'il seroit quelque jour grand et advancé.

VIII. Au dixieme an de l'empire de Commodus, Severus fut envoyé legat en Germanie, où demeura trois ans en grande reputation, et acquit l'amour des Germains, en ce qu'il estoit droicturier en la justice, et expeditif aux affaires. Ce pendant à Rome tuerent Commodus, et esleurent Pertinax au grand contentement de Severus, qui avoit tousjours aymé Pertinax comme compagnon, et haï mortellement Commodus. Peu de jours après sceut que les pretorians avoient occis le bon Pertinax, et que Julianus avoit achepté l'empire à purs deniers, au grand desplaisir de tout le peuple Romain, qui au moyen de ce luy en portoit très mauvaise volunté. Sur ces entrefaictes les gens de guerres, qui estoient soubs la conduicte de Severus, en toute la Germanie et Illyrique, sans avoir esgard à Julianus, esleurent et declarerent pour empereur Severus, en une cité de Germanie qui avoit nom

Carnutum. Le douzieme jour d'aoust, le jour qu'il fut salué empereur, distribua tel nombre de deniers à ses exercites, qu'à peine y souffirent les siens et ceulx de ses amis. Il envoya en diligence aux garnisons qui estoient en Pannonie, Gaule, Bretagne et Espagne, et leur feit entendre la mort de Pertinax, l'entreprinse et avarice de Julianus, et comment l'exercite de Germanie l'avoit esleu empereur: ce qu'il n'avoit voulu accepter sans leur adveu et consentement. A quoy tous feirent response concordable, qu'ilz avoient très aggreable l'election qui avoit esté faicte de luy, pourveu que la mort de Pertinax fut vengée, et la mauvaise election de Julianus declarée nulle et invalide.

IX. Incontinent que Severus se veit confirmé[1] empereur par la plus grand'partie des gens de guerre de l'empire, le plus hastivement qu'il peut print le chemin de Rome, où ne trouva resistance aucune, ains bon et asseuré recueil par tout où il passoit. Nous avons desja dict, que le senat feit occire Julianus avant que Severus entrast en Rome. Or fut que le jour après, deux consulz, cent senateurs trente questeurs, vingt et deux censeurs, quatorze tribuns, dix presteurs, quatre cent prestres et cinquante vierges vestales, sortirent de Rome au devant de Severus, avec une infinité d'autre peuple armé et sans armes, ausquelz Severus remonstra et feit dire, « Que s'ilz luy vouloient faire plaisir, estoit « besoing que chacun laissast les armes tant des-

[1] L'an de Rome 945.

« couvertes qu'à couvert, et qu'il souffisoit qu'il « eust les armes pour tous, et qu'on le receust en « habit de paix ». Ce que les Romains ne trouverent bon, mesmes que ceulx qui estoient là, estoient des plus nobles, riches et anciens citoyens de Rome, ausquelz faschoit de laisser les armes. Tant y a qu'ilz obeïrent, non sans deslors concevoir haine secrete contre luy, qui commençoit si tost à executer ses audaces : mais pour lors tout se dissimula avec telle prudence, qu'il sembloit qu'on ne s'en ressentist d'une part ny d'autre. Severus fin et caut, avant qu'entrer en Rome feit deux choses, avec lesquelles gaigna grandement le cueur du commun peuple : l'une, que publiquement se feit nommer *Severus Pertinax*, à fin que tous entendissent, que puis que par honneur prenoit le nom de Pertinax, pour devoir prendroit aussi la forme de vivre et bonnes meurs d'iceluy. La seconde chose qu'il feit pour complaire au peuple, fut, qu'il commanda aux bandes pretorianes, et autres gens de guerre qui estoient dans Rome, de venir vers luy sans armes aucunes, sur peine de la vie, sçachant que c'estoient les mutins qui avoient tué Pertinax et vendu l'empire. Ce pendant commanda à ses gens, qu'incontinent que ces bandes seroient arrivées, fussent soudain environnez de tous costez, et gardez seurement, qu'aucun ne peust eschapper : ce que fut faict. Et après avoir demandé silence, Severus commença à leur parler ainsi.

X. « Combien que toutes les choses de ce monde

« soyent subjectes à vanité et mutation, et qu'il ne « soit rien si certain, que tout estre incertain, pour« tant ne doivent les hommes sages se deffier de « pouvoir commencer, poursuivre et achever quel« que chose bonne, et y appliquer les plus nobles « parties de leur esprit à la faire certaine, solide et « durable, à l'imitation des dieux immortels, qui « ont ceste preeminence sur les hommes, que se « muant toute chose, ilz demeurent immuables, « que finissant tout ce qui a prins commencement, « demeurent sans fin et eternelz. Le grand empire « de Rome, (mes chers compagnons et amis) a « quelque semblance à cest effect des dieux par la « providence de ses ministres : car les autres royau« mes de la terre et potentatz varient, et cest em« pire est constant : les autres sont foibles, cestuy« cy fort : les autres subjectz, cestuy-cy libre, les « autres conduictz par fortune, cestuy par vertu « invincible, qui ne souffrit onc superieur ny egal. « Qui faict penser que les dieux retributeurs des « biens faictz, luy donnent ceste prerogative pour « les merites des hommes vertueux, qui l'ont par « le passé sagement regi et gouverné. Ce qui a mis « Rome en la grace des dieux, et qui l'a faict do« miner sur les hommes, est qu'ilz sont grands sa« crificateurs ès temples, et grands zelateurs de « justice : choses dont l'une cause les dieux propices, « et l'autre entretient les peuples en amitié et sub« jection. La pluspart de vous qui estes icy, sçavez « bien, que vous tuastes traistreusement le bon « vieillard Pertinax vostre empereur, homme de

« telle reputation et sainctété de vie, qu'il meritoit « estre seigneur de tout le monde, et plus, si plus « se pouvoit trouver soubz le ciel. Pensez combien « avez offensé les dieux protecteurs de l'empire de « l'avoir privé d'un si bon ministre. Voyez la tra- « hison commise contre vostre naturel seigneur : « regardez vostre patrie diffamée, vostre republi- « que perturbée, toute Rome en confusion, et « tout le reste du monde scandalisé, et prenant « mauvais exemple aux Romains, qui contre rai- « son, droict naturel et escrit, ont faict mourir « cruellement leur empereur innocent. On estimera « tolerable, que Caligula, Nero, Sergius, Vitel- « lius, Domicianus, Commodus et autres telles « pestes de la republique ayent esté par mort ex- « terminées : mais quelle occasion aviez vous de « faire mourir Pertinax, le meilleur et plus doulx « prince qui fust au monde? Pource que l'estat « d'empereur est rare, et n'en peult estre qu'un, « c'est grand' fortune, quand par rencontre s'en « trouve un bon, et grandissime faulte aussi, de « l'en oster quand il y est. De qui se osera fier « Rome, puis que ceulx qui en ont la garde et « mainforte, sont les premiers qui la mettent en « proye, et luy courent sus? O trahison jamais ouye? « ô forfaict jamais pensé ! Tuer vostre empereur et « vendre l'empire ! Après vostre maistre tué, et « vostre republique mise à l'enquant, n'aviez vous « pas peur que la terre vous engloutist, et que le « ciel desgorgeast sa flamme pour vous consommer « et brusler Rome, à fin qu'ensemble la cité fust

« perdue la memoire d'une telle injure? Helas! « qui eust dict à un Q. Cincinnatus, à un Numa « Pompilius, à M. Fabius, à Scævola, à Scipion, « à Jules Cesar et à Augustus, qui ont decoré Rome « de tant de triumphes, que vous autres deviez « ainsi scandaliser leur Rome, il est à croire qu'ilz « en fussent morts de pure tristesse, ou eussent « tué les progeniteurs, dont eussent pensé que « deviez descendre. Dès que party de Germanie, « n'ay cessé de penser quelle punition sera con-« digne à vostre coulpe. Si je vous laisse vies sauves, « ce ne peult estre sans mauvais exemple, si je « vous fais perdre la vie simplement, c'est peu de « peine selon le demerite. Parquoy j'ay advisé et « commandé, qu'on vous fende les narilles, qu'on « vous coupe le bout de la langue et aureilles, et « la moitié de la barbe, et creve l'œil droict, ban-« nisse de Rome, desgrade d'honneur et d'armes « en servitude perpetuelle: à fin qu'ainsi marquez « et chassez vous portiez tousjours marque et tes-« moignage de vostre forfaict. Je ne vous sauve la vie « pour occasion que la meritiez: mais pour ne ma-« culer ma reputation à respandre vostre sang. « Vray est que si pour vous faire mourir je cuidois « ressusciter le bon Pertinax, je n'y vouldrois em-« ployer seulement vostre vie, mais sacrifier la « mienne propre, et estimerois faire chose aggrea-« ble aux dieux, de perdre tant de vies mauvaises, « pour en recouvrer une bonne. S'il se pouvoit « faire, qu'incontinent que vous aurois faict tuer, « ressuscitissiez, mille fois vous ferois mourir,

« pource que mille morts merite vostre faulte. Mais « pour autant que le bourreau en un instant oste « la vie au malfaicteur ; et n'y a plus moyen d'en « prendre autre vengeance, j'ayme mieulx vous laisser « ser deshonorez languir en la vie. Il n'est rien plus « juste, que celuy qui tue, soit tué. Mais je ne « veulx que soyez executez à mort, combien qu'ayez « occis le bon Pertinax : ce que ne fais par injus- « tice, ne pour vous supporter en rien, sinon à fin « qu'ayez loisir de pleurer longuement vostre in- « felice vie, et son innocente mort ». Le propos finy, les gens de guerre, que Severus avoit mené de l'Illyrique, saisirent ces interfecteurs pretorians qui n'avoient aucunes armes pour resister, et executerent le commandement de l'empereur les mettans en chemise, et envoyans separez les uns des autres à leur fortune.

XI. Depuis que Severus eut puny, comme avez ouy, les interfecteurs de Pertinax, determina de faire son entrée à Rome en triumphe, qui fut des uns desirée, et des autres non : desirée, pour le voir tant amateur de justice, et crainte pour le grand nombre de gens de guerre, dont on le voyoit environné. Aussi tost qu'il fut dans Rome (suyvant la bonne coustume de ses predecesseurs) visita les temples, et y donna sacrifices de grand' valeur. Combien qu'en l'entrée eust employé la plus grande partie du jour, et l'autre à visiter les temples, et que venue la nuict on le priast de se retirer à son palais pour se refreschir, onques ne le voulut, que premierement n'eust veu le sepulchre de Marcus

Aurelius, devant lequel les genoux en terre feit regretz et pleura une grande piece. Le jour après monta au Capitole, où trouva les senateurs, consuls et autres magistratz, qui le receurent honorablement : dont les mercia, et leur promeit beaucoup de faveurs et prerogatives. Le peuple commun estoit estonné de veoir si prompte et heureuse fortune à Severus, et fasché de cognoistre en luy desjà un audace intolerable.

XII. Faisant au senat son serment, promit et jura de ne faire mettre à mort citoyen romain quelconque, si n'est par execution de justice, ne priver aucun de son bien, s'il avoit delinqué, que pour l'appliquer au fisque. S'il eust entretenu par œuvre ce que lors jura de parolle, à sçavoir de n'estre cruel, convoiteux, vindicatif, ny studieux de son proufit particulier, l'empire eut esté trop heureux: mais il advint depuis, que beaucoup de ses actes contrevindrent à sa promesse et serment. Sur le commencement se monstra tant gracieux, affable, traictable, liberal, magnanime et amateur du bien public, caressant les citoyens et entretenant les estrangers, que tout chacun le suyvoit pour ouïr ce qu'il disoit et veoir ce que faisoit. Si aux choses humaines fut provident, encor plus aux divines, offrant continuellement sacrifices aux temples, honorant les ministres, et secourant aux orphelins et mendians. Et acquit cest honneur d'estre comparé en la guerre à Julius Cesar, à la police humaine à Augustus, et en la religion à Numa Pompilius. Les vieux senateurs et autres Romains qui avoient esté

nourris avec Severus, s'esbahissoient comme il avoit avec la grandeur des estats changé de nature et complexion, et conjecturoient que pouvoit estre dissimulation, attendu que son naturel estoit d'estre rude, severe, plein d'astuce, et qui ne disoit souvent ce qu'il pensoit. D'autres prevoyoient que dissimulant vainquoit son propre naturel ès choses petites pour après parvenir aux grandes. Ce que s'experimenta tout en Severus, qui força et vainquit sa nature par mines et actes contrefaictz, jusques à ce qu'il se veid maistre de la republique, et empereur paisible. Le premier office qu'il donna après estre empereur, fut à Flavius Juvenalis, qu'il feit preteur au gré de plusieurs qui cognoissoient ce Flavius homme de bien, et au mescontentement de beaucoup d'autres, pource qu'il avoit esté nourry en la maison de Julianus.

XIII. Severus feit loger dans Rome tout l'exercite qu'avoit mené de Germanie, qui pour estre grand et en condition superbe et insupportable, ne pouvoit commodement loger: et non content d'estre comme devoit, vouloit estre comme luy plaisoit, et rompoient portes pour entrer sans respect où bon leur sembloit. Les Romains reputerent ces violences à grand' injure, voyans leurs personnes mal traictées, et leur liberté foulée au pied. Dans la sepmaine que Severus entra à Rome, ses gens de guerre envoyerent demander au senat cent mille pesans d'or, disans que ce leur appartenoit, et qu'autrefois on en avoit autant donné à ceulx qui accompagnerent Augustus à son entrée à Rome. Tout

l'exercite se meit en armes à Campus Martius, et jurerent que si on ne leur bailloit ce qu'ilz demandoient, promptement, mettroient Rome à sac. Severus entendant que ses gens avoient prins les armes sans son sceu, eut crainte de mutination survenue entre eulx et le peuple, et enfin sçachant la verité, les pria de se retirer chacun en son logis, leur remonstrant qu'ilz faisoient acte d'homme sedicieux, non de sages, de demander par menaces, ce que devoient obtenir par prieres. En grand travail fut Severus de mettre d'accord le peuple et ses gens, toutefois enfin pour argent prins, partie du sien, et partie du thresor public, vindrent en concorde, que la gent de guerre auroit moins qu'elle ne demandoit, et le peuple contribueroit plus qu'il n'avoit offert.

XIV. Avant toutes choses Severus feit les exeques de Pertinax, où estoient tous les plus illustres Romains, avec la plus grande magnificence qu'il estoit possible. Pertinax fut compté au nombre des dieux, statues erigées, et prestres fondez pour sacrifier sur sa sepulture en memoire perdurable. Quand Severus vint à estre empereur, trouva beaucoup du revenu du thresor public et patrimoine de l'empire aliené et engagé, qu'il rachepta, et reunit à la maison imperiale. Il avoit deux filles grandes, l'une aagée de vingt cinq ans, et l'autre de trente, qu'il maria un mois après son entrée, une à Probus, et l'autre à AEtius, Romains de noble sang et riches. Il offrit l'office de censeur à Probus, qui le refusa, disant qu'il ne s'estoit faict gendre de

l'empereur pour estre bourreau des mauvais, mais pour faire service aux bons. A la parfin les feit tous deux consulz, et leur constitua de beaux revenus autour de Rome, et donna à ses filles des joyaux de valeur inestimable.

XV. L'un des fameux capitaines, qui se revolta contre l'empereur Julianus, (comme dict est) fut Pescennius Niger [1], lequel avec les exercites, qui estoient pour les Romains, en Assyrie, gouvernoit et commandoit à toute l'Asie. Severus en faisoit autant en Germanie. Et posé que tous deux fussent traistres à leur seigneur, la difference que au succez de leurs fortunes advint, fut que Severus venant à Rome, fut par le senat et peuple Romain esleu empereur, et Pescennius Niger pour prendre ses aises en Asie [2], declaré ennemy et traistre. Tant y a que de sa part dès ce qu'il sceut la nouvelle de la mort de Julianus, il print et s'attribua le nom et tiltre d'*empereur Auguste*, de sorte que Severus en Europe, et Pescennius en Asie tenoient toutes les terres et provinces de l'empire entre eulx divisées, et encores plus divisées les voluntez. Pescennius eut advertissement comment Severus estoit entré en Rome avec grand'puissance, et qu'il estoit desja empereur pacifique: neantmoins pour lettres qu'on luy escrivist, ne messages qu'on luy envoyast, vou-

[1] En même temps que Sevère étoit nommé par l'armée de Germanie.

[2] Il perdit des momens précieux à des fêtes qu'il fit célébrer à Antioche, et donna par-là à Sevère le tems de devenir assez fort pour l'écraser.

lut obeïr à Severus monstrant semblant de ne le craindre gueres. Ce Pescennius estoit homme de moyenne taille, robuste, vaillant, de grand cueur, et aymé de ceulx à qui avoit affaire : et s'il essuya des desfortunes après, ce ne fut tant par faulte d'amis, comme pour abondance de vices et voluptez, ausquelles s'addonna en Asie.

XVI. Quand Severus veid, que pour lettres, messages, promesses et menaces ne pouvoit attirer Pescennius à suyvre son party, et le reduire en son obeïssance, se resolut de luy faire entendre par force. Lors amassa le plus grand nombre de gens de guerres qu'il peut finer, tant de ses vieilles bandes que de nouvelles legions, qu'il leva par toute l'Italie, avec intention de les faire marcher à telle diligence, que son ennemy ne sçachant la soudaine venuë, fust prins au despourveu. D'un autre costé manda l'armée, qui estoit en l'Illyrique et Thracie, pour se venir joindre avec la sienne. Sur la mer arma cent galeres, deux cents nefz, et cent cinquante fustes, toutes chargées d'hommes, de munitions et de vivres. Sur son depart commanda aux plus riches de Rome, qui pouvoient porter armes, et à leurs enfans d'aage competant, de l'accompagner en ce voyage. Le plus tost qu'il luy fut loysible, ayant pourveu sommairement aux affaires, et prins congé du senat, s'achemina vers le port d'Ostie pour veoir embarquer l'armée, et de là alla à Nola de Campanie, assembler autres troupes de cavallerie, et pourveoir à ce qui restoit pour la seureté de son voyage. Pescennius ayant receu certaines nouvelles

des grandes forces, que Severus menoit contre luy par mer et par terre, dict en la presence de ses principaulx capitaines : « Si la fortune m'est contraire, « peu me peuvent ayder les hommes, et si elle m'est « favorable, peu me pourront nuyre mes ennemis ». Et dict d'avantage, « Severus ne s'est contenté de « faire mourir Julianus, et volé par force l'em- « pire : mais à tort m'a faict ennemy du peuple Ro- « main. Je prie aux dieux immortelz, s'il ne leur « plaist de me donner la victoire en ceste guerre, « que Severus soit vaincu à l'endroit où il cuydera « le plus vaincre ».

XVII. Combien que Pescennius remist l'evenement de la guerre à la main des dieux, non pource oublia de s'ayder des mains des hommes. Et à ces fins envoya ambassades aux roys des Parthes et d'Armenie, pour luy envoyer secours d'hommes et de deniers, leur faisant entendre, que Severus venoit avec grand' puissance, pour reduire l'Asie en miserable servitude, et pour mener leurs personnes captives pour en triumpher à Rome. Le roy d'Armenie feit response qu'il ne donneroit secours à l'un ny à l'autre, et vouloit tenir neutralité, et ne prendre armes que pour la defense de ses païs. Le roy des Parthes manda ses capitaines, et feit lever des genz, qu'il envoya à Pescennius, non tant pour estre son amy, comme pour l'antique hayne et inveterée malvueillance, que luy et ses predecesseurs portoient à l'empire de Rome. Un autre roy d'Asie luy envoya dix mille archers ou arbalestiers des provinces Bersezanes, lesquelz pour l'addresse

qu'ilz avoient à bien tirer sagettes, et pour la longue experience en l'art militaire, estoient renommez et crains par tout le monde. Oultre ce augmenta son armée de trente mille hommes de pied, et de sept mille chevaulx, qui furent levez aux environs d'Antioche, hommes ramassez et peu duicts à la guerre, et dont la pluspart print soulde, et ne se trouva pas au besoing. Ce que Severus chastia depuis, non pour avoir failly à Pescennius, mais à fin qu'ilz n'en feissent autant à luy. Pescennius comme bien experimenté, choisit pour camper le mont Taurus, qui divise la Cappadocie de Cilicie, et feit faire trenchées de toutes parts, pour garder les passages, et posa grand nombre de gens au plus hault, pour descouvrir les ennemis, et pour veoir plus aiseement la part, où seroit besoing aller donner secours. Ce pendant attendant la venuë de son ennemy, alla visiter et fortifier la cité de Byzantium, dicte maintenant *Constantinople*, capitale de Thracie, et des plus opulentes et belles en edifices, qui fust au monde.

XVIII. Severus sçachant que son ennemy, s'estoit emparé de Byzantium, s'advançoit tant qu'il pouvoit pour cuyder assaillir la ville à l'impourveu, et devant qu'elle fust fortifiée, ayant aussi fondé le plus de son espoir en certaines intelligences, qu'il avoit à aucuns habitans practiquez par argent: ce nonobstant, il ne se peult donner ordre à la prendre. Quoy voyant, entreprint de prendre une autre ville, non gueres loing de Constantinople, qu'on appelloit *Cyzicum*, forte le possible, pour

estre située sur un roc, et environnée d'une grosse riviere. Pescennius avoit pour lieutenant general de son armée AEmylianus, qui gouvernoit tous les affaires de Pescennius en la guerre et en la paix, pource qu'estoit vaillant en l'un, et sage en l'autre. Ce capitaine sceut l'intention de Severus, et se jetta dans Cyzicum, ou fut estroictement assiegé par Severus, et quelques jours combattu aux saillies et escarmouches qui se faisoient sans grand'perte, et sans que l'un peust advantager l'autre, jusques à un jour, que ceulx de la ville sortirent donner une alarme aux ennemis, qui la soustindrent virilement, et repoulsans les autres jusques aux portes de la ville, les suyvirent si vivement, qu'ilz entrerent dedans pesle mesle. La tuerie fut grande sur l'effort de la porte, et encore plus à combatre un fort squadron, qui estoit en la place, toutefois à la fin Severus demeura maistre, et AEmylianus vaincu. Pescennius et beaucoup d'autres blasmerent fort la temerité d'AEmylianus d'avoir assailly Severus en son camp, et ne se pouvoient persuader qu'il n'y eust intelligence : considéré que la ville estoit de force imprenable, et munie de gens de bien. On presumoit que pource que Severus tenoit prisonniers de long temps deux filz d'AEmylianus, qu'il pourroit avoir rendu ceste ville, pour rachepter ses filz.

XIX. La nouvelle de la prinse de Cyzicum divulguée par toute l'Asie, donna frayeur aux gens de Pescennius et au peuple du païs : qui voyans Severus victorieux et maistre de la campagne, se jetterent de tous costez dans les forts, et aucuns par

crainte

crainte commencerent à luy obeïr. Car le peuple de la Grece, combien que soit prompt à l'intelligence des arts et sciences, ne laisse pourtant d'estre variable aux choses de la guerre, coustumiers de tenir le party du prince, qui a plus de forces et de fortunes. Les citoyens du païs de Bythinie envoyerent ambassades vers Severus, luy offrir cité, corps et biens, et au contraire ceulx de Nicée se rendirent à la devotion de Pescennius: et cela feirent ces deux citez, non pour plaisir qu'elles voulussent faire aux deux princes, si non pour l'ancienne inimitié qui estoit entre elles. Severus sur l'hyver se retira en Bithynie, et Pescennius en Nicée, faisans plusieurs entreprinses et saillies d'un costé et d'autre. Signamment un jour se dressa une escarmouche tant cruelle et sanguinolente, qu'on la reputa bien forte bataille, et en demeura le camp à Severus. Ne pour la prinse de Cyzicum, ne pour la victoire de ceste escarmouche, monstra Pescennius qu'il eust estonnement, ou crainte, ains avec diligence partit son armée en deux, une partie envoya amont Taurus garder le passage à Severus, l'autre retint avec soy pour la mener en Antioche la refreschir et refaire. L'exercite de Severus print le chemin de Galacie, et de là à Cappadocie, qui tenoit pour Pescennius: dont sur la frontiere Severus commença à brusler et saccager le païs, qui neantmoins feit teste contre les Severians, et les endommagea beaucoup, mesmes près leur cité capitale, qui estoit en une montagne, dont faisoient rouler pierres et boys en quan-

tité sur les Romains, et gardoient par ce moyen, que nul n'osoit approcher.

XX. Estans les choses en cest estat, deux grosses citez de Phenicie laisserent l'alliance de Pescennius, et se meirent en la protection de Severus, le nom desquelles estoit Laodicea et Tyrus. Pescennius se ressentant de ceste injure, oultre ce qu'il leur manda parolles injurieuses, les poursuyvit de vengeance, jusques à les ruiner : pour quoy faire y envoya quinze mille Maures de son armée, archiers de nation barbare, cruels, sans loy, et qui ne craignoient la mort, qui executerent avec si grand' cruaulté le commandement de Pescennius, que les habitans de tout sexe et de tout aage furent mis au fil de l'espée, et temples et maisons braslez et demolis. Ce pendant qu'on faisoit ce mesnage en Phenicie, l'armée de Severus estoit en Cappadocie, faisant son effort de passer le mont Taurus : mais pource qu'il estoit hault, pierreux, et que Pescennius tenoit les passages, n'y avoit moyen ny esperance de le gaigner. Les Severians avoient coupé une infinité d'arbres, qu'ilz vouloient monter peu à peu contremont, pour leur servir de defense contre les grosses pierres que les autres rouloient d'enhault : mais la montagne estoit si droicte et mal aysée, qu'ilz n'y sceurent advenir.

XXI. Les gens de Pescennius avoient faict leurs rempars au long de la montagne, aux lieux où autres fois l'impetuosité des eauës avoit cavé et rompu les couduictz et endroictz où elles passoient, avec barrieres d'arbres traversez : et n'estoit homme qui

y approchast, car dix se defendoient de cent, et cent de mille. Advint que les Severians, hors d'esperance de passer par là, cherchoient moyen de passer ailleurs, jusques à ce qu'un matin s'esleva un brouillas et nuées tant espesses et froides, que les Pescenniens furent contraincts de laisser les destroicts qu'ilz tenoient, et se retirer au hault, où estoit le corps de l'armée. La fortune ennemie des entreprinses de Pescennius, voulut que ceste nuict tumbast grand' quantité de neige par tout le mont Taurus, et lendemain feit soleil clair et chauld, qui fondit ceste neige en un instant : dont s'ensuyvit telle abondance d'eauës, coulans au long de la montagne avec telle impetuosité, que les trenchées et rempars furent abbatus et emportez par le courant de l'eauë, et feit nature en une heure, ce que l'artifice des hommes n'avoit peu en beaucoup de jours. Quand ceulx de Severus veirent que les ennemis avoient laissé les passages, et descendoient à la file du mont Taurus, deslors se donnerent une grand' esperance de mieulx, et estimerent, voyans un si difficile chemin miraculeusement ouvert, que le ciel leur favorisoit. Le cinquieme jour après les neiges fondues, les Severians monterent au mont Taurus, bien ayses d'avoir les pieds, où à peine osoient dresser les yeulx, et trouverent en chemin, ès lieux où la force de l'eauë avoit couru, grand nombre d'hommes et d'animaulx morts, noyez, et grande quantité de vivres gastez. Pescennius voyant le mont Taurus desemparé des siens, se retira en Antioche, et du costé de Ci-

litie, avec son armée forte encore et grande à merveille.

XXII. Enfin les camps de Severus et de Pescennius se rencontrerent en Cilicie, à deux lieuës près l'un de l'autre, en une campagne grande et plaine, nommée des gens du païs *Campus Yssicus*; à mesme endroict où se donna la derniere et fameuse bataille d'Alexandre et Darius. La victoire de laquelle rendit Alexandre monarque du monde : et en memoire perpetuelle y feit fonder la renommée cité d'Alexandrie, et au milieu d'icelle une statue de cuivre representant Alexandre, tant au naturel, que encor ce jourdhuy donne admiration et crainte, et incite à reverence ceulx qui la voyent. Or deux jours après que les armées de ces deux princes furent arrivées en ce lieu, où ilz estoient en personne avec toutes leurs forces, la proximité et continuation des chauldes escarmouches les incitoit fort à combatre, joinct que le desir de la victoire solicitoit le cueur de l'un et de l'autre. Un matin ainsi que le jour commençoit à poindre, les capitaines d'une part et d'autre rengerent leurs gens, et marchans en bataille au son d'une infinité d'instrumens, vindrent au combat avec telle fureur, impetuosité et clameur de toutes parts, qu'on n'oyoit ne voyoit rien, que bruit d'armes, d'hommes et de chevaulx. Jusques à la nuict dura la meslée, sans cognoistre à quelle part declinoit la victoire. Les capitaines sur l'obscur feirent sonner la retraicte, mais en vain : car chacun estoit tant acharné et ententif à vaincre, qu'il ne se souvenoit d'autre chose. Sur la

minuictles Pescenniens s'affoiblirent, et contraincts à tourner visage, s'enfuirent sans ordre. Pescennius blessé, avec peu des siens se sauva de vistesse, gaignant le chemin d'Antioche : mais entré en une cassine pour boire de l'eauë, fut suivy en l'instant d'une troupe de chevaulx legiers qui le tuerent. Au reste Severus demeura victorieux, et gaigna ceste belle bataille, qui fut tant cruelle et sanguinolente, que deux lieuës à la ronde, la terre estoit toute couverte de sang et d'hommes morts. Voilà quelle fut la fin de Pescennius Niger. Sur le sepulchre duquel fut escrit, « Cy gist Pescennius Niger, antique Romain, qui en vertu egala beaucoup d'autres, mais en desfortune surpassa les plus desfortunez ».

XXIII. Dès que Severus se veid victorieux, et qu'il n'y avoit plus homme en toute l'Asie qui bougeast, avant tout œuvre feit suivre et prendre ceulx qui estoient eschappez de la bataille, et les feit non seulement rompre et desfaire, mais executer à mort par divers tormens, qui fut acte plus de tyran, que de prince clement et vertueux. Il tenoit prisonniers la femme et enfans de Pescennius, et les envoya bannis, et confines en quelque isle loingtaine pour n'en estre plus memoire. Après avoir disposé des affaires et gouvernement d'Asie, Severus traictoit de faire la guerre aux rois des Parthes, et des Thebains, non pour autre occasion, que pour avoir tenu le party de Pescennius : toutefois ayant eu nouvelle, que certaines provinces d'Occident avoient tué les garnisons des Romains, et renoncé à l'af-

liance de l'empire, laissa son entreprinse. Il traicta mal la ville d'Antioche, pource qu'autres fois y estant presteur, on luy avoit mal obeï, et qu'en la guerre avoit porté faveur à Pescennius. A ceulx de Palestine, de Crete et de Naples osta privileges et libertez, pour avoir donné vivres à son ennemy. Feit aussi mourir les senateurs, capitaines et tribuns qui avoient en quelque sorte que ce fust, donné secours à Pescennius, un excepté, à qui sauva la vie, et ne sçait on pourquoy.

XXIV. Entre les jeunes hommes qui se nourrirent en la maison de l'empereur M. Aurelius, en y eut trois, qui pour la dexterité de leurs esprits aux lettres et armes, furent fort aymez de leur maistre : qui les cognoissant desjà experimentez aux affaires, et sçavant en l'art militaire, les advança de sorte qu'ilz furent mis pour capitaines aux trois les plus fameux et dangereux lieux de tout le monde, à sçavoir Severus en Germanie et Illyrique, Pescennius en Asie, et Albinus en la grand' Bretagne, dicte *Angleterre*. Ilz furent tant vaillans, magnanimes et sages, que si eulx mesmes entre eulx ne se fussent faict la guerre, et destruictz, tout le reste du monde n'estoit suffisant à les vaincre. Vous avez entendu cy dessus, comment Severus vint à Rome estre empereur, et comment Pescennius fut vaincu en Asie. Reste Albinus, qui estoit gouverneur en Angleterre et Gaule, aymé pour ses vertus des Anglois et Gaulois. Il estoit natif de Rome, et eut avec les ans beaucoup de functions et estats en la republique :

et fut senateur riche et opulent, et luy vindrent de grands biens par successions, qu'il augmenta soigneusement. Au temps que Pertinax imperoit, fut envoyé en Angleterre, où fut craint et aymé: craint, pour la justice qu'il maintenoit; et aymé, pour sa grande liberalité.

XXV. Quand Severus partit de Rome pour aller en Asie contre Pescennius, sçachant le nom, grandeur et reputation d'Albinus estre renommée par tout le monde, et requise du peuple Romain, eut grand' crainte qu'en son absence emportast l'empire, voyant que les principaulx Romains avoient desjà conceu une bonne opinion de luy. Pour à quoy obvier, Severus imagina une cautele, qui fut, qu'auparavant que partir de Rome, escrivit lettres à Albinus, luy mandant qu'il le prenoit pour compagnon à l'empire, et luy donnoit tiltre d'*Auguste*, et le prioit, que puis qu'il alloit en la guerre d'Asie, il prinst la charge et gouvernement de la republique, et en signe d'amour, luy envoya avec ces lettres plusieurs riches presens, que Albinus receut, ne pensant encor à la trahison et surprinse, que Severus machinoit. Un vieil chevalier de la maison d'Albinus prevoyant la tromperie, dict un jour à son maistre, « Je n'ay onques cogneu Severus tant « ton amy, ny tant liberal, que sans que le demandes ne poursuives, te vueille departir la moitié de l'empire. Je me doubte qu'il y ait de la « fourbe, et que ces presens non accoustumez tesmoignent le cueur de Severus estre fainct et double ». Albinus ne voulut croire ce que Cyprus

Albus (car ainsi avoit nom ce chevalier) luy disoit, ains de joye monstroit en public les lettres et presens que l'empereur luy avoit envoyé: dequoy Severus adverty eut grand plaisir, et pour mieulx colorer sa tromperie secrete, feit batre monnoye nouvelle my partie des effigies et tiltres de soy et d'Albinus, et oultre ce commanda sa statue estre erigée au senat.

XXVI. Ainsi gaignée la volunté d'Albinus pour l'asseurance des provinces d'Europe, s'en alla en Asie: où après avoir vaincu Pescennius (comme dict est) proposa revenir pour desfaire Albinus. Et pource qu'il n'avoit occasion aucune, qui s'offrist promptement de luy faire le guerre, se pensa de le faire mourir par poison. On voulut inculper Albinus, que les estrangers qui luy escrivoient et envoyoient ambassades, le nommoient *Cæsar Augustus*, et qu'il ne se contentoit du nom d'Augustus seul sans Cæsar. Les senateurs et autres Romains luy mandoient lettres qu'il vinst à Rome prendre possession de l'empire, luy remonstrans que Severus estoit loing, et que toutes choses estoient en bonne disposition pour ce faire, et que Severus n'estoit gueres en grace du peuple. Severus ayant mis fin à la guerre d'Asie, practiqua secretement avec aucuns ses ministres, qu'il envoya querir exprès, de faire mourir Albinus, et les envoya en Angleterre avec commandement de le tuer: et si à ce ne pouvoient parvenir par armes, leur commanda de l'empoisonner, et leur bailla une petite boiste pleine de poison choisie. Albinus estant devenu aucunement

souspeçonneux de Severus, par rapport qu'on luy avoit faict, qu'en secret disoit mal de luy, et pourchassoit pis, vivoit en la meilleure discretion qu'il pouvoit mesmes sur la garde du manger, et sur le service de ses officiers et serviteurs. Ces messagers de Severus arrivez en Angleterre, baillerent en public à Albinus les lettres que l'empereur luy escrivoit, et luy dirent qu'il avoient autres choses à luy dire en secret : mais Albinus desjà par souspeçon abbrevé de la mauvaise volunté de Severus, feit prendre les messagers, et par tormens et questions leur feit confesser qu'ilz estoient envoyez pour avec glaive ou poison le faire mourir. Les ministres punis exemplairement, Albinus se tenoit sur ses gardes plus que jamais. Severus ayant entendu son entreprinse descouverte et ses messagers executez à mort, feit declaration par tout, qu'Albinus estoit son ennemy mortel, et luy denonça guerre, et Albinus n'en feit pas moins de son costé. On murmuroit par tout de l'entreprinse de Severus, et le blasmoit on de ce qu'avoit machiné faire tuer Albinus par poison, comme couard et pusillanime, non comme prince courageux à guerre ouverte. Ce pendant Severus ne pouvant plus differer l'execution de sa volunté, manda ses capitaines et membres des gens de guerre, et son camp dressé prest à marcher, commença à leur parler ainsi que s'ensuit :

XXVII. « Le prince ne doibt estre dict variable « (mes compagnons et amis) qui en quelque temps « ayme une chose, et en autre la hait : pource que « changeans les coustumes des subjectz, ne fault

« trouver estrange que les voluntez des princes « changent : l'amitié qu'un amy porte à l'autre se « doibt mesurer selon la vertu, et non au respect « de rien plus. Car comme il est louable et hon-« neste d'aymer le bon, autant est vituperable et « indecent aymer le mauvais. Posé le cas que les « princes maltraictent les uns, et favorisent les au-« tres, ny pour l'un doivent estre louez, ny vitu-« perez pour l'autre : pource que le preme, ou la « peine, se donne ou se doibt donner conforme, « non ainsi que le prince veult, mais selon ce que « les subjectz meritent. A propos, vous sçavez « qu'Albinus et moy avons esté nourry ensemble « en la maison de M. Aurelius, et que depuis je l'ay « aymé et entretenu, non comme compagnon, ains « comme propre frere, tesmoing que je party l'em-« pire avec luy, ce qu'à peine le pere eust faict au « filz. Chacun de vous sçait qu'en m'en allant pour « la guerre d'Asie, je luy laissay le maniement et « gouvernement de toute la republique entierement, « me confiant qu'il auroit aggreable ce partage : et « lors eusse avec luy party (si partible eust esté) « ma propre ame. Pendant le temps qu'estoit au « plus fort des affaires d'Asie, et luy en son gou-« vernement d'Angleterre, bien que la distance soit « grande, il n'estoit sepmaine, que ne luy mandasse « par le menu discours de ce que je faisois, et de ce « que proposois faire, de maniere qu'il ne luy estoit « rien celé de mon intention. Entre luy et moy « n'estoit chose qui ne fust commune : onques ne « luy furent fermées les portes de ma maison, et

« moins mon cueur : onques ne m'escrivit lettres,
« que n'aye faict le contenu : onques ne m'admo-
« nesta de rien, qui ne fust plus tost persuadé : et
« pour en faire court, onques ne fut en affaire ou
« peril, tant grand fust il, que n'aye employé
« pour luy mon bien et ma vie. Depuis toutes ces
« choses par sa desfortunée infelicité, et par mon
« infelice fortune, toute ceste amitié est convertie
« en inimitié, la fidelité en trahison, les bienfaicts
« en ingratitude, la communication en divorce,
« et toute confiance en souspçon : tant qu'on ne
« parle en tout l'empire, que d'un si grand amour
« converty en si extreme haine. De ce qu'Albinus
« desire seigneurier et estre empereur, ne suis es-
« bahy, mais je me merveille, que luy ayant baillé
« de mon gré le gouvernement de la republique, il
« procurast de s'emparer de Rome et du reste de
« l'empire, soubs le pretexte des honnestes offres
« que luy faisois : en quoy me semble qu'il a com-
« mis crime de lese majesté trop plus enorme, que
« Pescennius Niger. Au moyen de ce que Pescen-
« nius, dès que je fus esleu empereur, se monstra
« apertement mon ennemy : d'ailleurs onques ne
« me feit semblant d'amy, ny me recognut pour
« seigneur : et puis que dire fault ce que jamais ne
« cuydois dire, Pescennius m'escrivit, que si je luy
« voulois perpetuer la principaulté d'Asie, il me
« presteroit obeissance : ce que pour lors trouvasmes
« indigne de nous et de nos estatz. Mais il n'est pas
« ainsi d'Albinus, car sans ce qu'il me demandast,
« ou feit demander bien aucun je luy donnay de

« gré la superintendence de toute l'Europe, et la « marque et enseigne de l'empire, avec nom d'*Au-* « *guste*, et monnoye forgée à ses tiltres comme « aux miens. En recompense de tant notables « biensfaicts, il a mutiné les exercites contre moy, « emeu le peuple, alteré les grands, desrobé les « thresors, et revolté la plus grand' part des Ro- « mains, et de nouveau faict mourir les messagers « que luy envoyay contre toute immunité concedée « à telle sorte de gens, et que pis est, par tormens « leur feit dire de moy, chose où je ne pensay on- « ques. Par ainsi me voyant vainqueur de Pescen- « nius, et estant en triumphe de toute l'Asie, nul « doit croire que j'aye mon honneur en si peu de « recommandation, que je le vueille desfaire et « ruiner par menées et practiques secretes. Qui « pourroit penser, me voyant une armée tant grande « par mer et par terre, que je le voulusse faire em- « poisonner? Je sçay bien que le tuer de trahison « seroit à moy coulpe, et à vous honte et reproche, « et à luy gloire : car on diroit que nous l'avons « tant craint, que n'avons l'osé assaillir à guerre « denoncée : macule, que ne vouldrois estre mise à « ma pensée. Albinus jura au temple sur le simu- « lachre de *Diana*, plusieurs fois, que toute sa vie « porteroit honneur et reverence aux dieux, entre- « tiendroit le peuple en justice, et ayderoit aux « povres. Ce que le meschant n'a en rien observé, « et ne faict conscience de solenne perjure. Mais « j'espere tant de la bonté et justice des dieux, qu'il « ne fera tout ce qu'il pense. Si cest oultrage avoit

« esté faict à quelcun particulier, je donnerois or-
« dre, que tout le monde en entendroit la satisfac-
« tion : mais puis que c'est à moy seul, je le veulx
« prendre plus doulcement, et me suffira de le dire
« à vous autres, qui à mon advis avez et aurez la
« main prompte aux armes pour m'en venger. En
« la guerre contre Pescennius vous m'avez suivy ;
« en ceste-cy je vous veulx suivre, avec l'ayde des
« dieux que j'invoque à ses tesmoings de ma juste
« querelle ».

XXVIII. Aussi tost que Severus eut achevé son propos, ceulx de l'exercite commencerent à haulte voix à luy congratuler et le declarer unique empereur, et Albinus ennemy de l'empire, ignorans la trahison que Severus avoit brassée contre Albinus. Ilz crurent tout ce que Severus leur avoit dict, et deslors conceurent sinistre opinion d'Albinus. L'empereur Severus voyant gaignée la devotion de ses gens, print bonne esperance de vaincre son ennemy, et feit faire monstre generale de toute son armée, qu'il trouva de septante mille hommes de pied, et de douze mille à cheval, qui furent payez de tous arrerages, et advancez de quelques quartiers. Sur le depart d'Asie, le camp de Severus marcha vers Constantinople [1], qui fut assiegé, pour ce que dedans estoit la pluspart des capitaines, qui estoient eschappez de la bataille, en laquelle fut

[1] Avant la rupture entre Sevère et Albin. Le siège de Byzance dura trois ans ; et ce ne fut qu'après la prise de la ville, que Sevère songea à se défaire d'Albin, l'an de Rome 950.

vaincu Pescennius: en fin la ville fut prinse par famine et saccagée, et temples, palais, tours, theatres, baings et autres beaux edifices demolis et mis par terre, et tous les povres habitans sans respect tuez et bruslez: faisant en ceste acte, non de Romain, mais de tyran crudelissime. Du butin de ceste desolée cité, et des autres larcins et pilleries de l'Asie, feit reparer quelques citez, que les gens de Pescennius avoient ruinées. Ce faict, avec la plus grand' celerité qu'il peut, s'achemina vers Angleterre, avec propos de faire furieuse guerre à Albinus.

XXIX. Ne craignant l'injure du temps, ne les difficultez des chemins, alloit souvent à pied, par neiges, bouës, montagnes: enduroit chauld et froid et faim, et n'avoit pitié du travail de ses soldats, estimant ceste peine bien employée, pour se venger de son ennemy. Il envoya chevaulx legers cinq ou six journées devant, gaigner les passages des Alpes, à fin qu'il ne fust prevenu des gens de son ennemy, qui estoient desja aux Insubres, dicts aujourdhuy *Savoye.* Les Alpes passées, après que Severus veid qu'il n'avoit encor trouvé empeschement, se donna plus certaine esperance du succez de ses affaires: car il se craignoit sur tout, qu'Albinus le vint assaillir à la descente des montagnes, lors que ses gens presque combatus du long chemin, et des maulx endurez en ces montagnes, n'en pouvoient plus. Albinus adverty en Angleterre de la venue de Severus feit passer son armée en Gaule, avec intention de garder les frontieres, plus que

pour assaillir son adversaire, pource que Severus estoit arrivé avec telle diligence, qu'il fut plus tost en France, que Albinus pensast qu'il fust en Italie. Soudain Albinus escrivit lettres, et despescha couriers aux meilleures villes de Gaule et d'Angleterre, les priant de luy donner secours de deniers et de vivres, et les exhortant de tenir son party, et de luy estre fideles. Ce que les uns feirent, et les autres n'oserent de crainte d'irriter Severus, qu'elles sentoient près avec grande puissance.

XXX. En peu de temps les armées approchées l'une de l'autre, tenant chascun de sa part les villes plus fortes, sortoient tous les jours à l'escarmouche, et faisoient cargues et rencontres, desquelles ceulx de Severus s'en alloient le plus souvent batus et desconfictz. Un jour entre autres, l'escarmouche fut tant chaulde et furieuse, que Severus fut contrainct y sortir armé pour cuyder retirer les siens : mais ne le pouvant si promptement comme il cuidoit, fallut que luy mesmes allast au combat, où de plusieurs coups de plombées et de lance fut porté par terre, esvanouy si long temps, que lon cuydoit qu'il fust mort, et saluoit on desjà son fils Geta pour empereur. Toutefois eschappé de ce danger, et guery des coups, convoqua tous les devins, augures et magiciens qu'on peut trouver, et s'enquit de eulx, quelz seroient les evenemens et yssues de ceste guerre, disant que si la fortune luy estoit contraire, voluntiers s'en retourneroit en Italie. Les magiciens l'asseurerent que sur le commencement ses gens endureroient, et auroit du

pis, toutefois sur la fin vaincroit Albinus, et que de sa main ne le tueroit (comme fort desiroit) mais le verroit mort devant ses pieds. L'unzieme jour de Mars feit faire monstre generale, et proclamer que tous s'apprestassent pour la bataille, et lendemain commanda qu'on marchast contre l'ennemy. La rencontre fut près Lugdunum, maintenant dict *Lyon* [1], où se donna la bataille tant fiere et cruelle, qu'on ne sçavoit juger durant plus de quinze heures, qui avoit du meilleur. Sur la minuict les gens d'Albinus eurent du pis, et furent rompus et desfaicts avec telle oultrance, que nul eschappa, qui ne fust tué ou blessé. Albinus estoit [2] demeuré dans la ville de Lyon, qui tost après la bataille fut prinse d'assault, et mise à feu et sang. Severus avoit un capitaine nommé *Lætus*, qui fut cause que Severus gaigna la bataille, pource qu'estans desja les Severians lassez et vaincus, vint avec secours fraiz. Ce Lætus et sa troupe n'avoit voulu combatre, cuydant que Severus eust du pis, et qu'il deust mourir ce jour, à fin d'avoir l'honneur de la victoire, et par ce moyen estre en sa place empereur. Dequoy Severus faict certain, le dissimula pour un temps, et quelques jours après luy feit trencher la teste, non pour ce qu'il avoit faict, mais pour ce qu'avoit

[1] L'an de Rome 951.

[2] D'autres disent qu'Albain commandoit lui-même ses troupes, ce qui est beaucoup plus probable, et qu'il se retira, après la perte de la bataille, dans Lyon, où il se perça de son épée, et fut achevé par des soldats de Sevère, survenus avant qu'il fut expiré.

voulu

voulu faire. Les Severians sur la chaulde de l'assault et prinse de Lyon, tuerent parmy infinité d'autres, le miserable Albinus, qui fut porté mort devant Severus, qui luy commanda couper la teste, et desnuer le corps, puis monta sur un cheval qu'il feit passer et repasser sur ce corps jusques que les entrailles en sortirent. Tous ceulx qui veirent Severus user de telle inhumanité, pleuroient de compassion, et ceulx qui l'ouyrent depuis dire, s'en scandalisoient, disans que c'estoit contre la nature des princes, qui doivent pardonner aux vivans, et faire ensepvelir les morts. Ce faict, Severus manda couriers par tout l'empire annoncer la nouvelle de sa victoire, et envoya la teste d'Albinus à Rome, et le corps ainsi dechiré feit jetter dans le Rhosne, à fin que jamais n'en fut nouvelle ny memoire.

XXXI. Non content Severus d'avoir vaincu Albinus, trainé et dilaceré son corps, et envoyé la teste à Rome, commanda chercher après la bataille les corps des plus nobles Romains qui estoient morts au service d'Albinus, et pour n'avoir eu moyen de se venger d'eulx quand vivoient, après la mort les feit trainer aux queuës des chevaulx, pendre les uns, noyer les autres, et faire manger aux bestes sauvages les autres. Il rançonna et pilla toutes les villes, qui avoient tenu pour Albinus, et chastia cruellement les habitans. Albinus avoit trois filz, une fille et sa femme qui estoit honneste, belle et de noble sang, qu'il feit tuer, et jetter les corps au Rhosne. Pour ce qu'Albinus estoit l'un des plus grands seigneurs d'Europe, et de son naturel

gracieux, liberal, courageux et prudent, tous les plus apparens seigneurs de France, Espagne et Angleterre, avoient suivy sa partialité : lesquelz Severus feit mourir avec leurs familles, et confisqua leurs biens, et fut tant grande la richesse, qui luy en provint, qu'on estimoit qu'oncques empereur ne l'eust semblable. Après avoir donné ordre aux gouvernemens et offices de la France, Espagne et Angleterre, Severus reprint le chemin pour retourner à Rome, et mena avec soy tout son exercite, combien qu'il n'y eust aucun signe de hostilité en toute l'Italie ny ailleurs : mais pour espouvanter et intimider les Romains : d'autre part, il estoit de nature mutine, orgueilleuse, sanguinolente et sans repos, tant qu'au fort de la paix, vouloit vivre comme en la guerre ouverte. Severus fut receu à Rome en grande pompe et triumphante magnificence. Vray est qu'aucuns y prenoient grand desplaisir, mesmes ceulx qui secretement desiroient la victoire et advancement pour Albinus : ce que Severus sceut par le moyen de quelques quadruplateurs et rapporteurs, et en dissimula la vindication pour quelques jours, toutefois la gravité de l'execution qu'il en feit depuis, compensa la demeure du temps.

XXXII. Depuis avoir visité le temple de Jupiter Capitolinus, et y offert sacrifices, departit publiquement de grands dons aux capitaines de son armée et vieux gensdarmes, des butins et richesses qu'il avoit apporté de la guerre, et leur donna par privilege de pouvoir porter anneaux et dorures, et

de tenir concubines en leurs maisons : chose que les Romains trouverent mauvaise, disans que deslors en avant la gent militaire, pour porter dorures et anneaux, vendroient et consumeroient leurs biens, et desroberoient l'autruy : et que pour leurs concubines adviendroient tous les jours seditions et debats, et les propres forces de leurs corps en seroient debilitées. Il y avoit en Rome un consul nommé Clodius, auquel par decret du senat, fut erigé une statue au public, et prononcé une oraison à sa louange, pour actes illustres et magnanimes faicts en Asie : dont Severus eut par envie grand desplaisir, avec ce qu'il estoit parent d'Albinus : et ne pouvant monstrer autre occasion de se venger du senat et du peuple, commanda et feit publier par les carrefours de Rome, que sur peine de la vie, Commodus fut mis au nombre des dieux, et tel tenu, et de chacun veneré : et en confirmation de ce feit dresser statues, non au senat seulement, mais aussi par tous les temples, et contraignoit qu'on l'adorast. Commander aux Romains de porter tel honneur et veneration à Commodus le pire des hommes, fut si aigre et insupportable, et indigne d'accomplir, qu'ilz determinerent de n'aller plus aux temples, ny offrir sacrifices à aucuns dieu, à fin que Commodus n'y fust comprins.

XXXIII. Severus un jour en plein senat dict une bien longue oraison, en laquelle après avoir monstré apertement la malice et venin qu'il couvoit en son cueur, feit lire devant tous les senateurs plu-

sieurs lettres qui avoient esté trouvées entre les papiers d'Albinus, que beaucoup de nobles Romains, senateurs et officiers luy avoient escrites, contenans offres de personnes et biens à la subvention de ses affaires, et portans tesmoignage du desir qu'ilz avoient à le veoir dominateur en leur republique. Ces lettres achevées de lire furent pliées, et pour lors feit semblant de ne s'en soucier gueres, dissimulant, ou à mieulx dire, prolongeant le chastiement à une autre fois. Car depuis, tant des absens que des presens, feit telle tuerie ou boucherie, que les champs estoient pleins de morts, les rues baignées de sang, et les places couvertes d'executez: en tant qu'il ressembloit que Sylla n'estoit pas mort, et que Nero estoit ressuscité. Severus feit enrooller la plus part des riches hommes, et qui avoient reputation d'estre aisez et pecunieux, et leur faisoit mettre sus qu'ilz avoient esté amis, serviteurs ou favoris de Julianus, de Pescennius, ou d'Albinus, qui furent ses mortels ennemis. Et par ce moyen les feit de libres serfz, de maistres valets, de riches povres, et de vivans morts, et les faisoit mourir plus pour confisquer les biens, que pour punir les faultes, à peu d'occasion et moins de raison. Les principaulx qu'il feit tuer, furent Mummius Secundinus, Asellius Clodianus, Claudius Rufus, Vitalis Victor, Papius Faustus, Ælius Celsus, Lollius Professus, Aruncleius Cornelianus, Antoninus Balbus, Posthumius Severus, Sergius Lustralis, Fabius Paulinus, Nonius Gracchus, Mustius Fabianus, Casperius Agrippinus, Ceionius Albinus,

Claudius Sulpicianus, Memmius Rufinus, Cocceius Verus, Pescennius, Festus, Neratianus, Valerius Catulianus et Nonius Rufus, tous hommes nobles, illustres et de grosses maisons, consulz, senateurs, ediles, tribuns, preteurs et capitaines. Les biens de toutes ces maisons furent appliquez à faire grande la sienne, et rien au thresor public. Il accusa Cincius Severus citoyen consulaire et ancien, d'avoir apresté poison pour le faire empoisonner, et le feit executer à mort. Depuis fut declarée l'accusation faulse, et verifié, que pource que Cincius estoit grand chasseur, avoit esté trouvé saisy d'herbes pour servir d'appast à prendre les bestes sauvages. Il condamna Narcisus à estre devoré des lyons, pour avoir à la requeste de Marcia estranglé Commodus. Non content d'ainsi miserablement faire occire tant de gens de bien, pour mieulx satisfaire à sa perverse crudelité, assistoit luy mesmes, et saouloit ses yeulx de veoir espandre le sang innocent : cas estrange à princes Romains, qui avoient de coustume de ne sortir jamais veoir faire justice des malfaicteurs, ains s'en alloient esbatre hors la ville, quand on executoit quelqu'un.

XXXIV. Severus ayant vaincu et tué trois empereurs, Julianus à Rome, Pescennius en Asie et Albinus en France, et chastié les Romains jusques à n'oser haulser la teste contre luy, pensa de rendre son nom redoutable aux nations loingtaines et barbares, et par ce moyen perpetuer sa renommée. Toutes les guerres qu'il avoit faict au paravant, n'estoient que pour se faire seigneur sans contra-

diction de la republique Romaine, non pour aggrandir sa fame. Luy mesmes print la charge d'aller à la guerre contre les Parthes, à raison de ce que leur roy avoit tenu le party de Pescennius, et en l'entreprinse contre Albinus avoit empesché qu'il ne s'en estoit peu venger si tost qu'il eust voulu. Ce voyage de retourner en Asie n'estoit du consentement du senat et peuple Romain, qui sçavoit que les provinces de ce costé, pour l'heure ne donnoient occasion quelconque de les vexer, et qu'ilz estoient fatiguez de longues guerres, assez pour se contenter, que ces peuples estranges ne leur fussent ennemis, sans chercher nouveaux moyens de les rendre tributaires et vassaux. Sans attendre autre resolution, Severus avec grosse armée partit de Rome, et ne s'arresta qu'il n'eust passé le destroict de Thracie près Armenie la haulte: dequoy leur roy adverty, et cognoissant les forces que Severus menoit, vint au devant en habit de paix demander treves ou paix asseurée, que luy fut accordée par l'empereur à bien mauvaises conditions pour ce povre roy, qui fut contrainct bailler argent, vivres et passages, et oultre ce ses deux filz ainez en ostage. Armenie passée, Severus vint au royaume des Osrhoenes. Leur roy avoit nom *Aguarus*, qui estoit bossu et boyteux; mais au demeurant fin et subtil, et qui sceut très bien gaigner la grace et benevolence de Severus: et par ce ne contribua deniers ne vivres, et ne se assubjectit à aucune loy de vassal, ains demeura seulement amy soubz la protection de l'empire, et confederé du peuple Romain. De là entra au païs

des Albenes, sur le mois d'Apvril et d'autant que le païs estoit plaisant et herbu, y feit sejourner l'armée quinze ou vingt jours, pour laisser paistre et refreschir les chevaulx, qui estoient travaillez du long chemin. Sorty des Albenes, entrerent en Arabie Felice, où trouva et veid choses qu'il n'avoit veu en tout le reste de la terre, à sçavoir de toutes sortes d'espiceries et aromates, les arbres qui produisent le baulme fin, et le bois où se nourrit l'oyseau *Phœnix*, et le [1] vid voler: mais jamais ne le peut veoir pauser ny brancher, pource qu'on dict qu'il se panse en l'air, et couche en l'eauë. Il meit à sac toutes les villes, et pilla le plat pais, et disoit que se repentoit d'y estre passé, à cause que le païs estoit tant fertile, plaisant et delectable, qu'on n'en pouvoit tirer les gens de guerre depuis qu'avoient gousté la temperature et bon air de ceste province.

XXXV. Sorty d'Arabie vint au royaume des Athrabanes, contre le roy desquelz venoit expressement Severus. La capitale cité de la province se nommoit *Athra*, qui estoit grande, riche et peuplée, située en une haulte montagne, et difficile d'assieger pour la situation du lieu, et pour le nombre des gens qui estoient dedans. Les Romains camperent au devant et dresserent divers tourrions et engins, tant pour abatre les murailles, que pour combler les fossez et venir à l'assault: mais ceulx du dedans ne cessoient faire saillies, escarmouches et courses, qui endommageoient journellement les

[1] Il est fascheux que notre auteur ne l'ait pas vu aussi.

Romains, à peu ou nulle perte pour eux. Il n'estoit jour que les plus belliqueux et marquez Romains ne monstrassent signes de leur prouësse, et ne cherchassent nouvelles inventions pour achever l'expugnation : toutefois tous leurs efforts furent en vain, et ne peurent onques battre muraille, ne faire approche pour venir combatre de main en main. Ceulx de là ville pour se mocquer des Romains, avoient certains oyseaux de la grandeur et forme de corbeaux, qui leur estoient domestiques comme pigeons, aux piedz desquelz attachoient avec un filet, de petitz vascules de terre pleins de cendres, et les laissoient voler vers le camp de Severus. Les Romains qui par merveille regardoient ce nombre d'oyseaux, estoient souvent frappez des vases qui tumboient, et les cendres leur offusquoient les yeulx : dequoy les Romains voyans la mocquerie, furent tant honteux, qu'ilz n'osoient regarder l'un l'autre. L'air de ceste montagne estoit si subtil, les eauës froides, et les fruictz encore tant verds, qu'une dysenterie se meit au camp de Severus si contagieuse et violente, qu'entre autres moururent quinze des plus vaillans capitaines, deux cousins de l'empereur, et un sien petit filz bastard : que chacun estimoit n'estre que son nepveu, si n'est qu'il monstra telle tristesse à la mort de cest adolescent, qu'on peut facilement juger qu'il estoit extraict de sa propre chair. Voyant Severus la ville inexpugnable, et son camp vexé de maladie, leva le siege à son grand regret et deshonneur, veu qu'il s'estoit faict fort, partant de Rome, de venir à bout de ceste pro-

vince et de son roy : ce que la fortune variable luy desnia.

XXXVI. Peu de jours après s'embarqua avec toute son armée pour entrer plus avant en l'Asie : et navigant se leva tourmente impetueuse, qui les conduisit à la volunté des vents, huict ou dix jours, jusques que la fortune les mena aux bouches des rivieres des Parthes, trois lieuës près de la grand'cité [1] Thesiphonte, où faisoit sa demeure Arthabanus, roy de tout ce pays, homme plus environné de cuysiniers, tabourins, putains et chiens, que suivy de gens de guerre. Severus print terre, et envoya gens à cheval descouvrir le païs, qui feirent dommages infinis à ce peuple prins à l'impourveu, et qui n'avoit moyen ny loysir de resister. Venu Severus [2] à la cité Thesiphonte, la print par surprinse, tua ceulx qui resisterent, retint prisonniers les autres, et saccagea tout, mesmes le palais royal, auquel estoient les plus riches joyaux et meubles de tout l'Orient. Le roy Arthabanus se sauva de vistesse par une fausse porte en habit dissimulé. Severus avoit à sa suyte douze ou quinze cosmographes et paintres excellents, qui paignoient et descrivoient toutes les terres, provinces, royaumes, montagnes, forestz, fleuves, citez et chasteaux par où il passoit, et batailles, rencontres et victoires qu'il avoit durant son voyage : qu'il envoya par une solenne ambassade au senat et peuple de Rome, avec plusieurs richesses et grands seigneurs captifz. Dont les Ro-

[1] Ctésiphonte.

[2] L'an de Rome 953.

mains rendirent grace aux dieux, et louanges à Severus. Les victoires furent trouvées bonnes, si est-ce qu'on eust voulu que autre que luy en eust eu l'honneur. Les Parthes vaincus, Severus donna à ses gens, et despartit le plus egalement que faire se peut, tout le butin qu'on avoit gaigné en ceste province, et ne garda rien pour soy, fors un anneau de lycorne, un papegault blanc et un cheval verd, qu'il estimoit choses precieuses, plus pour la rarité et couleur naïfve et belle, que pour la valeur. De là s'en revint par la Syrie et Palestine, où establit loix et ordonnances conformes aux Romains, et feit faire commandement sur peine de la vie, que nul osast se dire ou nommer Juif ou Chrestien, ne garder ou introduire autres ceremonies en la religion, que celles que les Romains observoient. De Palestine vint en Alexandrie, où semblablement feit loix et ordonnances nouvelles, qui ne durerent que du vivant de Severus : car après sa mort tant s'en fault que on les entretinst, qu'on brusla publiquement les tables où elles estoient escrites.

XXXVII. Les provinces d'Asie mises en l'obeissance des Romains, Severus s'achemina pour retourner à Rome : et comme le senat et peuple luy eussent apresté le triumphe *Parthique* avec grand appareil, ne le peut faire, obstant une fiebvre quarte, et la goutte arthretique, dont estoit malade et molesté si fort, qu'onques ne peut monter au char triumphal qui estoit appareillé pour l'entrée. A autre empereur Romain n'advint oncques comme à Severus, qui ayant vaincu tant de princes, et sub-

jugué tant de provinces, n'eut jamais moyen de triompher en Rome : ce que toutefois ne fault attribuer à ses demerites, ny à contradiction que les Romains feissent : mais ne luy fut loysible triumpher des trois premiers princes qu'il vainquit, pource qu'ilz estoient Romains, et de ceulx d'Asie, fut empesché de la maladie.

XXXVIII. Severus avoit deux filz, le majeur desquelz avoit nom *Bassianus*, et l'autre *Geta*, qui combien que fussent freres en sang, ilz estoient pourtant bien differens en mœurs et complexions, voire dès leurs jeunes ans, et ne pouvoit lon les instituer à actes d'honneur et vertu : ny en jeu, ne à escient ilz ne pouvoient compatir avec jeunes princes de leur aage, et ne prenoient nul plaisir et goust à estre corrigez, despitz et vindicatifz le possible. Severus portoit grand'peine de leurs mauvaises inclinations, et estoit extremement fasché, que l'un ne vouloit veoir, ny s'entretenir avec l'autre, et mettoit peine tant que pouvoit, à les faire converser par fraternité familiere ensemble, mais jamais ne fut possible, nè par prieres, ne par menaces. Beaucoup de Romains en donnoient la coulpe à leurs instituteurs et maistres, ne pensans au naturel enclin à mal et partialitez. Avoit aussi Severus un frere qui avoit nom *Geta*, chevalier non moins vaillant que sage, qui suyvit son frere en toutes les guerres, dont avons parlé, et n'avoit le cueur moins hault que Severus, ains esperoit que son frere luy laisseroit l'empire. Il estoit homme vigilant, et de grand' solicitude aux affaires d'importance, prompt

à faire service et à complaire à son frere, au senat, et à gaigner le cueur du peuple, et si s'employoit voluntiers à reduire, tant qu'il pouvoit à bonne amitié, Bassianus et Geta ses nepveux. Il cuidoit, pour dire brief, parvenir à l'empire, pour estre doulx et serviable, comme Severus son frere y estoit parvenu par armes. Severus s'apperceut bien, que son frere aspiroit à ses estats, et pour raison de ce, le quart an de son empire, allant à la guerre contre Albinus, en la ville de Milan, avant passer les Alpes, il crea son filz aisné [1] Cæsar, et tel le feit publier, et Geta son frere faict consul. Le jour que ceste publication se feit au camp, un vieil gendarme dict à Severus : « Il est bon à veoir, Severus, que « peu te sont en memoire les ennuys que tes fils « t'ont donnez, et les grands services que ton « frere Geta t'a faicts au besoing ». « Il appert bien, « respondit Severus, que tu parles, pour ce qu'as « ouy dire, et non comme experimenté en ce cas. « Tu ne fus oncques marié pour avoir filz, et n'as « aucun frere, et ne peulx entendre, quel est l'a- « mour des uns et des autres. Car je te fais à sça- « voir, que les peres aiment communement mieulx « les legieres faultes des filz, que les services des « freres ». Severus voulut qu'on changeast le nom de Bassianus son filz aisné, et commanda qu'on le nommast *Antoninus Aurelius* : Antoninus en memoire d'Antoninus Pius, et Aurelius en recordation de M. Aurelius, qui furent princes vertueux, et aymez de la republique. Autres disent, que ce

[1] L'an de Rome 952.

nom luy fut baillé, pource que son pere avoit songé, qu'ainsi se nommeroit celuy qui succederoit à l'empire. Il est plus vraysemblable, qu'il le feit pource que ce nom estoit heureux, plaisant aux aureilles du peuple, et aggreable à chacun.

XXXIX. Quant Severus revint de la guerre des Parthes, ses filz estoient desja hommes, et en aage de discretion : et cognoissant que les Romains concevoient mauvaise opinion d'eulx, à cause de leur division, taschoit de les rendre pacifiques, et aymables envers le peuple. Tant y a qu'il ne sceut tant faire, que de dominer à leur condition, ny les faire aymer au peuple Romain : et autant qu'il en persuadoit par belles parolles autant en gastoient ilz par mauvaises œuvres. Severus se voyant vieil, malade, peu aymé, ses filz mal complexionnez, estoit triste, pensif et à demy desesperé. Le senat faisoit journellement plainctes de ses enfans, et non sans raison. Parquoy delibera Severus de les jetter hors Rome, et envoya l'un en Germanie, et l'autre en Pannonie : mais si meschans estoient près leur pere, pires furent absens : car la presence paternelle les retardoit d'aucuns vices, et par l'absence et trop de liberté, les commettoient tous. Les peres qui ne peuvent tant faire, que leurs filz soient vertueux en leurs propres maisons, à peine le feront chez les estrangers : pour ce que la vertu ne consiste en chercher nouvelles terres, mais en corriger et emender vieilles et mauvaises coustumes.

XL. Du temps de l'empire du bon Marcus Aurelius, vint d'Afrique à Rome un chevalier, qui

avoit nom *Plautianus*, homme subtil, prudent et plein d'astuce, seditieux, mutin et querelleux au reste. M. Aurelius detestant sa nature le feit bannir de Rome, l'envoya en Hongrie avec les garnisons qui y estoient : où estant cogneu brigueur et suscitateur de querelles, fut chassé, et se retira en Asie devers Severus, qui le receut et traicta avec telle faveur, qu'en peu de jours fut des premiers de sa maison. Les uns murmurerent, que ce credit venoit, pource qu'il estoit du païs de Severus : autres pource qu'il estoit quelque peu parent : les autres disoit qu'il n'en usoit seulement aux affaires de la guerre, mais en abusoit aux plaisirs de la chambre. Après que Severus fut empereur, donna telle authorité à ce Plautianus, et se gouverna tant en tous affaires par son conseil, qu'il ne se faisoit response à ambassade, depesche, don, octroy, grace, ne autre expedition d'importance, qu'il ne despeschast. Au senat estoit assis au lieu plus eminent entre les senateurs. S'il alloit par ville, les gardes de l'empereur l'accompagnoient : s'il y avoit jeux et passetemps, c'estoit devant son palais : brief les affaires de l'empire estoient maniées par luy seul, et tous les deniers receus à sa devotion. Il estoit d'un naturel superbe, ambitieux, convoiteux et cruel, et pour se faire craindre et monstrer sa ferocité, faisoit tousjours porter devant soy une espée nue, et ne permettoit, quand alloit par ville, qu'on le regardast au visage, et falloit baisser les yeulx contre terre, et envoyoit pages au devant, dire qu'on feist place, que le seigneur devoit passer, entant

qu'il ne vouloit par arrogance veoir les estrangers, ny estre veu des naturels. Severus luy donna toutes les confiscations qui proviendroient par tout l'empire durant dix ans : qui fut cause qu'il feit mourir beaucoup d'innocens, plus pour confisquer le bien, que pour punir les demerites. Bassianus filz majeur de Severus, qui entendoit desja, et prevoyoit toutes choses, portoit envie de mort à Plautianus, pour le gouvernement qu'il luy voyoit avoir en la republique et maison de son pere. Quoy sentant Plautianus, feit tant avec Severus, pour esteindre la hayne que Bassianus avoit contre luy, qu'il feit donner une sienne fille [1], en mariage à Bassianus.

XLI. Depuis se sentant Plautianus si avant favory, et allié de si près de l'empereur, luy sembla qu'il estoit seigneur de tout le monde, et ne tenoit pas moins de gravité, que s'il eust esté vray. Combien que sa fille fust belle, honneste et riche, si est-ce que Bassianus la traictoit mal en parolles et œuvres, et luy reprochoit qu'elle estoit yssue de bas lieu, et infime maison, et menaçoit de faire mourir un jour son pere et elle : et de faict ne conversoit avec elle que par force, et ne souffroit qu'elle couchast en son lict, ny qu'elle s'assist à sa table. Une fois que quelques Romains le prioient, qu'il entretinst et traictast bien sa femme, et portast honneur à son beau pere, respondit : « Je vous « fais à sçavoir, que mon pere me maria à sa vo« lunté, oultre mon consentement, et que je ne « l'eusse jamais faict, si n'eust esté pour deflorer

[1] L'an de Rome 955.

« ceste belle fille, et avoir les thresors de son « pere : et puis que j'ay eu ce que demandois, qu'elle « cherche hardiement mary pour soy, je trouveray « assez femmes pour moy ». Comme Plautianus sceut ce que Bassianus son gendre avoit dict, et que sa fille estoit plus deshonnorée que mariée, voyant que Severus estoit vieil et caduc, et que son gendre le reputoit son ennemy, determina de perdre l'honneur et la vie, ou de s'en venger. Bassianus rapportoit à son pere les tyrannies que Plautianus faisoit. Plautianus de son costé se plaignoit à Severus du mal traictement que Bassianus faisoit à sa fille, tant qu'il en sortit entre eulx mortelle malvueillance, dequoy le vieillart empereur avoit grand'fascherie. Enfin les complaintes de Plautianus furent ouyes comme de serviteur, et celles de Bassianus senties comme de filz. Severus fort ennuyé de l'importunité de Plautianus, et des tyrannies qu'il faisoit à l'empire, et du discord d'entre luy et Bassianus son filz, joinct la grande authorité et credit qu'il avoit, pensa qu'il pourroit usurper l'empire, et par ce deslors en avant ne luy monstra plus bon visage, ne gueres signes de privaulté. Plautianus qui cogneut que le filz et le pere ne l'aymoient gueres, et que necessairement on luy feroit perdre la vie, ou le credit avec grande infamie, proposa de prevenir, et de les faire mourir tous deux.

XLII. L'ordre que Plautianus cuyda tenir à faire mourir Severus et Bassianus, tumba en desordre, et proceda l'entreprinse plus d'un tyran passionné, que

que d'homme sage et resolu : aussi redonda elle depuis à son dommage et confusion. Il y avoit à Rome un tribun nommé *Saturninus*, natif d'Assyrie, qui estoit l'un des plus intimes amis de Plautianus, et auquel communiquoit plus de ses affaires secretz. Un jour sur le crepuscule de la nuict, Plautianus l'envoya querir secretement à son palais, et enfermez seuls en une garderobbe, luy dict : « Saturninus, mon amy, tu sçais l'amitié, que je t'ay
« tousjours portée, et les effectz qui s'en sont en-
« suivis à te faire grand et advancer ta maison. Et
« n'en demande autre tesmoignage, si n'est qu'a-
« vant tous amis, parents, cognus, recommandez
« et serviteurs, dont j'ay (comme tu sçais) grand
« nombre, en toy seul, j'ay jetté les yeulx du
« corps et de l'esprit, et choisi pour compagnon
« familier et bon amy. L'occasion qui m'a esmeu
« de t'envoyer querir, est pour me plaindre à toy
« de mes travaulx et desfortunes, à fin que tu
« m'aydes et me conseilles, pour en sortir s'il est
« possible. Tu as veu les grands services que j'ay
« faicts à Severus toute ma vie au regime de ses
« estats, et à la suyte des guerres, depuis ma ten-
« dre jeunesse : car je puis dire, que suis le plus
« ancien de tous ses serviteurs domestiques, bien
« que maintenant soye des plus oubliez et esloingnez.
« Laissons les services que j'ay faicts, et les perils
« où me suis mis pour l'oster de peril, et que je
« te die que je luy ay porté telle reverence et ami-

* L'an de Rome 957.

« tié, que non content de l'aymer comme homme,
« je l'adorois comme dieu. Or, mon amy, j'ai perdu
« ma jeunesse et peine de l'avoir suivy par tout le
« monde, d'avoir nourry Bassianus, de luy avoir
« donné ma fille unique, d'avoir entretenu la re-
« publique en patience, d'avoir donné entendre à
« chacun, que sa mauvaise vie estoit bonne, et que
« ses cruaultez et tyrannies estoient zele de justice,
« de sorte qu'il ne faisoit chose, tant fust elle in-
« digne de son estat, ne faulte tant grande, que je
« ne dissimulasse ou reparasse : et d'ailleurs ne
« me commanda oncques chose, que je n'aye ac-
« complie à mon pouvoir. Les dieux et mes des-
« tinées ont voulu que maintenant je suis en telle
« hayne avec Severus, et telle inimitié avec Bas-
« sianus, qu'en recompense de tant de services que
« leur ay faict, ilz procurent de me faire perdre la
« vie. A ton advis, Saturninus, doy-je souffrir
« cela ? perdre mon bien, mon honneur, la repu-
« tation de ma maison, ma vie au grand scandale
« de Rome et de l'empire ? Non, non, mon amy,
« j'ay advisé d'executer contre eulx, ce qu'ilz veu-
« lent faire à moy, sçachant qu'il est plus conve-
« nable, que les meschans soient corrigez par les
« bons, que si les bons estoient chastiez par les
« mauvais. Voylà le grand secret que je mets en
« ta poictrine, et veulx s'il te plaist, mettre l'exe-
« cution du faict en tes mains. Il fault que tout à
« ceste heure tu ailles au palais de Severus, et qu'en-
« tres à sa chambre où sera endormy, et que luy
« coupes la teste, et tues Bassianus, qui couche à

« la garderobbe. Pour y mieulx entrer, diras aux « gardes, qu'il est arrivé incontinent un courrier « d'Asie, et que de ma part tu vas communiquer « les nouvelles à l'empereur, pour y faire prompte « response. Je te prie puis que tu monstres à ouïr « ce que te dy, bon et asseuré visage, que sois au- « tant hardy et courageux au faict. Que je te jure « par les dieux immortelz, que si Severus et Bas- « sianus morts, l'empire vient en mes mains « (comme sera facilement) tu en auras recom- « pense conforme au peril où tu t'exposes ».

XLIII. Saturninus après plusieurs autres parolles et promesses, accepta ceste charge, pourveu que Plautianus luy baillast par escrit, comme il promettoit de le recompenser, le cas advenant, de peur qu'il ne s'oubliast, et qu'il peust monstrer un jour sa promesse par escrit. Plautianus l'accorda, et luy bailla escrit et signe de sa main : « Je Plau- « tianus censeur, prie comme amy, et commande « comme superieur, à toy Saturninus tribun, que « sans delay faces mourir le tyran Severus, et son « fils Bassianus. Et pource te promects et jure par « les immortels, que comme seras seul au peril, je « te feray unique au gouvernement de l'empire ». Saturninus sage et caut baisa humblement la main à Plautianus, comme s'il fust desja empereur : et estant l'heure fort tarde, s'en alla au palais, et ayant donné entendre sa charge, les gardes et portiers le laisserent entrer jusques en la chambre de Severus près son lict, et luy après avoir donné le bon soir, luy dict : « Seigneur empereur, je suis cy

« envoyé par ton grand amy et favory Plautianus, « non pour te porter nouvelles qui importent à ta « majesté, si non pour te tuer de trahison, et ton filz « Bassianus aussi : et non content d'avoir eu de toy « privaulté, honneurs et richesses, veult avoir ta vie « propre ». Severus estonné de ces parolles, ne les voulut promptement croire, et pensa que son filz Bassianus auroit controuvé cela pour l'indigner contre Plautianus. Bassianus qui entendit de la garderobbe, que quelqu'un parloit à son pere, se leva et vint au devant du lict : mais Severus irrité contre luy, cuydant qu'il fust autheur de ceste imposée trahison, commença à le tanser avec parolles oultrageuses et aspres, disant qu'il faisoit mal de mettre sus à Plautianus, son beau pere telles intentions, qui ne luy estoient onques venues en la pensée. Bassianus qui n'avoit rien ouy de ce que Saturninus avoit dict, s'esbahit de veoir son pere esmeu et fasché contre soy, et après avoir entendu de Saturninus au long et par ordre l'entreprinse, jura devant son pere, que combien qu'il fust en beaucoup de choses coulpables, qu'en ceste là n'avoit onques pensé.

XLIV. Saturninus qui veid Severus incredule, et ne pouvant imaginer que Plautianus eust conspiré contre luy, tira de son sein l'escrit que Plautianus luy avoit baillé, et pria Severus de permettre qu'on l'envoyast querir en l'instant, et qu'on luy feist entendre que Severus et Bassianus estoient morts, qu'il viendroit bien tost et armé. Plautianus fut mandé par Saturninus de venir à grand' haste :

ce qu'il feit. Saturninus sortit à la porte le recevoir, et luy donna à entendre, qu'il avoit tué le pere et le filz, comme il avoit promis, et luy baisa la main, comme à nouvel empereur, le priant d'entrer en la chambre, où les deux estoient morts. Plautianus estimant qu'il estoit vray, laissant ses serviteurs à la porte, à fin que n'en sentissent rien, entra avec Saturninus en la chambre, où il trouva Severus assis sur le lict, et Bassianus à ses pieds, lesquelz comme il veid en vie, changea de couleur, et perdit soubdain la parolle. Severus fut long temps à luy remonstrer les biens et honneurs qu'il luy avoit faicts, la fiance de ses affaires et de sa vie propre, qui reposoit en luy, et la grande faulte qu'il cuidoit commettre. Après que Plautianus fut un peu revenu à soy, les larmes aux yeulx, et le genouil en terre devant son seigneur, demanda pardon de ce meschef et oultrage, offrant de l'emender comme il plairoit, disant qu'il ne meritoit d'estre pardonné : mais à fin qu'on ne dist par tout l'empire, que Severus avoit pour grand gouverneur et favory un si meschant homme. Voyant le vieillart empereur les pleurs, promesses, la barbe et cheveulx chenus, que Plautianus s'arrachoit, par compassion fut en voye de luy pardonner, n'eust esté que Bassianus le voyant armé soubz sa robbe à la lueur de la chandelle, le saisit au colet, et luy dict : « A heure tarde comme maintenant, les serviteurs des empereurs doivent venir visiter leur maistre avec robbe de nuict, non vestus de fer : mais puis que fer portes, de fer

« mourras ». Lors luy donna plusieurs coups de poignart, tant qu'il tumba mort à ses pieds. Sa teste fut coupée et mise sur une lance à la porte *Hostia*, et le corps jetté à la rue, et trainé par la bouë par les petits enfans. Et telle fut la fin du favory Plautianus, qui après avoir receu tant de biensfaicts de son maistre, se mescognut par orgueil et folie.

XLV. Divulguée la nouvelle par Rome que Plautianus estoit mort, tout le peuple en receut grande aise, et non moins de plaisir eust eu, si Plautianus eust tué Severus et Bassianus : car tous trois n'estoient gueres aymez du peuple : et le moindre mal qu'on leur desiroit, estoit de perdre la vie. Severus donna les estatz et offices de Plautianus à deux tribuns, gens accorts et experimentez, ausquelz ne monstra familiarité, et n'avoit en eulx fiance que bien à poinct, se doubtant tousjours du tour que son grand mignon Plautianus luy vouloit faire. Bassianus ne se voyant plus contradicteur en l'empire, ny homme qui luy osast faire remonstrance en ses malversations, continua par tourmenter par tyrannies et cruaultez la republique, et Geta n'en faisoit pas moins de sa part. Quoy voyant Severus pour les occuper et distraire de mal faire, faisoit courir bestes sauvages, picquer chevaulx, escrimer, et inventoit beaucoup de jeux et passetemps militaires. Toutefois voyant que tout ce proufitoit bien peu, les appelloit souvent en secret l'un après l'autre, et leur remonstroit par exemples et histoires antiques, comment plusieurs princes et re-

publiques s'estoient perduz par discordes, et que le mesme seroit d'eulx, s'ilz ne mettoient peine de se reünir et joindre par amitié fraternelle, pource que par concorde petites choses viennent grandes, et par discorde les grandes petites. Ces deux freres avoient à leurs maisons certains genstilshommes, qui en lieu d'esteindre le feu du divorce de leurs maistres, l'allumoient par flateries et faulx rapports: dont adverty Severus, en feit bannir les uns, et les autres precipiter au Tybre, disant que plus de peine meritoient ceulx qui provoquoient inimitiez, que ceulx qui les entretenoient. Plautianus laissa une fille mariée, comme dict est, à Bassianus, et un petit filz, qui furent envoyez en exil en Sicile, leur laissant de tant de biens qu'ilz avoient, une petite pension pour vivre, et rien d'avantage: ce que Severus feit plus pour obtemperer au vouloir de Bassianus, que pour mal qu'il voulust à sa belle fille et son nepveu.

XLVI. Severus se glorifioit d'avoir restauré et donné de grands privileges à une ville d'Afrique, dont estoit natif, qui se nommoit *Tripolis*, et y feit planter tant d'oliviers, que la plus part d'Italie et d'Afrique y prenoient leur provision d'huyle. Severus aymoit les hommes sages et sçavans, et portoit grande faveur aux lettres et lettrez, et avoit à sa suite des plus studieux et doctes qu'on sceust trouver. Il aymoit à lire histoires et antiquitez, ne passoit jour que ne list quelque bonne chose: ou s'il estoit mal disposé ou empesché, faisoit lire,

mesmes sur le soir peu avant se coucher. Luy mesmes escrivit l'histoire de son temps, et les choses advenues durant sa vie et empire, tant fidelement et au vray, qu'il en acquit tiltre de chroniqueur et historiographe curieux et veritable, jusques à nommer tous ceulx qu'il avoit faict tuer, mais non le peu de raison qu'il eut à ce faire. Severus fut blasmé de estre avare et convoiteux de biens, peu soigneux de son honneur en sa famille, d'autant que sa femme estoit adultere publique, sans que jamais se soulciast de l'en corriger, et suffisoit qu'elle se nommoit *Julia*, pource que de ce nom avoient esté tousjours à Rome les dames liberales du leur, et peu pudiques. Sur toutes sortes de vicieux Severus haïssoit les larrons, et dict on de luy, qu'il dissimula la punition à beaucoup de malfaicteurs, toutefois on ne sçait que jamais pardonnast à larron. Il ne fut onques sumptueux ny despensier en habits, et se contentoit d'estre vestu d'habillemens propres et mediocres, et ne le veid on jamais porter soye ny pourpre. Semblablement n'estoit desordonné au manger, si n'est que fut noté de trop user de legumes et fruicts d'Afrique, qu'il disoit aymer singulierement pour s'en estre nourry quand estoit jeune. Il aymoit plus le poisson que la chair, et demeuroit souvent un mois ou deux sans qu'on luy servist chair. La temperance qu'il avoit au vestir et au manger, luy failloit au boire : car beuvoit beaucoup de vin, et se faschoit quand y mettoit eauë. Par son commandement se feirent de grandes

reparations et bastimens en plusieurs citez : et par especial en celle de Tripolis en Afrique, dont estoit natif, feit edifier un palais, autant fort et sumptueux, qu'il en fut onques edifié en Afrique. A Rome renouvela beaucoup de maisons, qui par antiquité alloient en ruine, et y laissoit les tiltres antiques, que trouvoit engravez ès pierres, sans permettre que le sien y fust mis. Fut curieux sur tout, que durant son temps la cité de Rome fust pourveuë en abondance de toutes sortes de marchandises necessaires à la vie des habitans, entant qu'après sa mort on trouva ès lieux des munitions publiques, bleds et huyles assez pour la provision de sept années.

XLVII. Estant l'empereur Severus pacifique, sans guerre ny troubles en aucune part de l'empire, et prenant son plaisir à Rome à faire bastir et reparer temples et palais, vindrent lettres du gouverneur d'Angleterre, contenans en somme, que toute l'isle estoit revoltée et emeuë, et avoit prins les armes contre les garnisons Romaines, et qu'il estoit besoing pour les appaiser et remettre en obeïssance, que l'empereur y vinst en personne avec le plus de forces qu'il pourroit. Severus, combien que fust vieil et maladif fut très aise, que l'opportunité s'offroit d'aller à la guerre, pour la bonne envie qu'il avoit par victoires et faicts illustres d'eterniser son nom. D'ailleurs trouva ceste occasion d'aller à ce voyage, pour oster et distraire ses filz des voluptez de Rome : et à ces fins feit Bassianus lieu-

tenant general de toute l'armée terre, et Geta de celle de la mer. Ilz partirent [1] de Rome sur la fin de l'hyver, et se faisoit porter Severus à bras par six hommes: car à cause des gouttes ne pouvoit monter à cheval, ny endurer la lictiere. Les Anglois sentans les Romains approcher de leur païs, envoyerent ambassade vers Severus, pour luy faire entendre les causes de la soudaine emotion faicte contre ses garnisons, et pour articuler accord avec luy, s'il estoit possible: mais tant s'en fault qu'ilz obstinssent leurs demandes, qu'il ne les voulut veoir ny ouyr. Desembarquée toute l'armée, et les ambassadeurs renvoyez sans response, avant tout œuvre, Severus voyant les entrées du païs marescageuses, pleines d'estangs et d'eauës, feit dresser une infinité de petits ponts portatifs, pour passer la cavalerie, et les chariots de vivres et bagages.

XLVIII. Les Anglois avoient de coustume en temps de guerre de sortir des villes, et alloient au devant des ennemis en ces marets et estangs, où se mettoient jusques soubz les aisselles tous nuds, et de là tiroient incessamment flesches ou coups de bastons longs aux ennemis: et comme on cuidoit tirer à eulx et les suivre, ilz se plongeoient la teste en l'eauë et les perdoit on de veuë: de maniere que il advenoit là chose qui n'advint gueres jamais en partie du monde, que cent hommes nudz en batoient mille armez. Tant s'en fault que ces

[1] L'an de Rome 960.

Anglois eussent armeures, qu'ilz n'avoient vestemens aucuns, fors un linge qui couvroit leurs hontes, et sur le nud se faisoient paindre en la poictrine de diverses couleurs, les dieux et amis qu'ilz honoroient le plus, et derriere leurs plus grands ennemis. Quelques fois quand estoient contraincts de combatre en campagne, portoient escuz en leurs bras, en forme de modelle, et demy espées fortes et larges sans fourreau : et si tost qu'ilz avoient du pis, se jettoient, comme dict est, aux marets. Le païs à cause des eauës, estoit presque tousjours nebuleux, et ne pouvoit on veoir la part où ilz se retiroient : et si quelques Romains alloient mal accompagnez au fourrage, ou ailleurs hors du camp, ilz estoient incontinent desfaicts. Severus partit son exercite en deux, et envoya son filz Geta d'un autre costé avec la cavalerie, et retint Bassianus avec soy. On continua la guerre long temps cruelle pour les uns et pour les autres. Les Romains assailloient courageusement les Barbares, qui ne craignoient la mort, et pour leur liberté se defendoient vigoureusement. Ainsi estoit le succez de la guerre douteux.

XLIX. Ce pendant Severus estoit extremement persecuté de la goutte, qui ne pouvoit bouger du lict, et laissoit gouverner Bassianus, qui pensoit plus à donner fascherie et perte à son frere Geta, qu'à vainore les barbares ses ennemis. Bassianus qui voyoit son pere goutteux, qui ne s'aydoit de pied ny de main, ne desiroit autre chose que sa

prochaine fin, tant estoit desireux d'imperer, jusques à soliciter les medecins et serviteurs de luy advancer l'heure par poison. Finablement Severus prevoyant que son filz desiroit sa mort, que ses domestiques le servoient mal, que ses medecins ne le visitoient plus, et que la vieillesse et maladie le vexoient, mourut [1] de pure tristesse. On dit que les dernieres parolles qu'il dict, furent telles: « Quand je fus empereur, je trouvay l'estat de « l'empire et de la republique en grande pertur- « bation: mourant je le laisse bien fort pacifique. « Puis que les affaires et le temps ne permettent « que face testament, je declare ma volunté su- « preme telle, que je laisse l'empire à mes deux « filz Antonins, pourveu qu'ilz soyent bons et « amateurs du bien publique: autrement les des- « herite ». Il commanda peu avant mourir, qu'on luy baillast de ses coffres deux images de fortune taillées en or, de belle et antique façon, pour en donner une à chacun de ses filz: et pource qu'elle portoient significations de l'empire, entendoit par là, que ses deux filz le partissent egalement, et que l'un seul ne s'en impatronast. Voilà la fin de l'empereur Severus, lequel ne pouvant estre vaincu par tant d'ennemis, mourut par l'ennuy de ses enfans. Severus vesquit septante et cinq ans [2], et

[1] L'an de Rome 964.

[2] Agé de soixante-cinq ans, suivant l'auteur même, qui le fait naître, comme on l'a vu au chap. I, l'an de Rome 899. Il ne régna que dix-sept ans, huit mois et trois jours.

impera vingt et deux. Son corps fut bruslé, et les cendres amassées et portées à Rome. Le senat par determination dict de luy ce que n'avoit auparavant dict d'aucun empereur, à sçavoir. « *Illum* « *nasci non debuisse, aut non mori* ». Que veult dire, que bon eust esté qu'il ne fut onques nay, ayant esgards aux cruaultez par luy commises, ou qu'il ne fust jamais mort, considerez les proufitz que l'empire en avoit receus.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'ANTONIN.

Antonin et Géta succèdent à Severe. II. *Il font leur entrée dans Rome, et les obsèques de leur père.* III. *Manière dont les Romains faisoient l'apothéose de leurs empereurs.* IV. *Haine réciproque d'Antonin et de Géta.* V. *Ils se déterminent à partager l'empire en deux.* VI. *Discours de Julie aux deux frères pour les dissuader de ce partage, et les engager à se réunir fraternellement.* VII. *Antonin assassine Géta.* VIII. *Il se retire au camp des soldats prétoriens.* IX. *Il pille les temples de Rome pour payer les soldats du secours qu'ils lui avoient donné contre ceux qui vouloient venger la mort de Géta.* X. *Discours d'Antonin au sénat pour justifier le meurtre de son frère.* XI. *Il fait mourir un nombre prodigieux des amis de Géta, et autres personnes de distinction.* XII. *Il fait massacrer le peuple, pour faciliter le chemin à sa voiture.* XIII. *Il visite la Germanie.* XIV. *Il se fait nommer Alexandre.* XV. *Il passe en Asie.* XVI. *Il va à Alexandrie.* XVII. *Il fait massacrer toute la jeunesse de la ville.* XVIII. *Il médite une trahison contre les Parthes.* XIX. *Lettre d'Antonin au roi des Parthes pour lui demander sa fille en mariage.* XX. *Réponse du roi des Parthes.* XXI. *Artabaze vaincu par les importunités d'Antonin, lui accorde sa fille.* XXII. *Antonin fait massacrer en trahison tout les citoyens de Parthénia.* XXIII. *Macrinus forme le dessein de se défaire d'Antonin.* XXIV. *Mort d'Antonin.* XXV. *Macrinus nommé empereur par l'armée.* XXVI. *Inceste d'Antonin avec sa belle-mere.*

Depuis l'an 964 jusqu'à l'an 970 de Rome, après J. C. 217.

ANTONINUS BASSIANUS[1].



Après la mort de l'empereur Severus en Angleterre, ses deux filz Bassianus et Geta succederent egalement à l'empire, continuans l'un envers l'autre leur haine et discorde, qui augmenta grandement, avec l'envie que chacun d'eulx avoit de demeurer seul successeur des estatz du pere sans avoir consideration à fraternité et proximité de sang. Bassianus le plus aagé des deux et le plus cauteleux et fin entrepreneur, commença à practiquer et gaigner le cueur des principaulx capitaines de l'exercite par parolles, promesses et presens, à fin de les induire à se faire nommer seul empereur, et chasser son frere Geta : à quoy ne voulurent entendre les gens de guerre, ains pour toute response,

[1] Qui impéra l'an du Monde quatre mille cent septante-quatre, (4164, après J. C. 164), et de nostre Seigneur Jesus-Christ, deux cens douze. *Allegre*. Surnommé Caracalla, par sobriquet, à cause d'une certaine espece d'habit Gaulois qu'il porta lui-même et fit porter à ses soldats.

luy feirent dire tant en general qu'en particulier, que puis qu'ilz estoient tous deux fils de Severus, et freres, et nommez empereurs par leur pere, et confirmez par l'exercite par serment de fidelité presté ès mains de leur seigneur Severus, ilz ne pouvoient ny devoient contrevenir à la volunté de leur maistre, et moins au serment presté. Bassianus ne pouvant obtenir ce qu'il cuydoit de ses capitaines, accorda du different qu'il avoit avec les Anglois, pour s'en aller à Rome, à la plus grande diligence qu'il seroit possible. Ce temps pendant Geta adverty que son frere mettoit extreme sollicitude à obtenir seul l'empire, dressa toutes les menées qu'il peut pour l'empescher: entant qu'en peu de jours on ne voyoit que secretes practiques, divisions et monopoles, chez l'un et chez l'autre. Bassianus et Geta estoient freres de pere et non de mere: car Bassianus estoit filz de la premiere femme de Severus, et Geta de la seconde femme, qui avoit nom *Julia*, femme de bonne noble maison Romaine, et qui avoit bon nombre de parens, qui employerent tous efforts à cuyder faire amis les deux freres, et pacifier ces troubles tant dommageables au bien public: mais leur travail fut vain, et n'y sceurent onques remedier.

II. A tant departirent les deux freres de Bretagne Angleterre, divisez de train et de volunté, et feirent porter quant et eulx les cendres de leur pere, qui furent receuës aux bonnes villes par où ilz passerent avec honneur et reverence très grande. Durant le temps de leur retour ilz avoient au long du chemin

chemin si mauvaise opinion l'un de l'autre, que jamais ne logerent ny mangerent ensemble, craignans d'estre surprins ou empoisonnez, ains avoient tousjours logis aux villes, en quartiers esloignez et separez. Chacun de son costé envoya messagers et lettres à Rome gaigner le devant, et s'emparer d'amis et de faveur, tant du senat que du peuple, bien cognoissans que longuement ne pouvoient estre conjoinctz à l'empire, et falloit que bien tost l'un en demeurast seul seigneur. Le jour qu'ilz entrerent en Rome, le peuple sortit hors pour les recevoir, et fut l'entrée meslée de tristesse et de joye : de tristesse, pour la mort et funerailles de Severus : de joye, pour veoir ses enfans, vifs et nouveaux empereurs. A l'entrée de Rome marchoient les deux freres d'un rang à cheval, vestus de pourpre en mesme parure, et les suyvoit le senat à pied, et quatre des plus anciens senateurs teste nue portoient sur les espaules en une capse de Licorne, garnie d'or et pierreries, les cendres de Severus. Le peuple accouroit à la file, hors la ville, faire la reverence et baiser le bort des habillemens des nouveaux empereurs : puis se prosternoient devant les cendres de Severus et l'adoroient. Entrez en la ville furent conduictz au temple de M. Aurelius, où arrivez au devant de son sepulchre, comme de personne par sainctete deïfiée, se jetterent de genoulx en terre et l'adorerent, et là tout auprès avec larmes meirent les cendres de leur pere. Un peu de temps avant que Severus allast au second voyage de la grand'Bretagne, il avoit commencé à faire edi-

fier à Campus Martius un sepulchre très sumptueux, où entre autres choses admirables, avoit faict mettre sept grandes colomnes avec leurs soubz-basses et chapiteaux, ausquelles estoient entaillées par grand artifice, partie de ses guerres, victoires et faictz illustres : mais fortune voulut que plus tost s'achevast sa vie, que ce tant magnifique œuvre.

III. Faictes les exeques de Severus par Bassianus et Geta ses filz, et à la mode antique son corps consacré, on meit son ame au nombre des dieux : chose que les Romains n'observoient à autres qu'aux empereurs : et l'ordre qu'on y gardoit, estoit tel. Lors qu'un empereur estoit mort, le senat determinoit s'il meritoit estre nombré entre les dieux, ou si après l'avoir ensevely, on l'oublieroit, et le laisseroit sans honneur comme un autre homme. Et s'il avoit esté tyran et mal vivant, le senat ne se trouvoit jamais aux exeques : et au contraire s'il avoit bien vescu et aymé le bien public, les senateurs y assistoient vestuz de deuil, et consacroient le corps. Pour ceste consecration on enterroit premierement le corps du prince mort sans aucune ceremonie, puis contrefaisoient une image de bois, la plus approchante du naturel qu'il estoit possible, representant le prince maigre, malade et pasle, et la mettoient sur un eschafault au milieu de la plus grande sale du palais royal, vestue des plus riches habitz qu'on se pouvoit adviser. A la gauche de ceste image estoient assis les senateurs par ordre, et du costé droict un nombre des plus nobles matrones de Rome, vestues de blanc :

qui estoit couleur de deuil entre les Romains. Ceste compagnie y venoit chacun jour au soleil levant, et n'en bougeoit jusques au soir, sans parler l'un à l'autre, et à peine s'osoient regarder, et ne faisoient autre contenance que de pleurer ou souspirer. D'heure à autre alloient et venoient medecins visiter l'image, et la pensoient, et tastoient le pouls comme si c'eust esté l'empereur vivant et malade: et disoient aux senateurs et matrones, qui le gardoient, que le patient ne vivroit plus gueres, et qu'il estoit hors d'esperance de guerison: dont les gardes jettoient cris, pleurs et gemissemens merveilleux. Ceste façon de faire duroit huict jours consecutifz: le septieme jour les medecins donnoient predictions, qu'il ne pouvoit plus durer, et le huictieme disoient à haulte voix, que le bon empereur estoit mort. Et lors les plus anciens des senateurs prenoient ceste image sur leurs espaules, et la portoient au lieu appellé *la Place vieille*, et la passoient par la voye sacrée, qui estoit une rue où n'osoit passer personne, fors ceulx qui portoient les empereurs morts, et les prestres. Au milieu de ceste place vieille y avoit un throsne de pierre, faict de degrez aux environs, montans en pyramide. Au plus hault estoit posée l'image de l'empereur, et tous les degrez pleins de jeunes garsons et de jeunes damoiselles des meilleures maisons de Rome, qui chantoient vers lugubres et funebres, et divers cantiques en la louange du defunct. De là portoient l'image en grande pompe au Campus Martius, auquel estoit erigé un autre eschafault

faict de bois fort sec, et au dedans force huyles et soulphre avec grande quantité de myrre, encens et autres drogues aromatiques et sentans bons. Tout le dehors estoit painct ou tapissé richement, et y estoient pourtraictes ses victoires et gestes memorables. Le corps figuré estoit mis au plus hault, assis en une chaire, les plus apparens Romains, les deux consulz, et le successeur de l'empire environnoient à cheval cest eschafault plusieurs fois, marchans par ordre, puis faisoient attacher subtilement au fin bout du plus hault de ce throsne un aigle en vie. Après que tous les estatz tant de la police que de la guerre, avoient faict leur tour et monstre, celuy qui devoit succeder à l'empire, avec une torche qu'il tenoit allumée en sa main, mettoit le feu au throsne, qui en un instant brusloit jusques au hault, mesmes le filet où estoit attaché l'aigle, qui s'en voloit en l'air jusques à perte de veuë: et lors le peuple crioit à haulte voix, que c'estoit l'ame du bon empereur qui montoit au ciel habiter avec les dieux. Ceste ceremonie estoit observée à Rome à tous ceulx qui par vertu meritoient estre mis et relatez au nombre des dieux: et depuis que ceste forme de consecration estoit decernée à quelqu'un, on luy pouvoit porter honneur et veneration après sa mort, et luy offrir sacrifices comme aux autres dieux.

IV. Après que Bassianus et Geta eurent mis fin aux funerailles de leur pere, tous deux allerent loger au palais imperial, et pour ne se pouvoir accorder du logis, le partirent en deux, et chacun print portiers, gardes et officiers à part, non sans

crainte d'estre surprins l'un de l'autre, se voyans tant près logez, et tant esloignez de voluntez. Ceulx qui avoient affaires d'importance à la cour, et ne pouvoient estre despeschez, obstant la dissension des deux freres, falloit que s'addressassent à leur mere, qui après avoir demandé separeement le vouloir de l'un et de l'autre, le rapportoit au senat pour en determiner : autrement si elle n'eust esté mediatrice, les affaires alloient en confusion et sans estre entendues. Les deux empereurs ne sortoient jamais ensemble du palais, si n'est pour aller au senat, ou au temple de M. Aurelius. Et leur pere Severus leur avoit commandé par testament, que chacune sepmaine ne feissent faulte d'aller offrir sacrifices en ce temple, en recordation du vertueux et très sainct fondateur. Bassianus et son frere Geta estoient de nature tant maligne, qu'ilz n'avoient autre soing et solicitude, que de faire tromperies, et songer malices, et practiquer nouvelles inventions, comme l'un jetteroit l'autre hors la grace et faveur du peuple : de sorte que la conduicte de l'empire ressembloit mieulx une confusion ou petite guerre civile, qu'une republique bien ordonnée. Le peuple monstroit plus d'affection à suyvre le party de Geta, pource qu'il estoit affable et gracieux, jeune, beau, et au demeurant superbe : et Bassianus au contraire noir, colere, malgracieux, dissimulateur et menteur asseuré.

V. Enfin ne pouvans mettre ordre à joindre leurs divisions et partialitez, adviserent entre eulx secretement de partir l'empire en deux parties egales,

par royaume, provinces et villes, et que le nom d'empereur demourast entier autant à l'un comme à l'autre. Bassianus prenoit pour sa part l'Europe, et Geta l'Asie, et partie de l'Afrique, et estoit leur fin et intention, que le partage faict, après qu'ilz auroient moyen de lever argent et gens de guerre, que l'un priveroit l'autre de sa part et de la vie, s'il pouvoit. Sur ceste deliberation envoyerent querir leur mere Julia, et les plus anciens officiers et serviteurs de la maison de leur feu pere Severus: ausquelz Bassianus feit entendre, que son frere et luy estoient d'accord de tous leurs differens, et bons amys, moyennant partage de l'empire faict entre eulx, par lequel l'Europe et le siege de Rome luy demeuroit, et son frere avoit l'Asie, et son principal siege à Antioche. Disoit aussi Bassianus que tous leurs meubles seroient divisez en trois portions, les deux à eulx, et la troisieme pour leur mere Julia. Avec ce que tous senateurs, capitaines, citoyens de Rome et autres, pourroient à leur volunté et plaisir, ou demeurer à Rome avec luy, ou suyvre son frere en Asie. Ceulx qui escoutoient, quand Bassianus parla de ce partage, n'y prenoient aucun goust ny contentement, voyans apertement que ce n'estoit que le chemin de faire ouverture à guerres immortelles, comme du temps de Pompeius et Julius Cæsar, d'Augustus et M. Antonius.

VI. Toutefois nul des assistans osa contredire à Bassianus, et feignit chacun de le trouver bon, sinon sa mere Julia, qui cognoissant que ce partage n'estoit que dissimulation, en visage triste et les larmes

aux yeulx, commença à dire à ses deux filz: «Bien
« vous puis nommer mes filz, ô filz de mon cueur,
« puis que toy, Geta, es produit de mes propres
« entrailles, et toy, Bassianus, nourry en mes bras
« près de mon cueur: et te jure par les dieux im-
« mortelz, que la nourriture que j'ay faict de toy
« en la compagnie de Severus ton feu pere mon
« mary, ne me cause moins d'amour envers toy,
« que la propre nature envers Geta. Tu sçais,
« Bassianus, que dès qu'il pleust à monseigneur ton
« pere, de me prendre à femme, et que je vins en
« son palais, combien que pour ton regard j'eusse
« nom marastre, si est ce que l'effect et œuvres ont
« tousjours esté de mere. Geta a eu tiltre de filz
« naturel, et toy de filz bien aymé, et comme tel
« t'ay entretenu selon mon pouvoir: tant que je
« peulx dire, que lors que l'un sortit de mon ven-
« tre, l'autre entra en mon cueur. Ne vous esba-
« hissez, mes enfans, si me voyez fondre en lar-
« mes, et souspirer jusques à perdre le parler: car
« si pouviez aussi aiseement veoir mon triste cueur,
« comme voyez mes yeulx tant humides, non moins
« de sang verriez sortir de l'un, que de larmes de
« l'autre. Si feu monseigneur et mary vostre pere
« voyoit ce que je voy, il desireroit n'estre jamais
« nay, et beaucoup plus ne vous avoir engendrez,
« puis que n'avez voulu croire voz amis, obeïr à
« vostre mere, ny accomplir ce qu'il vous avoit par
« testament commandé. Pourquoy estes vous tant
« ambicieux et insatiables? Qu'est-ce, mes enfans?

« veult l'un de vous usurper, ce que justement est
« laissé à deux? ne suffit ce grand, riche et fleuris-
« sant empire, qui contient le plus beau du monde,
» party à deux? Voulez vous contrevenir à la vo-
« lunté des dieux, qui vous a procreé freres, pour
« l'administration de si grand bien, et non pour
« estre divizez et ennemis? Ne sçavez vous que
« vostre pere pour vous laisser l'empire entier,
« vainquit et feit mourir Julianus, Pescennius et
« Albinus, qui l'usurpoient party en trois? et
« maintenant après qu'il est reuny, vous le voulez
« de nouveau diviser et ruiner? Ne sçavez vous pas
« que les princes qui ont les voluntez unies, n'ont
« besoing de faire partage des terres? N'avez vous
« pas ouy dire, que les princes pour acquerir hon-
« neur, et defendre leur bien, (qui sont deux cho-
« ses de singuliere recommandation) prennent les
« armes, et font la guerre? Si ainsi est, et votre
« question vient pour raison des biens et estats, ne
« vous a laissé vostre pere seul, plus que ne sçau-
« roient tous les seigneurs du reste du monde? Si
« vostre mescontentement provient de l'honneur,
« en est il de plus grand que estre empereur de
« Rome? O dieux immortels, je vous invoque et
« supplie humblement, de n'avoir esgard aux jeu-
« nesses de ces deux jeunes princes mal advisez:
« mais seulement aux grands services que leur pere
« vous a faicts, et aux larmes que la povre mere
« jette: ou autrement, si par là ne vous plaist
« d'estre propices, la memoire de monseigneur Se-

« verus est en danger d'estre perdue avec la gran-
« deur de l'empire. Si nous pensions, mes filz, que
« la division qu'avez faicte des terres de l'empire,
« fust occasion que doresnavant vous vous aymis-
« siez et entretinssiez comme freres, moy et toute
« Rome le trouverions très bon : mais que proufi-
« tera d'avoir divisé l'empire en deux parts, si vous
« autres mesmes estes divisez en cent mille ? Si vou-
« lez estre aymez des dieux et obeïs des hommes,
« accordez vous et satisfaictes par ce moyen à la
« volunté et commandement de vostre pere, à la
« priere de vostre mere, et au singulier desir de
« vos amis, et que plus est, à l'utilité de la republi-
« que et soulagement de ce grand empire. Advisez,
« mes enfans, que vous estes encore jeunes, et peu
« experimentez à la conduicte des grandes affaires,
« et que la jeunesse vous provoquera à beaucoup
« de vices, et faulte d'experience vous peult laisser
« tumber en diverses necessitez. Devez aussi consi-
« derer, que voz cueurs sont subjectz à passions,
« et qu'avez en vos maisons et suites grand nombre
« de flatteurs et mensongers, qui sont deux cho-
« ses grandement dommageables aux princes, car
« les passions sont cause de beaucoup d'injustice,
« et le mensonge et flatterie cause mescognois-
« sance : la passion et colere empeschent le jugement,
« et le mensonge nye ou dissimule verité. Si vous
« regardez que vous estes hommes, et moy femme,
« vous jugerez incontinent, que le dire d'une femme
« est peu de chose : mais s'il vous souvient que
« suis vostre mere, et qu'estes mes filz, vous esti-

« merez mon conseil bon, et excuserez le nom de
« femme pour le tiltre de mere. Si aymiez l'heu-
« reuse memoire de vostre pere, comme il vous
« aymoit cherement, vostre povre mere ne seroit
« aujourd'huy en peine de vous mettre d'accord:
« car si estiez vrays heritiers de son honneur et
« vertu, peu auriez de solicitude à vous debatre des
« biens et estats. Si ne vous voulez pacifier pour
« l'amour des dieux, pour l'esgard du bien public,
« pour le commandement de vostre feu pere, ab-
« baissez au moins vos cueurs aux prieres de vostre
« mere, et pensez que beaucoup de gens voyent
« voz dissensions, mais moy seule les pleure. Contre
« tout droict, contre le testament de vostre pere,
« le consens de vostre mere, le conseil de voz amis,
« au desceu du senat, avez entre vous party l'em-
« pire, ne considerans la desolation qui provient
« de division et partage, et ne faisans conscience
« d'affoiblir et mettre en pieces, ce que uny estoit
« invincible et perdurable. O dieux immortelz,
« pourquoy avez vous appelé monseigneur Severus,
« pour me laisser en tant de travaulx et angoisses?
« O dieux, puis qu'il vous pleut me donner deux
« filz, pourquoy ne me donnastes deux cueurs, ou
« plusieurs pour souffrir tant d'adversitez? O mes
« filz (combien que non filz de mon conseil), si vous
« estes miens par naturelle et legitime generation,
« pourquoy estes vous bastards et estranges par de-
« sobeïssance? Je ne sçay pour conclusion autre
« chose que vous dire, si n'est que puis que vous
« estes deux, et je n'ay qu'un cueur, je consens

« que le tiriez de mon corps, et le partiez entre « vous, comme avez party l'empire : et je vous jure « que vous trouverez dedans amour et peine : « amour, que je vous ay porté, comme mere af- « fectionnée : et peine extreme et inestimable, que « vos dissensions et voluntez esgarées y ont causé ».

VII. Pitié grande estoit d'ouïr lamenter l'imperatrice Julia, et encore plus grande de la veoir remplir l'air de souspirs, et la terre de larmes. Ayant mis à fin sa remonstrance, se leva de son siege et print de sa main droicte Bassianus, et de la gauche Geta, pour les approcher, faire embrasser et reconcilier : et feit joindre de si près les visages de ses enfans, et le sien entre deux, que l'un et l'autre fut mouillé de larmes de la mere. Beaucoup de Romains qui avoient ouy parler Julia si sagement, et voyoient le piteux spectacle, pleurerent amerement, sans dire un seul mot. Cependant ces deux priuces estoient tant passionnez de haine et fureur, et tant alienez de leur sang naturel, que lors que la mere parloit à eulx, chacun jugeoit facilement à les veoir, qu'ilz ne pensoient aucunement à ce qu'elle disoit, qui se cogneut en ce que les lamentations et souspirs ne les emeurent à compassion lors, ny depuis proufiterent les persuasions et remonstrances, et continua l'inveterée et maligne inimitié, jusques à faire estat de corrompre par faveur et deniers les gardes et cuysiniers l'un de l'autre, pour surprendre de trahison ou empoisonner. Bassianus voyant qu'il ne pouvoit parvenir par ce moyen secret à faire mourir son frere Geta, qui estoit aymé

et suyvy de plusieurs Romains, une nuict comme il pensa que chacun dormoit le plus, alla secrettement au palais de sa mere, où Geta faisoit sa demeure: et les trouvant qui reposoient ensemble [1], emeu de fureur bestiale, donna tant de coups de dague à son unique frere Geta, jusques à ce qu'il veid qu'il n'avoit plus de mouvement.

VIII. La mere esperdue voyant ainsi occire son filz entre ses bras, s'eslança plusieurs fois de tout le corps, pour cuyder sauver Geta: mais Bassianus ne cessoit pourtant de frapper, jusques que sa mauvaise volunté fust accomplie. Ainsi demeura Geta mort, et la mere blessée en une main, et ensanglantée par toute sa personne. Elle eut telle constance en ceste grande et subite adversité, et dissimula sa douleur avec telle asseurance de visage et contenance, qu'on ne l'ouyt oncques plaindre de la mort de son filz Geta, qui mourut en l'aage de vingt et deux ans. Bassianus en l'instant sortit à la court du palais, criant à haulte voix. « A l'aide, trahi-« son, trahison: mon frere Geta m'est venu assail-« lir jusques en mon lict pour me tuer, et sçachez « que me suis jetté en ceste court par une fenestre, « j'estois mort ». Lors commanda aux gens des gardes, qu'on le meit vistement hors le palais, et qu'on le conduisist à Mont Celius, où estoit le quartier et logis des compagnies pretorianes. Ceulx qui enten-

[1] Le 5 des kalendes de mars, l'an de Rome 965; ce qui répond pour nous au 25 de février dans les années où le mois n'a que vingt-huit jours, et au 26 dans les années bissextiles, où le mois de février a vingt-neuf jours.

XVIII.



Geta assassiné par son frère, en présence de sa mère.
T. X. P. 480.

A. Borel, Inv. et Del. 1787. L. M. Halbou, Sculp.

dirent le tumulte et la voix de Bassianus, cuiderent de prime arrivée, qu'il fust vray, que son frere Geta l'eust voulu tuer. A tant fut mené Bassianus sur la minuict vers les gens de guerre, qui oyans l'effroy accoururent au devant avec grand nombre d'autre peuple, qui conjecturerent incontinent, qu'il y avoit desordre et sedition entre les freres, ou avec leur mere. Dès que Bassianus se veid parmy les capitaines et autres membres de l'exercite, commença le genouil à terre, à louër dieu et sa bonne fortune, qui l'avoient sauvé des mains de son frere qui l'avoit voulu tuer, et ramené ès mains de ses amis et compagnons : et en recognoissance de la bonne volunté, qu'il disoit leur porter, et pour tesmoignage de sa liberalité, feit departir aux pretorians grandes sommes de deniers : et oultre la soulde ordinaire, leur feit donner provision de bledz pour un an, à eulx et leurs familles.

IX. Lendemain, la nouvelle divulguée par toute Rome, et la verité du faict de la traistreuse mort de Geta, les amis de Geta, qui estoient en grand nombre, se meirent en devoir de prendre les armes, pour cuyder faire à la chaulde de Bassianus, comme il avoit faict à son frere. Mais bien tost furent par les bandes pretorianes rompus et desfaicts. La plus part des Romains conceurent deslors mauvaise opinion de Bassianus, et ne se pouvoient taire de detester en public et privé, ce tant cruel fratricide commis au sacré palais, et entre les bras de la mere. Trois ou quatre jours après que Bassianus se veid asseuré de gens de guerre, et ceulx

de la faction de Geta vaincus, et que la temerité luy succedoit en prosperité, alla d'audace par tous les temples de la cité, et emporta en un jour tous les plus riches joyaulx que ses predecesseurs princes y avoient donné en cinq cents ans. Ce thresor fut departy entre les capitaines et soldats : qui se voyans riches et favoris de l'empereur, alloient par Rome faisans bravades, tuans leur ennemis, saccageans leurs maisons, et mettans à mort plusieurs familles, jusques à chercher à destruire toute une race et parenté, à fin qu'il n'en fust plus de memoire. Beaucoup d'illustres Romains determinerent de faire mourir Bassianus, pour le meschant commencement qu'il donnoit à son empire : toutefois après que ilz veirent ceulx de l'exercite tant desreiglez, et qu'il estoit à craindre, s'il n'y avoit empereur, que les gensdarmes meissent à sac toute la ville, retarderent pour un temps leur entreprinse. Bassianus emparé des thresors, vengé de ses ennemis, et accompagné des principaulx chefz des pretorians, delibera d'aller au Capitole parler au senat, faire les excuses de la mort de son frere, et s'insinuer en la grace des senateurs.

X. Ce que feit lendemain, où le senat assemblé, et luy assis au siege imperial, faisant chacun silence, parla ainsi : « Combien que je soye encore « bien jeune, ô mes peres senateurs, et peu expe« rimenté à l'intelligence de beaucoup de choses, « si est-ce que je cognoy evidemment, combien le « peuple Romain me hait, et est desplaisant de me « veoir tenir ce lieu, et auroit de joye à ma mort,

« comme il a de desplaisir en ma vie. Comme les
« princes sont le miroir où chacun regarde, aussi
« sont leurs œuvres incontinent veuës et jugées,
« provient de ce que le bien qu'ilz font, est loué
« de plusieurs, et le malfaict vituperé de tous. Ceulx
« qui font jugement des faicts des princes ne sont
« tousjours si justes, que leurs sentences soyent
« conformes à justice : car la louange est quelque-
« fois donnée par flatterie, et le blasme par malice
« ou envie. L'un des plus grands travaulx que nous
« ayons aux principaultez, est que ceulx qui par-
« lent de noz vies et de noz faictz, en parlent,
« non selon que vivons, mais comme nous les traic-
« tons ; pource que si les honorons et aggrandis-
» sons, ilz nous nomment non princes liberaulx,
« mais dieux : et si les mesprisons et chastions, ne
« sommes hommes, mais bestes ou furies infer-
« nales. Souventefois advient que chastions quelques
« uns, non tant de nostre mouvement et volunté,
« comme pour satisfaire au devoir imperial. Et tout
« ainsi que par remissions et pardons aggrandissons
« nostre clemence, aussi est il convenable que par
« rigueurs nostre justice soit crainte. Plusieurs
« jugent et blasment les vices des princes, lesquelz
« si estoient en leurs lieux, non seulement seroient
« vituperez, mais bien tost privez de leur estat :
« pource que sçavoir bien et sagement comman-
« der, n'est bien qui nous provienne de nature,
« mais fault que soit grace infuse des dieux. Or
« pour remetre nostre propos, je voy tout le peu-
« ple scandalisé de moy sans occasion : car je jure

« par tous les dieux, que si la verité des choses, « dont on me donne la coulpe, estoit assez entendue, on verroit facilement que suis innocent de « ce que temerairement on presume : mais la fortune m'est tant adverse, et le commun peuple « tant inconstant, qu'on tait de moy ce que tous « les jours je fais en public, et m'accuse lon de ce « qu'onques ne fut en ma pensée. O dieux justes, je « vous invoque et produicts à tesmoings, qui avoit « plus d'envie, ou Geta de me tuer, ou moy de le « faire mourir. Vous sçavez bien qu'ainsi que je « me reposois seul à ma chambre en mon lict, Geta « mon frere entra l'espée nue au poing, pour me « tuer de trahison, si promptement je n'eusse prins « armes pour me defendre. Doncques puis qu'il fut « aggresseur, et il a pleu à la fortune, que le combatant j'ay vaincu, pourquoy est-ce que les Romains mal informez me blasment? Quel plus grand « tesmoignage voulez vous de mon innocence, « qu'estant luy assaillant, et moy defendant, il a « esté du plaisir des dieux, que je luy aye faict ce « qu'il me vouloit faire? Personne ne se doibt persuader, qui ait tant soit peu de jugement, que « par envie ou premeditée malice j'ay tué mon « frere : car vraisemblablement je l'eusse faict en « secret, et hors le palais royal, comme chacun « sçait que j'en avois les moyens. Je ne veulx, et « ne puis nier que deusse traicter, aymer et honorer Geta comme frere : mais je ne veulx confesser que fusse obligé d'endurer trahison et injure « de luy : pource que comme il est honneste à la

« grandeur

« grandeur des princes de pardonner les faultes aux « hommes de basse condition, aussi leur est inde- « cent de souffrir oultrages de leurs egaux et sem- « blables. On a veu par le passé en cestuy et au- « tres empires venir deux freres ou plusieurs, en « succession, qui pour ne se pouvoir compatir et « accorder, se sont faictz la guerre et entretuez à « raison de ce que telz estats ne demandent ny « compagnon ny frere. Regardez de Romulus et « Remus, de Tyberius et Germanicus, de Titus et « Domicianus, de Marcus et Lucius, et autres « plusieurs freres, qui eurent tant de passions et « controverses au regime de l'empire, qu'on peult « dire d'eulx, qu'ilz furent plustost ennemis mor- « telz, que freres confederez de nature. Vous, mes « peres conscriptz, rendez hardiment graces aux « dieux, qui vous ont gardé incolume et sain vostre « prince, et delivré du danger de mort, et leur a « pleu que votre secret ennemy et le mien, soit en « lieu qu'il meritoit. O que les faictz des dieux sont « grands, incomprehensibles et occultes, qui font « toutes choses pour le mieulx, et pour les faire « redonder au proufit de l'homme! Comme Jupiter « premier et souverain des dieux, entretient en « soy la souveraineté et seigneurie des cieux, ainsi « veult il qu'en terre n'y ait qu'un qui ait le gou- « vernement de l'empire, et seroit chose mons- « trueuse de veoir deux personnes au regime de « cest estat, non moins que deux testes en un « corps. Selon qu'avons leu ès gestes des anciens, « et peu veoir de nostre temps par exemple, il n'est

« rien plus convenable à l'empire Romain, que « d'estre gouverné d'un seul : car la plus part des « guerres et dissensions survenues icy et ailleurs, « ont presque toutes prins leur source à la plura- « lité des gouverneurs. Dont provindrent les « guerres de Sylla et Marius, de Cæsar et Pom- « peïus, d'Augustus et M. Antonius, de Galba, « Otho, Vitellius et Vespasianus, et puis peu de « temps entre Severus, mon feu pere, et Pescen- « nius et Albinus? Toutes ces calamitez sont venues « en la miserable republique, de ce que plusieurs « en ont affecté desordonneement le regime. Posé « le cas que par testament mon pere eust com- « mandé que moy et mon frere Geta eussions la « succession de l'empire par indivis : si est ce que « beaucoup de gens, et des assistans mesmes, sça- « vent trop mieulx que ce fut par l'importune ins- « tance et priere de Julia ma marastre. Puis vous « entendez, qu'en ces actes plus fault considerer ce « que devoit faire, que ce qui a esté faict. D'ailleurs « pour le respect que devez avoir à l'empire, et « pour partie de la charge qui est appuyée à voz « prudences, vous n'aurez esgard aux calumnies de « mes malveuillans, ne au delict qu'ilz me pour- « roient imposer faulsement. Mais en toute tran- « quillité m'entretiendrez comme vostre bon frere « et compagnon, qui ne desire autre chose que la « prosperité de vous, de voz familles, et de la re- « publique ».

XI. Les senateurs ne feirent aucun semblant de luy faire response ny congratulation, et à peine le regardoient au visage : car communement le cueur,

ne daigne veoir par les yeulx ses fenestres, ce qu'il hait. Quoy que le peuple et senat monstrassent affections troublées, non pourtant laissa Bassianus d'entreprendre et executer les cruaultez de long temps conceuës en son esprit, et commença à faire occire inhumainement tous les serviteurs, domestiques et amis de son feu frere Geta, jusques à prendre vengeance des amis de ses amis: dequoy les Romains furent grandement scandalisez. Feit aussi mettre à mort peu de temps après, les senateurs et autres magistrats, qui avoient suivy la partialité de Geta, et les presteurs, questeurs, capitaines et gouverneurs de provinces, en quelque part de l'empire qu'ilz fussent, pour peu de conjecture qu'il eust qu'ilz eussent favorisé le party de son frere. Aussi feit tuer Lucilla, noble et ancienne matrone Romaine, sœur de l'empereur Commodus, et fille du grand M. Aurelius, laquelle les empereurs et illustres Romains avoient tousjours aymée et servie comme mere, et honorée comme imperatrix: de sorte que son palais estoit privilegié et reveré comme un temple. L'occasion de la faire mourir, fut pource qu'elle estoit allée au palais consoler Julia, de la deplorable mort de son filz Geta. Semblablement feit mourir plusieurs vierges vestales, accusant unes de rompue virginité, autres de trop severement gardée pudicité, mesurant le songé forfaict à sa bestiale volunté. Feit aussi occire Lætus, et Rufus chevalier Africain, son cousin germain, et l'invita à souper pour luy faire trencher la teste. Pompeianus homme

vaillant et experimenté aux armes et lettres, fut par son commandement assailly et tué en chemin : et faisoit courir bruit par Rome, que les larrons l'avoient assasiné. Papinianus jurisconsulte le plus renommé du monde en conseil et doctrine, et qui accompagnoit le plus souvent Bassianus, venant un jour du senat, et ayant faict compagnie à l'empereur, comme il avoit de coustume, jusques dans son logis, un bourreau aposté par Bassianus, d'une hache luy coupa la teste. Et peu après disoit Bassianus se mocquant, qu'il estoit marry qu'on ne l'avoit decolé d'une espée, non d'une hache. Feit aussi tuer le bon Petronius qui avoit tant louablement exercé durant quarante ans, les estatz de consul, senateur, edil, preteur et flamen, entant qu'il avoit merité tiltre de bon. Salmonicus Severus jurisconsulte, et orateur très facunde, et AElius Pertinax, filz à l'empereur Pertinax, et vray heritier des vertus de son pere, furent occis en mesme jour. Commanda semblablement tuer un autre Romain, qui avoit nom Chilo, fort homme de bien, pource qu'il avoit tousjours procuré paix entre Bassianus et Geta; mais adverty que les satellites venoient en sa maison pour le tuer, se jetta nud par une fenestre et se sauva. Il envoya gens en Sicile pour faire occire sa premiere femme, fille à Plautianus, qui avoit esté au paravant envoyée là en exil. Et pour mieulx executer sa cruelle volunté, feit faire curieuse et diligente cherche en Rome et par tout l'empire, de tous ceulx qui par consanguinité, affinité, ou autrement estoient ou pou-

voient estre du sang imperial, et les feit mettre à mort, tant hommes que femmes, cuydant par là destruire, abolir et perdre du tout la racine et memoire du noble, antique et genereux sang Romain. La boucherie estoit telle, que ne ayant loisir d'enterrer les corps des morts, on estoit contrainct de les brusler par les places, ramassez à monceaux.

XII. Non seulement estoit ce maudict empereur, cruel et inhumain, mais se prisoit de l'estre, et ne prenoit plaisir de parler d'autre chose: et alleguoit les exemples de Sylla, de Brutus, de Catilina, de l'un et de l'autre Gracchus, de Domician et Commodus, et de telles pestes de la republique. Un jour que on faisoit la feste des jeux Circenses à Rome, ainsi que Bassianus y alloit en un chariot mené de quatre chevaulx, ne pouvant passer à son ayse pour la grande multitude du peuple qui estoit parmy les rues, print tel despit et colere, qu'en l'instant manda venir les gens de guerre de ses gardes, et leur commanda de tuer sans aucun respect tous ceulx qui empeschoient son chemin. Le povre peuple plus apresté à regarder la feste, qu'à se defendre, estoit miserablement occis sans en rien avoir forfaict, et voyoit on le sang innocent des Romains teindre le pavé: et pour quinze ou vingt qui pouvoient avoir donné empeschement au passage du chariot, il en fut tué plus de sept mille. Le peuple Romain pour en faire court, ne beuvoit, mangeoit, dormoit, negocioit, qu'en crainte perpetuelle, attendans d'heure à autre d'estre plus tost tuez qu'accusez, ne voyans loy, hon-

neur, ne mansuetude naturelle quelconque, qui retardast ce cruel tyran d'executer ces meschantes voluntez.

XIII. Depuis que l'empereur Bassianus eut faict mourir son frere Geta, et prins vengeance de ses ennemis, et faict cruellement occire ses propres amis, entreprint un voyage en la Germanie[1] basse, avec deliberation de visiter par le menu ces provinces, et reformer l'estat des gens de guerre, qui desja par cessation de guerroyer, estoit addonné à voluptez pernicieuses. Tout un esté demeura au long de la riviere du Danube, ne faisant autres actes que chasser, pescher et jouer, si n'est que quelquefois alloit aux sieges de la justice ouyr playder, et luy mesme prononçoit les sentences. Il print en fantasie de choisir tous les plus beaux et plus forts jeunes hommes de l'Alemagne, pour estre de la garde de son corps : dont les Romains eurent grand mescontentement, estimans qu'il n'avoit plus gueres de fiance en eulx. Souventefois laissoit ses habits Romains, et alloit par les villes vestu à la mode Germanique : et à fin de mieulx ressembler, portoit la cheveleure longue et testonnée : chose qui desplaisoit fort aux Romains. Il devint si peu soigneux et curieux de son boire, manger, vestir, reposer et autres actes de sa santé, mesmes au travail, qu'il en faisoit moins de compte que le plus petit soldat de son camp. S'il falloit fossoyer, remparer ou demolir, il y estoit des premiers, usant le plus souvent de mesme pain et viande que les

[1] L'an de Rome 966.

pionniers, et couchoit comme les autres sur la terre: de sorte que tant s'en falloit qu'il se feist servir à la regale, que bien souvent mesprisoit ce qu'estoit necessaire à sa propre nourriture. Commanda que personne ne l'accompagnast en lieu qu'il allast, si expressement ne le commandoit, et que personne ne le nommast empereur ou seigneur, disant qu'il se contentoit d'estre appellé compagnon et frere: et tout cela faisoit pour se monstrer constant et endurcy aux travaulx, et humain et traictable envers chacun.

XIV. Il estoit tant amateur de la renommée d'Alexandre le grand, que passant par Macedoine, renouveloit edifices, statues et paínctures faictes en son honneur, et ne voyoit aucun temple ny autre lieu publique de magnificence, où ne feist tailler ou paindre les statues et trophées des victoires d'Alexandre. Mais il s'oublia grandement en ce, que par toute l'Asie faisoit dresser grands colosses d'un corps ayant deux testes, l'une representant Alexandre, et l'autre Bassianus. Le peuple se mocquoit par tout de l'audace et folie de cest estourdy, qui s'osoit comparer avec celuy qui entre les hommes n'avoit eu pareil. Ce pendant Bassianus s'enyvra tellement de son propre amour, et de l'opinion qu'il avoit d'estre conferé avec Alexandre, qu'il commanda qu'on ne le nommast desormais en tous actes et tiltres qu'Alexandre: et feit porter aux capitaines de son exercite le nom qu'avoient jadis les principaulx chefz de guerre d'Alexandre. Voulut que son armée fust divisée en trois,

dont l'une se nommast *Macedonique*, l'autre *Lycaonique*, et la troisieme *Spartane*, en memoire que les plus vaillans hommes de ces trois nations suyvirent Alexandre en toutes ses guerres.

XV. De Macedoine, Bassianus print son chemin vers Pergame, fameuse cité d'Asie, pour veoir le temple d'AEsculapius, pere de la medecine, et coucha plusieurs nuictz dedans, faisant croire que le dieu AEsculapius luy reveloit divers oracles concernans le gouvernement du bien public, et l'entretenement de sa santé. De Pergame s'en alla à Ilion, ville capitale du païs de Troye, où furent les guerres des Grecs et Troyans: laquelle trouva non seulement detruicte et ruinée, mais le lieu où elle estoit semé de blé. Il luy print fantasie de faire enterrer en ce lieu quelcun, comme on y avoit autrefois enterré Patroclus: et pour satisfaire à sa volunté, feit empoisonner un sien grand favory, nommé *Festus*, et le feit là ensepvelir en la maniere que les [1] Troyans mirent en sepulture Patroclus. Durant les exeques de ce Festus, Bassianus qui accompagnoit le deuil, tenoit en ses mains une retombe de verre pleine de vin, et buvant d'autant à tous, invitoit chacun à faire le semblable, comme pour mocquerie et du defunct et des assistans. Devant que Bassianus allast en Alemagne (comme dict est) il passa la Gaule transalpine, où feit mourir beaucoup d'hommes de maison et de reputation, et entre autres le proconsul de Narbonne, vieillard de grande authorité: de quoy le peuple Gaulois conceut contre luy haine et indignation

[1] Les Grecs.

bien grande. Passant une fois de Germanie en Asie par mer, la tourmente le molesta de telle sorte, que sa nef rompue en plusieurs pieces, à peine fut sauvé en un esquif. Dont depuis memoratif de ce peril, disoit: « Je ne sçay qui est celuy si fol, qui » a du pain et de l'eauë, et une piece de gros drap » pour se couvrir en terre, et se va mettre au » danger de la mer, et fust ce pour estre empe» reur ».

XVI. Après que Bassianus eut visité la plus part de l'Asie, s'en retournant par la Bithynie vint en Antioche, où fut receu avec triumphe et grandes ceremonies. De la print chemin vers la cité d'Alexandrie [1], qu'il desiroit singulierement veoir pour recordation du grand Alexandre, qui en fut fondateur. Comme les citoyens sceurent que l'empereur venoit, luy dresserent solennes festes, et magnifiques entrées, autant ou plus superbes, qu'ilz eussent onques auparavant faict à prince Grec ou Romain: pource qu'ilz avoient oui dire, que Bassianus estoit bien fort amateur de la memoire d'Alexandre. On envoya bien deux journées au devant reparer les chemins, ponts et passages. Le jour de l'entrée, tous les habitans sortirent de la ville le recevoir en ordre et parade, accompagnez de divers instrumens de musique. Aussi tost qu'il fut dans ville, mit pied à terre, alla aux temples, et y offrit sumptueux sacrifices. Signamment sur le sepulcre du grand Alexandre, devant lequel usant de magnificence imperiale, se despouilla d'une

[1] L'an de Rome 968.

riche robbe qu'il portoit, d'un accoustrement de teste fort riche, de chaines et anneaux, et mis les genoulx en terre, donna et offrit tout devant le sepulchre. Incredible fut le plaisir que les Alexandrins eurent de veoir un prince Romain vivant, faire tant d'honneur à leur prince Grec, de si long temps auparavant mort : et par ce respect portoient grand honneur à Bassianus, qui faisoit toute ceste parade avec dissimulation, non pour complaire aux citadins, mais pour s'asseurer d'estre le plus fort, et depuis faire mourir ceulx qu'il vouldroit.

XVII. De long temps Bassianus portoit haine à ceulx d'Alexandrie, à occasion de ce qu'on lui avoit rapporté, qu'ilz se mocquoient de luy, tant par parolles, que par comedies qu'ilz representoient, taxatives de ce qu'il se comparoit à Alexandre, et se nommoit Achilles et Hercules, et aussi de ce qu'ilz luy imputoient la traistreuse mort de son frere Geta : chose que Bassianus avoit plusieurs jours dissimulé pour s'en venger à un. Advint que la feste de l'entrée faicte, Bassianus commanda que tous les braves jeunes hommes, qui estoient en la ville, feissent une monstre en ordonnance de guerre hors les murs de la ville, disant qu'il avoit envie de les veoir, et faire habiller et marcher à l'antique, comme les capitaines d'Alexandre, et autres renommez princes Grecs. Chacun à ce commandement emeu de soudaine gloire, et curieux de la nouveauté, sortit à la campagne, de sorte qu'en peu d'heures toute la jeunesse d'Alexandrie se trouva en ordre au lieu destiné. Bassianus sor-

tit hors la ville d'un autre costé, avec tout son exercite en armes, et arrivé au lieu où se devoit faire la monstre, commanda que ceulx de la ville passasent devant luy un à un, pour les armer et equiper à son ayse. Ainsi que ces povres Alexandrins marchoient desarmez comme brebis, le meschant empereur feit signe aux siens de marcher contre les autres, et de les tuer : ce qu'ilz executerent avec telle furie et cruaulté, qu'en moins de deux heures toute la campagne fut couverte de morts et de sang, et fut telle la playe sur la desolée cité, qu'il n'y avoit habitant, qui ne fust tué ou pleurant les tuez. Le lieu où ce povre peuple fut meurtry, estoit une grand'plaine au long d'un fleuve, où fut si grande la boucherie et le sang respandu, que ce fleuve en demeura rouge tout le lendemain. Les Alexandrins ne se pouvoient excuser qu'ils n'eussent tort, d'avoir mesdit et s'estre mocquez de l'empereur : car combien que du mal ne se puisse dire que mal, si est ce qu'on doit espargner les princes, des faicts et oeuvres desquelz avons licence de juger en nos cueurs, mais non de leur reprocher par parolles. Si la faulte des Alexandrins fut grande, sans comparaison plus grande et execrable fut la cruaulté de l'empereur, qui devoit faire tout le contraire de ce qu'il feit : pource que les excellens et heroïques princes doivent chastier leurs subjectz à onces, et pardonner à livres et sans mesure.

XVIII. Peu sembloit de chose à Bassianus d'avoir saccagé, pillé, bruslé et ruiné la ville d'Alexandrie,

et les circonvoisins, ayant consideration à son inclination mauvaise et perverse : pour à laquelle donner continuation, imagina de faire un autre acte de cruaulté et trahison, tant hors de raison et meschant, que ceulx qui en veirent depuis l'execution, estimerent la precedente en comparaison de ceste seconde, bien petite. Ainsi qu'aux vertueux, une vertu provoque l'autre, de mesmes aux mauvais un vice ameine l'autre : de maniere qu'il y en a qui viennent à telle profundité de pechez et forfaictz, que plus n'en peuvent sortir. Or advint que Bassianus estant bien avant en l'Asie, eut envie de faire guerre, et rapporter victoire des Parthes : et n'ayant la hardiesse de les assaillir à guerre ouverte, brassa contre eulx une secrette trahison, qui fut de tant plus villaine et mal entreprise, qu'il n'en avoit occasion aucune : car lors les Romains et les Parthes estoient amis et confederez.

XIX. Sans communiquer l'affaire à nul de ses conseillers et capitaines, Bassianus envoya une solenne ambassade avec presens riches à Arthabanus roy des Parthes, et de sa propre main luy escrivit une lettre en ceste teneur : « Bassianus Antoninus « unique empereur des Romains, au grand roy « Arthabanus moderateur des Parthes, salut et « bonne fortune : Les très illustres et renommez « Romains mes predecesseurs (comme chacun sçait) « passerent souvent d'Occident en Asie, non pour « autre fin, que pour faire la guerre, et rapporter « victoires de ce grand païs, dont tu es maintenant

« roy : mais moy desirant tout le contraire, je me
« approche des Parthes pour te demander paix,
« telle qu'elle puisse estre asseurée et perpetuelle :
« car comme dict le proverbe, *Mieulx vault guerre
« que faincte paix*. Nous avons ouy dire et leu de
« noz antecesseurs, qu'ilz tenoient n'estre moyen
« au monde plus grand, de faire que les ennemis
« deviennent veritablement amis, que par mariages
« et alliances, pource que si ceulx qui se marient
« joignent inseparablement leurs corps, aussi font
« les parens et amis les cueurs. Combien que la
« coustume ayt esté à Rome, que les empereurs le
« plus communement espousassent filles Romaines
« extraictes de senateurs, consulz, ou autres anti-
« ques familles, si est ce que me voyant prince, et
« filz de prince, pour ne deroguer à l'estat, si mes
« fortunes ne l'empeschent, je ne me marieray on-
« ques qu'à fille de prince. Point ne me semble con-
« venable, que celuy qui est vassal et subject, aye
« tel credit, que de faire d'un prince souverain son
« gendre : avec ce que les femmes nées princesses,
« qui sont mariées à leurs semblables, sont des
« peuples plus aymées et honnorées, et les enfans
« qui en proviennent plus reverez et estimez. L'em-
« pire des Romains et le royaume des Parthes, sont
« pour le jourd'huy les deux estats du monde les
« plus fameux : et posé que plusieurs fois l'un ayt
« guerroyé l'autre, et qu'il y ayt eu divers succès
« de victoires, tant y a que l'un n'a jamais entie-
« rement subjugué l'autre. Or je suis prince et em-

« pereur pacifique des Romains, et toy des Parthes.
« Si toy et ton conseil l'advisez, je demanderois
« voluntiers ta fille en mariage, et si elle m'est
« accordée, ce sera faire de deux empires par
« guerre divisez, une concorde et confederation
« proufitable à tout le monde. Je ne te demande ta
« fille en mariage pour beaulté corporelle : cha-
« cun sçait que l'empire de Rome en a grand nom-
« bre d'aussi belles : ny pour les richesses : car
« j'en ay, graces aux dieux, autant ou plus que
« prince qu'on sçache nommer : ny pour m'aggran-
« dir de terres et vassaulx, en ayant assez : mais je
« desire singulierement, que de capitaulx ennemis
« soyons faicts amis immortelz, et que toute dis-
« corde et memoire des choses d'hostilité, soit à
« nostre endroict abolie et morte. Ne penses pas
« que ce que je t'escry, soit pour t'induire à me
« donner quelque faveur ou secours pour vaincre
« quelques ennemis, qui se soient revoltez contre
« moy : car tu pourras entendre par ces miens am-
« bassadeurs que t'envoye, que mon feu pere me
« laissa les subjectz à l'empire tant obeïssans, que
« depuis ilz n'ont seulement de franche volunté
« faict ce que j'ay commandé, mais aussi demandé
« nouveaux commandemens. Si en ce que je t'es-
« cris, as crainte qu'il y ait deception, je te prie
« penser qu'il n'y a que moy en danger d'estre de-
« ceu, et est la raison, que tu ne mets à l'adven-
« ture qu'une fille, et j'y mets ma personne, ma
« reputation et mon honneur, mesmes en ce que je

« le fais au desceu du senat et peuple Romain. Je « ne t'en dy autre chose pour le present, sinon que « je te prie prendre en gré les presens que mes am- « bassadeurs te donneront, et croire ce qu'ilz te di- « ront de ma part ».

XX. Dès que le roy des Parthes eut leu les lettres, et entendu les ambassadeurs de l'empereur Bassianus, feit response en ceste sorte: « Arthabanus roy de l'antique royaume des Parthes, à « Bassianus Antoninus unique empereur des Ro- « mains, salut et prosperité: « Je rends grace aux « dieux immortelz avant toutes choses, de ce qu'ilz « ont mis en ton cueur ce dont nous escris, et nous « mandes par tes ambassadeurs, chose qui ne pro- « vient du conseil des hommes, qui veulent tous- « jours guerre, mais de la seule volunté des dieux, « qui sont autheurs de paix. En ce que mandes que « tes predecesseurs sont venus souvent en ce païs, « pour faire la guerre aux Parthes: considere que « l'ambition qui les aguillonnoit à nous faire guerre « injuste, les a conduicts jusques à veoir souvent « pertes grandes et de reputation et d'honneur. « Quant à ce que me demandes par ta lettre et mes- « sagers, je suis obligé par beaucoup d'occasions à « te l'octroyer, et ne le vouldrois desnier pour la « vie, mesmes que le tiltre de paix est tant desirable « de toute personne capable de raison, que mon « honneur sauve, je ne le sçaurois refuser. Tu dis « que l'alliance du mariage est grand moyen de re- « concilier amis, je le concede: mais la reigle n'est

« tant generale, qu'on ne voye souvent dissensions « intestines entre proches parens. Mon bisayeul es« toit beau pere du roy Arsacidus, neantmoins l'un « tua l'autre en bataille. Entre vous autres mesmes, « Pompeius qui avoit espousé la fille de Jule Cæsar, « fut vaincu et ruiné par son beau pere, entant que « l'alliance n'empescha qu'ilz n'eussent entre eulx » grande guerre. Le prince qui craint les dieux, et « qui n'est mutin de nature, ne peult trouver plus « prompt et meilleur moyen de paix, que d'estre en « repos en ses terres, et ne chercher rien de l'autruy « par ambition et curiosité. On offroit à mon pere « de plusieurs estranges païs, mariages opulents et « nobles, à quoy ne voulut onques entendre, et me « disoit qu'il avoit veu de son temps beaucoup de « provinces et royaumes perdus pour avoir prins es« tranges alliances par mariages, que fut l'occasion « qu'il ne voulut permettre que fusse marié de na« tion estrange : et me dict sur l'heure de son trespas, « entre autres sainctes admonitions, que ne ma« riasse mes enfans hors ce royaume. J'ai eu trois filz « qui me sont morts, et ne me reste que une fille, en « laquelle est toute mon esperance, et s'il plaist aux « dieux, et mes fortunes le permettent, je luy vou« lois pourchasser mary naturel et originaire de ceste « province, qui succedast à mon royaume et estatz, « l'aymant trop mieulx orné de vertus et bonnes « meurs que de richesses. A ce que mandes, que « l'empire des Romains et royaume des Parthes se « pourroient commodement unir, tu as raison en

« ce

« ce que dis, si tant facile estoit l'executer, comme « le promettre. Comment est il possible joindre « et confederer deux nations tant estranges en con- « ditions, tant differentes en façons de vivre, dis- « tinctes en langage, separées de distance, et re- « gies soubz diverses loix? Puis qu'entre vous et nous « nature a mis tant de mer, tant de terre, et tant « de montagnes, comment de corps tant loingtains « et separez se pourroient joindre les esprits? Les « dieux qui par leur bonté pourvoient aux necessi- « tez des hommes, ne nous ont sans cause esloignez « les uns des autres: par ainsi folie seroit cuyder « unir, ce qu'à juste occasion ilz ont divisé. Si d'ad- « venture tu as besoing de gens pour la conduicte de « ta guerre, d'argent, ou de vivres, je t'en envoye- « ray voluntiers, pourveu qu'establissions entre « nous une bonne et asseurée paix, qui redonde au « soulagement de noz subjectz, avec serment so- « lenne, que soyons desormais amis et freres, par « alliance d'armes. Quant à ma fille unique que de- « mandes en mariage, je ne la te puis octroyer, es- « tant tout resolu de ne la marier à prince estranger, « quel qu'il soit. J'ay receu de bon cueur les dons et « presens que m'as envoyé, et t'en mercie: je t'en « renvoye d'autres, non tant riches et magnifiques, « si est ce que par iceulx cognoistras que les roys « des Parthes ont des thresors acquis, et gran- « deurs de courage à les despendre. Non autre « chose, sinon que les dieux te soyent en garde,

« et que de moy et toy puissions veoir bonne for-« tune ».

XXI. Ayant Bassianus receu ceste lettre, monstra grand signe de mescontentement, de ce que le roy des Parthes luy refusoit sa fille en mariage : ce nonobstant ne cessa d'en escrire encore, et renvoyer ambassades et presens, pour impetrer par importunité ce que par volunté ne pouvoit obtenir. Le roy Arthabanus se voyant pressé et de langage et de profuse liberalité, pensa que ce grand empereur demandoit sa fille à bonne fin, et se laissa vaincre à l'opinion de ses amis, qui en l'instant luy conseillerent de prendre l'alliance d'un si grand seigneur, luy remonstrans, qu'à faulte de ce faire pourroit irriter celuy qui de son propre mouvement demandoit amitié et association. Divulguée la nouvelle par toute l'Asie que la fille du roy des Parthes se marioit avec l'empereur des Romains, Bassianus soubz ceste couverture dressa son chemin vers la cité, où le roy faisoit le plus de sa residence, et passant par bonnes villes de ce païs, tant s'en fault qu'on luy feist resistence aucune, que chacun le recevoit honorablement et en grand'pompe, soubz umbre du futur mariage. Luy de sa part faisoit de grands biens aux peuples qui le recevoient, couvrant par là la malice desjà conceuë en son cueur.

XXII. Arrivé Antoninus à la cité de Parthenia[1] capitale de la province, et en laquelle le roy estoit, on dressa entrée magnifique, et alla le roy mesmes

[1] L'an de Rome 969.

au devant de son futur gendre, en aussi bonne deliberation de le traicter en bon amy et allié, que Bassianus de le ruiner comme traistre et infidele. Avec le roy marchoient tous les grands seigneurs de sa maison et de tout le païs, avec les bourgeois et plus honorables et riches citadins, avec tel ordre et parure, qu'ilz monstroient combien leur prince estoit grand et obeï, et ses subjectz riches et obeïssans. Ainsi comme les Parthes commencerent à se joindre avec les Romains pour les saluer et recevoir avec infiny nombre d'instrumens de guerre et de musique; Bassianus donna signe aux siens de courir sus à ce peuple, avec telle furie et cruaulté, que en moins d'une heure tout fut passé au fil de l'espée. Le roy voyant le desordre, monta sur le cheval d'un sien page, et pource que l'heure estoit jà tarde, se sauva de vistesse. Les Romains entrerent en la cité, tuans ce qu'ilz rencontroient, et saccagerent le palais royal, et le meilleur de la ville : puis y bouterent le feu, avec insolence indigne d'hommes, non que de Romains. Voylà comme il vainquit les Parthes, ou à mieulx dire, les vendit et trahit inhumainement. Bassianus ayant parachevé ce bel œuvre, escrivit au senat qu'il avoit reduit à l'obeïssance des Romains, toutes les meilleures provinces d'Orient, ou par intelligences, ou par force d'armes, se vantant que nul de ses predecesseurs l'avoit egalé en victoires. Le senat



ignorant encore la trahison faicte aux Parthes, feirent feux de joye, processions et triumphes, et dresserent statues en plusieurs lieux de Rome, en l'honneur des victoires d'Antoninus Bassianus. Mais peu de temps après que les Romains sceurent la verité de la trahison, et de ceste desfaicte tant cruelle et bestiale, ilz n'en eurent moins de regret et honte, que les Parthes de perte.

XXIII. Bassianus sorty de la terre des Parthes, vint à la province de Mesopotamie: et pource que c'estoit sur l'autumne, et le païs estoit bon pour la chasse de la grosse beste, feit là quelque sejour. Il y avoit en son armée deux capitaines qui avoient la superintendance de tout le reste, desquelz l'un avoit nom Audentius, l'autre Macrinus. Audentius estoit peu expert à manier les affaires politiques, mais bien entendant l'art militaire, preux et hardy. Et Macrinus au contraire, grand embrasseur et conducteur d'affaires forenses et publiques, et aucunement remis et froid aux entreprinces des armes. Bassianus portoit faveur à Audentius, et vouloit mal à Macrinus, et ne cessoit de mal dire de luy aux autres capitaines, l'appellant couard, vicieux et gourmant, le menaçant, que si tost qu'il seroit à Rome, luy osteroit la charge qu'il avoit. Macrinus qui estoit sage, docte, et sçavoit dissimuler à poinct, quand on luy disoit que l'empereur mesdisoit de luy, « En cela (respondit il) « faict monseigneur Bassianus office de bon mais-

« tre, qui me corrige comme bon pere, non « comme ennemy ». Ce pendant Macrinus avoit jà conceu telle haine contre luy, que le succez monstra depuis combien elle estoit grande. Advint que comme Bassianus estoit naturellement curieux de sçavoir secretz, non des hommes seulement, mais des esprits par enchantemens et magie, se craignant de mourir par surprinse et trahison, communiquoit tous les jours avec devins et magiciens s'enquerant d'eulx combien devoit vivre, et comment mourir. Et voyant que ceste canaille de sorciers par flaterie luy promettoient tousjours heureuse vie et honorable fin, se doubta qu'ilz faisoient office plus de mensongiers que de pronostiqueurs, et les chassa de sa maison. Lors escrivit à Maternianus l'un de ses gouverneurs de Rome, qu'il aymoit sur tous autres, une lettre de sa main, par laquelle luy mandoit qu'il s'enquit à Rome avec solicitude et diligence, de tous les augures, enchanteurs et magiciens, combien de temps il devoit encore vivre, de quelle mort mourir, et qu'il sceust s'il estoit possible, s'il y avoit aucun qui pourchassast d'estre empereur après luy. Maternianus executa promptement sa charge, et pour la malveuillance secrette qu'il portoit à Macrinus, escrivit à Bassianus qu'il avoit trouvé pour toute resolution, que s'il vouloit imperer longuement, falloit faire mourir Macrinus. Quand le courrier qui portoit ceste nouvelle, arriva, Bassianus montoit à cheval pour aller à la chasse, et ne pensant

que ce fust la response de ce qu'il avoit escrit, commanda à Macrinus d'ouvrir le paquet, et luy rapporter de voix ce qu'il contenoit à son retour de la chasse : et s'il estoit besoing, qu'il y pourveust ce pendant. Macrinus ayant leu les lettres, mesmes celle que Maternianus escrivoit de le faire mourir, estima une grande fortune, que ce secret luy fust tumbé entre mains, estimant que si Bassianus eust leu ceste lettre premiere, il eust esté tué sur le champ. Lors craignant que Maternianus n'escrivit encor un coup mesme chose, delibera de prevenir, et faire à Bassianus, ce qu'il luy vouloit faire.

XXIV. Entre ceulx qui avoient la garde du corps de l'empereur Bassianus, y avoit un soldat qui se nommoit *Marcialis*, duquel le frere peu avant avoit esté pendu par le commandement de Bassianus sans occasion. Dès que Macrinus eut pensé que la memoire de la recente mort du frere estoit encore bouillante au cueur de Marcialis, il ne cessa de le pratiquer par tous moyens qu'il peut, pour le rendre son amy intime et familier, et à ce l'incita par beaucoup de bienfaicts et presens. Et aussi tost qu'il le cogneut estre gaigné et fort indigné contre Bassianus, luy persuada facilement de le tuer : ce que Marcialis accepta voluntiers, et promeit de le faire. Estant Bassianus en une cité de Mesopotamie nommée *Carruca* alla visiter le temple du dieu Lunus, qui estoit distant de la cité entour une lieuë. Advint qu'en chemin luy print envie d'aller à ses af-

faires, et pour ce faire meit pied à terre et s'esgara de sa troupe un peu loing dans une espesse saulçoye, accompagné d'un seul page. En cest instant Marcialis, qui ne cherchoit que l'occasion de se venger, et tenir ce qu'avoit promis à Macrinus, entra en ladicte saulçoye, où ayant trouvé l'empereur baissé pour faire sa naturelle necessité, d'un coup de lance le perça à travers le corps, et le cousut contre terre [1]. Le coup fut si mortel, que sans se mouvoir, par là où entra la pique, sortit la vie. Marcialis laissant l'empereur mort, et le page tant esperdu qu'il ne sçavoit que dire, monta à cheval, pour fuyr : mais la garde imperiale, qui estoit près, voyant encor sa lance sanglante, luy coururent sus, et le tuerent. Voilà quelle fut la fin du malheureux empereur Antoninus Bassianus, qui justement fut puny, comme il advient à telle sorte de tyrans, et comme les dieux le permettent.

XXV. Au mesme jour que l'empereur Antoninus Bassianus nasquit, au mesme fut il tué, à sçavoir le huictieme d'Apvril, après le quarante troisieme an de son aage, et sixieme de son empire. Le premier qui arriva au lieu où il fut tué, fut Macrinus, lequel pleura sa mort si dissimuleement, comme s'il en eust esté innocent. L'adventure fut grande pour luy, de ce que Marcialis fut occis avant deceler l'entreprinse, et chacun cuydoit que Marcialis n'eust tué l'empereur pour autre respect, que pour venger la mort de son frere. L'histoire dict, que

[1] L'an de Rome 970.

Nemesianus et son frere Apollinaris, et Martius Agrippa, estoient de la conjuration, pour mescontentement qu'ilz avoient des cruaultez et inhumanitez de Bassianus. Macrinus lendemain que l'empereur fut tué, feit brusler le corps, et mettre les cendres en capse d'or, et les envoya à Julia marastre de Bassianus, qui estoit lors en Antioche: laquelle voyant son filz mort, beut un peu de poison, dont le jour mesme mourut. Estans les choses en cest estat, nouvelles vindrent à l'exercite des Romains qu'Arthabanus roy des Parthes venoit à la suite de Bassianus, pour venger l'injure qui luy avoit esté faicte, et avoit faict serment solenne avec tous ses capitaines et chevaliers, de ne s'en retourner vifz en leurs païs, sans premierement avoir faict mourir Bassianus. Les Romains se trouverent confus et estonnez, tant pour se veoir en païs estrange, hors d'espoir d'estre secourus, que pour la nouvelle mort de leur prince: et d'autre part leurs ennemis estoient près. Et par commune deliberation creerent empereur Audentius homme d'honneste vie, et de longue main experimenté aux guerres. Mais il ne le voulut accepter, s'excusant qu'il estoit vieil et maladif, et remonstrant que ceste election ne pouvoit porter sinon travail à luy, et dommage à la republique. L'exercite Romain demeura deux jours sans empereur, et jusques à ce qu'au refus d'Audentius, Macrinus fut nommé empereur, plus par necessité, que par commun accord des gens de guerre, ne pouvans plus longuement estre sans

chef, pource que l'ennemy estoit près, et ceulx qui meritoient l'empire, loing.

XXVI. En ce que dessus avons faict mention de Julia marastre de Bassianus, est à noter, qu'elle estant vefve et retirée au palais royal, Bassianus la veid en esté un jour de feste à demy nuë, et esprins d'amours luy dict, « S'il estoit permis de renoncer « ce mot de marastre, que je te doy, je te tien« drois voluntiers pour amye bien aymée ». « Si tu « le veulx, respondit elle, tu le peulx. Car que « n'est il permis à l'empereur, qui donne loix aux « autres, et n'y est en rien subject »? La demande prompte qui trouva response de mesmes, causa que Bassianus coucha avec sa belle mere, et adjousta aux precedens crimes cest inceste inhumain. Bassianus fut naturellement enclin à mauvaises complexions: et si son pere estoit cruel, il le fut au double: au reste intemperé au boire et manger, et encor plus licencieux au parler. Dès ses jeunes ans n'estoit aymé ne des siens, ny des estrangiers, excepté des bandes pretorianes, pour la tolerance qu'il leur donnoit à mal faire. Il feit certains edifices en Rome notables et beaux: en especial, des thermes et baings qu'il appela de son nom, tant magnifiques en matiere et manufacture, qu'ilz excedoient les plus riches structures de Rome. Feit aussi une porte qui se nomma *Severiane*, en memoire de son pere, en laquelle feit insculper les victoires de son pere, tant celles qu'avoit euës devant l'empire, comme après. Il fut le premier qui porta à

Rome l'image de la deesse Isis, et feit en son honneur construire un temple, et y establit prestres. Il ne laissa aucuns filz legitimes, ny autres, fors Heliogabalus, qu'il eut par inceste d'une cousine de Julia sa marastre et sa femme, comme dirons en l'histoire suivante.

SOMMAIRE

DE LA VIE D'HELIOGABALE.

Naissance d'Antonin Varius, surnommé Héliogabale. II. *Crédit de Mésa.* III. *Elle envoie Antonin au temple du dieu Héliogabale, dont il devient prêtre, et porta depuis le surnom.* IV. *Macrin élu empereur après la mort de Caracalla.* V. *Sa mauvaise conduite.* VI. *Macrin éloigne de la cour Mésa.* VII. *Elle forme le projet de faire ôter l'empire à Macrin pour le donner à Héliogabale.* VIII. *Héliogabale proclamé empereur.* IX. *Comment Macrin reçoit cette nouvelle.* X. *Lettre de Macrin à Mésa.* XI. *Réponse de Mésa.* XII. *Préparatifs de Mésa.* XIII. *Fier et singulier propos qu'elle envoie tenir de sa part à Macrin.* XIV. *Bataille, défaite et mort de Macrin.* XV. *Conduite sage de Mésa après la victoire.* XVI. *Lettre de Mésa au sénat.* XVII. *Le sénat confirme l'élection d'Héliogabale.* XVIII. *Mauvaise opinion qu'Héliogabale fait concevoir de lui. Mésa se retire en Phénicie.* XIX. *Débauches d'Héliogabale.* XX. *Sa vie et ses goûts bisarres et ridicules.* XXI. *Lettre de Mésa à Héliogabale.* XXII. *Diverses loix bonnes ou mauvaises d'Héliogabale.* XXIII. *Ses trois mariages.* XXIV. *Mariages burlesques qu'il fait contracter solemnellement à des statues de dieux et de déesses.* XXV. *Comment il célébra et termina les jeux du Cirque.* XXVI. *Cruauté*

atroce d'Héliogabale. XXVII. *Espèce de lotterie bisarre qu'il établit à Rome.* XXVIII. *Autres meschancetés ou infamies d'Héliogabale.* XXIX. *Dépense de sa table.* XXX. *Divertissemens bisarres, cruels ou infâmes qu'il se procuroit dans ses banquets et dans les fêtes publiques ou particulières.* XXXIII. *Enormité et ridiculité de son luxe.* XXXIV. *Il associe son cousin Alexandre à l'empire.* XXXV. *Il fait préparer des riches instrumens pour sa propre mort.* XXXVI. *Il entreprend d'ôter à Alexandre le titre de César et la vie.* XXXVII. *Il fait abattre ses statues. Sédition que cet ordre excite, appaisée par Mésa.* XXXVIII. *Il bannit tous les sénateurs de Rome.* XXXIX. *Il est tué.* XL. *Il est le seul empereur à qui on n'ait pas donné la sépulture.*

Depuis l'an 957, jusqu'à l'an 975 de Rome, après Jesus-Christ 222.

HELIOGABALUS[1].



La seconde femme de l'empereur Severus avoit nom *Julia,* qui fut mere de Geta, et marastre de Bassianus. Ceste Julia lors qu'elle se maria avec Severus, mena avec soy à la cour et palais imperial, une sienne sœur aisnée, nommée *Mesa* jeune dame assez belle, mais au reste prompte d'esprit, et fine et caute à l'intelligence et conduicte d'affaire. Ceste Mesa avoit avec soy deux de ses filles, jeune damoyselle, appelées l'une *Semiamira*, l'autre *Mammea*, qui nasquirent au palais de l'empereur Severus, et se nourrirent depuis en la cour de Bassianus son filz. Les Historiographes qui ont escrit de ce temps, ne font aucune mention, qui fut mary de Mesa, ny pere de Semiamira et Mammea, et par ainsi se presume qu'elles fussent conceuës en adultere, ou que le pere fust homme de

[1] Qui impéra l'an du Monde quatre mille cent octante un, (4218, après J. C. 218), et de nostre Seigneur Jesus-Christ, deux cents dix-neuf. *Allegre.*

basse condition. Mesa demeurant au palais de Severus avec deux jeunes et belles filles, Bassianus filz de Severus eut accez à Semiamira, et eut d'elle un filz, qu'on appela *Antoninus Varius*. Et à fin que Julia sa tante ne le sceust, et que la jeune damoyselle ne fust diffamée, l'ayeule donna si bon ordre à couvrir ce faict, qu'il ne fut oncques nouvelles au palais ny ailleurs, que la damoyselle eust esté grosse, ny enfanté, mais fut baillé l'enfant à nourrir secrettement. L'antique race de Mesa estoit d'une ancienne cité de Phenicie, nommée *Emesa*, près laquelle avoit esté autrefois une cruelle bataille entre les Rhodiens et les Pheniciens. Dont par resolution cest Antoninus Varius, depuis Heliogabalus, fut de la partie du pere filz à Bassianus, et de la mere filz à Semiamira, conceu en adultere, comme dict est.

II. Depuis que cest enfant eut cinq ans on le mena au palais, où se nourrissoit avec sa mere et ayeule, sans que du vivant de Bassianus on osast dire qu'il fust sien, pour cause de Julia qui abusoit de Bassianus son beau filz. Mesa estoit femme tant pleine d'astuce et sage, que du temps de Severus elle gouvernoit paisiblement, et commandoit à tous, et non moins en l'empire de Bassianus, vers lequel avoit si grand credit et faveur, qu'il ne despeschoit rien sans elle à Rome: et si la faisoit conduire avec soy hors Rome pour le conseiller aux guerres. Ceste femme estoit libre au parler, et moins prudente à la conservation de sa chasteté, qu'il n'appartenoit à femme estant en si hault lieu: mais au demeurant

elle usa de son credit avec tel heur, qu'en quinze ou seize ans elle fut riche jusques au comble : avec ce qu'elle sceut très bien employer à son proufit la grandeur de l'imperatrix Julia sa sœur. La seconde fille de ceste Mesa, nommée *Mammea*, eut à mary un consul Romain, et eurent un filz appelé lors *Alexius*, qui depuis fut Alexandre l'empereur : en maniere que Mesa veid sa sœur imperatrix, et deux de ses nepveux empereurs.

III. Elle craignant que Julia ne s'apperceust quelque jour que Antoninus Varius estoit filz à Bassianus, delibera de l'envoyer avec le filz de Mammea en son païs de Phenicie, pour les faire nourrir et endoctriner. Il y avoit en ceste province un sumptueux temple dedié au dieu Heliogabalus, qui estoit de magnifique architecture sans statue ou painture quelconque dedans, fors une pierre de porphyre au milieu, faicte en pyramide, en laquelle estoient gravées les figures du soleil et de la lune, si menu qu'on les perdoit presque de veuë. Ceulx de ce païs avoient opinion, que ce temple n'estoit fabriqué de main d'homme, mais que les dieux avoient envoyé ceste pierre tant belle des cieulx : qui estoit occasion, qu'on y offroit grands sacrifices et dons precieux, ét y alloit on par devotion de diverses parties de l'Asie. Il y avoit en ce temple, non seulement prestres, mais un grand nombre de philosophes, à fin que les uns sacrifiassent, et les autres endoctrinassent : et y avoit assez bien pour subvenir à la nourriture de tous. Quant Heliogabalus eut quatorze ans, et son cousin Alexius

douze, leur ayeule Mesa les meit en ce temple, pour apprendre les coustumes et cerimonies de sacrifier, et estudier aux bonnes lettres: ilz estoient vestus là dedans comme les prestres, de longues chemises de lin, frangées d'or, robbes longues jusques en terre, boutonnées par devant et par les manches, et un chapeau grand et poinctu, couvert de soye, les pieds descouverts dessus, anneaux de plomb ès petits doigts, et d'or aux poulces: et tenoient telle reigle, qu'ilz mangeoient seuls, et couchoient seuls en leurs chambres. Et pource que Antoninus fut prestre du dieu Heliogabalus, qui vault autant à dire, *comme prestre du soleil*, depuis on le nomma *Antoninus Heliogabalus*, et porta tousjours, voyre estant empereur, l'habit sacerdotal, et se faisoit payer tous les ans de sa portion de la rente du temple, où avoit prins l'habit. Heliogabalus estoit de moyenne stature, cheveux roux, visage blanc, bouche petite, peu de cheveleure, et barbe espesse, et les jambes un peu courtes. Estant ainsi jeune, beau, et representé à l'advantage par ces habits de prestre, encor qu'on ne sceust dont il estoit, si est-ce que le voyant, on presumoit qu'il estoit extraict de noble sang et de hault lieu.

IV. Après que Marcialis eut tué l'empereur Bassianus par le conseil du capitaine Macrinus, qui des lors usurpa le lieu et tiltre d'empereur, combien que les gens de guerre l'esleussent, et que le senat depuis confirmast ceste election, ce ne fut pour bonne volunté qu'ilz portassent à Macrinus, mais
seulement

seulement pour l'incroyable plaisir, que les uns et les autres avoient d'estre despeschez de Bassianus ; car la joye que chacun eut de la mort de l'un, fût si grande, qu'on n'eut loisir de penser si l'autre seroit bon ou mauvais. Unze jours après que Macrinus se veid empereur, donna une bataille à Arthabanus roy des Parthes, qui le vint assaillir pour venger l'injure que Bassianus luy avoit faicte, où fut combatu à telle oultrance d'une part et d'autre, et à perte si egale, qu'on ne peut juger du premier jour vers qui inclinoit la victoire, jusques à lendemain, que les Romains cogneurent que les ennemis leur avoient cedé la place, mais de bien peu. Arthabanus ce pendant certioré de la mort de Bassianus, et mitigant par ce moyen sa juste colere, feit paix avec les Romains, et s'en retourna en son païs. Macrinus voyant le roy des Parthes retiré, et qu'il n'y avoit plus personne, qui osast dresser guerre en toute l'Asie, se retira en Antioche, où en lieu de pourvoir au faict de son estat, et reformer les gens de son exercite, il s'adonna tellement à vices et voluptez, qu'il ne faisoit autre chose que se parfumer, oindre, baigner, paillarder, et gourmander, et ne vouloit ouïr parler d'autre chose. Quand il sortoit hors la cité pour faire monstre, ou visiter son exercite, ne portoit autres armes qu'une baguette à la main, ce que les Romains estimerent grand'injure à cause que les bandes Romaines avoient de long temps observance entre eulx, que nul osoit passer entre leurs banieres, ny parmy eulx, qui ne fust armé de quelques armes :

et disoit ceste loy, que le prince ne devoit jamais entrer au senat avec armes, ny aux exercites sans elles, pource qu'au senat se traictoient choses de paix, et au camp choses de guerre.

V. Macrinus oyoit dire, que le bon empereur, M. Aurelius parloit peu, et en voix basse, et respondoit à ceulx qui avoient affaire à luy en peu de parolles : ce que Macrinus imitoit assez bien pour la parolle : mais aux faicts c'estoit un autre Nero. Il ne permettoit qu'aucun d'Antioche, ny d'Asie, entrast en son palais, le servist ou parlast à luy : mais sousspeçonneux de tous estrangers, ne vouloit veoir que ses domestiques. Il devint tant superbe et arrogant, que quand les plus grands et plus anciens de ses capitaines parloient à luy le genouil à terre, ne leur commandoit de se lever, comme souloient faire les autres empereurs par courtoisie. Les deniers qui provenoient de ses estats, ou qui luy estoient donnez par les bonnes villes d'Asie, estoient aussi tost despendus, que receus, aux jeux, banquets et passetemps, tant que ceulx de l'exercite demeuroient malcontents à faulte de payement. Chaçun commença à murmurer, et petit à petit à se mutiner de veoir ce nouvel empereur si mal mesnager. Luy pour complaire à ceulx d'Asie, ou à mieulx dire, pour son plaisir, alloit tousjours vestu à la mode d'Asie, et se faisoit le service de sa maison de mesmes, mesprisant les coustumes des Romains : dont aucuns de ses principaulx capitaines receurent fort grand ennuy de se veoir vilipendez, pour imiter un peuple estranger. Les Romains, comme avons

dict, n'avoient nouvelle de guerre en toute Asie, ny en tout le levant, ny par mer ny par terre : parquoy delibererent s'en aller à Rome : mais Macrinus ne leur voulut donner congé, craignant que s'en allans malcontents, ne se joingnissent avec le senat pour le priver de l'empire. Macrinus print mauvais conseil, qu'il ne s'en alla plus tost à Rome, et qu'il ne salaria mieulx ses gensdarmes : pource que souvent plus de dommage est au prince de laisser ses gens de guerre malcontents, que de veoir l'ennemy armé à la porte. En peu de temps ceulx de l'exercite conceurent haine mortelle contre leur prince, le voyans tyranniser avec si grand orgueil et presumption, que personne ne le pouvoit supporter, tant estoit ambitieux et intolerable. Si estoit il pourtant courageux, vaillant, et expert à conduire les guerres : et est à penser qu'avec ses conditions bonnes et mauvaises, n'eust esté privé de l'estat d'empereur, sans les enormes vices, ausquelz s'addonna demeurant en Asie.

VI. Au temps que Macrinus residoit en Antioche, la plus grande part des legions Romaines furent envoyées en Phenicie, à cause que ceste province estoit lors fort fertile, et exempte de guerre. Nous avons jà dict qu'il y avoit en ce païs un temple consacré au dieu Heliogabalus, superbe en edifice, et servy d'un grand nombre de prestres et de philosophes. Les capitaines Romains alloient souvent visiter ce temple, les uns pour le veoir, et les autres prier les dieux et offrir sacrifices. Il y avoit en ce lieu deux jeunes cousins germains, qui se nour-

rissoient là pour estudier aux bonnes disciplines, l'un nommé *Heliogabalus*, l'autre *Alexius*, qui combien que de profession et d'habillemens representassent deux prestres, on jugeoit ce neantmoins à leur gravité et contenance, qu'ils estoient princes, ou descendus de princes. Leur grand mere Mesa fut tant secrete et prevoyante, que ces jeunes princes avoient desja quinze ans, que personne ne sçavoit encor qui estoit leur pere : et moins qu'elle fust leur ayeule : et disoit à tous que c'estoient deux povres orphelins, filz d'aucuns ses serviteurs, qu'elle nourrissoit pour aumosne. L'une des plus grandes faultes que Macrinus feit sur l'usurpation de l'empire, fut de chasser de la cour la grande matrone Mesa, non qu'il eust crainte que d'elle luy peust provenir aucun dommage : mais de son propre mouvement commanda absenter celle, que ses predecesseurs avoient aymée et honorée comme mere, comme celle qui durant l'empire de huict empereurs, par l'espace de cinquante sept ans, n'estoit bougée de la maison imperiale ; ou s'estoit comportée si vertueusement, et tiré tant de bien de son credit, qu'on estime le bien qu'elle emporta, plus que celuy que Macrinus trouva quand fut empereur.

VII. Mesa ainsi desadvancée s'en alla en son païs de Phenicie, où estoient ses deux nepveux, Heliogabalus et Alexius, et un grand nombre de soldats Romains malcontents et pirement payez, qui avec Mesa commencerent à minuter une future ruine à Macrinus ; l'accusans desja publiquement d'avoir conjuré à la mort de l'empereur Bassianus, et oc-

cupé l'empire qu'il tyrannisoit, et y versoit très mal. Ce bruit se publia avec telle celerité, qu'en ce païs le peuple se mutinoit desja, et desiroit prendre les armes pour mettre Macrinus hors de l'empire, et de la vie ensemble. Grand fut le plaisir que la matrone Mesa avoit de veoir la plus part de l'exercite practiqué et bandé contre son ennemy, qui luy donna moyen de penser qu'il estoit temps de conduire la fortune, et s'esvertuer à mettre l'empire en ses mains, estans les choses en trouble et disposition de pouvoir executer de grandes menées. Pour à quoy parvenir, envoya en grand secret querir six des principaulx capitaines de l'exercite Romain, gens vaillans et d'auctorité, ausquelz feit declaration, que son nepveu Heliogabalus estoit filz du feu empereur Bassianus et Semiamira sa fille, et que pour crainte de l'imperatrix Julia, elle l'avoit tenu caché, et faict nourrir en ce temple secretement : et disant cela, les feit entrer en une garerobbe, où leur monstra d'or et d'argent thresor infiny, et faict serment solenne en leurs presences, que s'ilz veulent entendre à faire son nepveu Heliogabalus empereur, elle departira voluntiers et liberalement tous ces deniers à eulx et aux autres capitaines Romains : et particulierement promet à ces six, que si par leur moyen son nepveu est empereur, ilz auront les estatz plus honorables et lucratifz qu'ilz pourront souhaiter. Ces capitaines induicts des admonitions et offres de Mesa prindrent l'affaire en main, et de l'un à l'autre donnerent entendre, comment Heliogabalus estoit filz de Bas-

sianus leur seigneur, et que son ayeule Mesa pourchassoit l'empire pour luy, et fut chacun très ayse de la nouvelle, partie pour se venger du tyran Macrinus, partie pour avoir portion de ce grand thresor.

VIII. Pource que le temple, où se nourrissoit Heliogabalus, estoit hors la cité, ilz conclurent avec Mesa, que la nuict après les bandes pretorianes iroient au temple prendre Heliogabalus, à fin que sur le poinct du jour le portassent en la cité pour le saluer empereur : à quoy ne faillirent. Et droict à l'aube du jour le prindrent au milieu d'eulx, et le conduisans parmy la ville, crioient à haulte voix que c'estoit le filz de l'empereur Bassianus, et qu'il luy ressembloit du visage, et d'une verrue qu'il avoit en la main. Les gens de guerre et le peuple prindrent grand plaisir à veoir Mesa, et son nepveu tant disposé et beau. Ce pendant les deniers que Mesa avoit promis, se payerent, et incontinent trompettes sonnerent, et dresserent estendars : et marchans par ordre parmy la cité, conduisans Heliogabalus crient, « *Vive Heliogabalus Auguste* « *empereur, filz à Bassianus Auguste : Vive,* « *Vive Heliogabalus nostre seigneur et prince* « *naturel* ». Les plus anciens capitaines et soldats le portoient sur leurs espaules : et marchoit devant luy le pannonceau imperial, et la baniere de l'aigle, et luy couronné à l'imperiale, tenant un sceptre à la main, qui estoient tous les vrays signes et marques des empereurs Romains. Ainsi que les enseignes de guerre estoient desja desployées, et que

l'exercite avoit salué et receu en empereur Heliogabalus, la matrone Mesa, oultre ce qu'elle avoit desja donné aux gens de guerre, feit porter en public le reste de ses bagues et meubles precieux, et distribua le tout à l'armée, sans garder une seule bague pour soy. Dequoy les Romains furent si contents, que publiquement crierent, que tousjours mais tiendroient Mesa pour leur patrone et mere, et jurerent qu'ilz ne serviroient jamais autre seigneur que Heliogabalus, et mettroient hors l'empire le tyran Macrinus.

IX. Macrinus estoit en la cité d'Antioche, bien fasché de ce qu'on avoit faict nouvel empereur en la Phenicie: pource qu'ainsi a esté, est, et sera, que les princes addonnez à vices, lors qu'ilz cuident estre en plus grande asseurance, c'est alors que les plus grands perilz et dangers se couvent et apprestent contre eulx. Heliogabalus n'avoit encor dix et sept ans, quand fut faict empereur [1]. Quoy sçachant Macrinus en Antioche, s'en rioit comme par mocquerie, mesmement de ce que ce nouvel empereur estoit si jeune, et qu'une femme en avoit faict le pourchas. Les gens de guerre qui estoient avec Macrinus, dès qu'ilz sceurent qu'en Phenicie on avoit faict un autre empereur, et comme à tel desja baisé la main, prierent et remonstrerent à Macrinus, de n'estimer ce faict si peu: mais qu'il advisast avec meure deliberation de conseil d'y remedier, à fin que ce pendant qu'il se mocquoit, l'autre ne le chassast du lieu là où il estoit, à bon escient.

[1] L'an de Rome 971.

X. Lors comme pour mespris, et ne faisant semblant de s'en soucier guerre, print encre et papier, et escrivit une lettre de sa main à la matrone Mesa, en ceste teneur : « Macrinus Ancius » unique empereur de Rome, à la matrone Mesa » desire peu de salut, et moins de faveur des dieux. » J'ay sceu par deçà, qu'en grande offense des » dieux, et à nostre desadvantage et deshonneur, » tu a tant osé par ton oultrecuidance, que de pervertir le cueur et fidelité jurée, que les gens de » guerre qui sont pardelà, me doivent, et par » practiques et intelligences illicites tu t'es efforcée » de faire eslire un autre empereur Romain : acte » certes digne de toy, qui es femme non seulement, » mais femme ambitieuse, vindicative et pleine » de sedition : chose que j'ay cognu en toi de longue main, et pour lesquelles je te chassay de ma » maison. On m'a dict que l'empereur que cuides » faire, est un jeune garson, prestre, bastard et » ton nepveu, à quoy je ne sçay faire autre response, si n'est que je te chastieray comme femme, et luy comme enfant, commandant qu'on » l'envoye fouetter, et toy filer. Je te jure les » dieux immortelz, Mesa, que si tu me mectz en » necessité de prendre en la main la lance, je te » contraindray de mettre la quenouille en ta ceincture : car aussi est il plus decent et honneste aux » femmes tes semblables, d'estre à leurs maisons, » besongner aux atteliers, que suyvre les gensdarmes pour les mutiner contre leur seigneur. On » m'a faict entendre aussi, que tu as donné thre-

» sors inestimables aux gens de mon exercite, à
» fin qu'ilz prinssent les armes contre moy, et es-
» leussent ton nepveu empereur. En ce, comme
» au demeurant, as monstré ta convoitise pleine
» de rage : car onques on n'a veu ne ouy parler
» d'autre que de toy, qui ayt desrobbé l'empire
» pour achepter l'empire. Si mes predecesseurs
» qui t'ont nourrie, t'eussent cognue, comme je
» te cognoy, ilz n'eussent adjousté foy à tes
» fainctes parolles, et moins à tes œuvres,
» soubz la doulceur desquelles tu as desrobbé
« leurs biens, et destruict et saccagé leurs mai-
» sons. Je t'ay ouy louer d'estre née en la mai-
» son du bon Marcus Aurelius, et nourrie avec
» Antoninus Pius, Commodus, Pertinax, Ju-
» lianus et Severus, princes de bonne memoire :
» et pour recompense des biensfaictz receus de
» ceste tant illustre maison, tout à un coup tu
» la veulx perdre, et en estaindre, si tu pou-
» vois la renommée. Si les dieux et mes tristes ad-
» ventures permettoient qu'en ceste entreprinse,
» je perdisse avec l'honneur la vie, la posterité
» qui en escrira, quelque jour l'histoire, pourra
» justement tesmoigner, que l'empire vint à moy
« par election, et à ton nepveu par trahison. Si
» tu estois femme aymant ton honneur et repu-
» tation, tu ne deshonorerois ainsi ta fille Semia-
» mira publiquement, de laquelle et de Bassianus
» tu dis estre descendu Heliogabalus, que tu fais
» nommer empereur : pource qu'aux maisons, où
» vertu est en recommandation, et les cueurs ge-

» nereux habitent, plus s'estime une petite once
» d'honneur, que tous les estats et richesses de ce
» monde. Tu n'es pas de celles, Mesa, tu n'es pas
» de celles et le monstres evidemment, quand
» pour te venger de moy, et pour advancer ton
» nepveu bastard, diffames et leves faulx tesmoi-
» gnage à l'empereur Bassianus et à sa maison, de
» dire qu'un tel inceste y ait esté commis. Puis que
» Bassianus, Julia, Semiamira et Severus sont
» mortz, qu'avois tu que faire, ô traistre Mesa,
» de maculer l'honneur de tant de morts, pour
» honorer un seul vivant? Je commence à cognois-
» tre, combien perilleux est, que les hommes pai-
» sibles ayent à desmesler negoces avec femmes
» sedicieuses et passionnées comme toy. Si nature
» ne vous eust faict par sexe imbecilles, et si vous
» pouviez prendre l'espée au poing pour blesser noz
» corps, comme diffamez noz bonnes renommées
» par voz langues serpentines, rien ne seroit que
» femmes ne meissent en leur subjection. De ceste
» emotion et trahison, qu'as faict contre moy,
» j'espere de m'en veoir quelque jour vengé, et
» mon cueur satisfaict : car les sages dient, que le
» peché de trahison est si grand, que combien que
» les hommes le commettent en secret : les dieux
» ne laissent pourtant de le punir en public. J'en-
» tens d'autre part, que ton nepveu estoit prestre
» au temple du dieu Heliogabalus. A ce, je ne dy
» aucune chose : l'injure est faicte aux dieux, non
» aux hommes : mais je t'ose bien dire, que puis
» qu'il estoit consacré au temple, et dedié au ser-

» vice des dieux, et que tu l'en as sorty, à peine
» prosperera jamais, d'autant que la raison veult,
» que pour plaire à la bonté divine, fault de prin-
» ces faire prestres, et non de prestres faire prin-
» ces. Les dieux immortelz ne nous demandent
» rien, mais s'il advient que de nostre propre
» mouvement leur offrions quelque chose, ilz ne
» veulent qu'elle revienne plus à nos usages : et te
» prophetise dès à present, que pour avoir mis
» ton nepveu hors du temple, il en perdra l'em-
» pire, et ton argent demeurera perdu. La con-
» fiance que tu as aux gens de guerre, de leur avoir
» departy tant d'or, d'argent et meubles precieux,
» demeurera vaine et sans effect : car les soldatz
» avares et sans consideration, ont de tout temps
» coustume de donner l'empire à qui mieulx les
» paye, non à qui mieux le merite. La chose qui
» me fasche en ceste entreprinse, est, que me
» cognoissant homme et prince, fault que je con-
» teste avec une femme, et n'y a rien au monde
» tant honteux, comme quand l'homme prend les
» armes contre celuy qui n'a defense que de parol-
» le. Mais soit la conclusion, que pour la reve-
» rence des lieux où as prins naissance et nourri-
» ture, si tu te veulx departir de la folie qu'as en-
» treprinse, et te reduire à mon obeïssance, je te
» remettray en tes estats à Rome, et trouveray
» moyen que ton nepveu Heliogabalus aura un
» office de consulat. Autrement, asseure toy que
» je dresseray toutes mes forces à t'y contraindre
» à plus basse condition ».

XI. Quant Mesa receut la lettre de Macrinus, Heliogabalus son nepveu, et les principaulx capitaines de l'exercite estoient presens, qui prindrent garde à la contenance et au visage de Mesa, tandis qu'elle lisoit la lettre : et fut merveille de sa constance, que combien que cest escrit fust plein de malice et de menaces, onques ne changea couleur le lisant, et ne dict un seul mot après l'avoir leu. Heliogabalus et ceulx qui estoient autour d'elle, la prierent de leur lire ceste lettre, ou dire sommairement le contenu : mais elle ne voulut ne la monstrer ne la lire, disant que pour lors elle feroit mal de la publier, et encor plus mal, si en temps et lieu ne la leur monstroit. Ce faict se retira en sa chambre, et feit response à Macrinus en ceste sorte : « Mesa de Phenicie, à « toy Ancius Macrinus salut, et consolation des « dieux. Je ne commenceray ma lettre par mauvai- « ses imprecations, comme tu as faict. La benevo- « lence et civilité ne se doibt jamais oublier entre « personnes, mesmement nourries en maison « royale : et s'il advient qu'il y ayt quelquefois dis- « sension entre elles et debats, si fault il garder telle « honnesteté, qu'il ny ayt parolles injurieures. Il « te devoit souvenir, ô Macrinus, que j'estois « femme à qui tu escrivois, et que tu es homme « qui escrivois, et que si tu te sentois en quelque « chose offensé de moy, tu t'en devois venger avec « les armes, comme courageux et hardy, non avec « plume et encre, comme failly et couard. Les armes « de la femme sont, la langue : et celles de l'homme

« sont, l'espée ou la lance. Et pource disoit monsei-
« gneur Severus, qu'il estoit fort reprochable à l'hom-
« me de se venger de parolles : et folle entreprinse à la
« femme de prendre les armes. Il me sera force,
« puis que tu prens mon office, qui est de parler,
« que je prenne le tien, qui est de combattre : et
« que toute la gloire qu'as d'avoir faict mourir tant
« de gens, la perdes toute de mourir entre les mains
« d'une femme. Tu dis que me chassas hors de ta
« maison et de Rome, pour estre trop langarde et
« sedicieuse en la republique. Je responds, qu'il ne
« me desplaict pas tant de ce que me mandes, comme
« de l'occasion que me donnes à te respondre : car je
« sçay bien que ne sçaurois satisfaire à ta malice,
« sans faire tort à ma gravité et sobre parolle. Si
« j'estois femme langagiere et sedicieuse en la repu-
« blique, comme tu dis, à ton advis, Macrinus,
« m'eussent souffert en leurs maisons M. Aurelius,
« Antoninus Pius et Severus, mes seigneurs ? Aux
« palais des grands princes, et aux bonnes maisons
« des citez, presque tous vices se couvrent et dissi-
« mulent, excepté trop parler et mutination qui ne
« se peuvent celer, ny cacher. Je produicts et invo-
« que à tesmoings les dieux, qu'ilz me punissent, si
« en cinquante et trois ans que j'ai esté au service
« domestique des empereurs, j'ay mesfaict à per-
« sonne ou mesdict par parolles que ce soit, ains
« ay vescu aymée de toutes, pource que j'aydois à
« tous. Tu me bannis de ta maison pour avoir plus
« de liberté d'estre vicieux : et sçavent bien les Ro-
« mains que soubs mesme toict ne pouvoient habi-

« ter mon honnesteté et ta dissolue vie. Tu mandes
« aussi qu'il fault fouetter mon nepveu, comme es-
« tant encor enfant, et moy envoyer filer comme
« femme : asseure toy que j'accompagneray sa jeu-
« nesse de si bon nombre de vieillars, qu'on te fera
« mascher le mot : et de moy je te mettray en teste
« tant de quenouilles, que j'estonneray tes lances.
« Si quand m'as escrit parolles tant injurieuses, il
« t'eust souvenu qui tu es, et qui je suis, moy fille
« d'un noble chevalier de Phenicie, et toy fils d'un
« mareschal de Capue, tu devois penser que m'en-
« voyant filer ma quenouille je t'envoyerois chez toy
« mener les soufflets. A ce que dis qu'il me seroit
« plus honneste, d'estre à mes atteliers accoustrer
« de la toile, que suyvre les gens de guerre, pour
« les suborner contre toy, je te confesse que je l'ay
« ainsi faict, et te promets que j'ay desja ordy une
« toile, qu'à peine auras tu moyen d'empescher
« qu'elle ne s'acheve. Il estoit besoing, Macrinus,
« que sceusses et peusses plus pour fouetter mon
« nepveu, et pour me faire filer : car nous avons le
« pensement bas et humble, et la fortune haulte :
« et toy au contraire, la fortune basse, et le pense-
« ment hault. Tu me reproches que j'ay departy
« mes thresors aux soldats pour faire mon nepveu
« empereur, et que de moy seul se dira, que j'ay
« desrobbé l'empire pour achepter l'empire. A ce je
« responds, que tu dis bien, si comme tu es tyran,
« tu estois empereur : mais je n'ay achepté l'em-
« pire, comme pretends, sinon racheptè de toy,
« qui l'avois usurpé et administré en tyran, et ay

« opinion que le sacré senat approuvera mon elec-
« tion, et te declarera ennemy public. De dire que
« j'ay desrobbé pour achepter, c'est grande malice
« et faulseté : car tu sçais mieulx que tout autre,
« que j'estois tant riche, qu'il ne m'estoit besoing
« prendre aucune chose du public. Mon patrimoine
« estoit grand, mon mary me laissa de grands biens,
« ma sœur Julia me laissa ses bagues et joyaulx, mon
« seigneur Severus me donnoit ce que luy deman-
« dois, et mon oncle le consul Furius me feit son
« heritiere, tant que je ne pouvois estre que trop
« opulente et aysée, pourquoy me vas tu donc in-
« culper de larrecin ? Si j'eusse voulu estre telle que
« tu dis, et prendre à toutes mains des republiques
« et des princes, j'en avois le moyen : mais j'ay eu
« tousjours devant les yeux l'honneur, qui mande
« aux princesses et grandes dames, de donner beau-
« coup, et de prendre peu, ou rien. Estant l'exer-
« cite tant povre, desolé et mal payé, si je l'ay se-
« couru au besoing, j'ay fait ce que tu devois faire,
« si eusses eu le cueur Romain, loyal et de bonne
« nature. En oultre tu m'escris, qu'estant nourrie
« en la maison imperiale, j'ay commis trahison con-
« tre l'empire : je te confesse la nourriture, et nye la
« trahison, de tant que t'oster l'empire pour le
« bailler à mon nepveu Heliogabalus, et le tyrer des
« mains d'un tyran, et le bailler à un empereur filz
« d'empereur. Tu devrois avoir honte de me nom-
« mer traistresse, estant toy mesmes le traistre,
« qui notoirement conseillas et commandas à Mar-
« cialis de tuer proditoirement Bassianus, qui lors

« avoit resolu de te faire trencher la teste pour tes « demerites, si ne l'eusses prevenu. On ne me sçau- « roit blasmer, de vouloir faire empereur qui le me- « rite, et ne te sçauroit on louër d'avoir occis ton « maistre et seigneur. Les dieux qui voyent totale- « ment mon intention, et les hommes qui avec le « temps la sçauront, soient tesmoings, qui de toy « ou de moy est traistre, ou toy qui as tué ton sei- « gneur, ou moy qui ay donné mes thresors pour « venger son sang. Seroit ce pas pitié et cas de de- « ploration, qu'un nouvel homme, filz d'un mares- « chal de basse et infime condition, fust subrogé à « la place de celuy qu'il a occis? Les nations estran- « gieres trouveroient elles bon, que l'empire Ro- « main vinst du meurtry au meurtrier? Encor' si tu « estois d'un sang royal ou autre illustre, et nourry « aux affaires d'importance, je t'obeïrois la pre- « miere, et ne vouldrois penser ne dire contre toy « une seule parolle: mais estant, comme tu es, ty- « ran, non noble, et mal vivant, et ayant contre la « volunté de tous usurpé l'empire, je m'efforceray « faire contre toy chose, dont les morts seront ven- « gez, et les vivans joyeux et soulagez. Puis que tu « m'appelles sedicieuse, venons toy et moy à compte, « à fin que je soye ouye à me justifier, comme toy à « l'accusation. Si tu te dis estre vray empereur Ro- « main, monstre la couronne, le sceptre, le man- « teau imperial, l'aigle et l'anneau : monstre qui « t'a requis, esleu et confirmé : fais foy de l'election, « et je m'accuseray d'estre seditieuse. Le meilleur « droict

« droict que tu y ayes, est, que tu as tué l'empe-
« reur, gaigné l'exercite, pillé les thresors, et te
« feis nommer empereur : et n'y pouvant venir par
« justice, ny par ligne, tu l'as occupé par tyrannie.
« Pour la fin de ta lettre, tu me promectz, que si
« veulx me reduire à ton obeïssance, me remettras
« à mes biens et honneurs à Rome, et donneras un
« consulat à mon nepveu : je responds que les choses
« sont desja tant advancées, qu'il n'est plus temps
« de capituler appoinctement, et quand temps se-
« roit, tu devrois demander ce que nous offres.
« Nous en sommes là toy et moy, Macrinus, que
« les dieux, la fortune et les armes, fault que decla-
« rent ta malice et mon innocence, ta tyrannie et
« ma justice, ta trahison et ma fidelité, ta mensonge
« et ma verité, et qu'ilz donnent l'empire, non à
« qui plus le convoite, mais à celuy qui mieulx le
« merite ».

XII. Après que Mesa eut escrit ceste lettre et envoyée, elle s'en alla vers les principaulx capitaines de l'exercite, et leur monstra la lettre que Macrinus luy avoit envoyé, et la response qu'elle avoit faicte. Quand ilz ouyrent que Macrinus leur reprochoit d'avoir baillé l'empire à qui mieulx les payoit, non à qui le meritoit : ilz jurerent tous qu'ilz n'auroient moins de reparation de ceste injure, que de la teste de Macrinus. Ceste parolle fut depuis le principal motif de la ruine de Macrinus, et de l'advancement de Mesa. Dont doivent prendre exemple tous princes et grands seigneurs, que quand leurs peuples et vassaulx seront alterez et

mutinez contre eulx, regardent soigneusement, non seulement ce qu'ilz font, mais aussi ce qu'ilz dient et escrivent : pource qu'en temps de revolte et trouble, aucunefois plus endommage une parolle ou une lettre, qu'en autre temps une notable injure. Mesa animée des oultrages de ceste lettre, ne dormoit nuict ny jour, et pourvoyant à ce qu'estoit necessaire pour la guerre, despescha courriers en Italie, pource qu'elle avoit resolu de soustenir en Asie avec armes, et en Italie par lettres et promesses. Et prevoyant que son ennemy la viendroit assaillir, elle fortifia la ville où elle estoit, d'engins, mines et boulevars, et y meit grand' quantité de vivres, si d'adventure le siege y estoit long, et un bon nombre de gens d'eslite pour la defense. Or quand Macrinus receut les lettres de Mesa, et entendit son intention et cueur obstiné, il cuida forcener de rage de se veoir si peu craint d'une femme.

XIII. Il y avoit un capitaine nommé Julianus, qui avoit toute la charge et superintendance de l'exercite de Macrinus, auquel donna la charge d'aller en Phenicie avec le plus de gens qu'il peut amasser, et luy feit commandement exprès de prendre en vie, s'il luy estoit possible, Mesa et son nepveu Heliogabalus, à fin qu'il tinst promesse de faire filer elle, et fouetter le nepveu. Ce Julianus capitaine vaillant et renommé, vint en peu de jours mettre le siege devant la cité où Mesa estoit, et dans le quatrieme jour après son arrivée, donna l'assault, et fut le combat si chauld, qu'ainsi que

luy mesmes dressoit une eschelle, et montoit à la muraille, fut tué, et le corps tiré par un creneau, et soudain par le commandement de Mesa decollé, et la teste mise en une lance au hault d'une tour à la veuë des siens. Lendemain Mesa feit appeler les capitaines de Macrinus pour parlementer, et leur dict de la muraille en hors : « Mes amis, ceste teste que « voyez au hault de ceste lance, est de vostre mal« heureux capitaine Julianus : je vous prie me faire « tant de bien, de dire à vostre maistre Macrinus, « que ceste lance est la quenouille, avec laquelle je « file, et que ceste teste est le peloton de filet, que « j'ay desvidé, et non autre pour le present ».

XIV. Quand Macrinus sceut ceste nouvelle, on dict qu'il s'escria tout hault, « Je cognois mainte« nant que mes destinées approchent, que mon « heure est venuë, et fault que ma fortune prenne « fin ». Deslors son cueur s'affoiblit de telle sorte, que par secrettes intelligences, il tascha de partir l'empire avec Heliogabalus : mais Mesa prevoyant que le succez de la guerre estoit prospere pour elle, n'y voulut entendre, et respondit aux messagers envoyez à ces fins, que s'il falloit partir l'empire, ce seroit avec quelqu'un qui le meriteroit, non avec un traistre. Macrinus voyant que ses moyens et paroles ne servoient de rien à pacifier le cueur de ceste femme, delibera d'essayer le but et fin de sa fortune, et veoir si elle meilleureroit en quelque endroit : et feit mettre en armes tout ce qui luy restoit de gens de guerre en Antioche, pour marcher en Phenicie, avec si bonne diligence, qu'en peu de

jours campa bien près de la ville où estoient Mesa et Heliogabalus : lesquelz sçachans la venuë, luy envoyerent dire, qu'il ne prinst la peine de les venir assaillir dans le fort : car dans peu de jours iroient à son devant luy presenter bataille en la campagne. Par ainsi deux empereurs Romains furent en Phenicie avec deux fortes armées romaines l'une contre l'autre. A veuë d'œil l'exercite de Macrinus diminuoit, et beaucoup de ses gens se rendoient au camp de l'ennemy, et recognoissoient Heliogabalus pour filz de Bassianus, et pour empereur. Enfin Macrinus se voyant destitué des siens mesmes, et en voye d'estre vaincu, s'appresta pour donner bataille, et monta sur un cheval legier et viste pour se sauver s'il avoit du pis. Le signe donné d'un costé et d'autre, le combat commença furieux et violent, toutefois en moins de deux heures ceulx de Macrinus perdirent courage, et furent rompus : et Macrinus qui s'en fuyoit, prins en un petit village, eut la teste coupée [1]. Telle fut la fin du tyran Macrinus, qui eut domination en l'empire Romain quatorze moys et dix jours. et fut tant vicieux et cruel, qu'on le nomma non Macrinus, mais *Macellinus*, c'est à dire, bouchier, tant et sans cause, avoit faict respandre de sang humain.

XV. Mort le tyran Macrinus, les deux exercites qui estoient contraires, se rassemblerent, et fut tant accorte la matrone Mesa, que combien que contre sa volunté les uns eussent suyvy le party de

[1] Le 9 juin de l'an de Rome 971.

Macrinus, elle ne voulut pourtant les declarer rebelles et desobeïssans, pensant qu'il estoit temps de gaigner le cueur de plusieurs, plus que de venger injures. Et en ce plus qu'en toute autre chose se monstra vertueuse, pource qu'en verité, lors que le peuple est mutiné, et en volunté de se revolter, ne se doivent les princes occuper à chastier, mais à reconcilier et appaiser. Tous les capitaines de Macrinus qui eschapperent de la bataille, voyans le bon traictement que Mesa leur offroit et faisoit, se retirerent incontinent vers elle, et recogneurent Heliogabalus pour leur vray empereur. Dequoy Mesa receut tant de plaisir et de joye, que combien qu'elle fust de l'aage de soixante et dix ans, on l'eust jugée lors de quarante. Combien qu'elle tinst desjà l'empire asseuré pour Heliogabalus son nepveu, et que l'un et l'autre exercite Romain luy obeïst, elle ne permit pourtant qu'il s'intitulast seigneur ou unique empereur, jusques à ce que le senat l'eust confirmé et receu.

XVI. Pourquoy faire dans six jours après, envoya une solenne ambassade à Rome, et donna secrete charge à ses ambassadeurs de faire secretz presens aux principaulx du senat, avec promesses de leur faire encore mieulx, s'il leur plaisoit confirmer son nepveu empereur, et avoir aggreable ce que les gens de guerre avoient faict: et leur escrivit lettre en ceste teneur, « Mesa Phenicienne, au sacré se-
« nat de Rome, salut et grace. A personnes tant
« illustres et graves en meurs et doctrine, comme

« vous estes, peres conscripts, sera trouvé es-
« trange et nouveau, qu'une femme se soit enhar-
« die d'escrire au senat Romain, du fameux nom
« duquel les dieux s'espouvantent, et les hommes
« tremblent : mais après que de voz graces aurez en-
« tendu l'occasion et le motif qui m'incite, je croy
« qu'il n'y aura celuy de vous qui n'approuve ma
« hardiesse. Ce que je vous envoye dire par mes
« ambassadeurs, et vous escrits par ceste lettre, est
« affaire qui vous importe, à vous, voz familles,
« republique, et à tout le monde ; et vous prie ne
« l'estimer moins pour provenir d'une femme,
« pource que comme il n'y a hommes si prudents
« qui ne faillent quelquefois, aussi ne sont les fem-
« mes tant inutiles, que quelquefois ne soient cause
« de grand bien. Je proteste pour le commencement
« de cest escrit, et jure par les dieux immortelz, et
« par les sepulchres de mes majeurs, que ce que
« mes ambassadeurs vous diront en creance, et que
« je vous escrits, est veritable : car non moins est
« reprochable à dames extraictes de bonne part,
« d'estre menteuses que impudiques. Et me sou-
« vient avoir ouy dire à monseigneur l'empereur M.
« Aurelius, qu'en la femme de bien doivent estre
« conjoinctes verité et chasteté, et que jamais ne
« fut, que la femme veritable ne fust pudique, et la
« menteuse au contraire, peu chaste. Aucuns des
« plus anciens d'entre vous peuvent avoir souve-
« nance, que quand l'imperatrice Julia ma sœur es-
« pousa l'empereur Severus, je vins avec elle à la
« cour, où je demeuray long temps, assez bien ve-

« nuë, et aymée de chacun. En cinquante et trois « ans que j'ay servy divers princes, je m'ose vanter « de n'avoir offensé sciemment personne, ny donné « occasion d'estre offensée. Parlant plus particulie- « rement, je croy que sçavez que du regne de l'em- « pereur Bassianus, ma sœur l'imperatrix Julia et « moy suyvismes Bassianus hors Italie : et depuis « que le traistre Macrinus l'eut faict tuer, la des- « fortunée ma sœur en sentit telle douleur, que « peu de jours après mourut de pure tristesse, et ne « voulut la fortune que mourusse comme elle, pour « me garder encore à veoir et endurer beaucoup de « maulx. L'inopinée mort de Bassianus, mon sei- « gneur et vostre empereur, me fut tant aigre, « que si j'eusse eu moyen de le defendre comme de « le pleurer, ou de le resusciter promptement, « vous ne fussiez en peine maintenant d'en confir- « mer un autre. Combien qu'à la verité Bassianus « fust jeune et subject à quelques mauvaises com- « plexions, si estoit il patient et corrigible : et croy « que s'il fust parvenu à maturité d'aage, facile- « ment eust corrigé les vices de la jeunesse. On void « souvent, que l'aage faict porter fruicts, à qui rai- « son fait porter fueilles. Il est notoire que Marcia- « lis le tua par commandement de Ancius Macri- « nus, homme meschant, de basse condition et de « mauvaise vie, qui neantmoins entreprint de vou- « loir usurper l'empire, nonobstant que chacun le « cognoust infame, idiot, mal proportionné du « corps et de l'esprit, et indigne de ce bien. Vray « est que pour faire bonne mine, il jura dans le sa-

« cré temple, n'estre en rien coulpable de la mort « de Bassianus, et adjousta le meschant, le crime « d'homicide avec le parjurement. Les dieux qui « sont justes à recompenser les bons, et punir les « mauvais, voyans l'indigne election que les hommes « cuyderent faire de ce meurtrier, pour estre em- « pereur, permeirent que mon nepveu Antoninus « Heliogabalus et moy, nous dressasmes contre luy « avec tel succez, qu'il est demeuré vaincu et mort, « et l'empereur Bassianus vengé. Les exercites qui « estoient espars, divisez et mal salariez, sont avec « nous reunis, contents et bien payez, et que « mieulx est n'y a nation deça, qui n'obeïsse et ne « craigne Rome, soubz l'esperance que tout le monde « conçoit d'un bon futur empereur. Il vous plaira « aussi sçavoir, peres conscriptz, que du vivant de « Macrinus, et après sa mort les gens de guerre de « l'exercite eslirent et nommerent pour empereur « mon nepveu Heliogabalus : laquelle election je « confesse avoir practiquée, procurée et conduicte « par menées, faveur et argent, et estimois faire « acte memorable de rachepter l'empire, et noz li- « bertez ensemble, des mains d'un si execrable ty- « ran : et si on me veult alleguer, que s'il y a achept, « il n'est louable, je respons que je l'ay faict publi- « quement de mes deniers, devant vostre exercite, « hors Rome, et pour le filz de Bassianus, qui jus- « tement doibt succeder aux estats de son pere. On « ne me doibt improperer vente, puis que de mon « propre bien j'ay soldoyé vostre armée, appaisé « l'Asie, faict mourir le tyran, remis l'empire en

« voz mains, et sur tout vengé la mort de Bassianus,
« pour mettre son heritier en son lieu, pourveu
« qu'il vous plaise authoriser ce qui en est commencé.
« Puis qu'il est filz de Bassianus, nepveu de Seve-
« rus, jeune et enclin à vertu, il me semble que
« nous n'avons failly à l'eslire, et vous ne pouvez er-
« rer à le confirmer, puis qu'il ressemble au pere du
« visage, et des complexions à l'ayeul. Aussi ne dif-
« fererez à confirmer nostre election, pour dire
« qu'il ait esté mal nourry et endoctriné : car comme
« sçavez je l'aï faict nourrir, non en un palais en de-
« lices, mais en un temple et religion : non avec
« hommes prophanes, mais avec prestres, doctes
« et honnestes : non dissolu, mais estroictement
« tenu et corrigé : non accoustumé respandre sang
« humain, mais continuellement larmes : et finale-
« ment, servant aux dieux, non aux hommes. Dès
« ses plus tendres ans, je l'envoyai au temple et l'of-
« fry aux dieux, à fin qu'il apprinst à estre mansuet,
« chaste, peu parlant, sobre et prudent : et si à l'ad-
« venir il devient autre, ce sera pour le trop de li-
« berté qu'il aura, non pour la doctrine que je luy
« ay faict apprendre. Tous voz princes passez furent
« esleuz des hommes, mais mon nepveu est choisy
« des hommes et des dieux, pource que je le nour-
« rissois pour offrir sacrifices, et les dieux l'ont prins
« pour le regime et gouvernement des hommes.
« Vous autres Romains vous donnez encor louange
« d'avoir prins de la charue et du labourage Q. Cin-
« cinnatus pour estre dictateur : moins de louange
« ne sera, d'avoir prins mon nepveu du lieu de re-

« ligion : de tant, que plus excellent est prier con-
« tinuellement les dieux, que labourer et suyvre les
« bœufs. Au temps passé à Rome l'empire a esté
« tousjours divisé d'avec la prestrise : maintenant
« verrez ce que voz predecesseurs n'ont veu, que
« l'empereur sera prestre, et le prestre empereur :
« de sorte qu'avec le sacrifice nous reconciliera aux
« dieux, et avec les armes nous defendra des enne-
« mis. Et devons graces aux destinées qui nous pre-
« sentent empereur, qui sçaura et prier dieu, et
« combâtre : car comme sçavez, on obtient peu de
« victoires pour le combatre des hommes, mais pro-
« viennent de la volunté et disposition des dieux.
« Combien que l'election de mon nepveu n'ait encor
« esté faicte que par les gens de vostre exercite, si
« est il à croire que les dieux l'approuvent, et ne
« reste que vostre bonne confirmation, sans l'au-
« thorité de laquelle je ne permettray jamais qu'il
« s'ingere d'administrer : pource que je n'estime
« vray empereur celuy à qui on obeït en Asie, mais
« celuy qu'on ayme à Rome. Or, peres conscripts,
« puis que ce jouvenceau Heliogabalus est nepveu
« de prince, filz de prince, frere de prince, et es-
« leu prince, il est à presumer qu'il sera bon prince,
« veu que communement celuy est tel comme ceulx
« dont il descent. De ma part je vous puis asseurer,
« que tant que je vivray, je mettray peine que sa
« vie soit correspondante à la doctrine que luy ay
« donnée et faict donner : et si après ma mort ad-
« vient qu'il soit mauvais, la coulpe n'en pourra lors
« estre mienne, y ayant faict mon devoir. Ne reste

« pour la conclusion que vous prier d'avoir aggrea-
« ble, ce que voz capitaines ont faict, que j'espere
« avec l'aide des dieux sera bon à vous, à la republi-
« que de Rome, et à tout l'empire ».

XVII. Arrivée l'ambassade de Mesa à Rome, le senat et le peuple s'esbahirent de ce qui estoit advenu en Asie, et de l'audacieuse entreprinse de Mesa, et aussi de la lettre qu'elle avoit escripte. Les estats de Rome furent long temps en altercation sur la response qu'on devoit faire à ceste ambassade, et differerent à y donner resolution le plus qu'ilz peurent, jusques à ce que les ambassadeurs furent contrainots à faire solenne sommation au senat, de faire quelque response à ce qu'ilz avoient demandé. Ce pendant Mesa fut advertie par lettres de ses ambassadeurs, que le senat et le peuple ne vouloient accorder l'election, et moins la confirmation de son nepveu Heliogabalus: qui fut occasion que elle proposa de s'en aller en Italie, avec propos et deliberation de contraindre le senat à faire par force, ce que ne vouloit faire de gré. Ainsi que ceulx du senat sceurent qu'elle estoit en chemin, et venoit droict à Rome, avec volunté de combattre, craignans sa fureur, confirmerent l'election, et feirent crier à cry public, que chacun deslors en avant tinst pour seigneur et vray empereur Antoninus Heliogabalus. Mesa sçachant la nouvelle à my chemin, s'arresta en Grece, jusques au printemps ensuyvant, qu'elle naviga en Italie et à Rome: où fut receuë et festoyée magnifiquement, crainte toutefois des Romains plus qu'aymée: ce qu'elle cog-

noissoit très bien, et dissimuloit de mesmes, avec telle prudence, que en œuvres, en parolles, en secret, en public, on ne veid ny cogneut en elle aucun mauvais traictement envers les Romains, mais les cherissoit comme filz, et les honoroit comme freres. Tout le peuple se contentoit de la gravité de sa parolle, et de la doulceur et honnesteté de sa vie : et un jour par le commun consentement du senat et peuple, on la pria avec instance très grande de prendre le gouvernement de la chose publique, soubz l'adveu de son nepveu, et en son absence. A quoy feit response en plein senat : « Je vous mercie « humblement, et recognoy voz bonnes voluntez, « mais il n'est convenable que je face ce dont me « priez, car c'est aux femmes d'engendrer et nour- « rir empereurs, mais c'est aux hommes gouverner « les estatz de l'empire, et la plus part des femmes « sont par sexe fragiles et incapables de functions « publiques ». Pendant que ces choses se traictoient en Rome, Heliogabalus estoit en Phenicie attendant response de sa confirmation : lequel aussi tost que son ayeule luy eut escrit, que le senat l'avoit publiquement confirmé empereur, vint à Antioche, deliberé l'année ensuyvante passer en Italie.

XVIII. Peu de jours après qu'il se veid empereur, sans contradiction, hors tutelle et loing de son ayeule, en liberté de faire ce qu'il vouloit, on cogneut peu à peu, qu'il devenoit dissolu, et que s'il avoit eu quelque presage de bien, c'estoit par faincte, que la jeunesse et le lieu, où avoit esté receu, avoient couvert et dissimulé. L'une des pre-

mieres insolences qu'il feit en Asie, fut qu'il se vestit d'une robbe de drap d'or, ouvrée de soye, de coton, de laine et de lin, longue jusques en terre, et toute recamée d'or traict, et bordée de grosses perles et pierres precieuses : et portoit en la teste une couronne faicte en thiare, avec tant d'affiquez au col, bras et mains, que c'estoit chose non moins admirable que vaine et superflue. Il passa cest hyver en Asie, ne faisant autre chose qu'apprendre à jouër des instruments de musique, à baller, à se masquer tantost en bergier, puis en barbare, nourrissant en sa maison basteleurs, plaisans et macquereaux. Sur le commencement du printemps passa en Italie, et vint à son devant son ayeule Mesa jusques au port d'Ostie : laquelle comme veid son nepveu tant estrangement vestu, tant libre au vivre, et suivy de tant de canaille, eut grande honte : mesmes pourautant qu'un grand nombre des plus notables Romains estoient à sa suite. Mesa voyant la dissolution, appella son nepveu en secret, et le pria fort qu'il n'entrast à Rome avec cest habillement, de peur que le peuple ne s'esmeust et scandalisast de le veoir habitué en estranger et Barbare. Tant y a qu'il n'en vouloit rien faire, qui fut un grand creve-cueur à l'ayeule, et peine, d'ouïr desja reprocher en son visage par les Romains, que son nepveu n'estoit tel comme elle avoit escrit et dict en plein senat. Heliogabalus vint à Rome, et fut receu avec grand' magnificence et joye du commun peuple, non des nobles et gens d'estat : qui le voyans presumptueux en contenan-

ces, grave au marcher, vestu peregrinement, et suivy de tabourineurs, basteleurs et badins, ne se pouvoient tenir de souspirer et murmurer. Un senateur ancien dict à son ayeule Mesa, qu'il s'esmerveilloit qu'elle ne remonstroit à l'empereur son nepveu, qu'il n'estoit honneste de porter cest habit barbare et non accoustumé. « Ha, respondit elle « souspirant, il ne me desplaist pas tant de l'habit « qu'il a vestu, comme des mauvaises coustumes « qu'il a apprinses depuis que le laissay. La robbe « se peult facilement oster et muer, mais les vices « ne sont si faciles à despouiller ». Il feit tuer un grand nombre d'animaulx pour la celebration de la feste *Quirinale*, et feit mettre les entrailles en des plats d'or et d'argent, qu'il faisoit porter aux plus anciens et honorez senateurs, estimant faire grand honneur, à qui en bailloit un. Mesa voyant son nepveu qui empiroit de jour à autre, et que peu à peu les Romains s'en scandalisoient, et que ses remonstrances ne servoient de rien, s'en retourna en son palais de Phenicie, deliberée de finir ses jours en sa maison.

XIX. Vouloir escrire par le menu les vicieuses complexions de l'empereur Heliogabalus seroit vouloir compter les gouttes de l'eaue du Nil, ou quelque cas de plus impossible : car il y a tant et tant de meschancetez, et tant salles et ordes, que seroit vergongne à les escrire, et temps mal employé à les lire. De beaucoup nous en escrirons d'aucunes les moins deshonnestes, à fin que ceulx qui les liront, voyent combien furent lors coulpables les

Romains à souffrir pour leur empereur une si difforme beste, indigne, non de gouverner la republique Romaine, mais de vivre. Nous escrivons sa meschante vie, à fin qu'on sçache sa mauvaise mort, pour practiquer ce que diet Platon, que combien que les hommes dissimulent les coulpes des mauvais, tant qu'ilz peuvent, non pourtant les dieux oublient à la longue d'en prendre vengeance. Le plus que faiet esbahir en ce prince dissolu, et nous doit espouvanter, c'est que jamais ne se lassoit de mal faire, et ne peut oncques employer à peine une heure à bien faire. Dès qu'il fut empereur, il garnit sa maison de paillards, ruffians, macquereaux, tabourins, menteurs, et autre telle peste d'hommes, ausquelz despia oncques l'entrée de sa chambre, ny les secretz de sa maison. Luy et eulx representoient au naturel diverses fables poëtiques, et singulierement se delectoit à faindre le jugement de Paris, hommes et femmes nuds, avec gestes tant lascives et deshonnestes, que les gens de bien en avoient horreur. Chacun an faisoit celebrer les festes *Adoniaduses*, en honneur d'Adonis grand amoureux de Venus, ou par trois divers jours se lavoient et parfumoient un grand nombre de jeunes hommes et femmes: puis sur la fin exprimoient par gestes, les travaulx, angoisses souspirs et douleurs que souffrent les amoureux, et en fin les voyoit on publiquement jouir de leurs desirées amours. Il abusoit si fort de la familiarité d'un sien varlet de chambre, nommé *Zoticus*, jeune et beau de visage, mais au demeurant pervers, menteur et

imposteur, que chacun presumoit luy servir à ses meschantes concupiscences: et à la verité Heliogabalus en monstroit les semblans, le menant tousjours avec soy, le baisant, et festoyant par tout où il alloit. Sur ses repas avoit philosophes et orateurs, qui disputoient des secrets de nature, au faict de la paillardise, et ne vouloient qu'ilz meissent sus autres propos. S'il falloit ouïr ambassadeurs estrangers, ou autres personnes qui parlassent d'affaires d'importance, à my propos se faschoit, et par signes des mains ou des yeulx, appelloit quelqu'un de ses impudiques, qui rompoit le propos, et par ce moyen s'en alloient les estrangers sans response, et demeuroient les bonnes affaires en arriere. Au faict des femmes, il abusoit indistinctement des matrones plus illustres, de vierges, mariées et vefves, comme luy venoit en fantaisie.

XX. En ses repas ne gardoit forme ny heure, tantost mangeant au poinct du jour, tantost sur la nuict: aux viandes plus curieux que gourmant, au boire intemperé, buvant huy vin, demain de l'eauë, une autre fois du citre, de l'eauë sucrée, comme l'appetit le conduisoit. Mangeoit se pourmenant, et se pourmenoit mangeant, et disoit que c'estoit pour digestion. Dormoit peu, et le plus souvent où il s'ennuyoit, comme au temple, au senat, ou autres lieux d'assemblée, sans avoir esgard, ny au lieu, ny à son authorité, sinon à sa bestiale sensualité. Il inventa à Rome *la Feste des vendanges*, et pource qu'il y feit faire tant d'impudiques insolences et dissolutions que le peuple en avoit horreur,

les

les Romains ne consentirent, que jamais plus on la celebrast. Pour son passetemps Heliogabalus jouoit souvent à la pelote, et par mocquerie envoyoit querir pour jouër avec soy les plus vieux senateurs et citoyens Romains, et les faisoit jouër tant et si longuement, qu'ilz estoient hors d'haleine, et n'en pouvoient plus. Quelquefois tiroit de l'arbaleste au pris avec coquins et gens mechaniques : et si quelque homme de gravité le venoit regarder, ne faisoit conscience de viser et tirer à luy. Il n'alloit point ou peu aux temples, ny frequentoit les hommes sages : jamais ne lisoit livre : il avoit en horreur les sçavans, mesprisoit les gens de guerre : et pour en faire brief, amy de nul, et de nul aymé, subject à son opinion, et ennemy de raison.

XXI. La grande matrone Mesa estant deuëment certiorée en Asie, de la mauvaise et dissolue vie, que son nepveu tenoit en Rome, luy escrivit une lettre en ceste sorte : « Quand tu partis de Asie « pour aller à Rome, ô mon filz Heliogabalus, je « cuydois avoir telles nouvelles de toy sur ton ad« venement à l'empire que la republique en demeu« rast contente, et moy joyeuse et consolée : mais « à ce que j'entens icy, et on m'escrit de là, tu « donnes à tous en Italie que murmurer de toy, et « à moy en Asie que pleurer. Il y a soixante et six[1] « ans que nasquis en ce monde, durant lesquelz « ay enterré et pleuré mon pere Torquatus, et ma « mere Aristmia, ma sœur Philis, et son bon mary

[1] Il a dit plus haut soixante-dix.

« Tharsus. Me souvient aussi avoir veu mourir mon « mary Aristippus, et mon filz Lucius Francus, » que j'aymois tant. J'ay semblablement pleuré le « bon empereur M. Aurelius, et l'imperatrix Faus- « tine ma maistresse, l'empereur Commodus, l'em- « pereur Pertinax, l'empereur Julianus, et mon « maistre et seigneur Severus, et modernement « ton defortuné pere, mon filz bien aymé, que « maintenant je ne puis nommer sans larmes. Je « t'ay nommé et mis en memoire tous ces grands « personnages, tes predecesseurs, à fin que tu voyes « s'il y a raison que je pleure toy, qui es en vie après « avoir pleuré tant de morts. Quand tu nasquis, et « que secrettement je te cachay jusques à ne sçavoir « rien de ta nativité, quand je te fey transporter « de Rome en Grece, quand je te colloquay avec « maistres sages et sçavans pour apprendre doc- « trine et bonnes meurs, quand je t'offry au dieu « Heliogabalus, et te fey sacrer son prestre, je cuy- « dois que tout cela fust un deschargement et con- « solation de ma vieillesse, et non motif et matiere « de deplorer ta vicieuse jeunesse. En toy cognoy- « je, combien sont differents les jugemens des « dieux à ceulx des hommes : car je pensois que ceste « estroicte nourriture, que je fey faire de toy, fust « moyen de te rendre vertueux et retiré : mais les « dieux permettent que tu faicts des actes, qui sont « indignes, non d'estre faicts, mais d'estre seule- « ment pensez. Quand je te mis avec le grand phi- « losophe Gorgias, qui premier te vestit la robbe « longue, et t'enseigna de prier les dieux, et leur

« offrir sacrifices, je faisois estat que tu l'imiterois
« en façon de sa vie, et qu'il n'estoit presque pos-
« sible que devinsses vicieux. Beaucoup de choses
« t'obligent à estre bon, et nulle à estre mauvais.
« En premier lieu, tu es homme, animal raisonna-
« ble, nay à Rome, nourry avec les sages, extraict
« de noble sang, prestre et empereur, qui sont
« choses, dont la moindre te doit inciter à bien
« faire : avec ce que tu prendras plus d'aise et de
« plaisir sans comparaison à estre vertueux que vi-
» cieux, pource que naturellement le vice plaist au
« corps, quand on le commect, mais après s'en en-
« suit prochaine penitence : mais la vertu avec ce
« qu'elle ne desplaist au corps, laisse tousjours bon
« goust et contentement qui dure perpetuellement.
« Je ne sçay quelle desfortune est la tienne, ou
« quelles sinistres destinées sont les miennes, que
« je t'aye faict nourrir veritable, que sois menson-
« gier, que je t'aye nourry en toute pudicité, et
« que tu sois tant et tant impudique : que je t'aye
« faict apprendre à estre sobre, honteux et hon-
« neste, et que tu sois tant gourmant, effronté et
« deshonneste. Et que pis est, que je t'aye faict
« prestre pour avoir devant tes yeulx la crainte des
« dieux, et que tu ne craignes ny d'offenser les
« dieux, ny de scandaliser les hommes. Au moins
« si tu ne te veulx amender pour la crainte des dieux,
« et pour le bon exemple que tu doibs aux hommes,
« estant leur chef, ayes pitié de ma vieillesse, qui
« suis ton ayeule, qui t'ay acquis l'empire de ma
« propre substance, et n'y ay espargné ny temps,

« ny corps, ne biens. Tu sçais bien, mon filz, que « pour te faire prince des Romaius, je donnay pre« sens aux temples, sacrifices aux dieux : et le meil« leur de mes thresors aux gens de guerre et legio« naires Romains, et envoyay en general et parti« culier plusieurs riches dons au senat : et eusse lors « donné tout mon sang et entrailles, aux dieux tu« tellaires, pour te faire l'un d'eulx, s'il m'eust esté « possible, comme j'en avois la volunté. Nature t'a « faict beau de visage, de belle taille, fort et ro« buste, de bon jugement, adroict aux armes, et « courageux aux entreprinses : mais que sert tout « cela, que proufitent tant de graces, si tu es tous« jours ennemy du bon conseil d'autruy, pour sui« vre tes vicieux et brutaux appetits? Tu suis super« fluité et vanité, comme mal sage, sensualité, « comme hebeté, et les chaulds desirs de jeunesse, « comme enfant : ce qu'on ne pourra longuement « ne dissimuler ne souffrir, de sorte qu'il ne fault « que l'empire se perde en tes mains, ou que tu « meures en brief temps. La chaire imperiale con« sacrée aux dieux immortelz, ne souffre long temps « que princes mauvais y soyent assis, comme on « peult veoir en Tyberius, Caligula, Claudius, « Nero, Galba, Otho, Vitellius, Domician et au« tres, lesquelz vindrent à si mauvaise fin, que par « où entra le violent couteau de leurs ennemis, par « là mesmes sortit l'esprit de leurs corps. Helas, « povre desolée, de mon filz Bassianus quelle fut « la fin? Il fault que je dye, que puis que tu es suc« cesseur et disciple de ses perverses complexions,

« raison veult que sois recompensé de miserable fin « comme luy. Il me souvient d'avoir ouy dire à « monseigneur M. Aurelius, que les dieux permet- « toient mourir plus tost les mauvais princes, que « les autres hommes mauvais : pource que l'homme « privé n'est mauvais qu'à soy et à sa famille, pour « n'avoir moyen d'executer sa malice ailleurs : mais « le prince tyran et meschant, ruine toute la repu- « blique. Tu as aage et dexterité pour t'employer à « bonnes œuvres, et peulx facilement laisser les « complexions corrompues, pource que les dieux « nous ont mis en noz mains le franc arbitre, pour « suivre le bien ou pour tumber en vice. Lors que « poursuivy l'empire pour toy, je cuydois, qu'en « toy resuscitast l'heureuse memoire du bon Anto- « ninus Pius : mais, helas, helas ! j'ay crainte que « comme à Nero s'acheva l'illustre sang des nobles « Cæsars, qu'en toy aussi ne prenne fin le genereux « lignage des Antonins. Estant à Rome j'ay veu, et « cogneu depuis que suis en deçà en Asie, que la « bonne reputation gaigne fort le cueur du popu- « laire : et au contraire la mauvaise opinion l'es- « loingne fort de l'amour de son prince. On me faict « entendre, que ta maison est toute pleine de gens « de vie meschante, et que tes officiers mesmes ob- « temperans à tes voluntez lascives, sont encores « pires que toy. Telles gens sont dangereux ès mai- « sons des princes et pernicieux : par ainsi prens « garde, que ceulx de ta suite mesmes ne taschent « à te faire mourir, de peur qu'un jour revenu à « ton bon et sage sens, tu ne chasties leurs faultes,

« comme ilz meritent. Pour reformer les autres, est « besoing que toy le premier te reformes, et pour « chastier autruy, que tu te chasties le premier. En- « tant que chacun privé et de basse condition prend « communement exemple à ce qu'il void faire à ses « superieurs, mesmes aux princes, qui est le miroir « de tous ses subjectz. Du temps du bon M. Aure- « lius, je vey sa maison pleine de serviteurs sages « et modestes, et du temps de son filz Commodus, « le palais estoit peuplé de gens de neant et de mau- « vaise conversation : et t'ose bien dire, comme « l'ayant veu, que telles qu'estoient leurs maisons, « telles furent leurs republiques. Si tu veulx vivre « en repos, sans ennuy et hors tout souspeçon, en- « tretient en ta maison et en ta compagnie hommes « graves et prudents, et par là ta maison sera prisée « de leur gravité, et toy conseillé de leur prudence. « Maintenant, ou non jamais, est temps que de- « viennes bon : car on pourra excuser la coulpe du « passé à la jeunesse, mais à l'advenir si continues « à estre mauvais, ny aura moyen d'excuse, et at- « tribuera on tout à ta maligne et perverse nature. « Revien donques à toy, mon cher filz, et monstre « que desormais tu veulx estre tel que tu dois, et « que la grandeur de l'estat où tu es constitué, « merite ».

XXII. Aucunes loix feit l'empereur Heliogabalus, bonnes et raisonnables, et d'autres ne bonnes ne mauvaises, mais trop toutefois faictes selon son plaisir, et les faisoit observer estroictement, disant « qu'autant de puissance devoit avoir le prince en

« son royaume, comme les dieux au ciel ». Il feit publier une loy, qu'aucune vierge Romaine, voire vestale, ne se peust obliger à garder virginité, mais qu'elles eussent liberté ou de s'enfermer, ou de se marier, disant « que les femmes estoient trop imbe-« cilles de sexe pour publier autre loy, que nulle « femme vefve se mariast dans l'an de la mort de « son mary, à fin qu'elle eust loisir de plourer son « mary, et de penser soigneusement d'en prendre « un autre ». Feit autre loy, qu'on ne vendist en Rome pain, chair, fromage, huile, vin, n'autre denrée de bouche, dont on use quotidianement, sinon au poids et à la mesure, à fin que les vivres se vendissent ce qu'ilz valent, non ce qu'on en demande. Feit autre ediot, que les cousturiers peseroient le drap à faire habillemens, pour oster le soupçon de larrecin. Ordonna que nul mineur estant soubs puissance de pere, mere, ou ayeuls, n'oseroit vendre, achepter, ou jouër : pource que la presumption est, puis qu'ilz n'ont maniement de leur bien, que l'argent, qu'ilz trafiquent, seroit de l'autruy mal acquis ou desrobbé. Voulut que toutes les filles Romaines se peussent marier après vingt-cinq ans, sans congé et licence de leurs parents, allegant pour raison, que le bon pere doibt avoir autant de solicitude à colloquer une fille, comme à pourvoir dix filz. Voulut que les jours de feste à Rome, ou autres, qu'on faisoit jeux et joyes publiques, on n'enterrast aucun corps mort, disant « qu'il estoit mal-« seant et difforme en la republique, de veoir les « uns rire, et les autres plourer ». Ordonna qu'au-

cun Romain ne fust si hardy de jetter et mettre hors sa maison un serviteur, esclave, cheval, chien ou autre animal de service, pour sa vieillesse ou infirmité, à fin que les jeunes en servant, et entretenant les vieux, peussent esperer d'avoir semblable retribution et liberté, quand seroient vieux. Feit autre loy, que les larrons fussent punis, non selon la loy, mais à la volunté de celuy qui estoit desrobbé, à fin que la punition en fust plus griefve. Ordonna que la femme commettant adultere avec les parents et amis de son mary, ne seroit punie de la vie, allegant que la conversation des parents et la fragilité de la femme excusoient la faulte. Statua que tous habitans dans les murs de Rome, peussent faire librement divorce et separation de mariage, après avoir demeuré six ans ensemble: disant « que « puis que l'homme ne se peult passer de remuer « l'habit d'an en an, ce n'est inconvenient qu'il « change de femme de six en six ». Feit autre ordonnance, qu'aux boutiques des apothicaires, on ne vendist aucuns medicamens composez, mais simples, et herbes cognues, à fin que chacun entendist ce dont il usoit pour sa guerison. Ordonna que chacun se mariast avec personnage de sa qualité et estat, comme marchans avec marchans, nobles avec nobles, et artisans avec artisans, pource que quand on se marie avec son inegal, on s'efforce à faire plus qu'on ne peult, et laisse lon souvent à faire ce qu'on doibt. Ordonna, que quand une maison brusleroit en Rome, le voysin fust tenu donner secours à son voysin bruslant, sur peine, à

faulte de ce faire, de contribuer deniers à la reparation de la maison bruslée. Feit loy au faict d'amours, que la femme qui prendroit present de celuy qui l'aymoit, seroit tenue de rendre le present, ou satisfaire au desir de l'amoureux. Voulut que les macquerelles fussent aigrement punies, si on les trouvoit parlans ou solicitans quelque dame. Toutefois s'il se prouvoit, que la dame luy eust donné trois fois audience sans contradiction, la macquerelle estoit sans coulpe. Beaucoup d'autres loix feit Heliogabalus, que les historiens racomptent : mais pource qu'il y en a plusieurs impudiques et indignes d'estre escriptes, je les laisseray.

XXIII. Depuis qu'Heliogabalus vint d'Asie à Rome, il demeura un an sans soy marier, et peu après l'an, espousa une Romaine de noble sang et antique maison, et fort belle, et à peine acheva l'an qu'il la laissa : non content d'avoir faict et chassé sa femme de sa maison, et luy osté toutes ses bagues et joyaux, la contraignit de mener vie solitaire, et gaigner sa vie à coudre et filer. Repudiée sa premiere femme, il s'enamoura d'une vierge vestale, et la sortit du temple, et l'espousa publiquement : dequoy le senat et toute Rome se scandaliserent grandement, attendu que ces vierges estoient vouées et jurées à tenir perpetuelle virginité. Dès qu'il sceut que le peuple ne l'avoit aggreable, et que le senat en murmuroit, un jour alla en plein senat faire ses excuses, et leur remonstra, qu'il ne falloit qu'ilz se troublassent pour cela : car si prendre une vierge vestale, estoit peché, il estoit humain,

et qu'un prestre, comme il estoit, ne pouvoit convenablement avoir femme qui ne fust religieuse comme luy : et si ceste excuse n'estoit suffisante, qu'ilz pensassent qu'il estoit prince souverain et empereur, et qu'à luy seul appartenoit d'establir loix sans obligation de les entretenir, s'il n'estoit de son plaisir. A peine demeura un autre an avec sa seconde femme, et l'ayant repudiée, la laissa en aussi grande misere, comme la premiere, et en plus grande, de tant que de vierge vestale et imperatrix, elle devint femme publique. Sa tierce femme fut une matrone Romaine vefve, et trouva occasion de la prendre, pource qu'elle estoit descendue de la race de l'empereur Commodus : et disoit qu'il n'en vouloit espouser, qui ne fussent de noble sang, et sages et discrettes.

XXIV. Or il vint à telle furie et fantasie, que non content de se mocquer des mariages humains, voulut faire mocquerie des mariages divins, et delibera de marier publiquement les dieux avec les deesses, et commença à traicter mariage entre son dieu Heliogabalus et la deesse Pallas. Et un jour en grand triumphe feit mettre hors du temple l'image de Pallas, celle que lon disoit estre tumbée du ciel sur les murs de Troye, et laquelle les Romains avoient en telle veneration, qu'on ne l'avoit onques plus bougée de son lieu destiné. Heliogabalus la porta en sa maison, et feit faire un char d'argent doré, au hault duquel feit mettre ceste image vestue d'habits nuptiaulx, et de joyaux très precieux, et attela ce triumphant char à deux beufz, l'un

tout blanc sans macule aucune, et l'autre tout noir, et luy mesmes faisant le bouvier, appelloit les beufz, et conduisoit le char par Rome, ayant le visage tourné devers l'image, et reculant tousjours : et à fin qu'il ne cheust, ne voyant son chemin, avoit faict sabler et applanir les rues de son palais jusques au temple. Arrivez en ce temple luy et ses suppoz, accoustrerent la statue du dieu Heliogabalus, et la meirent près celle de Pallas, et les espouserent, comme mary et femme, et dresserent un riche lict au milieu du temple, où furent couchez avec grande solennité l'espoux et l'espouse. Beaucoup d'autres mariages de dieux et deesses furent lors faicts, ce que les Romains observateurs de religion prindrent en mauvaise part, et estimerent estre faict blaspheme aux dieux, dont Rome en pourroit souffrir la vengeance.

XXV. Ces nopces faictes, Heliogabalus pour se ressentir de la feste, feit encommencer les jeux Circenses et autres, où feit exhiber et occire infinies bestes sauvages de diverses especes, et contraignit les Romains contre leur volunté d'en manger, de sorte qu'ilz mangerent lyons, ours, leopars, onces, tygres, chevaux, asnes et chiens, excepté du pourceau, pource qu'on n'en mangeoit point en Phenicie. Les festes achevées, Heliogabalus voulant monstrer la grandeur de son cueur, et ses grandes richesses, monta en une tour du temple, et de là par largesse jecta en bas sur le peuple grosses sommes de deniers, et des joyaux plus precieux de son thresors : et fut si grande la presse à les amasser,

que les uns poulsans les autres, plusieurs estoufferent, et beaucoup s'entretuerent : entant que Rome et toute Italie se ressentit de la perte.

XXVI. Tous les offices ayans administration de justice, furent vendulx, comme preteurs, censeurs, tribuns, ediles et autres, de sorte que non les plus sçavans et vertueux, mais ceulx qui bailloient plus d'argent, estoient magistrats. On avoit de coustume à Rome de ne faire senateurs qui ne fussent extraicts de patriciens, et qui ne fussent de l'aage de cinquante ans. Mais Heliogabalus, comme pour desdaing, feit senateurs gens de basse et infime condition, comme laboureurs, jardiniers, et artisans mechaniques, et jeunes de vingt ans. Il ne vendoit seulement les offices de la justice, mais aussi les offices de sa maison, comme de maistre d'hostel, argentier, escuyer, sommelier et cuysinier. Dont s'ensuyvoit que chacun d'eulx estoit larron, pour se rembourser de ce que coustoit son office. Depuis qu'il estoit jeune prestre en Phenicie, il aymoit deux charretiers, qui furent grands en credit et auctorité, depuis qu'il fut empereur : desquelz l'un avoit nom *Protagenes*, et l'autre *Gordius*. Il commanda qu'on luy admenast de toute Italie, les plus nobles et beaux petits garsons qu'on pourroit trouver, et qu'on feist venir avec eulx leurs peres, meres, et autres proches parents qu'on vouldroit. Et advint qu'il en vint de toutes parts un grand nombre à Rome, qu'il envoya au temple de Heliogabalus, et les feit tous tuer et sacrifier, et jetter les entrailles des corps, estans presens les

peres qui les avoient engendrez, et les meres qui les avoient enfantez. Le peuple fut fort indigné de ceste cruaulté, et peu s'en falut qu'il n'y eust generale mutination, criant chacun à haulte voix, que c'estoit sacrifice de beste barbare, non d'empereur romain. Heliogabalus se vantoit et louoit, de ce que devant qu'il fust empereur, imitoit Pyrrhus, et depuis estant à l'empire, Nero : disant que la moytié de la vie se devoit employer en vertus, et l'autre en vices : autrement estant tousjours en un estre, tout bon ou tout mauvais, on ne sçait rien de son contraire, qui sert souvent de temperament.

XXVII. Il inventa à Rome les jeux du sort, comme une blanque : et pour la mettre en effect, feit mettre diverses portions de diverses choses, qui devoient venir par sort à ceulx qui seroient du jeu. Ces portions estoient de sept chameaux, de sept mouches, de sept livres d'or, de sept chevaulx, de sept chiens, de sept beufles, de sept araignes et de sept laictues : et commanda que chacune de ces choses fust divisée en quatre parties egales, à fin qu'il ne peust venir portion entiere à personne, mais un quart de beufle, un quart de cheval, et ainsi des autres. Le jour que le sort se jetta, que tous ces animaulx furent mis par pieces, il advint au sort, qu'il eut pour sa portion un quart de cheval, un quart de mouche, et quart de chien, sans qu'il rencontrast or ny argent, ny autre chose qui valust. Ce jeu se continua quelque temps : enfin voyans qu'il n'y avoit que despense, et que l'inventeur ne leur plaisoit gueres, on le laissa.

XXVIII. Il feit faire par subtil artifice des baings pleins de vin, fort profonds, et par dessus comme un planchier de deux cuirs pleins de vent, et luy accompagné de cent jeunes gentilhommes, monta dessus, et combatirent là cinquante contre cinquante, et ne fut si petite la risée, qu'il n'en tumbast plus de trente dans le baing du vin, qui furent noyez. Heliogabalus ouyt dire qu'il y avoit des prestres à Marseille, qui enchantoient et prenoient toutes sortes de serpens, pour grands qu'ilz fussent, lesquelz envoya querir, et leur manda qu'ilz portassent le plus qu'ilz pourroient de serpens. Un jour qu'il avoit faict assemblée de peuple pour certains jeux, feit mettre tous ces serpens parmy la foule des assistans, dont plusieurs furent morts, et tuez de la presse en fuyant, et beaucoup de femmes enceinctes avorterent de frayeur. Comme nous avons dessus dict, qu'Heliogabalus aymoit hommes dissolus, lubriques, et de mauvaise vie, un jour des calendes de may, feit apprester bien vingt charretées de rose, et les mettre en une chambre, dans laquelle feit entrer un nombre de ses domestiques rufians, et autant de putains : qui se jouans entre les roses, et ne s'en pouvans desmesler pour la trop grande quantité, estouferent tous là dedans. Il en feit mourir un autre nombre dans des eauës de senteurs, et dans des vaisseaux pleins de malvoysie. Publiquement il se mocquoit des senateurs, et disoit se riant, que ce n'estoient senateurs, si non esclaves bien vestus. Quand venoit quelque fois sur la minuict, qu'il pensoit que les plus notables ro-

mains estoient au meilleur de leur somme, soudain envoyoit de ses gens les querir, faignant avoir besoing promptement de leur conseil: et comme ilz estoient venus en sa presence, les renvoyoit se riant d'eulx. Les chalits de sa maison estoient de fin argent, et les faisoit garnir en hyver de peaux de lievres: la couette et chevet estoient de plumes de perdris des plus deliées, prinses soubz les ailes, et en usoit par le conseil des medecins, qui disoient que ces plumes confortent le cerveau, et gardent de paralysie. Il avoit faict dresser plusieurs maisons à Rome, où toute sorte de bons compagnons pouvoient aller boire, manger, jouër et paillarder, à toutes especes de lubricité, et luy mesmes y alloit souvent, pour inciter les meschans ses semblables, à nouveaux moyens de voluptez, jusques à faire office d'homme et de femme, et s'exercer toute nuict à mille meschancetez, qui ne se doivent dire et moins escrire.

XXIX. Dionysius le tyran, Apius tribun, Lucullus et autres furent en leurs temps notez d'estre superflus et par trop sumptueux en banquetz, et frians: mais Heliogabalus en gloutonnie et invention de nouvelles friandises les surpassa tous. En premier, il ne mangeoit que sur table d'argent, bancs et chaires de mesmes, d'ouvrage enlevé et taillé au ciseau, avec enrichissement d'or et d'email de diverses couleurs. Le reste de son buffet, et vaisseaux de cuysine, d'argent, et plusieurs celatures moresques et damasquines d'or. Ses officiers servans à table, et cuysiniers vestus pour le moins de draps de

soye. Il avoit curiosité extreme de l'apprest des viandes, et aymoit qu'on luy changeast souvent, mesmement selon les saisons. Singulierement se delectoit à manger creste de coq rosties, langues de paons frittes, et langues de rossignols en paste, et vouloit en estre servy à telle quantité, comme si c'eust esté beuf ou mouton : si bien qu'il feit faillir les paons et rossignolz en Italie. Quelque fois se faisoit faire une composte en potage de testes de papegaulx, d'œufs de perdrix, de foyes de paons, et de poictrines de faisants : et falloit que ses officiers prinssent les papegaulx bien loings, et n'en laisserent pas un de ceulx qui contrefont la parolle aux cages. Il invita un jour quelques ambassadeurs estrangiers, et autres Romains pour leur tenir compagnie, et n'y eut au banquet que de vingt sortes de mets, tous faicts de barbillons et langues de barbeaux, qu'il avoit faict pescher long temps au paravant : et se vantoit à table, de les banqueter d'une viande, que jamais Romain n'avoit veu en si grande quantité, et ne verroit après, pource qu'il estimoit qu'à peine en pescheroit on jamais plus tant. Il avoit deux petits chiens qu'on luy avoit envoyé de Mauritanie, qui mangeoient avec luy à table, et couchoient en son lict, et ne les nourrissoit d'autre viande que de foyes de pluviers, butors et canars : et ce faisoit il par despit de ceulx qui avoient charge de sa volerie, qui se faschoient de chercher tant d'oyseaux de riviere.

XXX. Quand il estoit quelque grand'feste, ou qu'il avoit invité notables personnages, lors qu'ilz estoient

estoient au meilleur ou du past ou du bal, il commandoit qu'on laschast les lyons par le palais, et autres bestes sauvages, et advenoit que les povres convives plus chargez de vin, que d'armes pour se defendre, estoient blessez ou tuez miserablement. Voulant celebrer la feste du dieu Genius, et jour de sa naissance, il manda semondre le senat, et se feit fort de leur donner à manger des jeunes palumbes ou ramiers nourris dans les eauës de la mer, et de l'oyseau Phœnix, qui est unique au monde : et s'obligea à faulte de ce faire, à donner à chacun des senateurs cent livres d'or, et tint promesse des palumbes, mais non du Phœnix. En ses jardins avoit un grand et profond estang, et après le repas y alloit avec les invitez et autres, qui avoient à negocier avec luy, et les faisoit nager : et ceulx qui disoient ne le sçavoir faire, les faisoit entrer en l'eauë, et nager les tenant par la barbe : dont les uns se noyoient, et les autres eschappoient, comme ilz pouvoient. Au fort de l'esté et du grand chauld, faisoit porter en Rome dans son palais, de la neige en si grand' quantité, qu'on eust dict qu'elle n'estoit portée des montagnes, mais tumbée là du ciel. Quand les nobles Romains celebroient quelque feste, si l'heure du souper estoit tarde, ne laissoit alumer chandelles ny torches, mais faisoit dresser un grand nombre de lampes pleines, non d'huyle, mais de pur baulme, qui coustoit plus que tout le reste du festin. Dans le circuit de son palais feit edifier un corps d'hostel beau et sumptueux, avec fauslses portes, et y meit plusieurs femmes lubriques, qui pussent

par ces faulses portes recevoir à toute heure leurs amis. Quoy sçachans les autres putains de Rome, allerent au senat se plaindre, et demander licence de faire de leurs bordeaux palais, puis que l'empereur faisoit de son palais bordeau. On dict qu'en magnificence de banquets, en despense de viandes rares, en curiosité de vins, et braveté de serviteurs, Heliogabalus exceda tous ses predecesseurs princes Romains : et escrit lon, qu'au moindre souper qu'il feit, il despendit douze mille sexterces, qui sont plus de mille [1] escus.

XXXI. Pour se mocquer de ceulx qu'il avoit invitez, faisoit faire les bancs, où ilz se devoient asseoir, de soufflets de mareschaux, pleins de vent, et couverts de toille peincte : et comme lon estoit au milieu du souper, quelqu'un apposté laschoit le vent, de sorte que les assis peu à peu se trouvoient à terre, et estoient contraincts se lever, et achever le souper tous de bout sans siege. Il feit pacte avec ses gens, que quiconque luy porteroit des toiles d'araignée, il auroit pour livre certaine somme de deniers, et en feit faire chercher par toute Rome, et en peu de temps luy en fut porté pesant dix mille livres, chose qu'il disoit avoir faicte, pour monstrer combien Rome estoit grande et habitée. Secrettement commanda remplir vingt ou trente vaisseaux grands comme tonneaux, de grosses

[1] Le drachme, comme nous l'avons dit, vaut quatre sesterces romains, et 15 sous 6 deniers trois quarts de notre monnoie. Douze mille sesterces font trois mille drachmes, 2334 livres 10 sous 4 deniers de notre monnoie.

mouches, et les feit porter en son palais, puis lendemain invita plusieurs Romains à disner: et sur le midy lors que la chaleur estoit plus grande, et que ces Romains bien affamez, commençoient à manger viandes toutes doulces et succrées, on feit ouverture à toutes ces mouches, qui se ruerent de telle furie sur les hommes et sur la viande, que les assistans furent contraincts vuyder la salle, et mes dames les mouches demeurerent maistresses, et devorerent le reste de la viande. Un jour de grand'feste, ainsi que le senat et peuple estoit au temple pour offrir sacrifices, il feit mettre dans le temple deux ou trois cents chats, et bien deux mille rats, et fermer les portes, à fin que personne ne sortist: et fut si soudaine la frayeur et emotion du populaire, voyant ces chats après les rats, que non seulement les sacrifices se laisserent, mais en y eut qui sortirent par les fenestres. Quelquesfois appeloit pour manger avec soy ses lubriques et ruffiens, et les faisoit servir de pain, chair, fruicts et autres mets contrefaicts de pierre ou de bois: et à chacun service les faisoit boire et laver les mains, comme s'ilz eussent mangé, et les envoyoit aussi affamez, comme quand vindrent. Une autre fois feit festin general au Campus Martius, et y feit venir de Rome huict boyteux, huict bossuz, huict borgnes, huict nains, huict geans et huict mores: et pour son plaisir faisoit manger les nains en tables haultes, et les geans en basses, et les mores les mains liées derrière le dos, à fin de monstrer les dents blanches, et leurs

grosses levres : en tant que le manger portoit à chacun deshonneur et peine.

XXXII. Luy et un nombre de Romains de sa ligue dresserent partie de faire une nouvelle sorte de banquet, qui fut, que sept dresserent leur table au palais, sept au Capitole, sept au mont Celius, sept au fort d'Adriau, et sept delà le Tibre à la porte *Salaria* : et avoit chacun d'eulx une trompette en main, et mesme appareil de viandes, et mesme nombre de putains, et se meirent à table à mesme heure, avec pacte, qu'en mesme instant que les uns sonneroient la trompette pour boire, manger ou paillarder, les autres respondroient et feroient le mesme. Luy et douze autres Romains mariez, ordonnerent qu'ils mangeroient les uns chez les autres, par sort et par ordre, et que celui qui seroit l'hoste, seroit tenu leur donner de douze sortes de viandes à chacun, de douze sorte de vin, et le choix de douze belles dames. Advenant le jour qu'il fut l'hoste, il feit enyvrer les autres, et en lieu de douze belles dames qu'il devoit presenter, à l'obscur de la nuict les feit coucher avec douze povres femmes esclaves, vieilles et laides de mesmes, pour en tirer son passetemps.

XXXIII. Heliogabalus estoit de son naturel fort barbu, toutefois ne se feit oncques couper la barbe, ny au rasoir, ny aux ciseaux, ains se frottoit de certain unguent, qui lui faisoit tumber le poil, comme s'il eust été rez. La chambre où il couchoit, et sa salle, et les galeries où se pourmenoit, estoient

nettoyées deux fois le jour, et pour grand' magnificence, les balais estoient de fil d'or et de soye : les allées de ses jardins, qui estoient longues et grandes, estoient couvertes de sable doré. En ses habits il estoit tant excessivement superflu, que non content que ses souliers fussent de toile d'or ou d'argent, enrichis de pierrerie, faisoit que les semelles estoient d'unicorne, et le dessus d'or traict, du plus fin qu'on portast du Nil, couvert de grosses perles et diamans : tant que plus valoient ses souliers, que les couronnes de Jules Cæsar et d'Auguste. Il aimoit à porter anneaux aux doigts, et diversifioit souvent, en portant un jour de fer, un autre de plomb, de cuyvre et de cuir ; et pour monstrer sa folie et superfluité, portoit souliers d'or et anneaux de maroquin. On lui apporta un fois d'Alexandrie dix nefz chargées de fort rares et precieuses richesses, et comme sceut que elles estoient au port d'Ostie, manda secrettement aux mariniers qu'on meist tout à fonds : dequoy adverty le senat, lui en feit reproche publiquement. A quoy respondit, qu'il monstroit, comme il estoit peu convoiteux de biens, en ce qu'il despendoit liberalament ce qu'il prenoit en terre, et faisoit submerger ce qu'on lui envoyoit par mer. Il estoit tant prodigue et curieux, que presque tous ses meubles jusques aux urinaulx et seelles percées estoient d'or ou d'argent. Quand il partoit de Rome pour aller aux champs, menoit ordinairement de quatre à cinq cents chariots chargez, non de coffres, malles et autres meubles, que princes ont coustume de mener, mais de ruffiens, maquereaux, putains, musi-

ciens, joueurs d'instrumens, basteleurs, et de toutes sortes de vivres et de vins : et point de nouvelles de visiter provinces, ou reformer republiques, si non chercher le plaisir des champs, et lieux de plaisance, où librement peust s'exercer à toutes sortes de vices. Un ancien senateur s'adventura de luy dire, pourquoy consumoit tant de biens à choses basses et peu d'importance : auquel respondit, « Amy, tu sçais « bien que personne n'herite à autre que par mort : « par ainsi je me veulx faire heritier moymesmes de « moymesmes durant ma vie. »

XXXIV. Heliogabalus voulant en tout et par tout vivre au rebours de tous autres hommes du monde, delibera de faire du jour la nuict, et de la nuict le jour : si bien que sur le poinct du jour faisoit fermer les portes de son palais, et se couchoit, et sur le jour faillant, faisoit ouvrir les portes, se levoit et vestoit. Les gens de l'exercite se repentoient fort de l'avoir esleu empereur, et le senat d'avoir confirmé l'election, le voyant tant esloigné de toute raison, que non content d'estre plongé en tous vices humains, en inventoit de nouveaux contre toute humanité et nature. Mesa son ayeule, qui luy avoit procuré, ou à mieux dire, acheptè l'empire, ne cessoit de l'admonester et solliciter d'estre bon, et de changer de complexion : mais il estoit tant obstiné et endurcy en sa malice, qu'il ne se soucioit aucunement de ce que ses amis luy conseilloient, et moins de ce que ses ennemis disoient. Dès ce que la povre ayeule veid que les admonitions ny menaces ne servoient de rien, elle machina en son esprit de faire

compagnon et coadjuteur à l'empire son autre nepveu, nommé *Alexandre*, et que si l'un mourroit, l'autre prinst l'estat : car elle prevoyoit fort ayseement, que selon la mauvaise et reprouvée vie d'Heliogabalus, l'empire ne luy dureroit gueres. Comme Mesa estoit vieille, sage, experimentée et d'esprit subtil, elle feit tant par parolles et menées, que Heliogabalus fut content de prendre en compagnon son cousin Alexandre : ce que le senat approuva et ratifia de bien bonne volonté, et le peuple l'eut très aggreable, et dès lors en avant, combien qu'on obeist à Heliogabalus, si est ce que chacun avoit l'œil et le cueur sur Alexandre.

XXXV. De la part des AEgyptiens vint une ambassade en Rome, et entre autres de la compagnie de l'ambassadeur y avoit des prestres d'AEgypte, grands magiciens et devins. Avec lesquels Heliogabalus en grand secret confera de plusieurs choses, et les pria luy dire, si sa vie dureroit gueres, et de quelle mort devoit mourir : car il conjecturoit, que puis qu'il estoit haï de tant de gens, ne pourroit gueres durer. Les magiciens cogneurent incontinent qu'il mourroit de mort condigne à sa vie malheureuse : mais pour lors n'en voulurent ou n'oserent dire autre chose, si n'est, que telle qu'estoit sa vie, telle seroit sa mort. Dès lors il commença d'estre souspeçonneux et fasché, et songeoit à part soy de quel genre de mort on le pourroit faire mourir, ou le pendre, ou le precipiter de lieu hault en bas, ou le poignarder, empoisonner, ou noyer : et determinant que ses ennemis le feroient mourir de l'une

de ces especes de mort, proposa luy mesmes d'aprester les instruments. Et feit faire comme une serve, un lieu plein d'eauë rose, si on vouloit le noyer: feit jetter force sable doré à l'entour de son palais, si on le precipitoit: feit filer des chordes de soye, si ont le vouloit pendre: feit faire des espées et des poignards d'or, si on vouloit le decoler ou poignarder: et remplit une petite boeste d'unicorne, de poison, pour luy servir à l'extreme necessité. Puis disoit il qu'il ne luy chaloit de mourir, pourveu que ce fust avec ces beaulx et riches instruments. Toutefois luy vint tout autrement qu'il ne pensoit, et du temps et de la sorte de mourir. Car il est certain que non moins nous est incognuë l'heure de la fin, que la maniere d'y parvenir: ne rien si notoire, que l'un et l'autre adviendra.

XXXVI. Depuis que l'empereur Heliogabalus eut associé à l'empire son cousin Alexandre, il s'en repentit bien fort: à cause qu'il voyoit clairement, que les Romains le haïssoient et le mesprisoient, et aymoient et estimoient son cousin. Parquoy determina en sa pensée de le priver de l'estat, et s'il pouvoit de la vie. Mammea mere d'Alexandre, qui sentoit la secrette malveuillance de Heliogabalus contre son filz, se donnoit garde soigneusement qu'Alexandre n'allast seul, qu'il ne couchast hors sa maison, qu'il ne frequentast compagnie suspecte, qu'il ne passast en lieux perilleux, et ne mangeast aucunes viandes apprestées par autres que ses officiers, prevoyant que son ennemy secret ne cherchoit qu'occasion et opportunité. Dès qu'Helioga-

balus veid la bonne garde, que l'ayeule et la mere faisoient d'Alexandre, s'en alla un matin au senat, et persuada par doulces parolles aux senateurs, et en fin leur commanda avec rigueur, soubz commination de grandes peines, qu'ils privassent Alexandre du tiltre et nom de Cæsar, qu'ilz luy avoient temerairement baillé. A quoy aucun du senat ne feit response, ains baissant chacun la teste, feirent semblant de ne l'ouïr. Dequoy Heliogabalus fasché, escrivit aux capitaines des compagnies pretorianes, que sur peine de desobeïssance, aucuns d'entre eulx ne prinst les commandemens d'Alexandre, comme d'empereur, pource que sa volunté ne fut onques de le constituer en l'estat, quelque chose qu'on eust dict ou faict au contraire. Ceulx de l'exercite cognoissans que ce commandement provenoit de pure envie de Heliogabalus, non de faulte ou malversation d'Alexandre, ne daignerent obeïr à ce qu'Heliogabalus mandoit, et ne feirent aucune response à sa lettre. Voyant qu'il ne pouvoit rien advancer envers le senat, et les gens de guerre, pensa de suborner et corrompre par promesses et argent, les officiers et serviteurs de son cousin, pour l'empoisonner. Machina aussi par menées secrettes avec les maistres et gouverneurs familiers d'Alexandre, qu'ilz le menassent esbattre hors Rome, en quelques lieux et jardins de plaisance, et leur promettoit les plus grands offices en l'administration de la republique.

XXXVII. Mais en fin voyant qu'il n'advançoit rien, pource qu'Alexandre estoit aymé de tous, commanda qu'on abbatist des lieux publiques ses

tiltres et statues, et qu'on les jettast en la boué: chose qui estoit autant injurieuse en Rome, comme si lon eust osté la vie à celuy que la statue representoit. Sur cest abbatre des statues, Heliogabalus avoit donné ordre, que s'il advenoit qu'il y eust emotion et tumulte du peuple, et qu'Alexandre y vinst, qu'on le tuast incontinent. Lors qu'on executoit ce brisement d'images, Heliogabalus estoit sorty de Rome, pour s'esbastre en un jardin de plaisance. Et les preteurs de l'exercite voyans l'injure que on faisoit à Alexandre, empescherent que les ministres d'Heliogabalus ne rompirent plus rien, et s'esleva soudain une grande mutination et sedition populaire, et allerent de furie jusques au jardin, où estoit Heliogabalus pour le cuyder tuer. Mais son ayeule Mesa, peu au paravant, quand veid toute Rome en armes, s'en alla en diligence au jardin, et conseilla à Heliogabalus d'aller promptement querir son cousin Alexandre, et en mesme lictiere se promener ensemble par la ville, comme bons amis, et que ce seroit le moyen de faire retraire les gens de guerre et le peuple, de ceste emotion. Ce pendant tout ce peuple mutiné alla au palais imperial, pour tuer l'empereur, et saccager sa maison. Mais la matrone Mesa sortit au devant, et feit tant de parolles et promesses, que pour lors ilz n'executerent ce qu'avoient entreprins, moyennant la promesse qu'elle leur feit, que l'empereur amenderoit sa vie, et reformeroit sa maison; et de faict lendemain elle feit chasser du palais, un Herodes, un Gordius, et quelques autres privez

compagnons des inventions impudiques d'Heliogabalus.

XXXVIII. Entour un mois après que ce tumulte fut appaisé, qui fut sur les calendes de janvier, jour festé et solenne au senat, Heliogabalus n'y alla point, et n'y envoya son cousin Alexandre: dequoy le senat fut grandement estonné, veu que c'estoit le jour que les empereurs ne faillirent oncques de s'y trouver, quand estoient à Rome. Sur le tard, que les senateurs sortoient du senat, pour se retirer en leurs maisons, arriverent deux officiers qui les arresterent tous, et leur feirent commandement de la part de l'empereur, et sur peine de la vie, que sans entrer en leurs maisons, promptement vuidassent de Rome, bannis pour certain temps. Et comme il y avoit beaucoup de serviteurs vieilz et maladifz, c'estoit pitié de les veoir parmy les champs de nuict, et sans monture, cherchans où loger. Les consulz et senateurs ainsi chassez, il y avoit en Rome un senateur, qui avoit esté plusieurs fois consul, qui se nommoit *Sabinus*, homme fort docte, et à qui Ulpian jurisconsulte avoit dedié partie de ses livres, et de qui les Romains prenoient conseil en leurs plus grands negoces. Ce Sabinus estoit desja tant vieil, qu'il ne bougeoit plus de sa maison. Heliogabalus estimant tous ses ennemis chassez, hors cestuy-cy, commanda parlant à l'aureille à un centurion, de luy aller couper la teste: et de fortune ce centurion qui estoit sourd, entendist qu'il le commandast bannir seulement comme les autres: qui fut la cause,

que par hazard ce povre vieillard eut la vie sauve.

XXXIX. En fin entendu par les gens de guerre, que Heliogabalus pour son plaisir avoit bannis tant d'honnestes hommes, faict occire sans raison Sylvius, gouverneur d'Alexandre, et cuydé faire mourir le bon vieillard Sabinus, et osté l'office de censeur à Ulpian, tous d'un commun accord prindrent les armes, et allerent droict au palais pour mettre fin aux perverses œuvres de ce cruel tyran. Quand Heliogabalus entendit que les pretorians avoient desja rompu les portes de sa maison, et tuoient tous ceulx qu'ilz trouvoient là dedans, il s'en fuyt le long de quelques galeries, en un retraict, dans lequel se meit jusques aux espaules, pour se cuyder cacher et sauver. Mais apperceu de quelques uns, fut incontinent suivy, et luy couperent la teste dans ces latrines, à fin qu'il eust la mort conforme à la vie. En la mesme furie fut tuée sa mere, et non seulement elle, mais tout ce qu'on trouva dans le palais, jusques aux chevaulx, chiens, chatz, singes, papegaux, et autres animaulx qu'on nourrissoit pour plaisir. Morts Heliogabalus et sa mere, les corps furent desnuez, et jettez par les fenestres en la rue, et trainez par toute la ville dans la fange, et leur jettoit on par ignominie pierres et ordures: et finalement attachez à grosses pierres, les jetterent au fond du Tybre, pour estre mangez des poissons, à fin que jamais plus n'en fust memoire.

XL. Beaucoup de princes qui furent devant luy, et qui luy succederent, ont eu renommée d'estre

mauvais et pernicieux à la republique : mais Heliogabalus ainsi comme il fut le pire des mauvais, et en qui ne se trouva, durant son empire, une seule bonne œuvre, aussi est il seul qui demeura sans sepulture. En l'exemple de cestuy se doivent conformer tous princes de n'estre voluptueux, prodigues et haïs de leur peuple, qu'il ne leur advienne par leur mauvaise vie, une telle fin miserable, honteuse et sans sepulture. Les Romains ne se contenterent de l'avoir tué, despecé, trainé et jetté en l'eauë, mais arracherent et meirent par terre ses statues, qui estoient au Capitole et ailleurs : et rayerent son nom et ses tiltres de quelque part qu'ilz fussent escriptz, et bruslerent publiquement ses robbes et meubles, et ne demeura autre memoire de luy en Rome, sinon que quand on le nommoit, on crachoit par desdaing en terre. Heliogabalus fut empereur six ans trois mois et dix jours [1], et vesquit trente deux ans, quatre mois et cinq jours. Jusques en l'aage de vingt cinq ans il fut sage, vertueux et de vie bien reformée. Et l'autre temps qu'il impera, fut le plus vicieux, scandaleux, infame et monstrueux prince, qui nasquit onques au monde, pource que les vices qui estoient separeement aux autres, estoient tous assemblez et unis en cestuy.

[1] Il avoit quatorze ans lorqu'il commença à régner, et fut tué dans sa dix-huitième année, après avoir régné trois ans et neuf mois, à compter du 9 juin 971 de Rome, jour de la mort de Macrin, jusqu'au 10 mars de l'an de Rome 975.

Fin des Vies de ce Volume.

EXPLICATION DES FIGURES en taille-douce, des Médaillons et Monumens antiques de ce volume.

La première représente Trajan, qui paroît à cheval à la tête de son armée. Une femme se jette à genoux, pour lui demander vengeance de l'outrage fait à sa fille : « A mon retour », lui dit l'empereur. « Hélas ! « seigneur, replique la mère, quelle assurance as-tu « de revenir d'expédition aussi douteuse, comme est « la guerre »? Et Trajan descend pour lui rendre justice. *Vie de Trajan*, *Chap*. *XXVII*, *p*. 40.

La seconde représente l'appartement de l'impératrice Julie. Bassianus y entre pendant la nuit, surprend son frère Géta endormi sur un lit à côté de celui de sa mère, et l'assassine à coups de poignard, malgré les cris et les efforts de la princesse qui s'oppose vainement à la fureur de l'infâme scélérat. *Vie de Bassianus*, *Chap*. *VII*, *p*. 380.

ANTIQUES,

1. Trajan, d'après une belle Médaille d'or, du Cabinet National, ayant pour type, à son revers, une tête d'Adrien. Cette belle Médaille vient du Vatican. *Vie de Trajan*, *T*. *X*, *p*. 11,

2. ADRIEN, d'après le revers de la Médaille précédente de l'empereur Trajan, déjà cité. *Vie d'Adrien*, *T. X*, *p.* 79.

3. ANTONIN LE PIEUX, d'après une Médaille de bronze, de la Bibliothèque Nationale, ayant pour type, à son revers, le symbole de la paix, tenant d'une main une branche de laurier, de l'autre la corne d'abondance, avec cette inscription : *Honoris Augusti*. *Vie d'Antonin*, *T. X*, *p.* 139.

4. COMMODE, d'après une Médaille d'argent, du Cabinet national, de cet Hercule empereur, décrite dans le Tome III du *Mus. Florentinum*, *Tab. XLII*. *Vie de Commode*, *T. X*, *p.* 177.

5. PERTINAX, d'après un rare Médaillon du Cabinet de la reine Christine jadis à Rome, décrit dans les XII Césars de l'empereur Julien, édit. de Paris, 1683, *in*-4°. *p.* 91, ayant pour type, à son revers, une fortune, et l'inscription : *Dis Custodibus*. *Vie de Pertinax*, *T. X*, *p.* 235.

6. DIDIUS JULIANUS, d'après une Médaille d'argent de la Bibliothèque Nationale : *Vie de cet empereur*, *T. X*, *p.* 277.

7. SEVÈRE, d'après une Médaille du Cabinet du Cardinal Maximin, qui se trouve décrite dans Vaillant, parmi celles de cet empereur frappées en Grèce, *p.* 134,

du *Museum Florentinum, T. III, Tabl. LII. Vie de Sevère, T. X, p.* 298.

8. Antonin Bassian, d'après une Agathe, décrite dans *Le Gemme Antiche di L. Agostini, n*°. 62, et dans le *Museum, Fl. T. III, Tab. LV. Vie d'Antonin Bassian, T. X, p.* 367.

9. Heliogabale, d'après une Cornaline, dans l'ouvrage intitulé: *Le Gemme Antiche di L. Agostini, n*°, 67. *Vie d'Héliogabale, T. X, p.* 413.

Fin du Tome dixième.

